















TROIS ANS  
DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

---

LE PAYS DES MATABÉLÉS



BRUXELLES, IMPRIMERIE POLLEUNIS, CEUTERICK & LEFÉBURE  
35, rue des Ursulines, 35.



AUX BIENFAITEURS

DE LA

MISSION DU ZAMBÈSE

*HOMMAGE DE PROFONDE GRATITUDE*





LE R. P. H. DEPELCHIN, S. J.

SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU ZAMBÈSE.



BV  
3555  
D419  
1882  
AFA

TROIS ANS

DANS

# L'AFRIQUE AUSTRALE

---

LE PAYS DES MATABÉLÉS

---

DÉBUTS DE LA MISSION DU ZAMBÈSE

---

Lettres des Pères H. Depelchin et Ch. Croonenberghs, S. J.

1879, 1880, 1881.

---



BRUXELLES

IMPRIMERIE POLLEUNIS, CEUTERICK ET LEFÉBURE

35, RUE DES URSULINES, 35

---

1882

Tous droits réservés.



PROPRIÉTÉ

A. M.



## INTRODUCTION

Tout le monde connaît les efforts tentés depuis cinquante ans pour faire entrer dans la sphère d'action des nations européennes l'immense continent africain, de tous le plus rapproché de l'Europe, et resté néanmoins le plus longtemps isolé, le plus obstinément rebelle aux influences de la civilisation chrétienne. Les conquêtes françaises au nord de l'Afrique, les colonies britanniques au sud, à l'est et à l'ouest le développement des anciens établissements portugais ; de plus, l'ouverture du canal de Suez, les progrès de l'industrie, du commerce et de la navigation, tout cela est venu donner une prodigieuse impulsion au mouvement colonisateur en Afrique. Non contents d'explorer les côtes, d'intrépides voyageurs, à la suite de l'illustre Livingstone, ont réussi à pénétrer de toutes parts dans l'intérieur du " Continent Noir, *The Dark Continent* „ comme l'appellent les Anglais (1).

(1) Un excellent résumé des explorations africaines, avec indication des sources, a été publié en Allemagne sous le titre : *Die Geographische*



L'Église catholique ne pouvait rester indifférente à ce magnifique développement colonial, à cette espèce de prise de possession de l'Afrique par l'Europe civilisée. L'Église d'ailleurs, et on l'oublie trop souvent, l'Église n'avait pas attendu le XIX<sup>e</sup> siècle pour porter aux nations africaines, avec les dogmes de l'Évangile, les germes de la vraie liberté et de la vraie civilisation.

Dès les premiers siècles de notre ère, sur toute la partie connue du littoral africain, des chrétientés nombreuses avaient été fondées : depuis le détroit de Gadès jusqu'aux extrémités de la Mer Rouge, des églises florissantes s'élevaient dans la Mauritanie, la Numidie, la Province romaine, la Tripolitaine, la Cyrénaïque, l'Égypte, l'Éthiopie. Et quand, au XV<sup>e</sup> siècle, les Portugais eurent ouvert la route des Indes par le Cap de Bonne-Espérance, de nouvelles missions furent organisées dans la Guinée, au Congo, à Angola, sur la côte de Mozambique, aux embouchures du Zambèse, dans les montagnes de l'Abyssinie.

*Erforschung des Afrikanischen Continents, von den ältesten Zeiten bis auf unsere Tage*, von Dr Philipp Paulitschke. 2<sup>de</sup> édition, un vol. in-8°. Vienne, Brockhausen et Bräuer, 1880. — De la page 81 à 320, l'auteur expose très exactement toutes les expéditions entreprises au XIX<sup>e</sup> siècle. — Voir aussi Em. Banning, *L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles*, tenue en 1876 sous la présidence de S. M. le roi des Belges. (Bruxelles, Mucquard, 1877), et dans la Revue, *Précis historiques*, année 1878, une série d'articles sur *l'Afrique et la civilisation chrétienne*.

Malheureusement, les progrès incessants de l'Islamisme et, plus tard, les rivalités maritimes des nations européennes, la décadence des colonies portugaises, l'infâme commerce de la traite des noirs, les grandes révolutions religieuses et politiques des trois derniers siècles, toutes ces causes diverses, jointes à de mauvaises conditions climatériques, vinrent successivement, et souvent à la fois, anéantir ou du moins compromettre l'action civilisatrice de l'Église. Loin de pouvoir songer à pénétrer dans l'intérieur, c'est à peine si au commencement de ce siècle elle conservait encore çà et là sur le littoral quelques misérables restes de tant de chrétientés autrefois si prospères.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, de plus heureuses circonstances ont amené une ère nouvelle pour les missions africaines. L'Église a pu déployer de nouveau cette merveilleuse vigueur de l'apostolat catholique qui est un de ses caractères les plus glorieux et les plus divins. Aussi que d'œuvres fécondes créées par elle, dans ces dernières années, pour la civilisation de l'Afrique ! Les diocèses d'Alger, de Constantine, d'Oran, les vicariats apostoliques de Tunisie, de Tripoli, de la Basse et de la Haute Égypte, au nord ; à l'ouest, les missions du Sénégal, des deux Guinées, du Dahomey, confiées aux pères du Saint-Esprit ; au sud, les vicariats de Cape Town, de Grahamstown, de Natal et du Transvaal ; à l'est, les



préfectures apostoliques de Madagascar, des Seychelles, de Zanzibar et des Gallas, toutes ces créations multipliées enveloppèrent bientôt l'Afrique d'un réseau de missions catholiques. Mais il fallait attaquer au cœur la barbarie africaine, et porter la lumière de l'Évangile au centre même du continent ténébreux. C'est dans la Haute Égypte que fut établi un des premiers postes pour l'évangélisation des noirs : de Khartoum, où vient de succomber l'héroïque Mgr Comboni, les pionniers de l'Évangile s'élancèrent bientôt dans le Darfour, le Kordofan, le Soudan, et par le nord jusqu'à la région des Grands Lacs. Sous l'active impulsion de Mgr Lavigerie, aujourd'hui cardinal, les missionnaires d'Alger, partis de Zanzibar, ont pénétré par le sud-est jusqu'au lac *Tanganika*, jusqu'aux deux *Nyanzas*, et ils s'apprêtent à fonder deux vicariats nouveaux dans le pays du *Muata-Janvo* et l'immense bassin du Congo (1).

Restait à évangéliser le centre de l'Afrique australe, c'est-à-dire toute la région comprise entre les colonies anglaises et les établissements portugais. Les pères de la Compagnie de Jésus furent chargés par le Saint-Siège du soin de cette nouvelle mission, dont plusieurs points avaient été visités, il y a trois siècles, par leurs devanciers des côtes d'Angola et de Mozambique.

(1) Voir la collection des *Annales de la Propagation de la Foi* et la revue illustrée : *les Missions catholiques* de Lyon.

Nous devons faire connaître en quelques mots les circonstances particulières qui ont amené la fondation de la *Mission du Zambèse*.

Le digne évêque de Grahamstown, Monseigneur Ricards, dont le zèle éclairé a tant fait pour le progrès de la religion dans le District oriental du Cap, s'était rendu à Rome en 1875 pour exposer au Saint-Siège les besoins spirituels de l'Afrique australe. Pendant son séjour en Italie, il obtint du T. R. P. Beckx, général de la Compagnie de Jésus, que les pères jésuites établiraient dans son diocèse un collège qui serait comme une pépinière d'ouvriers évangéliques. Dans la pensée de Mgr Ricards, le collège Saint-Aidan de Grahamstown devait devenir la base des missions à établir au delà des colonies anglaises dans l'intérieur de l'Afrique australe. Ce pieux dessein ne tarda pas à se réaliser.

Le collège S.-Aidan s'ouvrit en 1876 et dès l'année suivante le cardinal Franchi, alors Préfet de la Propagande, approuva hautement le projet qui lui fut présenté de fonder des missions au nord du fleuve Limpopo dans le pays des *Matabélés*, des *Abagasas*, des *Marotsés* et dans tout le bassin du Haut Zambèse. Le T. R. P. Beckx délégua aussitôt le R. P. Alf. Weld, son assistant pour l'Angleterre, à l'effet de promouvoir et d'organiser la mission du Zambèse : celui-ci



mit immédiatement la main à l'œuvre. Un jésuite belge, le R. P. Henri Depelchin, qui avait passé dix-huit ans dans les missions de l'Inde anglaise, fut rappelé en Europe et nommé supérieur de la future mission. Chargé de s'adjoindre des collaborateurs et de recueillir les fonds nécessaires à l'exécution d'une si grande entreprise, le P. Depelchin consacra toute l'année 1878 à ces préparatifs indispensables. Il se rendit d'abord à Lyon, où le Conseil de l'Œuvre de la Propagation de la Foi lui alloua généreusement un premier subside pour les frais de voyage des missionnaires ; il parcourut ensuite la Belgique, son pays natal, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre. Partout il fut accueilli avec les plus vives sympathies, partout les catholiques lui prouvèrent par d'abondantes aumônes combien ils s'intéressaient à son œuvre de dévouement et de civilisation. Il profita de ces voyages pour recruter lui-même des compagnons d'apostolat ; ses confrères se présentaient à lui en grand nombre : onze missionnaires, six prêtres et cinq frères coadjuteurs, furent choisis pour être les ouvriers de la première heure.

La première expédition apostolique du Zambèse devait comprendre quatre belges : les PP. Henri Depelchin et Charles Croonenberghs, les frères François De Sadeléer et Louis De Vylde ; trois allemands : les PP. Antoine Terörde, Charles Fuchs et le frère Théodore

Nigg ; deux italiens : le P. Salvator Blanca et le frère Paravicini ; enfin, deux anglais, le P. Auguste Law et le frère Joseph Hedley. Grâce à leur incessante activité, les préparatifs du voyage furent bientôt achevés et le départ d'Europe fixé aux premiers jours de 1879.

Après avoir ainsi tout disposé, le supérieur de la mission se rendit à Rome pour demander une dernière bénédiction au Souverain Pontife. Le 18 décembre 1878, les RR. PP. Weld et Depelchin furent reçus en audience privée par le pape Léon XIII, qui les accueillit avec une tendresse vraiment paternelle et daigna les encourager de ses conseils et de ses faveurs. C'est dans cette entrevue que le Saint-Père voulut bénir lui-même la riche bannière du Sacré-Cœur, artistement brodée par des dames de Bruges, qui devait être comme le palladium de la mission. Alors aussi furent définitivement arrêtées les limites de la nouvelle Préfecture apostolique, telles qu'elles sont fixées dans le Rescrit de la Congrégation de la Propagande du 7 février 1879. Ces limites sont : au nord, le 10<sup>e</sup> degré de latitude méridionale ; à l'est, les possessions portugaises et le pays de Zanguebar ; à l'ouest le 22<sup>e</sup> degré de longitude E. de Greenwich ; au sud, le cours du Limpopo.

Il avait été décidé que l'on tâcherait de gagner tout d'abord les *Chutes Victoria* du Zambèse, en suivant



la grande route des chasseurs et des wagons qui passe par Colesberg, Kimberley, le Transvaal, Shoshong et le pays des Matabélés. Le lieu de débarquement en Afrique devait être la ville de *Port-Élisabeth*, le point de réunion et de départ de la caravane, la cité de Grahamstown, dont Mgr Ricards voulait faire le quartier général de la mission.

Le 26 décembre 1878, le P. Depelchin était de retour à Bruxelles, où l'attendaient les missionnaires qui devaient l'accompagner en Afrique. On avait résolu de se rendre à Grahamstown en deux groupes. Le P. Depelchin prit les devants avec le P. Terörde, le Fr. Nigg et le Fr. Paravicini: ils s'embarquèrent à Southampton pour Port-Élisabeth, le 3 janvier 1879; les PP. Croonenberghs, Fuchs et Blanca avec les FF. Hedley, De Vylder et De Sadeleer quittèrent l'Angleterre quelques semaines après, et mirent à la voile le 4 février de la même année.

Nos vaillants missionnaires belges vont nous raconter eux-mêmes leurs voyages et leurs travaux. Le présent ouvrage renferme les lettres des PP. Depelchin et Croonenberghs, publiées pour la plupart dans les *Précis historiques* (1): elles nous décrivent leur long itinéraire de dix mois et leur séjour de deux

(1) Cette Revue est éditée à Bruxelles, chez Alfred Vromant. V. années 1879, 1880, 1881 et 1882.

ans dans le *Pays des Matabélés*. Un autre volume, qui paraîtra bientôt, contiendra le récit de leurs courses apostoliques dans le *Pays des Abagasas* et dans l'*Empire des Marotsés*.

Après trois années entières de préparatifs, d'explorations et de travaux, l'avenir de la Mission du Zambèse semble définitivement assuré. Si plusieurs des premiers missionnaires ont déjà succombé aux fatigues de l'apostolat, d'autres, en plus grand nombre, s'apprêtent à combler les vides que la mort a faits et à étendre le royaume de Dieu dans toutes les parties de l'immense territoire assigné à leur zèle par le Vicaire de Jésus-Christ. Les secours et les encouragements de l'Europe chrétienne ne leur manqueront sans doute pas. Comme l'écrivait récemment un publiciste : "Les nations européennes ne devraient avoir qu'un but, répandre sur le globe entier les principes de justice révélés par le christianisme pour l'affranchissement et le bonheur de tous les hommes (1). „ Et comme le disait naguère le célèbre voyageur Stanley : " Lorsque le Continent Noir pourra s'appeler le continent racheté, quand il connaîtra les bienfaits de la civilisation et de la religion, l'Afrique fera partie des contrées qui servent et honorent l'humanité (2). „ On ne peut assez le redire. Pour

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1<sup>er</sup> avril 1877, p. 606.

(2) Discours de M. Stanley, prononcé à la réunion de la Société géographique de Marseille en 1878.



arriver à ce grand résultat de la civilisation de l'Afrique, il n'est pas trop, sans doute, du concours de toutes les nations de l'Europe, de l'union de toutes les forces dont disposent la politique, la science et le commerce; mais on doit être bien convaincu que tous ces efforts seront inutiles sans le secours de la religion civilisatrice par excellence, sans l'aide de cette divine religion qui a régénéré l'Europe et fait les grands peuples qui marchent aujourd'hui à la tête de l'humanité.

LES ÉDITEURS.

*Bruxelles, 16 juin 1882, fête du Sacré-Cœur de Jésus.*



# MISSION DU ZAMBÈSE



## I.

### DE BRUXELLES A GRAHAMSTOWN.

29 DÉCEMBRE 1878 — 13 MARS 1879.

#### LETTRE DU P. DEPELCHIN.

Grahamstown, 11 février 1879. (1).

Dieu soit loué ! nous voici à Grahamstown, dans l'Afrique australe ! Le 29 décembre dernier, je quittais Bruxelles pour l'Angleterre, accompagné du P. Terörde, du F. Nigg et du F. Paravicini.

A la gare de Bruges une agréable surprise m'attendait : une personne dévouée à l'apostolat des nègres m'offrit un beau calice pour la mission du Zambèse. Pendant les trois jours que j'ai passés à Londres, je suis allé rendre visite au cardinal Manning et à d'autres bienfaiteurs de la nouvelle mission. Je profitai aussi de mon séjour dans cette capitale pour me procurer les objets indispensables à notre expédition lointaine : tentes de campement, batteries de cuisine, instruments scientifiques, etc., etc. Enfin, le jeudi.

(1) Grahamstown est une des principales villes de la Colonie du Cap : elle renferme plus de vingt mille habitants et communique par une voie ferrée avec Port-Élisabeth, dont elle est éloignée de 75 milles (le mille anglais vaut 1.609 mètres). — Cfr. *South Africa*, par A. Trollope, t. 1, p. 155. — Note des Édit.



2 janvier, nous prenions l'express de Southampton, où nous attendait le Nyanza, en partance pour le cap, et le même jour nous étions embarqués.

Le *Nyanza* est un beau vapeur de la force de 1.500 chevaux. A bord nous trouvons cinq sœurs dominicaines, venues de la Bavière, qui se rendent à leur établissement du Cap. Le reste des passagers, une centaine, marchands, touristes, militaires vont demander fortune, plaisir ou gloire à d'autres climats. Pour nous, missionnaires, bien différentes sont nos préoccupations. Comme Jésus et avec Jésus, nous nous offrons avec joie en holocauste pour ces millions de nègres qui sont plongés dans les ténèbres de la plus grossière idolâtrie ! Quelle consolation pour nos cœurs de missionnaires d'avoir été choisis d'une manière toute providentielle pour commencer une œuvre qui doit glorifier Dieu, consoler l'Église et servir l'humanité ! Dieu soit loué et béni à jamais !

Pendant trois jours et trois nuits, la mer fut très houleuse, et les missionnaires n'eurent pas le bonheur d'offrir le saint sacrifice. Le 6 janvier, le temps devint plus calme, et, le 7, on touchait à Madère, où nous pûmes dire la sainte messe, le lendemain, dans la cathédrale de Funchall. Le même jour, le Nyanza continuait sa route par un temps splendide, qui nous permit chaque matin de célébrer les saints mystères dans notre cabine.

Les missionnaires consacraient tout leur temps libre à l'étude du setchoana ou betchouana, dialecte cafre parlé par un grand nombre de tribus : nous nous étions munis à cet effet des deux grammaires de cet idiome qui ont été composées, l'une, par un clergyman anglais, le Rév. Archibald,

l'autre, par un pasteur protestant français, M. Cassalis. Les missionnaires et les religieuses n'eurent qu'à se louer des égards que leur témoignèrent le capitaine, l'équipage et les passagers. Le dimanche, les Pères disaient la sainte messe pour les sœurs et quelques catholiques dans le petit salon que le capitaine avait eu l'obligeance de mettre à notre disposition.

Le 11 janvier, nous étions en vue du Cap Vert; le 14, un incident vint prolonger de quelques jours le voyage du Nyanza. On aperçut à une certaine distance le vaisseau portugais « La Plata » qui faisait des signaux de détresse. Ce steamer conduisait 450 prisonniers à l'île de Santo-Thoma (golfe de Guinée); il avait son hélice brisée, et depuis huit jours ne pouvait avancer.

Le capitaine du Nyanza, de l'avis de tout le monde, résolut de lui porter secours et de le remorquer jusqu'au port voisin de Free-Town, capitale de la colonie anglaise de Sierra-Leone. On ne resta que quelques heures à Free-Town; cette ville compte 16.000 habitants, dont cinq mille catholiques. Au milieu de la cité, on voit l'ancienne église bâtie par les Portugais; en face s'élève le temple protestant.

Le 15 janvier au soir, le Nyanza quitte Free-Town et continue sa route; le 17, il passe la ligne; le 20, nous étions à la hauteur de l'Ascension, colonie anglaise depuis 1815; cette île a un bon port et 27 habitants; huit jours après, nous abordions heureusement à Cape-Town, la métropole des colonies britanniques de l'Afrique australe.

Mgr Léonard, vicaire apostolique du District occidental nous reçut avec une grande amabilité. Le vicariat



compte 9 prêtres irlandais pour une population de 4.000 catholiques, dont 3.000 résident dans la capitale; il y a, de plus, un collège de jeunes gens dirigé par les PP. Maristes, et des écoles de filles tenues par les sœurs Dominicaines; tous ces établissements sont très prospères: ils sont hautement appréciés par les protestants et largement subsidiés par le gouvernement de la colonie. Les Sœurs instruisent environ 600 enfants; dans les classes des Pères, on ne compte pas moins de 500 élèves.

Le 1<sup>er</sup> février, le Nyanza appareillait pour Port-Élisabeth où il arrivait le 8, et deux jours après nous nous trouvions à Grahamstown au milieu de nos confrères du collège Saint-Aidan. Notre premier soin fut d'aller présenter nos hommages à l'excellent évêque de cette ville, Mgr Ricards, vicaire apostolique du District oriental. Le zélé prélat nous fit l'accueil le plus cordial, nous assura de tout son dévouement, et voulut absolument me loger dans sa demeure épiscopale jusqu'à notre départ de Grahamstown.

En attendant l'arrivée des autres missionnaires, pour oublier les fatigues de la traversée et me préparer aux travaux du rude apostolat qui nous attend, je ferai d'abord une retraite spirituelle de huit jours, ensuite je recueillerai sur place toutes les informations qui peuvent nous être utiles pour l'organisation de la nouvelle mission du Zambèse.

#### LETTRE DU P. CROONENBERGHS.

Port-Élisabeth, 12 mars 1879.

Nous avons enfin touché cette terre lointaine d'Afrique où le Vicaire de Jésus-Christ nous envoie porter la connaissance et l'amour du vrai Dieu.

Embarqué à Southampton le 30 janvier, sur le vapeur le « Durban », j'avais pour compagnons les PP. Blanca et Fuchs, les FF. Hedley, De Vylder et De Sadeleer. Notre voyage fut moins pénible que celui du R. P. Depelchin. Les premiers jours, il est vrai, le gros temps nous assaillit ; j'étais seul sur pied et j'ai pu soigner nos chers malades, tourmentés par l'incessante agitation du vaisseau. Cependant dès le 4 février l'orage se calma, et le 5, le Durban entra dans le port de Funchall, île de Madère. Le beau climat, l'air pur et doux de cette île nous remit de toutes nos pénibles impressions. Je m'imagine difficilement un ciel plus transparent, une mer plus azurée, une verdure plus fraîche, des montagnes plus riantes. Aussi de nombreux touristes européens viennent-ils demander chaque année au climat bienfaisant de Madère la santé ou les jouissances du repos.

C'est devant Madère, le jour même de notre arrivée, que j'ai célébré ma première messe sur les flots, et fêté nos saints martyrs du Japon, tandis que les autres Pères allaient offrir le divin sacrifice dans la cathédrale de Funchall.

De Madère nous descendîmes vers la ligne. Le baromètre variait entre 760<sup>mm</sup> (Southampton, Plymouth), 734<sup>mm</sup> (tempête) et 770<sup>mm</sup>. Le thermomètre centigrade alla de — 3° (Plymouth) à + 23 (Madère). Au delà de Madère il accusa moins de variations. Devant le Pic de Ténériffe (l'une des Canaries), il marquait 21° ; le 7 et le 8 février, de 21° à 24° ; le dimanche 9 février la chaleur devint sensible : de 31° elle atteignit 36° vers quatre heures du soir. Nous étions au 12° de latitude nord, au 17° 13' de longitude occidentale (Greenwich) ; ces 36 degrés devaient durer plusieurs jours.

Depuis notre départ de Madère, le 6 février, les Pères ont pu offrir chaque jour le saint sacrifice dans leur cabine. Le



dimanche, le capitaine avait la gracieuseté de mettre le salon des dames à notre disposition pour y célébrer l'office. Durant tout le trajet nous n'avons eu qu'à nous féliciter de nos bons rapports avec l'équipage et les passagers. Le commandeur Warleigh, surtout, témoignait une haute estime aux Pères ; il admirait les instruments d'observation météorologique et autres que je tenais de la munificence de M. d'Abbadie. L'altazimut du savant français attira particulièrement son attention.

Le 11 février, vers les huit heures du soir, pendant que nous marchions à toute vapeur, soudain le bruit de la machine cesse : l'hélice s'est arrêtée. Stupeur générale. Que faire ? Nous étions à 1° 26' de latitude nord. La machine est notablement endommagée et refuse tout service. On essaie de la réparer ; plus de vingt-quatre heures se passent ; le 13, le capitaine décide d'aller à l'île de l'Ascension ; nous passons la ligne vers minuit, et le 16 les côtes de l'Ascension nous apparaissent dans le lointain ; nous étions au 7° 7', de latitude sud, à 70 milles anglais de l'île. Le Durban ne put entrer dans le port que le lendemain matin.

A l'Ascension, 14 catholiques n'avaient plus vu de prêtre depuis neuf ans : le P. Fuchs put y recevoir l'abjuration d'un protestant. Tandis que nous étions à l'ancre dans la rade, survint un vaisseau de guerre « man of war » pour faire du charbon. Un jour, M. Wright, magistrat civil des *Diamond Fields*, vint me dire : « Il y a des catholiques parmi les soldats. J'ai demandé au capitaine que vous puissiez monter à leur bord. » Le dimanche 23, j'escalade les flancs du navire, on me fait le salut militaire ; huit Irlandais répondent à l'appel de l'officier commandant. Avec la permission du gouverneur de l'île, on nous conduisit au

rivage et nos huit Irlandais vinrent entendre la sainte Messe dans la chapelle de l'hôpital.

Enfin, après huit jours de stationnement et de réparation, le Durban put reprendre sa route le 24 février ; le 27, il était à Sainte-Hélène. Dans cette île se trouve un prêtre et un très petit nombre de catholiques. En temps ordinaire il y a une centaine de soldats catholiques ; mais récemment les besoins de la guerre les avaient appelés au Natal.

Le 6 mars, à 2 heures de la nuit, nous jetions l'ancre dans la baie de Cape-Town. Cette ville est admirablement située ; des monts élevés de 1.500 à 3.500 pieds l'entourent complètement au sud et à l'ouest ; elle possède une cathédrale protestante et une belle église catholique de style gothique. Comme le P. Depelchin l'avait été un mois auparavant, nous fûmes accueillis à bras ouverts par Mgr Léonard, qui voulut nous recevoir chez lui, et par le consul de Belgique, M. de Selys-Fanson, qui vint nous rendre visite sur le Durban, en compagnie de M. Moerman, de Gand.

Durant notre séjour Mgr Léonard nous a traités avec une bonté, une amitié, un dévouement qui nous couvraient de confusion. Le jour du départ, il nous accompagna au Durban, et resta ensuite longtemps sur le quai, avec son secrétaire, nous saluant de loin, et agitant son mouchoir blanc en signe d'adieu.

Le 10 mars, le vaisseau reprenait sa course vers Port-Élisabeth, où il abordait le 12. Du Cap, le P. Blanca avait télégraphié au P. Depelchin à Grahamstown. Mgr Ricards, l'ami dévoué des missionnaires, et le R. P. Supérieur, qui tous deux avaient été plusieurs jours dans l'inquiétude, par suite du retard causé par l'accident survenu au Durban, arrivèrent



à notre rencontre. Que vous dire de notre réception à Port-Élisabeth ! Dans nos familles en Belgique, chez nos parents, nous ne pourrions trouver plus d'affection, meilleur et plus chaleureux accueil.

Grande fut la joie des missionnaires du Zambèse, grande aussi leur reconnaissance envers Dieu, de se trouver enfin tous réunis sur le sol de l'Afrique australe, cette partie du champ du Père de famille, assignée à leurs travaux.

#### LETTRE DU P. DEPELCHIN.

Port-Élisabeth, 12 mars 1879.

Ce matin le Durban est arrivé ici, ayant à son bord tous les chers pères et frères que nous attendions. Malgré les fatigues du voyage, qui s'est prolongé bien au delà du temps, tous semblent jouir d'une bonne santé. Dieu soit loué ! Le petit bataillon est maintenant réuni, et s'apprête à entrer bientôt en campagne. Le désastre qu'a éprouvé l'armée anglaise chez les Zoulous retardera un peu notre départ vers l'intérieur : il faut auparavant que le prestige du nom anglais ait repris toute sa force et son influence. Le retard ne sera que de quelques semaines. Déjà des renforts sont arrivés ; le major Law, frère d'un de nos missionnaires et commandant d'artillerie, est chargé de conduire une des colonnes qui doivent ravitailler et débloquer Ekowa, le camp du colonel Pearson (1).

Ce retard nous donnera l'occasion d'apprendre les langues du pays. Déjà le P. Law, qui réside ici depuis un an, connaît suffisamment le *zoulou*, langue des Matabélés ; il est à même

(1) On sait comment Ekowa a été glorieusement délivré depuis par l'armée de lord Chelmsford. — N. E.

de l'apprendre aux autres Pères. Le P. Terörde se met au courant du *betchouana* ou *setchouana* : il pourra nous initier à l'étude de cet idiome.

Il y a quelques jours, j'ai visité avec le P. Law un campement cafre, situé à une petite distance de Grahamstown. Les huttes sont construites en bois et en terre glaise ; elles n'ont ni fenêtres, ni cheminées. Je suis entré dans plusieurs cabanes et ces braves gens nous recevaient avec respect. Dans l'une d'elles, j'aperçus un petit crucifix, des images du Sacré-Cœur et de la Sainte Vierge. Le P. Law, s'avançant, voit à sa grande surprise, derrière un écran, une femme cafre assise sur son lit : il reconnut une pauvre néophyte qu'il avait lui-même baptisée quelques semaines auparavant. Quelle joie pour cette femme de revoir le prêtre qui l'avait faite chrétienne ! Le nouveau-né qu'elle tenait dans ses bras n'avait pas encore été baptisé : elle promet de le faire porter à l'église le lendemain ; j'ai moi-même baptisé ce petit cafre, qui a été pour nous comme les prémices de notre apostolat. Une dame anglaise de Grahamstown, autrefois protestante et maintenant fervente catholique, a beaucoup contribué à la conversion de cette pauvre femme.

Demain, 13 mars, à 6 heures du matin, nous prenons le convoi, qui doit nous conduire à Grahamstown où nous arriverons à deux heures de l'après-midi. Là nous continuerons à résider jusqu'à notre départ vers l'intérieur. Nous préparons activement la caravane. Dans une quinzaine de jours, tout sera prêt, et le petit bataillon de braves n'attendra plus qu'un dernier signal pour se mettre en marche.

Vous désirez, je n'en doute pas, connaître les contrées qu'il nous faudra évangéliser, et le plan général que nous avons cru devoir adopter.



La Mission du Zambèse doit s'appuyer sur les colonies britanniques du Cap de Bonne-Espérance. Après avoir terminé les préparatifs à Grahamstown, la caravane se dirigera vers le pays situé au nord des bassins de l'Orange et du Limpopo ; nous irons ensuite nous établir sur les deux rives du Moyen-Zambèse, dans le voisinage des Cataractes Victoria.

De Grahamstown à ces Cataractes, la distance est d'environ douze cents milles anglais, en ligne directe.

Quant à l'itinéraire à suivre et aux moyens de transport dont nous pourrions disposer, des voyageurs anglais, entre autres MM. Featherston et Bailie, qui ont longtemps résidé dans ces pays, ont bien voulu nous donner les plus précieux renseignements. Je les résume ici en quelques lignes.

De Grahamstown à Kimberley, capitale du Griqualand-West, les chemins coloniaux sont plus ou moins bien entretenus et les véhicules de tout genre ne manquent point. Les difficultés commenceront à partir de Kimberley. Le récit du voyage que M. Bailie a fait, en 1876, de cette ville à Gubulwayo, vous en donnera une plus juste idée. Nous comptons prendre, en 1879, à peu près la même route que cet intelligent et courageux officier du gouvernement colonial, à moins que les circonstances du moment ne nous fassent modifier en partie cet itinéraire.

Il faut savoir d'abord que l'unique moyen de transport pour les hommes, les bagages, et les marchandises qui servent de « monnaie » dans l'intérieur du pays, consiste en de vastes et lourds chariots, recouverts de peaux, traînés par des bœufs et conduits par des indigènes. Un char suffit pour trois voyageurs ; il exige un attelage de douze à dix-huit bœufs, selon les difficultés du terrain. Un wagon coûte d'ordinaire 150 livres sterling ; un bœuf, 10 livres ; les

salaires et dépenses des conducteurs et autres hommes de peine s'élèvent à 50 livres pour un voyage de cinq mois. En y comprenant les marchandises devant servir de monnaie, et dont la valeur peut s'élever à 700 livres par wagon, chacun de nos chariots représente environ mille livres sterling. Un abondant produit de chasse peut diminuer ces frais ; mais la perte des bœufs ou d'autres accidents inévitables peuvent aussi les augmenter considérablement.

En s'embarquant à Kimberley, dans un de ces chariots ainsi équipés, on arrive au bout de quelques jours à Taongs ou Taung, résidence principale de la tribu des Batalpines. Cette place a pour lat. sud  $27^{\circ} 45' 46''$  ; elle est située sur le bord de la rivière Hart, affluent du Vaal, qui se jette lui-même dans le fleuve Orange. La tribu comprend dix à douze mille hommes libres et de vingt à trente mille esclaves. Les esclaves appartiennent à la nation des Bakalahars (Makalahars) ou Basutos. Le chef des Batalpines se montre désireux d'entretenir de bonnes relations avec le gouvernement anglais.

De Taongs, en suivant le Hart, on passe à Mamousa, extrême limite au nord des *Diamond Fields* du Transvaal.

Mamousa est un petit bourg de la tribu des Karannas, également situé sur le Hart. Les Karannas n'ont pas d'esclaves. M. Bailie dut y séjourner quatre semaines, en attendant les nouveaux attelages qu'il avait fait venir pour remplacer les bœufs qu'il avait perdus en route. De Mamousa, il se rendit à Umgala, où il y a des eaux sulfureuses, à Konana, village des Barolongs, et à Rykfontein, sur la petite rivière Maritzana, à sept milles du confluent de ce cours d'eau avec le Molapo ou Molopo.

Rykfontein est la résidence de Montsiva ou Montsua, le plus puissant chef de la tribu des Barolongs, laquelle paraît



être dans les meilleures dispositions. Montsiva est d'une loyauté parfaite et désire très sincèrement devenir sujet britannique. « *He is thoroughly loyal, dit M. Bailie, and sincerely desires to become a british subject.* » — Un peu plus au nord, sur le Molopo même, se trouve la résidence de Molano, frère de Montsiva, qui est presque aussi puissant que lui.

Après avoir franchi le Molopo, on arrive à Kamge (Kanje ou Kanya), à 25° 27' de lat. sud, capitale des Kangwakete ou Bangwaketsi. Cette nombreuse tribu est démoralisée par l'habitude de l'ivrognerie. Kamge est située sur une hauteur, à 3.756 pieds au-dessus du niveau de la mer.

A soixante milles au nord de Kamge, on trouve Molopolole, résidence de Seckele, chef des Bakwenas. Cette nation est plongée dans la misère, à la suite de guerres continuelles avec ses voisins. Seckele a offert son pays au gouvernement britannique (1).

Pour aller de Molopolole à Shoshong, capitale des Baman-gwatos, on prend d'ordinaire un détour vers Mochod (Mochuri), distant de 44 milles, et de Mochod à la rivière Marico, éloignée de 30 milles; on fait ensuite 27 milles en longeant le Marico, jusqu'à sa jonction avec le Limpopo; puis on suit le Limpopo, l'espace de 45 milles; enfin, on quitte ce fleuve et l'on fait 64 milles pour atteindre Shoshong.

(1) On peut suivre ces localités sur la carte de l'Afrique australe, publiée dans l'*Atlas de Stieler: Das Capland*, n. 72, et *Süd-Afrika*, n. 71, (Gotha, Justus Perthes, 1879); ou bien encore sur la carte jointe à l'ouvrage du Dr Holub, *Sieben Jahre in Süd-Afrika*, Wien, 1880. — La carte des présentes *Lettres* commence au Molopo. — On verra par la suite que les missionnaires ont modifié cet itinéraire: de Kimberley au Marico ils ont pris une route à l'Est de la précédente, et qui s'en éloigne de 60 milles environ. — N. E.

Shoshong occupe une très forte position sur des hauteurs. C'est la plus vaste des bourgades de naturels que M. Bailie a jamais rencontrées dans ses voyages en Afrique ; elle est située à peu près sous le tropique, à la distance de 400 milles de la cataracte Victoria.

Dans tout ce pays le sol paraît très fertile. Le chef des Bamangwatos porte le nom de Khame ou Khama. Il est doué d'un noble courage et d'une grande force physique ; il veut être considéré comme le père de son peuple ; il désire le progrès et l'amélioration de sa tribu, et c'est pourquoi il a sévèrement prohibé parmi ses sujets la vente des boissons spiritueuses. En un mot, il est un de ces rares indigènes dans lesquels européens et cafres ont une égale confiance ; tous disent que « Khama ne ment jamais ». Il a offert au gouvernement anglais son vaste pays, qui s'étend, du sud au nord, depuis le Limpopo jusqu'au Zambèse, et se trouve borné à l'est par les Matabélés, à l'ouest par les Bakwenas.

La distance de Shoshong au Zambèse est de 350 milles en ligne directe. Prétorias, la capitale du Transvaal, est à 250 milles de Shoshong. On voit par là que Shoshong serait une première et excellente base d'opérations pour les missionnaires.

La mouche *tsétsé*, si funeste aux animaux domestiques, semble avoir disparu des environs de Shoshong. Khama et Lo Bengula, le chef des Matabélés, disaient, au rapport de M. Bailie, que cette mouche abandonne toujours les régions d'où les buffles sauvages ont été définitivement extirpés. Toute la contrée de Shoshong est maintenant des plus saines, et Khama l'a choisie pour y faire paître ses nombreux troupeaux ; le pays est aussi très bien boisé.

De Shoshong on se rend à Tati, premier village des Matabélés, situé sur un affluent du Limpopo ; puis on suit la ligne



de faite qui sépare les bassins du Limpopo et du Zambèse et l'on arrive à Gubuluwayo, capitale des Matabélés.

Cette importante localité est située sous le 20° 15' 30" de lat. sud; la distance de Gubuluwayo à Shoshong est de 288 milles; sa grande altitude, 4.900 pieds, en fait une localité extrêmement saine; elle a de plus l'avantage d'être une sorte de point central entre le Zambèse, dont elle est éloignée de 200 milles, et la frontière du Transvaal.

Les Matabélés reçoivent encore aujourd'hui un subside annuel des Portugais de Tété. C'est une espèce de tribut, que les stations portugaises paient depuis deux siècles aux peuplades du Zambèse pour être à l'abri de leurs incursions. Malgré leurs anciennes relations avec le Portugal, ces Cafres sont parfaitement disposés à l'égard des Anglais. Le roi Lo Bengula accepterait avec plaisir un résident britannique. L'eau ne manque pas dans ce pays, et le sol y est d'une extrême fertilité; il paraît qu'il s'y trouve aussi de grandes richesses minières.

Gubuluwayo serait pour les missionnaires une excellente station intermédiaire entre Shoshong, d'une part, et la cataracte Victoria de l'autre. Elle n'est pas très éloignée de Zimbaoë l'ancien théâtre du zèle et du martyre de l'illustre père Gonzalve de Silveira. Peut-être pourrions-nous ainsi renouer quelque jour la chaîne de l'apostolat catholique dans ces contrées, aux lieux mêmes qui furent arrosés des sueurs et du sang des premiers apôtres de l'Afrique australe (1).

Après nous être solidement établis au sud du Zambèse, nous espérons pouvoir le franchir plus tard, et fonder l'une

(1) Sur le P. Silveira, premier missionnaire de ces contrées, qui y pénétra par le Zambèse, voir : *Vita Patris Gonzali Sylveria*, Societatis Jesu sacerdotis, in urbe Monomotapa martyrium passi. Lyon, 1612. — N. E.

ou l'autre chrétienté dans la région montagneuse, absolument inexplorée jusqu'ici, qui est située entre le Zambèse et le lac Bengweolo, et qui constitue une partie de la crête ou ligne de faite des deux immenses bassins du Zambèse et du Congo ou Livingstone. Il paraît que cette partie de l'Afrique est très saine et très peuplée; elle n'a pas encore été ravagée par l'affreux commerce de la Traite, et tout fait espérer que ces malheureuses peuplades accueilleront avec reconnaissance des hommes qui ne veulent autre chose, pour prix de leurs fatigues, que le salut éternel de leurs frères africains et la civilisation chrétienne des tribus barbares.

Tel est, en général, et dans ses grandes lignes, le plan de notre expédition apostolique au centre de l'Afrique australe. D'après le Dr Featherston, l'important pour nous, si nous voulons arriver sains et saufs à destination, c'est de suivre autant que possible les lignes de faite, et d'éviter les contrées marécageuses.

Nous devons, de plus, demander d'avance aux différents chefs le passage à travers leurs tribus; faute de quoi, nous serions exposés aux plus grands dangers. Ce point ne souffrira pas de difficultés, les magistrats anglais du Cap nous appuyant de leurs bienveillantes recommandations.





## II.

### SÉJOUR A GRAHAMSTOWN.

13 MARS — 16 AVRIL 1879.

LETTRES DU P. CROONENBERGHS.

Grahamstown, 20 mars 1879.

Après le départ du R. P. Depelchin pour Grahamstown, je fus obligé de rester quelques jours encore à Port-Élisabeth. Hier, fête de S. Joseph, j'ai terminé dans cette ville toutes les affaires concernant nos bagages, et je suis parti en compagnie de Sa Grandeur Mgr Ricards, pour aller rejoindre les missionnaires.

On ne peut se faire une idée du zèle et de l'activité de cet infatigable évêque. Il espère avoir bientôt un couvent de Trappistes pour créer une ferme-modèle (1). Il y a quelques mois, le gouvernement avait alloué 40.000 acres de terre à un ministre protestant dans un but semblable, mais cet essai a misérablement échoué. Mgr Ricards vient de fonder aussi un établissement de pères Maristes à Port-Élisabeth. En 1876, il avait appelé les pères Jésuites pour diriger à Grahamstown le collège Saint-Aidan, qui compte maintenant quarante-cinq pensionnaires et cent cinquante externes, d'origine anglaise ou irlandaise. En outre il a établi à King-Williamstown un couvent de religieuses dominicaines.

(1) Ce projet a été réalisé : l'abbaye de *Dunbrody* s'élève aujourd'hui dans la vallée de la Sunday-River à quelques lieues de Port-Elisabeth. — N. E.

Le vicariat de Mgr Ricards renferme 5.300 catholiques, dont 2.400 résident à Port-Élisabeth, plus de mille à Grahamstown, et environ 800 à King-Williamstown, sans compter les militaires de la garnison. Dans les autres missions, le nombre en est plus restreint, et varie de 70 à 100. Il existe onze missions fixes, et à peu près vingt stations. Les limites du vicariat comprennent en outre de vingt à trente mille protestants et deux cent cinquante mille noirs infidèles ; les familles cafres sont nombreuses, et il est à craindre que, par leur nombre, les Cafres ne puissent un jour écraser la population blanche. Les Boers ou colons hollandais sont tous protestants, à très peu d'exceptions près : « Ils sont, nous disent-ils en néerlandais, *van 't oude geloof* (de l'ancienne foi), et ils ajoutent : *Rooms 't is van den duivel* (l'Église Romaine vient du diable). » Pauvres gens, qui dans leur isolement et leur bonne foi, ignorent la vraie histoire de l'Église catholique et de la soi-disant Réforme. Les catholiques sont excellents : la plupart Irlandais, ils ressemblent, pour la pratique de la religion, à nos fidèles populations des Flandres. A Port-Élisabeth, Mgr Ricards a construit pour eux un Cercle catholique où nous avons célébré, le 17 mars dernier, la fête de S. Patrice. Les quatre diocèses de l'Afrique australe renferment ensemble douze mille catholiques : il y a quarante ans, on n'en pouvait pas compter cinq cents. Mgr Ricards désirait qu'on pût faire connaître à nos Écoles apostoliques d'Europe les grandes espérances que les Colonies du Cap donnent en ce moment à l'Église.

Cet évêque plein de zèle nous a témoigné l'affection la plus dévouée. Sept jours durant, il m'a retenu près de lui à Port-Élisabeth, tandis que je veillais au débarquement et à l'expédition de nos effets ; il nous a rendu tous les services qui étaient en son pouvoir.



Après m'avoir fait visiter la chrétienté d'Uitenhage à quinze milles de Port-Élisabeth, il voulut encore m'accompagner lui-même à Grahamstown. A dix kilomètres de la ville nous attendaient le P. Law, l'ancien officier de la marine anglaise, et l'abbé Fanning, secrétaire de Monseigneur Ricards, venus à notre rencontre. Quelle joie de me retrouver bientôt après au milieu de nos confrères !

Voici en quelques mots notre installation provisoire à Grahamstown et nos occupations jusqu'au jour désiré du départ vers l'intérieur.

Faute de place pour se loger tous au collège Saint-Aidan, les Pères ont dû se partager en trois groupes. Le R. P. Depelchin est l'hôte de Mgr Ricards, qui a voulu l'avoir auprès de lui à l'évêché; les PP. Terörde et Fuchs, les FF. De Sadeleer et De Vylder, sont logés dans une dépendance de la cathédrale, où Monseigneur a mis à leur disposition trois grandes chambres et quelques places dans les souterrains qui leur servent de cuisine et de réfectoire; avec le P. Law, les FF. Hedley et Nigg je suis hébergé au collège Saint-Aidan.

Tous les jours, les missionnaires se réunissent à la sacristie de la cathédrale, pour conférer entre eux, et recevoir les instructions de notre supérieur, le R. P. Depelchin.

Nous sommes tous appliqués à l'étude des langues cafres: notre maître de zoulou, est, avec le P. Law, un indigène du Natal; il s'appelle Umtaka Baba.

Les langues cafres, qui n'ont aucun monument littéraire écrit et ne sont que parlées, semblent avoir des règles très claires et très précises qui en facilitent beaucoup l'étude. Le zoulou diffère du tout au tout de nos langues d'Europe.

Grahamstown, 30 mars 1879.

Hier 29 mars, le P. Depelchin a fixé le départ des missionnaires pour l'intérieur au 15 avril, mardi de Pâques. Lui-même précédera la caravane, en prenant la poste pour Kimberley, grande ville de 20.000 habitants, située près des Diamond Fields, et distante de Grahamstown de 400 milles anglais : la poste met dix jours à faire ce trajet (1). Les autres missionnaires feront en chariot le même voyage, qui prendra de trois à quatre semaines approximativement, selon l'état des routes et la vigueur des attelages.

Cette décision nous a tous remplis de joie : sauf contre-ordre du gouvernement ou des événements, sauf la continuation des pluies torrentielles qui tombent depuis quinze jours (15 au 30 mars), nous quitterons Grahamstown le mardi de Pâques. Dieu soit loué ! Nous partirons non pas sous le drapeau de l'Angleterre, quelque puissant et bienveillant qu'il soit pour les missionnaires ; mais nous leverons notre camp en arborant le bel étendard du Sacré-Cœur, que Sa Sainteté Léon XIII a daigné bénir de ses mains en le confiant à notre digne Supérieur. Nous nous abandonnons pleinement à la conduite de la bonne Providence qui veillera sur nous. N'ayant qu'à obéir, nous sommes tous aussi tranquilles, aussi calmes, aussi heureux que nous l'étions au milieu de nos confrères d'Europe, dans nos heures les plus fortunées.

Aujourd'hui, 30 mars, le P. Depelchin a procédé à la bénédiction et au baptême de nos quatre wagons. — Celui que j'occuperai avec le P. Law et le F. De Sadeleer s'appel-

(1) Kimberley est une ville toute récente, fondée par des chercheurs de diamants et de métaux précieux. Cf. *South Africa* par A. Trollope, t. II, p. 169. Leipzig, 1878. — N. E.



lera le *François-Xavier*. Ce sera le wagon de l'ambulance, de l'observatoire et de l'ordonnance. Chaque wagon est attelé de seize à vingt bœufs et dirigé par un conducteur indigène, assis au timon, et par un négrillon qui tient la tête des jougs. Les chars ont de cinq à six mètres de long ; quand ils sont couverts d'une tente sur toute la longueur ils s'appellent « Tent-Waggon » et peuvent charger 4.000 livres et loger 3 personnes ; quand ils n'ont de tente que sur la dernière section, ce sont des « Buck-Waggon », qui chargent de 7 à 8.000 livres et n'ont qu'un seul voyageur. — Nous avons trois Tent-Waggon et un Buck-Waggon. La route que nous suivrons pour atteindre Kimberley, passé par Béaufort, Cradock, Colesberg, et une partie de l'Orange Free State. Voici l'ordre de marche : à 4 heures du matin, nos quatre chars, attelés de dix-huit bœufs, se mettent en route ; à 8 heures et demie, on fait halte jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Puis on parcourt une seconde étape, depuis 4 heures jusqu'à 8 heures du soir. On chemine ainsi pendant dix heures chaque jour ; nos bœufs feront ordinairement deux milles anglais ou trois kilomètres par heure ; soit donc 20 milles anglais ou 30 kilomètres par jour, et comme Kimberley est à 600 kilomètres d'ici, cela fera près de trois semaines sans compter les retards et les incidents imprévus.

Nous nous arrêterons à Kimberley, le moins de temps possible : dans cette ville, créée depuis peu et où il faut tout amener de bien loin, la vie matérielle est horriblement chère. Nous irons donc au plus tôt vers le nord du Griqualand, dans le pays des Betchouanas. Un Betchouana que nous venons de prendre à notre service, nous assure que le chef de sa tribu nous recevra à bras ouverts.

Les Betchouanas sont ennemis des Zoulous. Là nous devons probablement stationner quelque temps, et peut-être nous diviser en deux bandes : cela dépendra des circonstances. En tout cas, nous aurons fait à peu près la moitié de la distance qui nous sépare des Chutes du Zambèse « *Victoria-Falls.* »

## LETTRE DU P. DEPELCHIN.

Grahamstown, 3 avril 1879.

Le mardi de Pâques est donc le jour fixé pour notre départ ! En ce jour heureux et mille fois béni, il y aura messe solennelle à la cathédrale pour demander à Dieu qu'il daigne protéger notre Mission du Zambèse. Les onze missionnaires assisteront dans le chœur au divin sacrifice et s'uniront à la sainte victime du Calvaire. Tous les catholiques de Grahamstown, qui s'intéressent vivement au succès de notre expédition apostolique, y viendront prier avec nous et pour nous.

Vers les 4 heures de l'après-midi, notre convoi se mettra en route pour aller camper sur les hauteurs qui dominant la ville de Grahamstown. Que ne pouvez-vous être témoin de ce beau et touchant spectacle ! Ce sera un moment solennel que celui du départ des Onze ! Quatre grands chariots, chargés des ornements sacrés, des bagages de la mission, de vivres et de provisions pour six mois, s'avancent lentement, traînés chacun par seize bœufs ; ils gravissent la colline, tandis que les missionnaires, tout pénétrés de la grandeur de leur divine vocation, suivent à pied le convoi, la prière dans le cœur, la prière sur les lèvres, accompagnés de nombreux catholiques qui répètent avec eux le chant du *Te Deum laudamus.*



L'œuvre est commencée, la main de Dieu nous pousse en avant et nous guide : elle saura nous défendre contre tous les dangers, contre tous les efforts de l'enfer.

Les pères missionnaires ont juridiction dans les deux vicariats qu'ils doivent traverser avant d'entrer sur le territoire qui leur est assigné par le Saint-Siège, de sorte que nous pourrons, tout le long de notre route, faire quelque bien en passant. J'aime à vous redire combien nous devons être reconnaissants envers les trois vicaires apostoliques des colonies du Cap, lesquels en toute circonstance nous ont témoigné leur paternelle sympathie et nous ont donné, ainsi qu'à notre œuvre, le plus sincère et le plus cordial appui. Mgr Ricards, surtout, nous a constamment aidés de ses bons conseils ; il a contribué d'une manière très efficace à préparer et à organiser notre caravane. Que Dieu comble de ses bénédictions ce vénérable et saint évêque ! La mission du Zambèse lui doit beaucoup, et lui en sera, j'ose le lui promettre, éternellement reconnaissante.

Toute notre confiance est en Dieu, et après lui dans les prières et les secours de nos frères et de nos amis d'Europe. Notre mission est l'œuvre de Dieu ; son infinie bonté saura bien la soutenir et la diriger pour le salut des pauvres noirs.

Bientôt vont commencer pour nous les grandes difficultés. Ces difficultés sont de plus d'un genre. Nous aurons à traiter avec des tribus qui appartiennent à la sauvage race des Cafres-Zoulous : or, l'on ne sait que trop, soit par les récits des anciens missionnaires, soit par l'histoire contemporaine des colonies de l'Afrique australe, combien les Cafres sont cruels, grossiers et barbares. Mais la sauvagerie de ces peuples n'est pas le seul obstacle que les missionnaires catholiques auront à surmonter.

Depuis longtemps déjà, et surtout dans ces dernières années, les ministres protestants ont pris les devants et se sont établis au milieu des Betchouanas et des Matabélés.

Dès 1846, le R<sup>d</sup>. Moffat, beau-père de Livingstone, s'établissait dans le pays des Betchouanas ; le célèbre voyageur séjourna lui-même à Colobeng pendant quelque temps ; mais les missions protestantes ne produisirent alors aucun résultat. Plus tard, la *London Missionary Society* y envoya de nouveaux prédicants : ils réussirent à convertir de nom quelques tribus ; à Shoshong, dans le pays des Bamangwatos, ils firent du chef Khama un soutien puissant de leur secte, et le Dr Mackensie eut beaucoup d'influence sur cette tribu (1). Nous ne savons pas encore comment Khama, qui paraît d'ailleurs un honnête homme et qui semble très ami des blancs, accueillera les prêtres catholiques qui vont s'établir, ou tout au moins séjourner dans son voisinage.

Plus au nord, dans les monts Matoppos, la *London Missionary Society* possède la station de Hope-Fountain à trois milles à l'ouest de Gubuluwayo, capitale de Lo Bengula, chef des Matabélés, et une autre station à Inyati, à 30 milles nord-est (2). De plus, des voyageurs et des chasseurs européens ont pénétré souvent dans ces parages ; non sans exercer quelquefois une funeste influence sur les indigènes (3).

(1) Cf. *Ten years North of the Orange river, from 1859 to 1869*, by John Mackensie. Edimburgh, Edmonston and Douglas, 1871. — N. E.

(2) Cf. *Eleven years in central South-Africa* par Thomas Morgan Thomas. London, Snow and C<sup>o</sup>, 1872. — N. E.

(3) Voir Baldwin : *Du Natal au Zambèse*, 1851-1866. Récits de chasse. Paris, Hachette. 2<sup>me</sup> édition. — Voir aussi Dr Mohr : *Nach den Victoria-Fällen des Sambesi*. Leipzig. 1875. — C. Mauch : *Reisen im Innern von Sud-Africa*, dans le n<sup>o</sup> 37 des *Ergänzungheften* de Petermann. Suppléments des *Mittheilungen*. — N. E.



Nous ne savons pas encore dans quelles localités nous pourrions nous établir et travailler avec le plus de chances de succès : cela dépendra des circonstances ; en tout cas, il sera probablement plus avantageux de nous tenir à une certaine distance des stations protestantes.

Des personnes compétentes nous ont conseillé de nous diriger plus à l'est de Gubuluwayo. De ce côté, nous serons très rapprochés du pays d'Umzila, situé au sud-est des Matabélés. Umzila est le chef des Abagasas, qui parlent la même langue que les Matabélés, à l'exception d'un très petit nombre de mots, empruntés à d'autres dialectes.

Au dire de quelques Abagasas, qui ont rencontré des voyageurs européens, le pays d'Umzila est sain, surtout dans les lieux élevés ; il est en général fertile et bien pourvu d'eau.

Les Abagasas ont quitté le pays des Zoulous à peu près vers le même temps que Mosilikatsi ; ils ont suivi, dans leur exode, la côte de l'Océan Indien, et se sont établis dans un pays très rapproché de Sofala. Leur chef mourut peu de temps avant Mosilikatsi ; après sa mort, ses deux fils Langa et Umzila se disputèrent le pouvoir à main armée. Actuellement Umzila occupe le territoire qui s'étend entre les montagnes et la côte, et Langa domine plus à l'intérieur. C'est une contrée encore inexplorée par les protestants, et qui conviendrait parfaitement aux missionnaires du Zambèse. On dit que Umzila est très bien disposé à l'égard des blancs.

Un autre avantage qu'offrirait cette position, c'est que vers le nord-est se trouvent les Mashonas. « Il y a cinquante ans, écrivait tout récemment Mgr Jolivet, vicaire apostolique du Natal et du Transvaal, les Mashonas étaient maîtres de tout le territoire compris entre le Zambèse et le Lim-

popo. Ils habitent maintenant un plateau très élevé et très sain au sud du Moyen-Zambèse. Les missionnaires trouveront probablement ces tribus plus dociles et plus industrieuses que celle des Matabélés. Mais je crois qu'il est nécessaire, pour aller s'établir parmi eux, d'en obtenir la permission de Lo Bengula dont ils sont tributaires.

« Quant à Umzila, continue Mgr Jolivet, il semble être le chef suprême de toutes les tribus qui se trouvent échelonnées au delà du Limpopo, sur la grande chaîne de montagnes du Drakenberg qui longe l'Océan Indien; sa résidence actuelle est à quelques journées de marche d'Inhambane. Aucune mission protestante n'existe sur son territoire. Les Anglais y sont peu connus, et le commerce s'y fait principalement par des Portugais de la factorerie de Lorenzo-Marquez, dans la baie de Delagoa, au nord du pays des Zoulous. »

D'après cela, il semble qu'une mission au centre des trois grandes nations des Matabélés, des Abagasas et des Mashonas occuperait une position très favorable; elle serait à une distance de 300 milles anglais de Shoshong, à 250 milles du Zambèse, et à 320 milles, en ligne directe, de la côte orientale d'Afrique.

Cependant, il faudra examiner sérieusement s'il ne conviendrait pas mieux, pour le moment, d'évangéliser seulement les tribus plus douces des Betchouanas, nation moins guerrière et moins sauvage que celles dont nous venons de parler. Il s'agirait alors de se diriger plus à l'ouest chez les peuplades éparses entre Shoshong, le lac Ngami et le Zambèse.

Il ne sera pas inutile d'avoir sur ce point l'avis des magistrats anglais. Je dois rencontrer à Kimberley le



Gouverneur, Haut-Commissaire de S. M. Britannique, Sir Bartle Frere, qui se montre très favorable à notre œuvre et nous fournira toutes les informations nécessaires.

Peut-être aussi faudra-t-il attendre, pour prendre une résolution définitive, le résultat de la guerre des Anglais contre les Zoulous. Les Matabélés appartiennent à la même race que les sujets de Cétéwayo, et il semble que, tout récemment, MM. Patterson et Sargeant auraient été mis à mort par ordre de Lo Bengula. On dit même que celui-ci est sur le point de faire la guerre à Khama, le bon ami des Anglais. Tout le territoire, soumis à Lo Bengula, serait donc inaccessible jusqu'au moment où Cétéwayo et son peuple auront été définitivement domptés, et jusqu'à ce que la nouvelle de l'entière soumission des Zoulous se soit répandue dans toute l'Afrique australe, des rives de la Tugela (1) jusqu'à celles du Zambèse.

Notre objectif sera donc d'atteindre Shoshong. Là nous verrons, d'après les renseignements qui nous seront donnés, de quel côté nous pourrons le mieux diriger nos travaux.

Nous activons les derniers préparatifs. Au jour désigné, tout sera prêt : les missionnaires partiront pleins d'ardeur et de confiance, ils iront annoncer la bonne Nouvelle aux malheureuses peuplades du Zambèse.

(1) Rivière de la côte orientale d'Afrique, au 29° lat. ; elle prend sa source dans le Natal, et sépare cette colonie du Zoulouland. — N. E.

## EXTRAIT D'UNE LETTRE DU P. TERÖRDE.

Grahamstown, 13 avril 1879

Dans trois jours nous quittons Grahamstown. Depuis notre arrivée dans cette ville, nous avons dû nous occuper surtout d'apprendre les deux langues principales en usage parmi les naturels de notre mission, le zoulou et le betchouana.

Notre maître de zoulou, Umtaka-Baba, est un vieux cafre, âgé d'environ soixante ans. Baptisé il y a quelques années, par Mgr l'évêque Ricards, il travaille à l'évêché, et vient chaque jour donner une leçon au P. Law, qui étudie particulièrement le zoulou. Pour des commençants, la principale beauté de cet idiome africain, c'est qu'il offre une grande facilité de prononciation. Dès le premier jour, le Père lisait à son vieux maître quelques phrases de zoulou qu'il avait copiées. Umtaka-Baba les a parfaitement comprises. De sorte qu'il pourra bientôt rédiger un speech à Lo Bengula, et le lui lire, avec la certitude que ce roi des Matabélés reconnaîtra et entendra sa langue.

Je m'applique plus spécialement au betchouana ou setchouana. Moins répandu en Afrique et moins étudié que le zoulou, le betchouana possède plusieurs dialectes et présente d'assez grandes difficultés. Pour les surmonter, nous avons résolu de prendre à notre service un indigène, natif des contrées habitées par les Betchouanas. Après bien des recherches infructueuses, nous avons fait la rencontre d'un jeune homme de la tribu des Bamangwatos, dont le chef Khama réside à Shoshong. Il nous apprend à parler sa langue; il connaît tous les dialectes betchouanas, et nous accompagnera jusque dans son pays. On le nomme ordinairement Maruti; mais dans sa langue, on l'appelle



Guepanoë-Mapulane. Il ne sait pas son âge : à le voir, on lui donnerait de 20 à 25 ans. Il appartient à une bonne famille de naturels, et son père était un petit chef. Pour autant qu'il est possible d'en juger, il paraît un brave garçon, et si ses compatriotes lui ressemblent, je crois que nous pourrions nous accorder avec eux. Malheureusement, les protestants se sont établis depuis longtemps parmi les Betchouanas : Khama, leur chef, est un zélé wesleyen. Chose curieuse, Khama parle assez bien le flamand ou néerlandais que les Boers lui ont appris; il désire instruire son peuple et se montre fort porté pour les blancs. Les Bamangwatos ne sont pas belliqueux; ils aiment l'agriculture et le travail, et s'occupent à faire des instruments en bois de tout genre.

— « Quand nous irons dans mon pays, me répète souvent Maruti, Khama vous recevra avec plaisir; il vous prendra la main, et il tuera un bœuf en votre honneur.

« Tout vous plaira dans notre pays, excepté peut-être notre religion. Le dimanche, Khama préside lui-même à l'office protestant : du chœur où il est placé et où il chante des psaumes et des cantiques, il surveille ses sujets. Quand un Bamangwato parle trop haut ou ne se conduit pas bien à l'église, Khama va droit à lui, le saisit par le bras et le met lui-même en pénitence. Cette pénitence consiste à se tenir des heures entières debout sur une jambe, les mains levées au-dessus de la tête, et supportant un grand livre ou une grosse pièce de bois. Khama ne me traitera pas ainsi, moi : car il sait que je suis le fils d'un petit chef. Toute la famille de mon père viendra à ma rencontre. Ici je suis un pauvre diable; mais là je suis un personnage : les trois incisions, faites à ma tempe gauche, vous prouvent que j'appartiens à la famille d'un chef. » —

On peut juger d'après cela ce qu'est Maruti, mon maître de betchouana: Ce qui l'a porté à quitter sa tribu, c'est la curiosité de voir le pays des blancs, l'envie de recueillir un peu d'argent; et surtout le désir de se procurer un bon fusil. Ce sont les motifs ordinaires qui poussent les jeunes indigènes de l'intérieur à se rendre dans les colonies du Cap. Ils y viennent en grand nombre; ils y travaillent un certain temps, pour gagner quelque argent et se donner le luxe d'une bonne carabine; puis ils retournent chez leurs compatriotes. De crainte qu'on ne leur vole leur fusil, ils ont soin de ne voyager que dans les pays habités par les Anglais ou par les Boers.

Ma grande affaire avec lui, c'est d'apprendre le betchouana. Dès que j'en ai su quelque chose, je me suis mis à traduire dans cette langue le catéchisme du P. De Harbe, et nous avons corrigé ensemble cette traduction.

Dans cette révision, lorsque je faisais remarquer à Maruti les erreurs des Wesleyens, il me répondait: « Oui, je comprends très bien cela; mais que vont dire Khama et son ami, le D<sup>r</sup> Mackensie? »

Quand je lui parle du culte de la T. S. Vierge Marie, la mère de N.-S. Jésus-Christ: — « Oui, me dit-il, je comprends très bien cela: moi aussi, je dois vénérer la mère du chef de ma tribu. » — Vraiment, Maruti paraît bien disposé, et tous ici admirent la simplicité et la sincérité de ses sentiments religieux.

Je tiens à mon petit catéchisme betchouana comme à mon plus cher trésor, et je pense souvent au plaisir qu'éprouvait S. François Xavier à rendre les prières de l'Église dans une langue étrangère. — Les vers allemands sont traduits en vers betchouanas; ils seront chantés un jour par nos indigènes. Comme le P. De Harbe se rejouira dans le ciel, quand



il entendra ses pages récitées et chantées par les naturels de l'Afrique australe !

Si j'ai pu mener à bonne fin cette traduction, c'est à une excellente famille de Grahamstown, M. et M<sup>me</sup> Orpen, que je le dois. Madame Orpen est la fille d'un ministre protestant français, envoyé ici, il y a bien des années, par la Société évangélique de Paris ; elle est née dans le pays des Basutos ; son mari, M. Orpen, a été gouverneur de l'État libre d'Orange ; ils vivent aujourd'hui retirés à Grahamstown. Madame Orpen a été reçue, il y a trois ans, dans l'Église romaine, et ses sept enfants sont aussi devenus catholiques.

Comme cette dame sait très bien l'allemand et le betchouana, elle a pu rendre avec une grande fidélité les moindres expressions de mon catéchisme.

Que Dieu daigne la récompenser, elle et sa famille, des nombreux services dont nous leur sommes redevables !

#### LETTRE DU P. DEPELCHIN.

Grahamstown, 19 avril 1879.

Durant les préparatifs de notre expédition apostolique, le clergé de Grahamstown et tous les catholiques de cette ville nous ont donné les preuves les plus nombreuses de leur grande sympathie et du réel intérêt qu'ils portent à nos travaux. Déjà vous connaissez la bienveillance excessive, les attentions charitables et le zèle généreux de Mgr Ricards pour les missionnaires du Zambèse.

Il ne faut pas non plus oublier les bonnes Sœurs de l'Assomption, du couvent de N.-D. de Bonne-Espérance. Elles ont montré un dévouement admirable à la mission catholique du Zambèse. Pendant plus d'un mois, elles nous ont rendu

d'immenses services : elles ont initié nos frères coadjuteurs à tous les métiers et à toutes les petites industries qui peuvent être de quelque utilité dans l'intérieur de l'Afrique. Il a fallu un chariot pour contenir tout ce qui avait été préparé par les Sœurs et les jeunes élèves du couvent d'*Our Lady of Good Hope*. Le lundi de Pâques, elles ont donné, en l'honneur des pères missionnaires, une belle fête musicale et littéraire, qui a obtenu le plus grand succès. Le programme de cette fête, comme choix de morceaux de musique et de littérature, ferait honneur aux établissements d'instruction les plus renommés de notre vieille Europe. Que Dieu bénisse les dignes, Sœurs et leurs chères élèves ! Qu'il daigne récompenser au centuple leur zèle et leur pieux dévouement !

En parlant de nos bienfaiteurs de Grahamstown, je dois citer encore une excellente famille de convertis, la famille de M. Orpen, à laquelle nous avons de bien grandes obligations. Après nous avoir prodigué ses généreux services, elle a fait don au P. Law d'un grand tableau à l'huile que M<sup>me</sup> Orpen a peint elle-même. Ce tableau représente le Crucifiement de N.-S. ; au pied de la croix sont représentés des Zoulous agenouillés ; un de leurs guerriers contemple le Christ mourant avec un profond sentiment d'admiration et de piété.

Grâce à la bienveillance de nos amis, grâce au travail de nos pères et frères, tous nos apprêts de voyage étaient achevés pour le jour fixé.

Le 15 avril eut lieu la bénédiction solennelle des wagons. Dans la foule des catholiques nous remarquâmes les professeurs et les élèves de Saint-Aidan, les Sœurs du couvent de l'Assomption avec leurs élèves. Plusieurs protestants vinrent nous serrer la main et nous témoigner leur sympathie. Jamais expédition n'a reçu pareil accueil à Grahamstown.



Enfin, le 16, dans l'après-midi, l'heure du départ a sonné ; les missionnaires à genoux demandent la bénédiction à leur supérieur, serrent la main à leurs amis en prononçant le mot toujours si émouvant en pareille circonstance : Adieu ! à nous revoir dans le Ciel ! et l'on versait des pleurs comme si l'on perdait pour jamais un ami, un frère, un membre de sa famille. Nous n'avions séjourné ici que quelques semaines, et déjà nous comptions presque autant d'amis qu'il y a de catholiques dans la ville. Honneur et bénédiction à ces bons habitants de Grahamstown !

A cinq heures précises, nos quatre wagons, au bruit retentissant des coups de fouet, descendent au trot dans la vallée pour remonter bientôt sur le penchant de la colline opposée qui domine la ville. A la tête du mouvement se trouve le chariot le *Claver*, chargé des provisions pour six mois. Charge précieuse ! Aussi a-t-il le privilège d'être traîné par un attelage de seize bœufs magnifiques et de commander la caravane. Le père Law, le frère Hedley, tous deux anglais, et M. Impey, notre énergique conducteur, y sont logés au-dessus des provisions et des bagages.

Suit le chariot le *Britto* : là se trouvent le père Terörde, le père Fuchs, et notre bon frère Nigg, tous trois allemands d'origine.

Le troisième wagon est consacré à *Saint François Xavier*, et, sous l'égide de ce glorieux apôtre, sont abrités le père Croonenberghs et le frère De Sadeleer. Puissent-ils marcher sur les traces de leur glorieux patron !

Enfin, *post reliquos omnes*, le chariot le *Saint-Ignace*, traîné par quatorze superbes bœufs, d'un beau noir d'ébène, emporte au milieu d'un tourbillon de poussière, le père Blanca et les frères Paravicini et De Vylder. Notre expédition est lancée.

Un journal de cette ville, l'*Eastern-Star*, a donné hier 18, sous le titre : *Roman catholic Zambezi Mission*, un compte rendu intéressant du départ des missionnaires. Je résume l'article de la feuille protestante.

« Mardi passé, 15 avril, une cérémonie du plus touchant intérêt a eu lieu dans la cathédrale de Saint-Patrick. Les six pères missionnaires du Zambèse, assistés des cinq frères qui les accompagnent, ont célébré une messe solennelle, à laquelle Mgr l'évêque présidait du haut de son trône pontifical ; on exécuta la 12<sup>e</sup> messe de Mozart. Le prêtre célébrant était le R. P. Depelchin, supérieur de la mission ; les PP. Blanca et Terörde faisaient les fonctions de diacre et de sous-diacre à l'autel, les PP. Croonenberghs et Fuchs celles de diacre et de sous-diacre auprès du trône ; le P. A. Law était maître des cérémonies ; les FF. Nigg, Paravicini, Hedley, De Sadeleer et De Vylder assistaient comme thuriféraire, acolytes, etc.

« La petite cathédrale, ornée comme aux grands jours de fête, était remplie de monde. Tous les regards se tournent vers la petite troupe de héros, qui, à la voix du vicaire de Jésus-Christ, avaient tout quitté, parents, amis, patrie, pour aller évangéliser, à travers mille dangers et au péril de leur vie, les pauvres tribus du Zambèse.

« Après l'Évangile, Mgr Ricards monta en chaire et adressa à l'assemblée un magnifique discours de circonstance ; il prit pour texte ces paroles de l'apôtre : *Charitas omnia sustinet*, la charité sait tout endurer. Avec une haute éloquence et un sentiment profondément évangélique, il développa les merveilles opérées par la charité catholique pour la conversion et la civilisation des peuples barbares. Il eut des



paroles de tendre et vive sympathie pour les généreux missionnaires et leur prodigua ses paternels encouragements. Tout l'auditoire était suspendu aux lèvres du pieux et docte Prélat, surtout à la fin de son discours, où il énuméra les prodigieux progrès que l'Église catholique a faits en Afrique pendant les vingt dernières années, progrès qui indiquent manifestement les desseins de la divine Providence et doivent être considérés comme un gage de succès pour la nouvelle mission du Zambèse.

« La messe terminée, le R. P. Depelchin, après avoir entonné le *Benedictus*, chanta les sublimes et touchantes oraisons de l'*Itinéraire* liturgique. Au moment où les prêtres achevaient le dernier verset : « Au nom du Seigneur, allons en paix, *In nomine Domini, procedamus in pace* », la procession des missionnaires se forma pour rentrer à la sacristie. En tête, marchait le F. Nigg, tenant déployé l'étendard du Sacré-Cœur offert à la mission par de pieuses dames de Bruges et béni par le pape Léon XIII. A ce spectacle toute la foule qui encombrait l'Église, fut vivement impressionnée, et ne put retenir ses larmes et ses sanglots. La vue de cet étendard sacré nous rappelait involontairement une autre bannière, envoyée il y a plus de douze cents ans par le pontife S. Grégoire le Grand à un autre missionnaire, apôtre des Anglo-Saxons, et arborée par ce dernier au milieu des hordes barbares des bords de la Tamise, qui, en fait de religion et de civilisation, n'étaient guère beaucoup au dessus des tribus sauvages du Limpopo et du Zambèse. Quel bonheur, quelle bénédiction pour le monde, si les missionnaires de l'Afrique obtenaient dans l'avenir le même succès que remportèrent autrefois les apôtres de la Grande Bretagne !

« Rentrés à la sacristie, les Pères reçurent une députation des fidèles de Grahamstown, qui venaient leur demander la bénédiction et leur souhaiter un heureux voyage. Le père Depelchin adressa quelques mots de remerciement à ces bons catholiques pour l'accueil bienveillant qu'il avait reçu parmi eux, et il se recommanda, lui et chacun des siens, à leurs ferventes prières.

« Vers trois heures de l'après-midi, Mgr l'Évêque voulut recevoir chez lui à dîner tous les missionnaires avec les pères du collège Saint-Aidan.

« Au dessert, Mgr Ricards porta un toast éloquent aux missionnaires du Zambèse. En quelques paroles émues, il dit que l'établissement de cette mission avait été le rêve de sa vie entière, et qu'il voulait témoigner aujourd'hui toute sa joie de voir enfin ses vœux réalisés. Le P. Depelchin répondit à ce toast avec la même émotion. Il remercia le digne évêque au nom de tous les Pères, du dévouement sans bornes et de la charité paternelle dont Sa Grandeur et tous les habitants de Grahamstown avaient donné tant de preuves aux missionnaires. En même temps il communiqua deux télégrammes qu'il venait de recevoir de Cape-Town et dans lesquels Mgr Léonard, vicaire apostolique, et le Révérend M. Carboy souhaitaient plein succès à la *Mission du Zambèse*.

« A la tombée de la nuit, vers six heures, une foule de catholiques se rendirent dans la cour du collège pour assister aux derniers préparatifs du départ de la caravane, et pour être témoins de la dernière bénédiction donnée par Mgr Ricards, d'après le Rituel Romain, aux chariots et aux attelages. Ce fut une scène imposante que cette bénédiction ainsi donnée, à la lumière des flambeaux et au chant des psaumes, au milieu d'une foule silencieuse et sympathique.



« Le lendemain, mercredi, 16 avril, à cinq heures de l'après-midi, la pieuse caravane se mit en route, suivie des prières et des vœux de tous les habitants de Grahamstown. »

Telle est l'appréciation du journal protestant.

Le 23 avril, je compté partir moi-même pour Kimberley. Je prendrai la malle-poste qui fait le service entre Grahamstown et les Diamond Fields et qui me conduira en six jours à destination. Là, en attendant l'arrivée des wagons, je pourrai recueillir de nouvelles informations auprès des autorités anglaises et combiner à loisir le plan et les derniers arrangements de notre voyage vers Shoshong et le pays des Betchouanas.



### III.

## DE GRAHAMSTOWN A KIMBERLEY

LETTRE DU P. DEPELCHIN.

Kimberley, 6 mai 1879.

En terminant ma dernière lettre je vous annonçais mon départ de Grahamstown pour la capitale du Griqualand-West. Me voici à Kimberley depuis le 30 avril, au milieu des Champs de Diamant. Prochainement, je vous décrirai cette capitale toute couverte de poussière noire, toute brillante de pierres précieuses.

Aujourd'hui, je me contenterai de vous dire ce qu'a été ma course rapide à travers la Colonie du Cap et l'État libre d'Orange.

Le mercredi, 23 avril, je fis mes adieux à Mgr Ricards, notre grand bienfaiteur et notre ami dévoué. Après avoir reçu la bénédiction de ce vénérable évêque, je pris place dans la voiture de poste, *Mail-cart*, qui devait nous conduire de Grahamstown à Kimberley, et nous faire franchir, en six jours, une distance de 360 milles anglais. A cause du grand nombre de voyageurs, il fallut ajouter une seconde voiture jusqu'à la première étape. Chaque voiture est attelée de six chevaux. Naturellement, le voyage se fait à l'anglaise, à peu près comme avec *Mail-coach* de Bruxelles à Waterloo.

Au son du clairon, à huit heures du matin, nous quittons Grahamstown au grand galop de nos chevaux. Assis bien haut sur l'impériale, le cocher prend en main les rênes de



son brillant attelage, et, pour l'aiguillonner au besoin, il tient à son côté une énorme fouet, qui mesure, le manche compris, 35 pieds anglais. C'est le sceptre de sa dignité et le meilleur stimulant de nos coursiers qui partent ventre à terre. Quelques mouchoirs blancs s'agitent hors des fenêtres de la voiture et envoient un dernier salut aux parents et aux amis. Puis, pendant quelques instants, un morne silence : on réfléchit, on regarde, on examine ses voisins de droite et de gauche, on lance un petit mot, comme pour sonder les dispositions de la compagnie qui vous entoure.

Dans l'intérieur nous sommes neuf personnes, plus trois enfants qui dansent sur les genoux de leurs parents et parfois aussi sur ceux des autres voyageurs. Au fond du coche se trouve un ministre wesleyen avec sa femme et ses deux enfants. Près de lui, un jeune allemand de Berlin qui va s'initier au commerce chez son oncle, négociant à Bloemfontein, capitale de l'Orange Free State. J'ai à mes côtés un médecin oculiste irlandais avec sa jeune dame et un petit garçon de trois ans, qui est remuant comme une anguille. Devant nous est assis un juif anglais, marchand de diamants : il porte au doigt un brillant de grande valeur, « taillé à Anvers, » me dit-il ; puis une dame de Port-Élisabeth, qui va rejoindre son mari à Kimberley. Enfin, pour compléter notre petite société, qui est, vous le voyez, une mosaïque vivante, nous avons un gros marchand d'origine anglaise, joyeux compagnon et bon vivant, s'il en fut. Il aime à présider notre cercle et à tenir le haut bout de la conversation. Les aimables voyageurs lui cèdent avec plaisir cette honnête jouissance !

Au-dessus de la voiture, trois malheureux se font griller au soleil : j'ai surtout pitié d'un jeune hollandais d'Amsterdam, gaillard de six pieds, qui a la figure toute en feu, les yeux

injectés de sang, les lèvres desséchées, les joues noircies par la poussière. Malgré la fatigue et la souffrance, il est toujours gai : il nous amuse par ses bons mots, et ne descend jamais des hauts sommets qu'il habite sans faire quelques cabrioles. C'est ce qu'il appelle « une danse cafre ». A tous les noirs que nous rencontrons sur la route il ne manque pas d'adresser les trois seuls mots de zoulou qu'il connaisse : *si sa kou bona!* salutation africaine, qui signifie proprement : *Nous nous voyons encore!*

A sept heures du soir, nous arrivons à Fort Beaufort qu'on ne doit pas confondre avec Beaufort West. Nous ne faisons qu'entrevoir cette petite ville. Tout se fait ici avec précipitation. On est pressé : on se hâte de manger, de dormir, de se lever, de payer le maître d'hôtel... et de partir.

Le lendemain, à cinq heures du matin, le clairon sonne de nouveau, les coups de fouet retentissent, et les huit chevaux, attelés maintenant à notre voiture, partent à fond de train pour escalader la montagne du Katberg.

C'est ici que la nature semble avoir voulu déployer toutes ses beautés, toutes ses grandeurs ! Quelle richesse de végétation ! Quelles vues magnifiques se déroulent à l'horizon ! Des forêts vierges, peuplées d'animaux sauvages, ombragent le fond des vallées, couvrent le versant des montagnes, dont les sommets s'élèvent à plus de 4.000 pieds au-dessus de la plaine (1).

La route suit en zigzag l'escarpement de la montagne : à votre gauche, vous apercevez un précipice de mille pieds de profondeur ; à votre droite, se dressent des rochers à pic

(1) Sur les sites si pittoresques et si grandioses que l'Afrique australe présente au touriste, on doit consulter le beau livre de M. A. Trollope, *South Africa*, t. I, passim. — N. E.



dont la cime va se perdre dans les nues. C'est un spectacle effrayant que celui de cette voiture, de ces huit chevaux, de ces quinze voyageurs, le tout roulant rapidement sur un chemin étroit et comme suspendu au flanc de la montagne au-dessus d'un abîme. Un seul faux pas... et tout disparaît dans le gouffre!.....

Notre gros marchand conteur choisit ce moment pour débiter ce qu'il a de plus stupéfiant dans son répertoire d'anecdotes. Ouvrant de grands yeux et se tournant solennellement du côté du précipice :

— Voici, l'endroit, dit-il, où, il y a quelques années, voiture et chevaux furent jetés de la route jusqu'au fond du ravin. Dans la voiture, il n'y avait qu'une femme et un enfant, et tous deux s'étaient blottis sous le banc.... Chose merveilleuse, poursuit-il, en relevant son bonnet de peau de loutre, dans cette horrible catastrophe, la mère et l'enfant furent retrouvés vivants sous la banquette et sans la moindre égratignure..... N'est-ce pas là un événement vraiment étrange? ajoute notre conteur avec un air de visible satisfaction.....

— Oh! oh! reprend une bonne dame irlandaise, dites plutôt que c'est un fait miraculeux!

Pour moi, enfoncé dans mon coin et riant dans ma barbe, je me disais à moi-même : Quel aimable conteur que celui-là!...

En descendant le revers opposé du Katberg, nous remarquons un changement complet dans l'aspect du pays. Les campagnes paraissent arides, dépouillées d'arbres et de verdure. Devant nous s'étendent d'immenses plaines à perte de vue, très peu accidentées, et que recouvre une herbe chétive et à moitié desséchée. Cependant ces plaines nourrissent des

troupeaux de moutons, du gros bétail, et des chevaux en grand nombre.

Pendant que nous approchons de Queenstown, une discussion religieuse s'engage entre nous. Je la résume ici, parce qu'elle reflète assez bien l'état actuel du protestantisme et les opinions courantes des colons de l'Afrique australe.

Partout dans ce pays règne un triste esprit d'incrédulité et une certaine antipathie à l'égard des missionnaires protestants.

Beaucoup de colons anglais les voient de mauvais œil, parce que, disent-ils, « ces missionnaires ne convertissent les noirs que pour en faire d'orgueilleux chrétiens, de mauvais drôles et des sujets rebelles au gouvernement. »

Il n'y a guère eu d'insurrection dans la colonie où l'on n'ait vu, parmi les principaux meneurs, un grand nombre de cafres protestants. L'an passé, après la défaite des insurgés de la province d'Albany, on trouva, au nombre des morts, un revolver à la main, le cadavre d'un diacre cafre de l'Église anglicane.

Toutes ces dures vérités étaient de temps en temps lancées à l'adresse du pasteur wesleyen, qui semblait assez gêné de sa personne. On lui fit aussi remarquer que, tout dernièrement, le R<sup>d</sup> M. Impey, père du conducteur de la caravane de nos missionnaires et ministre wesleyen à Grahamstown, avait été contraint de quitter la secte des méthodistes et de se faire membre de l'Église anglicane, parce qu'il rejetait le dogme de « l'éternité des peines. » Notre gros marchand anglais ajouta d'un ton quelque peu acerbe que, dans cette affaire, les wesleyens avaient fait preuve d'un grand esprit d'intolérance. Le ministre répondit en balbutiant qu'il n'appartenait pas à cette branche des méthodistes, et



que, pour lui, il avait des opinions plus modérées sur l'éternité des peines : « L'Écriture, disait-il, ne renferme rien de bien clair sur ce point ; d'ailleurs, il peut y avoir dans l'autre monde des moyens de satisfaire à la justice divine et de se réconcilier avec Dieu. »

Pour le coup je n'y tenais plus. A mon tour, je prends la parole.

« Eh quoi ! lui dis-je, vous, prédicateur de l'Évangile, vous croyez à la sainte Écriture et vous n'admettez pas le dogme de l'éternité des peines ? Que veulent donc dire ces paroles du Sauveur : « Retirez-vous, maudits, au feu éternel. — *Discedite, maledicti, in ignem æternum?* » — Nous sommes ici-bas dans un lieu d'épreuve, où l'on peut se repentir de ses fautes et se réconcilier avec Dieu. Après la mort, notre destinée est fixée. Que l'arbre tombe au midi ou qu'il tombe au nord, là où il tombe, il restera : *in quocumque loco ceciderit, ibi erit*. Si donc vous avez le malheur de mourir l'ennemi de Dieu, éternellement vous resterez l'ennemi de Dieu, et par conséquent éternellement sujet au châtement. »

Mes paroles produisirent sur les âmes de ces pauvres protestants une impression profonde, et l'on se regarda un instant avec stupéfaction. Le ministre confondu ne répliqua pas un mot. Dès ce moment, on reconnut en moi le missionnaire catholique : l'on m'appela « Mon Père, *Father* », et je devins l'ami de tout le monde.

Nous quittâmes Queenstown le lendemain, de très grand matin. Plus nous avançons vers le nord, plus le sol nous apparaît stérile. Néanmoins ces vastes plateaux ne sont pas dépourvus de ressources. Dans chaque ravin, où l'on peut élever une digue et former un réservoir d'eau, se trouve une belle ferme, assise au milieu d'un verdoyant bouquet d'ar-

bres, entourée de champs bien cultivés, qui produisent de belles et riches moissons. Les Boers ou anciens colons hollandais, créateurs et propriétaires de ces fermes, possèdent les milliers de bœufs, de moutons et de chevaux que vous voyez répandus dans les prairies.

La première bourgade que nous rencontrons s'appelle Dordrecht, nom bien connu aux Pays-Bas : ce n'est qu'un village de deux à trois cents âmes. Plusieurs de ses habitants sont allés rejoindre l'armée qui guerroye en ce moment contre les noirs du Basutoland.

Pendant le relai, je causai un instant avec un invalide qui portait le bras en écharpe. Il me dit qu'il avait reçu un coup de feu au dernier assaut qu'on avait livré sans succès au Kraal de Morosi.

Sur les murs de l'auberge une affiche annonçait pour le soir une séance de prestidigitation donnée par un sieur Hezel-mayer ; au bas de cette affiche nous lisions l'avis que voici : « Les messieurs et dames qui me feront l'honneur d'assister ce soir à la représentation sont priés de porter leurs chaises avec eux ! » Ce trait vous peint au vif ces humbles hameaux, composés de quelques maisons rustiques, et que l'on décore ici du titre de villes.

Le même jour, à dix heures du soir, nous faisons notre entrée, toujours au son du cor, dans une autre cité de l'Afrique australe, la ville de Jamestown. Ce petit bourg comprend *douze foyers* ! Douze foyers ! Vive Jamestown ! Le maître d'hôtel, hollandais d'origine, logea tous les voyageurs dans deux chambres. Nous n'étions séparés de l'étable des bœufs que par une mince cloison. De fait, nous les entendions ruminer à nos côtés, et plus d'une fois nous fûmes réveillés, la nuit, par leurs beuglements prolongés.

Le lendemain, vers midi, nous arrivions à Aliwal, petite



ville sur l'extrême frontière de la colonie du Cap, au bord du fleuve Orange qui la sépare de l'État libre de ce nom. C'est une jolie bourgade assez propre.

Au moment où je descends de voiture, un vénérable gentleman à barbe grise m'accoste, me félicite de mon heureuse arrivée et m'accable de mille compliments de bienvenue. Je m'aperçois aussitôt de sa méprise, et je m'empresse de lui dire que sans doute il croyait s'adresser à M. Watson, le missionnaire protestant ; en même temps je lui indiquai, près du coche, le révérend ministre avec sa femme et ses deux enfants : « Mille pardons ! » me dit-il, en portant respectueusement la main au front.

Le samedi, 26 avril, à deux heures après-midi, nous quittons Aliwal-North pour descendre presque aussitôt, voiture, chevaux, voyageurs, sur le ponton qui nous fait traverser l'Orange. De la fenêtre de la voiture, j'aperçois un attelage de dix-huit bœufs passant la rivière à gué sous la conduite de deux bouviers qui ont de l'eau jusqu'au cou ; du côté opposé arrive un boer à cheval, qui, lui aussi, pour échapper au péage, affronte le fleuve avec sa monture. A genoux sur le cheval, pour éviter de se mouiller, il fend lentement les flots, et, malgré la violence du courant, il atteint l'autre bord sans accident.

Après avoir franchi la rivière, nous entrons dans l'État libre d'Orange, « Orange Free State ». Depuis l'annexion du Transvaal, cette petite république est, de toutes parts, cernée par les possessions anglaises ; elle renferme cinquante mille blancs et vingt-cinq mille noirs : c'est la seule colonie de l'Afrique australe où les blancs soient en majorité et dans cette proportion. Les boers y constituent la grande masse de la population blanche ; ils possèdent plus de six mille fermes riches en gros bétail.

Ces boers ont des trésors, et ils vivent dans un état voisin de la pauvreté : ils ont parfaitement conservé et même exagéré les habitudes parcimonieuses de nos anciens paysans néerlandais (1).

Cette intéressante république est, en somme, heureuse et prospère ; elle ne désire nullement d'être absorbée par l'Angleterre. Mais, enlacée par les étreintes du géant britannique, comment échapper à ce destin ? Ce n'est là évidemment qu'une question de temps et d'opportunité.

Il suffit de traverser le pays, même en poste, pour s'apercevoir que partout règne, comme dans une seconde Néerlande, l'aisance et la propreté. C'est un plaisir de voir ces robustes paysans, au teint bronzé, la tête couverte d'un chapeau à larges bords, le fusil en bandouillère, parcourant à cheval leurs vastes domaines, ou poussant devant eux à travers les pâturages des troupes de chevaux et de mulets qu'ils font rentrer dans les enclos. Formés dès l'enfance à cette vie en quelque sorte nomade des vastes plaines de l'Afrique australe, ils deviennent excellents cavaliers, intrépides chasseurs. Ils font une guerre incessante au gibier de tout genre qui abonde dans l'État d'Orange.

Ainsi, sur le plateau qui domine la Modder (2), j'ai vu trois boers à cheval à la poursuite d'un troupeau d'antilopes que nous pouvions évaluer à environ 2.000 têtes ! C'était comme une armée de zoulous qui s'étendait jusqu'au bout de l'horizon,

(1) Voir sur le gouvernement, la population et le commerce de l'État d'Orange, l'*Almanach de Gotha*, 1876. — Cf. aussi Trollope, *South Africa*, t. II, p. 191. — *Annales de la Propagation de la Foi*, 1878, p. 420. — N. E.

(2) C'est-à-dire *rivière boueuse* ; elle prend sa source dans le pays des Basutos et se jette dans le Vaal un peu au nord du confluent du Vaal et de l'Orange. — N. E.



traversant la plaine en bondissant et soulevant des nuages de poussière. Dans cette chasse, quelle rapidité de mouvements et quels stratagèmes ! A certains intervalles, on voyait les cavaliers descendre un monticule ou passer ventre à terre et comme à la dérobée le long d'un coteau ; puis apparaître soudain à portée des antilopes, sauter de cheval et faire feu. Dans cette masse compacte, chaque balle fait une victime. La manœuvre est des plus rapides et doit l'être, car, au premier coup de fusil, les antilopes décampent, filent avec la rapidité de l'éclair et disparaissent comme par enchantement.

C'est un spectacle des plus attrayants que de voir ces troupes d'antilopes, aux formes sveltes et élégantes, passer devant vous comme des tourbillons et franchir en quelques secondes des plaines immenses. Quant au menu gibier, on n'y fait guère attention. Des milliers de perdrix, faisans, pintades, etc., courent sur les routes et vous sautent entre les jambes, comme s'ils étaient à l'état de domesticité. Les cigognes bleues, les coqs d'Inde, les paons se voient en nombre infini; on dirait qu'ils regardent passer notre voiture avec une certaine curiosité. Ce qui nous amusait aussi, c'étaient les « mir-cats », espèce de belettes, assez semblables à nos écu-reuils; ils fourmillent partout dans les campagnes. Au bruit de notre mail-coach, ils semblaient se réveiller, sortaient de terre par centaines, et se dressaient sur leurs petites pattes de derrière, comme pour contempler à loisir le passage de la diligence africaine.

Tout cela est charmant!... Au milieu de ces plaisirs délicats, on assiste parfois à des scènes d'un autre genre, qui viennent péniblement vous impressionner. Ainsi, qu'un bœuf d'attelage vienne à succomber sur la route, ce qui n'est pas rare ici, aussitôt une nuée de vautours s'abat, en poussant des cris sauvages, sur cette misérable proie, la déchire

et la dévore en quelques heures. C'est un tableau horrible à voir !... Comme nos grandes routes, en Belgique, sont bordées de beaux arbres, ici les chemins sont littéralement bordés d'ossements blanchis et de carcasses d'animaux.

En traversant l'État d'Orange, je fus pour la première fois témoin du phénomène du « mirage » dans les plaines brûlantes de l'Afrique australe : c'est un spectacle vraiment féérique (1). « Voyez-vous, me dit un voyageur, ces charmantes collines qui se dessinent gracieusement sur le bleu du ciel ? Quelle fraîcheur dans ces forêts qui les recouvrent comme d'un manteau de verdure ! Et puis, n'admirez-vous pas ces ravins abrupts qui coupent les mamelons et vous ouvrent de nouvelles perspectives ? Et, devant ces collines, ne voyez-vous pas ce beau lac, ces ondes limpides, ces barques pavoisées qui reposent immobiles sur leurs ancres ?... Et pourtant, reprit notre voyageur, tout cela n'est en réalité qu'une agréable apparence, qu'une vaine illusion !... » En effet, quelques minutes après, je vis disparaître en un instant ces collines fantastiques, ces forêts verdoyantes, ces eaux limpides, comme si tout à coup elles se fussent englouties dans l'abîme... Tout s'était évanoui pour ne laisser devant nous que le spectacle monotone de plaines arides, désertes et poudreuses !... Parfaite image des prospérités, des grandeurs, des gloires éphémères de cette vie, qui ne sont, au

(1) Le *mirage* est un phénomène de *réfraction*, qui résulte de l'inégale densité des couches de l'atmosphère lorsqu'elles sont dilatées par leur contact avec le sol fortement échauffé. Ce phénomène se rencontre fréquemment dans les pays chauds et particulièrement dans les plaines sablonneuses de l'Afrique ; il a été observé dès la plus haute antiquité : mais c'est Monge, le premier, qui en a donné l'explication lorsqu'il faisait partie de l'expédition d'Égypte. — Voir Ganot, *Traité élémentaire de physique*. — N. E.



fond qu'un *mirage* trompeur, fugitives apparences d'un moment, qui doivent bientôt faire place à d'éternelles réalités !...

Le lundi, après avoir passé la nuit à Smithfield, nous arrivons à Bloemfontein, capitale de l'Orange (1). Là, une sœur d'un couvent anglican, lequel est en même temps un pensionnat de jeunes filles, monta dans notre mail-coach. Elle avait nom Colombine, et portait l'habit monastique : sur sa poitrine brillait une grande croix d'argent, suspendue à un beau ruban bleu. Elle tenait en main trois petits livres qui, sans doute, traitaient de matières ascétiques. La mère supérieure, Mother Térésa, accompagna sa chère Colombine jusqu'à la voiture et lui recommanda à diverses reprises d'écrire à la chère mère, aussitôt arrivée à Kimberley. Sœur Colombine prit place à côté de moi ; mais je n'eus guère l'occasion de lui parler. Car, à peine installée, elle se mit à goûter, malgré le cahotement de la voiture, les douceurs d'un profond sommeil. Le soir, à Boshofdorp, nous descendîmes à l'hôtel pour prendre le dîner et y passer la nuit. A la table d'hôte, un malin, peu courtois, fit remarquer à sœur Colombine que toutes les religieuses de son couvent de Bloemfontein finissaient par en sortir pour se marier. — « Oh ! pas toutes ! » répliqua sœur Colombine avec un gracieux sourire. Elle s'en tint à ces trois mots : « Oh ! pas toutes ! » comme à un bouclier de défense. Elle avait raison : car, depuis moins de quinze jours, sur les treize religieuses anglicanes de Bloemfontein, trois avaient passé de leur soi-disant état religieux au saint état du mariage...

Le lendemain, mercredi, 30 avril, à 11 heures du matin, nous faisons notre entrée dans la ville de Kimberley, la capitale du Griqualand. Pendant ce long voyage, nous avons été

(1) A Bloemfontein, comme à Smithfield, il y a une chapelle catholique et des sœurs de la Sainte Famille. Cf. *Annales*, 1878, p. 420. — N. E.

bien cahotés, bien fatigués ; nous avons avalé des flots de poussière ; mais nous n'en sommes que plus robustes, et notre santé est excellente.

Au cours de mon voyage, j'ai reçu de bonnes nouvelles de mes compagnons qui cheminent lentement par la route de Cradock et de Colesberg. La caravane sera rendue ici vers le 12 du présent mois de mai. Tous nos missionnaires, grâce à Dieu, jouissent d'une santé parfaite ; arrivés à Kimberley, ils vous raconteront en détail leurs aventures.

Dans quelques jours, je compte voir le gouverneur du Cap, sir Bartle Frere, qui doit passer par Kimberley. Je profiterai de ses bienveillants conseils. Catholiques et protestants, tous ici se font un plaisir de nous venir en aide, et nous expriment en toutes circonstances leurs plus chaleureuses sympathies.

Faites publier nos lettres en Belgique, si vous le jugez à propos pour la plus grande gloire de Dieu et pour le bien de notre chère mission du Zambèse.

Surtout, veuillez prier pour nous et faire beaucoup prier. C'est maintenant que nous aurons spécialement besoin du secours d'en haut ; c'est maintenant que vont commencer pour nous les grandes difficultés.

#### LETTRE DU P. CROONENBERGHS.

Kimberley, 13 mai 1879.

Favorisé de Dieu, notre voyage de Grahamstown à Kimberley a été très heureux et relativement très rapide. Nos quatre wagons sud-africains n'ont pas mis tout à fait quatre



semaines, du mercredi 16 avril au dimanche 11 mai, pour franchir une distance de 400 milles anglais.

Le départ fut retardé forcément d'un jour. Le 16 avril, à 4 heures de l'après-midi, nos soixante bœufs entraînent les quatre grands chariots ; nous quittons nos amis et nous marchons sous l'égide du Sacré-Cœur, emportant les vœux enthousiastes des catholiques et des protestants.

Le 17 au matin, nous nous arrêtons à 15 milles de Grahamstown ; nous disons la sainte messe et nous déjeunons. Le voyage s'annonce bien, Dieu merci ! Le père Recteur du collège Saint-Aidan nous procure par sa visite inattendue la plus agréable surprise.

Le P. Blanca ne cesse de répéter ce mot zoulou : *Kulungili ! Kulungili !*... Cela va bien !... Le P. Terörde, accompagné de son petit nègre, s'acharne à l'étude et à la prononciation du betchouana.

Départ à 6 heures du soir. Nous arrivons au défilé de la *Porte d'Enfer, Helle-Poort* : ce périlleux passage, au milieu de dix orages éclatant à la fois sur nos têtes, nous a offert un spectacle effroyablement sublime. Figurez-vous la ligne des rochers escarpés de Dave, près de Namur, séparée des hauteurs perpendiculaires de Marche-les-Dames par un torrent profondément encaissé ; imaginez ensuite un chemin assez étroit qui longerait la crête de ces rochers à un mètre seulement de l'abîme. Telle est la route *pittoresque* que nous avons dû suivre, la nuit, pendant plusieurs heures. Le chariot *S.-François-Xavier* s'embourbe à mi-chemin, et nous détient une demi-heure. Au moyen de pioches et de pelles, nous creusons un passage à la roue et le wagon sort de la fondrière. A son tour le *Claver* s'enfonce ; il faut y ajouter

un second attelage, et les trente bœufs entraînent le lourd véhicule de ce mauvais pas.

Aussitôt après, le conducteur nous invite à descendre des chariots, jusqu'à ce que nous ayons passé la Porte infernale, car l'orage augmente l'obscurité de la nuit, et les tournants du chemin sont très brusques et dangereux. Quatre wagons étrangers, qui venaient derrière nous, essayent de nous devancer : ils se glissent audacieusement à la droite des nôtres, et ceux-ci doivent reculer à quelques décimètres du gouffre béant. Ce fut un moment critique, je vous l'assure. En même temps, les cris des cafres, des *drivers*, des *leaders*, produisaient un vacarme étourdissant.... La grande voix de l'orage dominait toutes ces clameurs, et le crépitement continu d'une pluie battante faisait sa partie dans l'horrible concert.

Nous avons prié avec ferveur, nous avons invoqué nos saints patrons, et, grâce à eux, nous sommes sortis sains et saufs de cette situation peu rassurante. Nous avons descendu ainsi une pente très rapide, de 8 à 10 heures du soir, et, à 11 heures, nous remontions la colline opposée. A minuit, nous atteignîmes le plateau sur lequel nous devions camper. Avant de prendre notre repos, nous chantons en chœur les litanies de la T. S. Vierge, et avec une grande effusion de reconnaissance, nous remercions notre bonne Mère de sa puissante protection. Chaque soir, pendant tout le voyage, notre camp solitaire a retenti de ces chants bénits en l'honneur de la Reine des Anges.

Au point du jour, le 18, nouvelle marche; nous passons le pont Carlisle sur le Great-Fish-River, et nous allons stationner à la ferme Petersen, lat. 32° 2'.

A cinq heures de l'après-midi, au moment du départ, la



pluie tombe ; arrêt vers huit heures du soir ; on poursuit la route à dix heures, pour se reposer de deux à quatre heures de la nuit, faire ensuite un dernier trajet à l'aurore et camper le 19 à 7 heures du matin à Fish-River-Rant. Telle est à peu près la suite ordinaire et la distribution quotidienne des étapes. Force est de voyager la nuit, pour donner aux bœufs le temps de paître pendant le jour.

A Fish-River-Rant, il fait froid, très froid. Nous avons pu célébrer les saints mystères tous les jours : c'est la grande consolation du prêtre, mais surtout du missionnaire ! Les autels, ou mieux les tables portatives disposées par le F. De Sadeleer sont parfaites pour dire la messe en route.

Nous sommes charmés de notre conducteur, M. Impey : il est attentif, obligeant et soigneux. Il s'acquitte à merveille de sa charge et fait admirablement marcher ses bouviers. La nuit dernière, pour les amuser, il leur chantait quelques airs populaires avec accompagnement de concertina.

Aujourd'hui, je m'étais mis à parcourir les environs de notre camp ; j'arrive à Vogelfontein chez un boer nommé Mostart. Ce bon fermier protestant me fait l'accueil le plus cordial : c'était vraiment l'hospitalité de la patrie. Mais voyez la bonne Providence de Dieu ! Dans cette maison je trouvai un précepteur irlandais, qui depuis longtemps n'avait pas eu l'occasion de voir un prêtre. Ce brave chrétien n'a plus de longs jours à vivre ; aussi bénissait-il Dieu d'avoir envoyé son ministre pour le consoler une dernière fois avant la mort !

Cependant notre hôte s'intéressa vivement au voyage des missionnaires ; il me donna deux jeunes chiens, de l'espèce (*bockdog*) renommée ici pour la poursuite de l'antilope, du bouc sauvage, etc. En outre il envoya quelques heures plus tard au camp une charrette remplie de vivres.

Le soir nous plions bagage à l'heure habituelle, et le 20 à 7 heures du matin, nous stationnons dans le voisinage de Bedford. C'est dimanche, nous voulons fêter le repos du Seigneur. Partis à minuit seulement, nous marchons le 21 jusqu'à 8 heures de la matinée. Avant midi arrive le R. Monsieur Maggiorotti, prêtre italien, depuis quatre ans curé de Bedford. Il a fait 18 milles à cheval pour venir nous saluer ; il nous témoigne la plus bienveillante sympathie et demeure avec nous jusqu'au départ. A 5 heures et demie les wagons s'ébranlent, et le 22 au matin nous faisons halte près de la Krom-River, maintenant desséchée ; le lendemain, 23, au lever du soleil, nous traversons la Baviaansche-River, et nous campons à quelque distance de l'autre côté. On se hâte de quitter à 4 heures de l'après-midi, et vers 10 heures de la nuit, on entre à Cradock.

Cradock est une charmante petite ville, aux maisons propres, ombragées de saules pleureurs. Elle a deux églises protestantes, et compte environ deux mille habitants ; la communauté de catholiques, une trentaine environ ne possède pas de chapelle. Mgr Ricards nous avait priés de stationner deux jours à Cradock, afin de permettre aux pauvres catholiques, abandonnés sans prêtre dans cette résidence, de remplir leurs devoirs religieux. La plupart s'approchèrent des saints sacrements. Un riche protestant, M. Games, nous offrit sa maison pour y célébrer les divins mystères. Le lendemain 25 avril, à huit heures et demie, je dis la messe pour nos catholiques réunis dans les salons du protestant, et leur distribuai la sainte Eucharistie : deux jeunes hommes étaient admis à la première communion. Pendant l'office, le P. Law fit une instruction en anglais. Après la messe, comme je remerciais la bonne famille protestante, qui avait donné si généreusement l'hospitalité au Seigneur, la vieille grand'mère



et le maître d'hôtel me présentèrent un cadeau pour notre mission.

De là j'allai chez un pharmacien protestant, pour acheter certains remèdes dont nous pouvions avoir besoin contre les morsures des serpents. Quand je plaçai mon argent sur le comptoir, il me rendit le tout, *protestant* qu'il ne voulait rien recevoir d'un missionnaire.

Le jour de notre arrivée à Cradock, M. Farlem, principal catholique de la ville, nous invita le soir à dîner dans sa famille. C'était le premier repas à l'européenne que nous faisons depuis douze jours.

Après un repos bien utilisé, le 25 avril, à quatre heures de l'après-midi, nous quittons à regret ces bons catholiques de Cradock. Nous poursuivons notre route à travers un pays très accidenté ; l'hiver s'annonce, les journées sont chaudes, mais les nuits froides, et déjà les montagnes, dont les plus hauts sommets atteignent 8.500 pieds, brillent au loin sous leur manteau de neige. Nous passons par Doornberg et Middelburg, localités à 40 milles et à 70 milles de Cradock, et le 2 mai, nous arrivons à Colesberg, vers six heures du matin. Cette ville, à 245 milles de Grahamstown et à 17 milles en deçà du fleuve Orange, peut compter un millier d'habitants. Elle possède trois églises protestantes pour les différentes sectes qui se partagent la population, les boers calvinistes, les anglicans et les méthodistes. A peine avons-nous découvert quelques catholiques, moins d'une dizaine, qui depuis six ans n'avaient pas reçu la visite d'un prêtre. Le P. Law conféra le baptême à un de leurs enfants. Vers onze heures, j'allai célébrer la messe à la prison : le geôlier, sa femme, sa fille et un ou deux détenus sont catholiques.

Tandis que le soir même les autres pères continuaient leur

marche avec les wagons, nous restâmes, le P. Law et moi, jusqu'au lendemain matin. La joie des catholiques de Colesberg fut extrême. Deux d'entre eux firent leur première communion. Tous nous témoignèrent la plus grande affection et fournirent notre caravane de quelques provisions fraîches.

Le 3 mai, à dix heures du matin, au galop de nos chevaux, nous quittons Colesberg, emportant les bénédictions de ces braves chrétiens, et, à une heure de l'après-midi, nous rejoignons la caravane, stationnée à deux cents pas de l'Orange, sur la rive droite, par conséquent dans le « Free State », ou État libre d'Orange. Parvenus vers 7 heures du matin sur la rive gauche du fleuve, à Bothas Drift, les chariots effectuèrent le passage à gué, sans aucun accident, il est vrai, mais non sans difficulté. A chaque wagon il fallut un double attelage pour escalader la pente opposée. Ce fut à 11 heures seulement que les Pères ont pu célébrer la sainte messe dans leur camp. Le fleuve, à cette saison de l'année, est large en cet endroit comme la Meuse en amont de Maestricht. La vallée, qui s'étend à nos pieds, semblerait formée de terrain hesbayen, étagé sur un gisement de craie; la roche inférieure est du schiste ardoisier très grossier. Tout près d'ici, l'on construit sur l'Orange un immense pont en fer. Au delà de Philipolis, où nous entrions le 4 mai au matin, sur une petite rivière, affluent de l'Orange, nous avons traversé un autre pont, également en fer. Construit tout récemment, il mesure 250 mètres de long.

Après une ennuyeuse route de plusieurs jours, à travers des plaines désertes, nous passons, le 9 mai, près de Portjesdam, la Riet-River, belle petite rivière qui se jette un peu plus haut dans la Modder, affluent du Vaal. Les bords de la Riet-River sont de schiste ardoisier. Toute cette contrée



ressemble beaucoup au pays de Namur, et le paysage que nous avons sous les yeux nous rappelait les beaux sites de La Plante.

A 15 milles de Portjesdam, nous rencontrons la Modder-River, encaissée entre deux berges dont la structure géologique présente les caractères d'une roche schisto-ferrugineuse. Décomposées par l'action du soleil, de la pluie et de l'air, ces roches s'émiettent et se changent en terre à briques, dont paraît couverte la surface du sol à plusieurs mètres de profondeur.

Nous passâmes la Modder à gué, après avoir traversé le village de Jacobsdael, dernier bourg du Free State, sur la frontière du Griqualand West.

C'est le vendredi 9 mai, vers le soir, que nous avons opéré ce passage ; grâce à un accident arrivé au dernier des quatre wagons qui nous précédaient, il s'est effectué pour nous sans encombré. Le char profondément embourbé stationnait au milieu du courant ; on y attela d'abord 16 bœufs en plus, puis encore 18 autres, en tout une cinquantaine. Tant d'efforts réunis semblaient inutiles. Les Cafres sautaient, frappaient, hurlaient comme des démons ; les bœufs, au lieu de tirer, se décourageaient et prenaient flegmatiquement le parti de se coucher dans la vase profonde du fleuve qui porte bien son nom de *Modder*, boue.

Cela nous avertit que nous devions tenter ailleurs un chemin plus praticable. Le F. Nigg, porté sur les épaules d'un nègre Basuto, se met à la recherche du vrai gué ; il le trouve et le traverse, tenant d'une main la cafetière, de l'autre, un fagot de bois sec ; monté de même sur un Basuto, le F. De Sadeleer le suit de près, portant le pain et la viande. Ces essais avaient duré environ l'espace d'une heure.

Alors nos quatre attelages, à l'instar de batteries volantes, s'élancent dans la rivière, la franchissent sans obstacle et remontent triomphalement la rive opposée, à la vue de nos malheureux voisins qui se morfondent dans la vase. Nos cinquante-huit bœufs galopaient et chargeaient comme les meilleurs carrossiers de la remonte de notre train d'artillerie. Les frères Nigg et De Sadeleer avaient préparé le souper ; nous trouvâmes sur la colline voisine, comme les disciples au sortir de leurs barques sur les bords de Génézareth, un bon et chaud repas.

Pour arriver à la Modder, nous avons dû descendre une pente dont la dernière partie avait une inclinaison de 45 degrés. Endormis déjà dans nos wagons-lits, tout à coup nous nous sentons glisser sur nos couchettes, comme sur des planches bien rabotées et enduites de savon. En ce moment, le chant des grenouilles prenait comme un caractère alarmant qui semblait nous avertir des dangers dont nous étions menacés. Mais la lune dans tout son éclat vint heureusement nous prêter le secours de sa bienveillante lumière, plus vive sous le ciel d'Afrique sans vapeurs que dans vos pays du nord, et nous faciliter la périlleuse opération du passage de la Modder.

Après le souper, je redescendis vers la rivière pour écouter le singulier concert des batraciens. Ces chanteurs africains, quelque peu nazillards, au nombre de plusieurs milliers d'artistes, faisaient, dans le silence du désert et de la nuit, un bruit tellement étrange et si assourdissant, que je crus, un instant, entendre à la fois les cris de tous les oiseaux et de tous les animaux de notre tranquille Europe.

En remontant les berges de la Modder, nous avons atteint les plateaux les plus élevés de ces parages : ils mesurent



4.000 pieds d'altitude au-dessus du niveau de la mer. Enfin le 11 mai, après une dernière étape, nous étions en vue de Kimberley, et bientôt nous entrions dans la *Cité des diamants*.

Le pays que nous avons traversé depuis quinze jours, à partir de Cradock, est une plaine immense et aride : nulle part de l'eau, excepté dans le lit des fleuves et le creux de quelques rares et petites vallées. Tout le reste n'est que bruyère, et l'on ne voit qu'une herbe maigre et des genêts. Représentez-vous nos collines sablonneuses du Limbourg, recouvertes de blocs de pierre ferrugineux, et vous aurez une idée de ce pays-ci.

Jusqu'à présent nous avons rencontré partout sur la route de quoi faire du feu pour notre cuisine. Du bois mort et de la bouse desséchée font tous les frais de nos foyers improvisés. Dans les haltes, entre deux étapes, nous avons de la peine à pétrir et à cuire notre pain quotidien : des touristes Européens ne trouveraient pas ce pain mangeable. Heureusement que le grand air de l'Afrique australe creuse les estomacs et les dispose à dévorer des rochers. Le poisson fait défaut dans les rivières : aussi nos vendredis sont-ils pour nous des jours très maigres. Quant au beurre et aux œufs nous n'y songeons même pas. En Afrique surtout on s'estime heureux d'avoir appris dès l'enfance à se contenter de pain bis et des rustiques repas de la bruyère campinoise.

Les jours gras, nous avons obtenu des vivres en abondance : les moutons se payaient une bagatelle, de 7 à 19 shellings pièce. Mais les légumes étaient fort chers, ainsi que la bière et le vin. Aussi avons-nous renoncé volontiers à ces friandises ; notre unique boisson est le café : c'est vraiment la liqueur du désert et de la pauvreté. A Cradock, à Colesberg, à Jacobsdael, les autres Pères ont dîné à l'an-

glaise chez les colons; quant à moi, j'ai préféré la vie de wagon et je suis resté aux bagages avec nos bons frères coadjuteurs.

Voilà ce qu'a été pour nous la vie matérielle; nous avons vécu au petit bonheur, et mieux que jamais nous pûmes constater qu'une extrême sobriété, la fatigue, la gaieté,

Voilà trois médecins qui ne se trompent pas.

D'ailleurs, si vous pouviez voir nos figures basanées, vous jugeriez, comme nous, que jamais notre santé ne fut meilleure, et qu'une excursion de plusieurs semaines dans les déserts de l'Afrique australe n'a précisément rien de très effrayant, ni de très mortifiant.

Au début de notre voyage, nous avons pu visiter en chemin plusieurs fermes à autruches, car on élève ici des autruches comme en Belgique des moutons et des bœufs. Les plumes d'autruche font l'une des principales richesses de la colonie du Cap. La paire d'autruches se vend d'ordinaire de 500 à 600 livres sterling. En trois ans, un fermier peut arriver à posséder jusqu'à deux cents de ces précieux oiseaux. Il forme un parc de deux cents hectares, qu'il entoure d'abattis de mimosas; il y place le couple d'oiseaux qui pourvoit lui-même à sa nourriture. Le fermier enlève les œufs, et les dépose dans des incubateurs artificiels, où il maintient une chaleur de 40° centigrades. Les poussins éclosent à merveille, et ne sont pas difficiles à élever; on les nourrit d'herbes tendres, et bientôt les jeunes oiseaux de couleur noire suivent, par bandes nombreuses, les oiseaux adultes au plumage blanc.

Pour autant que nous pouvons en juger par nos entretiens avec les habitants, on paraît assez généralement désirer une confédération des colonies sud-africaines, sous le haut



protectorat de l'Angleterre. Ces États-Unis d'Afrique comprendraient le Cap, la British Caffraria, le Natal, l'Orange, le Griqualand, plus quelques nouveaux territoires à coloniser, comme le Namaqua et le Damara à l'ouest, le Zoulouland et l'Umzilaland, à l'est, le pays des Betchouanas, au centre, et les deux rives du moyen Zambèse.

Avec le temps et le développement des voies de communication, ces colonies peuvent devenir très prospères et donner la main d'une part aux stations que les Anglais possèdent déjà sur la côte de Guinée, d'autre part aux postes nouveaux qu'un avenir prochain verra s'établir dans la région des grands Lacs et dans l'immense bassin du Zaire ou Congo, que le célèbre Stanley va bientôt explorer une seconde fois.

D'autres personnes nous disaient, au contraire, que d'ici à de longues années une confédération ou *Union sud-africaine* serait impossible, et qu'une intervention plus directe et plus spéciale du gouvernement de la Reine dans chacune des colonies était absolument nécessaire pour la sécurité même de celles-ci, et cela à cause de l'énorme disproportion qu'il y a et qu'il y aura longtemps encore entre la population blanche et la population noire. Ces personnes pensaient qu'en tout cas, pour le moment, les colonies doivent rester isolées et directement soumises au gouvernement anglais. J'incline à croire que ce dernier parti prévaudra et sera amené par la force même des choses.

La guerre avec les Zoulous ne semble pas près de finir. Cette lutte sera longue et difficile; mais elle n'offre aucun danger pour l'Angleterre... seulement, elle exigera de grands sacrifices d'hommes et d'argent, sacrifices qui seront amplement compensés, dit-on, par le développement et la sécurité du commerce anglais dans ces parages, ainsi que par l'annexion immédiate du Zoulouland jusqu'à la baie de Delagoa.

Cette baie offre un excellent port, le meilleur de toute la côte sud-orientale d'Afrique; elle est située à cinquante lieues des districts aurifères de Lydenburg et de New-Scotland, dans le Transvaal, avec lesquelles bientôt la reliera un chemin de fer qui n'offre pas de grandes difficultés de construction (1).

La question de la possession et de l'exploitation des riches mines d'or, de diamant, de cuivre, etc., de l'Afrique australe est intimement liée à celle de l'entière et absolue soumission des tribus indigènes sur toute l'étendue de ces immenses territoires.

Mais voilà assez et trop de politique. Parlons de ce qui nous touche de plus près. Sur toute notre route, nous n'avons eu que bien rarement l'occasion d'exercer le saint ministère. Les Cafres de notre convoi sont presque tous protestants; deux seulement parmi eux nous ont donné quelque espoir de conversion.

Un de ces derniers soirs, le conducteur de mon wagon, un cafre Basuto vint se placer à côté de moi, sur le siège de devant, et me dit :

— « Maître, pourquoi donc les blancs nous traitent-ils comme des chiens? Ne sommes-nous pas les fils du même Dieu?... »

Je tâchai de lui faire comprendre qu'il y a blancs et blancs, chrétiens et chrétiens, et que nous, prêtres catholiques, nous allons au cœur de l'Afrique sans aucun intérêt personnel, sans aucune vue d'avantage terrestre, mais

(1) Sur la route de la Baie de Delagoa aux mines du Transvaal, voir le savant ouvrage du Dr Cohen : *Erlauternde Bemerkungen zu der Routenkarte einer Reise von Lydenburg nach den Goldfeldern und von Lydenburg nach der Delagoa Bai im östlichen Süd-Africa*. Hambourg. Friederichsen 1875. — N. E.



uniquement pour instruire, pour consoler, pour aider et civiliser nos misérables frères, les noirs africains.

Tandis que je lui parlais, des larmes montèrent aux yeux du pauvre garçon, et il me dit :

« Oui, c'est vrai, les catholiques sont des hommes bons et charitables. »

Si ce brave Basuto nous suit au delà de Kimberley, j'ai la confiance que Dieu lui fera la grâce de trouver le salut éternel dans la vraie Église de Jésus-Christ.

Quant à nos travaux scientifiques, les nombreux embarras du voyage nous les ont rendus presque impossibles. L'instrument que le P. Perry nous a fourni pour les observations magnétiques a été notablement endommagé par la chaleur : il est malheureusement hors de service ; j'ai pu cependant faire de très nombreuses observations sur un parcours d'environ trois cents milles. Les appareils de M. d'Abbadie sont excellents : ils ont parfaitement résisté au cahotement affreux de nos wagons, aux variations de la température, etc. Notre chronomètre anglais se trouve déjà hors d'usage ; mais nos montres à ancre marchent très bien.

Le R. P. Depelchin, arrivé à Kimberley dès le 30 avril, est venu au devant de nous : il nous a rencontrés à 17 milles des « Champs de Diamants », dans une localité appelée Mager-Fonteyn.

Il a eu le plaisir de constater que nous étions tous en parfaite santé, endurcis par les fatigues du voyage, acclimatés suffisamment, brunis déjà par le soleil d'Afrique, habitués à vivre au grand air, et à braver les sables du désert, les pluies, les vents et les orages. Il a tenu à nous introduire lui-même dans Kimberley et à nous faire les honneurs des Diamond Fields.



## IV.

### SÉJOUR A KIMBERLEY

11 — 21 MAI 1879.

#### LETTRE DU P. DEPELCHIN.

Kimberley, 16 mai 1879.

C'est le dimanche, 11 mai, fête du grand missionnaire de notre Compagnie, S. François de Hieronymo, que la caravane du Zambèse a fait son entrée dans la capitale du Griqualand West. Les Pères ont séjourné peu de temps dans la ville même : la campagne de Kimberley, aride et rocailleuse, n'offrait point les paturages suffisants pour nourrir et refaire nos attelages de bœufs fatigués par une course de trois semaines. Force nous fut donc, dès le 14, de transporter le camp à six milles plus loin, vers le nord, dans une plaine où nous trouvons de l'eau et des fourrages en abondance. Cependant le R. P. Lenoir, Oblat de Marie, curé de Kimberley, ne veut pas consentir à mon installation sous la tente de nos chariots ; il me retient chez lui jusqu'au jour du départ vers le Transvaal. Le P. Law, anglais, réside aussi dans la ville, pour soigner les intérêts de notre mission et m'aider à régler toutes nos affaires.

A notre arrivée les pères Oblats et les catholiques de Kimberley nous ont accueillis avec toutes les démonstrations de la plus fraternelle charité. Ils ne parlent qu'avec enthousiasme de la mission catholique du Zambèse. Mais avant de



redire leur admirable empressement à nous seconder, il faut tenir ma promesse et esquisser dans ses grands traits la merveilleuse capitale des « Diamond Fields ».

Kimberley est une ville vraiment unique en son genre : une ville de fer, et une ville de diamants!....

Ville de fer!... Toutes les maisons, murs, toits, charpentes, sont en fer, ainsi que tous les édifices publics, sacrés et profanes; tout ici est en fer : on se croirait à l'âge de fer. A l'intérieur des plaques de fer, il y a ordinairement un petit mur d'une demi-brique, par mesure de précaution contre le froid et la chaleur.

Ville de diamants!... Kimberley doit tout — son origine, son développement, son avenir — aux mines de diamant. Qui se serait douté, il y a dix ans, que les plaines désertes et poudreuses du Griqualand West renfermaient dans leur sein de si riches trésors?

Découverts en 1867 et 1868 par une sorte de hasard, les premiers diamants de l'Afrique australe étaient recueillis dans le lit et sur les bords du Vaal. On les extrayait du gravier de la rivière, au moyen d'un *cradle*, sorte de tamis grossier qui servait à laver et à sécher la boue diamantifère. L'année suivante, la trouvaille d'un gros diamant de 83 carats, qui fut appelé « The Star of the South, l'Étoile du Sud », attira l'attention des chercheurs et amena bientôt la découverte des « mines sèches », à l'endroit où s'élève aujourd'hui Kimberley. On aperçut des diamants dans les murs en terre rouge qui forment les huttes des indigènes. On se mit alors à creuser, à remuer cette terre rouge, qui affleure le sol et dont l'épaisseur varie de 1 à 3 mètres. Elle fournit quelques diamants. Puis on fut arrêté par une couche de terrain calcaire qui ne renfermait plus de pierres précieuses, et l'on

se contenta de fouiller la terre rouge. Quand le nombre des mineurs eut augmenté et qu'ils montèrent à plusieurs milliers, quand la surface devint moins riche, on perça le banc de craie et l'on atteignit des roches schisteuses. On pénétra plus profondément encore et l'on rencontra une couche de terre bleuâtre qui renfermait un grand nombre de superbes diamants.

Dès 1872, l'extraction dans les « mines sèches » était organisée régulièrement à Kimberley, et les rives du Vaal abandonnées, bien que l'on eût trouvé sur les bords de la rivière, en 1872, le plus précieux diamant donné jusqu'ici par l'Afrique, une pierre de 288 carats. Le « Colesberg Kopje » ou « Great Koppie », appelé depuis « New-Rush » dans la ville, « Du Toit's Pan » et « Bultfontein » à deux milles vers l'est, et « Old De Beers » au nord, devinrent les principaux centres d'activité. De ces mines, c'est le « New-Rush », situé au milieu même de Kimberley — car la ville s'est bâtie tout à l'entour — qui tient la palme. La population groupée sur ce coin de terre, limité par un cercle d'environ deux milles et demi de diamètre, est bien la plus étrangée, la plus bigarrée qui se puisse rencontrer. C'est une agglomération de 30.000 à 40.000 individus de toute langue, de toute nation, de toute couleur, de tout costume, depuis les plus primitifs jusqu'aux plus civilisés.

Le « New Rush » ressemble à un vaste cratère, présentant la forme générale d'un cône tronqué renversé. Nos carrières de Namur et de Lessines en peuvent donner une légère idée. L'orifice mesure environ 900 pieds de diamètre, et 12 acres ou près de cinq hectares en surface totale ; la profondeur du puits atteint 200 à 300 pieds. Tout cet emplacement est divisé en carrés de trois à quatre mètres de côté, qu'on appelle



« claims »; leur nombre dépasse 400. Chaque claim, ou partie de claim, exploité par un propriétaire, est occupé par deux, trois ou quatre ouvriers. Le nombre des travailleurs varie beaucoup: il peut monter à 4.000 employés dans l'intérieur même du cratère. Les blocs qui contiennent les diamants sont extraits de couches de terre glaise, disposées entre des roches calcaires; rouge à la surface du sol, cette terre prend une couleur bleu-verdâtre en dessous du schiste, et plus bas encore passe au noir. La grande dureté des blocs exige pour les séparer l'emploi de la pioche et de la mine. Du fond de chaque claim des fils d'archal sont tendus vers le bord du cratère: sorte de « tramways » aériens sur lesquels montent et descendent de petits chariots ou auges, grandes comme des brouettes, qui portent le numéro du claim et enlèvent les blocs diamantifères. On dirait de cet ensemble de fils une immense toile d'araignée, sur laquelle vont et viennent de monstrueuses arachnides. Chaque ligne est double et possède une voie d'allée et une voie de retour. Deux ou trois machines à vapeur mettent en mouvement tout l'attirail des auges. Les différents claims ne sont pas également creusés; quelques-uns mêmes demeurant intacts, vous voyez des colonnes de terre et de roc se dresser à une hauteur de dix, de cent pieds, à côté d'excavations profondes en forme de puits carrés.

Au bord du cratère, l'argile diamantifère est séparée des roches calcaires. Celles-ci, conduites au loin sur des charrettes, forment des monticules semblables à nos dépôts de scories dans le voisinage des hauts fourneaux. Les parties de terre glaise qui renferment les diamants, sont recueillies dans des baquets de zinc; là, décomposées sous l'action du soleil et de l'eau dont on les arrose, elles deviennent

une sorte de poussière friable, qu'on passe successivement par trois tamis, de plus en plus fins, qui séparent le sable et retiennent les parties solides. Celles-ci, enfin, sont étalées sur des tables; et c'est alors que les propriétaires des claims font le triage des diamants. On en trouve beaucoup en ce moment; aussi leur valeur baisse d'une façon notable.

J'ai eu l'occasion d'assister au triage des diamants. Cette opération a lieu deux fois le jour, le midi et le soir. J'ai vu moi-même recueillir en une fois sur une seule table onze diamants, de moyenne grosseur. Supposez cent « laveuses » ou tables de zinc, autour des différentes mines — et l'on en compte davantage : vous auriez déjà mille diamants ! Heureusement que nombre de lavages ne produisent rien; sans cela les diamants se vendraient bientôt à vil prix, comme des articles de menue binteloterie. D'après un rapport officiel, les diamants qui ont passé l'an dernier par la voie régulière de la poste furent évalués à deux millions de livres sterling. Il est à noter que les trois quarts seulement des pierres précieuses sont confiées au service public du transport. Le « New-Rush » seul, dit-on, depuis 1871 a produit des diamants pour la valeur de 12 millions de livres sterling.

Les différents quartiers du New-Rush renferment d'inégales richesses; le sud est particulièrement privilégié; l'ouest, pauvre. Le claim, qui n'atteignait dans le principe qu'une valeur de trois, cinq ou dix livres sterling, s'élève aujourd'hui à 100, à 5.000 et même à 10.000 livres. Chaque maître mineur doit payer au gouvernement une contribution de dix shellings par mois. Des sociétés se formèrent depuis longtemps pour l'extraction de ces trésors; aussi l'exploitation individuelle, requérant une trop grande mise de fonds, devient chaque jour plus difficile. En outre, ces entreprises



particulières, exposant le commerce des diamants à des baisses soudaines, les sociétés ont l'avantage de maintenir les prix, et de sauver par là, du moins pour quelque temps, la fortune publique.

On a fait courir le bruit que l'exploitation des mines touchait à sa fin ; je serais porté à croire qu'elle vient à peine de commencer, et que les immenses plaines stériles du Griqualand recèlent dans leur sein des trésors incalculables de pierres précieuses. Les Anglais ont été bien avisés en y plantant naguère le drapeau britannique, et en donnant pour cette annexion une légère indemnité à l'État libre d'Orange. Rien là d'ailleurs de bien étonnant : les Anglais ont, comme d'instinct, le flair de toutes les bonnes entreprises (1).

Mais c'est trop vous parler de ces petits morceaux de « carbone », qu'on appelle des « diamants ». La valeur de tous les diamants du monde réunis ensemble n'est rien, à nos yeux, à côté du prix infini d'une seule âme rachetée par le sang de Jésus-Christ.

Sur les trente à quarante mille résidents qui forment la population de la ville et des mines, on compte environ dix mille blancs, européens ou colons, et parmi eux seulement 800 à 1.000 catholiques ; mais ces catholiques, la plupart d'origine irlandaise, sont excellents. La foi de la noble Irlande est partout la même, pleine de vigueur et de vie.

Deux prêtres, oblats de Marie, desservent la paroisse catholique, et sont nommés par le vicaire apostolique de Natal, Mgr Jolivet, qui, outre le Natal, étend sa juridiction

(1) On trouve des détails plus circonstanciés sur les mines de diamant de l'Afrique dans le *Bulletin de la Société Belge de géographie*, année 1878. p. 443,—et dans Trollope, *South Africa*, t. II, pp. 127 à 187.—N. E.

dans l'État d'Orange, le Transvaal et le Griqualand West. Il y a aussi à Kimberley cinq Sœurs de la Sainte-Famille, dont les écoles sont très fréquentées.

Pour le moment, les fidèles se réunissent dans un petit sanctuaire en bois, dont les dimensions rappellent assez bien l'ancienne chapelle Salazar, rue des Sols, à Bruxelles; mais bientôt nos catholiques posséderont une magnifique église. Comme l'argent est ici en très grande abondance, les deux prêtres ont déjà recueilli au moyen de collectes, d'une fancy-fair, etc., plus de quatre mille livres sterling pour les frais d'un nouveau temple, œuvre à laquelle les protestants eux-mêmes se font un devoir de contribuer. Cette église sera en fer; construite à Liverpool, elle arrivera toute faite à Port-Élisabeth, d'où elle sera amenée à Kimberley par des buck-waggon. Elle coûterait plus de cent mille francs, s'il fallait se procurer les matériaux sur place, et cela parce que le prix de la main d'œuvre est excessif et dépasse toute idée. Ainsi un bon charpentier gagne une livre ou vingt-cinq francs par journée de travail. Mais en se cotisant, deux hommes n'auront chacun à dépenser qu'une livre par semaine, pour le logement et la nourriture. Un ouvrier peut donc gagner net, en six jours, cinq livres ou cent vingt-cinq francs. Aussi, ce ne sont pas seulement les chercheurs de diamants qui font fortune ici, mais les bons artisans qui sont économes et ne s'adonnent pas à la boisson.

#### LETTRE DU P. CROONENBERGHS.

Devant Kimberley, 19 mai 1879.

Nous avons engagé notre guide, M. Impey, et nos huit noirs seulement jusqu'aux mines de Kimberley; nous espérons les emmener plus loin, mais dès l'arrivée ils nous ont



quittés. En attendant la possibilité de pourvoir à leur remplacement, nous avons bien de la besogne et des soucis. Nos frères coadjuteurs doivent non seulement garder, mais aussi paître nos bœufs; et nous-mêmes, chacun à notre tour, il nous faut monter la garde et faire « nos quarts de nuit ».

L'un de ces jours, samedi 17, nous étions allés chez le R. P. Lenoir, curé de Kimberley. Après le dîner, je m'attardai à faire quelques visites chez M. A. Bailie, et chez M. Curran, grand commerçant, un de nos principaux bienfaiteurs. Le temps avait fui rapidement dans mes entretiens avec ces messieurs; nos Pères avaient regagné le campement en voiture; je dus me résigner à faire la route à pied. Il était six heures du soir, et déjà le soleil se couchait derrière les collines à l'ouest de Kimberley. La nuit tombait rapidement; le chemin s'effaçait de plus en plus dans le sable et la bruyère; la lumière douteuse des étoiles ne suffisait plus à me guider sur le sentier du désert.

Après une heure de course, je rencontre un cavalier: les mesures de précaution prises de part et d'autre, on s'aborde, on se renseigne touchant les directions à suivre. L'astre de Vénus me signale ma route: je tâche de m'orienter et je marche encore pendant l'espace d'une heure. Pensant n'être plus très éloigné du camp, je battis le briquet, signal convenu entre nos compagnons.

Peu d'instants après, une lumière apparaît à l'horizon: elle se meut, s'élève, descend, et forme le « Signe de la Croix ». A ce signe béni, je reconnais les missionnaires du Christ. Sûr de mes pas désormais, je cours lestement et j'arrive juste au moment où l'on sonnait la cloche pour les litanies du soir. Je change vite de chaussure, je dépose mon casque blanc, je m'unis à mes frères, et j'invoque avec ferveur le secours de Dieu et de tous les saints.

Notre repas du soir fut des plus gais : nous racontions les incidents de la journée et les nouvelles de la ville. De leur côté, retenus à la garde des bœufs, les frères avaient assisté aux scènes de la nature sauvage. Un cheval gisait mourant à trois cents pas de notre camp ; il avait reçu le coup de grâce d'un chasseur qui passait par là ; et aussitôt, deux cents vautours, aux ailes de deux mètres et plus d'envergure, étaient venus s'abattre sur le cadavre de l'animal. Le frère De Vylder, l'ancien zouave pontifical, envoie une balle à l'un de ces « Fossoyeurs du désert », sans que les cent quatre-vingt-dix-neuf autres se détournent d'accomplir leur providentielle fonction. Avant le soir, les funèbres oiseaux avaient entièrement dévoré la pauvre bête, ne laissant que la peau et les os. Les corbeaux, ces limiers de plus basse lignée, arrivent et reprennent la besogne en sous-œuvre ; de sorte que le soleil, le lendemain, ne devait plus trouver que ce qu'il pouvait dessécher en un jour, puis abandonner aux chacals, aux porcs-épics et aux chiens sauvages. Sans le travail harmonieux de ces légions de farouches destructeurs, les centaines de cadavres qui gisent dans les vastes plaines du continent africain empesteraient bientôt les airs de leurs miasmes délétères et répandraient partout la maladie et la mort.

Après avoir conté joyeusement les faits du jour et les impressions personnelles, on se prépare à prendre un repos bien mérité. D'autres incidents allaient marquer la nuit suivante.

Vers dix heures du soir, une compagnie de soldats volontaires qui se rendait à la frontière du Transvaal, était venu camper non loin de nous. Ces braves gens, comme tous les troupiers en route, avaient un peu trop fêté Bacchus ; nous



comprîmes à leur joie bruyante et à leurs chants de guerre, que nous devions veiller à la sûreté de notre camp. Je fus désigné pour faire le premier quart de nuit. Un Basuto, le seul noir qui nous restait pour le moment, se mit bientôt à ronfler. Je m'enveloppai de mon waterproof, contre le froid de la nuit, car nous avions ce soir là  $-1^{\circ}$  centigrade.... Je m'assis sur le tonnelet à eau, je rabaissai mon capuchon, je plaçai le foyer de braises entre mes pieds, et je me mis à contempler les astres de l'hémisphère sud par une belle nuit d'hiver dans les déserts de l'Afrique australe. La fumée des bûches vertes montait blanche et droite, pas un brin d'herbe ne bougeait, le vent était tombé, pas la moindre brise. Vénus avait disparu derrière les montagnes ; Sirius s'était couché ; le Baudrier et le Glaive d'Orion n'étaient plus visibles. Sur ma tête, la Croix du Sud, maintenant inclinée, annonçait presque minuit, tandis que le Cygne voguait ailes déployées sur les ondes d'azur du ciel profond.... A mes pieds, la tête sur la bûche et les yeux fixés vers le foyer, veillait notre fidèle chien de garde « Karl » de Vogelfontein (Bedford)....

Le calme et le silence de la nuit invitaient à la prière : je fis un grand signe de croix et commençai à dérouler les grains de mon chapelet ; je priai la bonne Vierge Marie, pour mes chers parents et nos amis de Belgique, pour notre mission, pour les pauvres noirs !...

Bientôt les bûches mourantes et presque éteintes m'avertirent qu'il était temps de céder ma place à une autre vigie. A peine étais-je étendu sous ma couverture de laine — car depuis longtemps nous avons dit adieu aux toiles de lin — que j'entendis le F. De Sadeleer, qui me remplaçait, entamer un dialogue très animé avec deux étrangers. La discussion devenait de plus en plus vive, et les chiens aboyaient à plein gosier. Je lève la tête au-dessus de ma couchette et je demande

qu'on garde le silence. Dix minutes après je le réclame impérieusement. Alors notre Basuto, qui croit l'occasion propice pour déployer sans danger toute l'ardeur de son courage, saute prestement de dessous son wagon, se dresse superbe devant les deux soldats blancs, et, les poings levés, leur crie, à gorge déployée : « Le Baes a parlé : partez à l'instant, ou je vous tue. » Les volontaires ne répondent ni ne bougent.

Je me lève, et je commande à John, le noir Basuto, de les laisser aller ; mais celui-ci, encouragé par son premier essai de hardiesse, renouvelle ses menaces et reçoit en même temps, pour toute réponse, un terrible coup de poing qui le rejette loin en arrière ; il s'élançe alors sur un tison brûlant, le saisit et fait mine d'en frapper les soldats. Aussitôt ceux-ci de le poursuivre, et John de jeter le tison à terre et de fuir à toutes jambes.

Sur ces entrefaites, l'émoi se met au camp des volontaires : on veut massacrer le noir. J'arrête d'abord l'un des blancs et je le menace de l'intervention de ses chefs ; puis je cours vers l'autre qui poursuit le Basuto. Mais John était déjà hors du camp. De loin, il me crie : « Enkos (maître), j'ai mon fouet de rhinocéros ; je le tuerai avec cela ; je me vengerai !... »

Le lendemain, John déclara qu'il partait et quittait notre service. Il partit en effet, emportant un joug à bœufs très pesant. Ce joug, nous l'avons reconnu plus tard, appartenait aux militaires. John s'était vengé en leur volant cet objet et quelques bûches sèches.

Le reste de la nuit fut assez calme : l'aurore naissante vint nous délivrer de nos soucis et terminer une belle nuit d'hiver dans les plaines de l'Afrique australe.

Dans quelques jours nous prenons la route de Shoshong, capitale des Bamangwatos, résidence du roi Khama, située



à peu près sous le tropique du Capricorne. Nous traverserons les petites bourgades de Christiana, Bloemhof, Lichtenburg, Zeerust. Le parcours est d'environ cinq cents milles.

#### LETTRE DU P. DEPELCHIN

Près de Kimberley, au moment du départ, 22 mai 1879.

Nous avons été vraiment accablés de bontés par les excellents catholiques et par un grand nombre de protestants de Kimberley. C'est à qui nous témoignera le plus de sympathie et de charité ; on nous apporte en quantité tout ce que l'on peut nous supposer utile ou nécessaire pour le voyage.

Je n'ai prêché que quatre sermons à Kimberley, et la mission du Zambèse y est devenue si populaire, que les catholiques et même plusieurs protestants ne peuvent parler de notre œuvre et de notre départ sans être émus jusqu'aux larmes.

Voici quelques détails au hasard qui vous donneront une idée des aimables attentions des habitants. Un brave homme nous a envoyé cent cartouches Martini se rechargeant trois fois ; un autre, cinq livres sterling ; celui-ci, tout un sac de souliers neufs ; celui-là, douze chapeaux blancs à large bord ; d'autres fois, c'étaient des chaises pliantes, des sonnettes pour bœufs, ou bien douze paires de chaussettes, etc.

Le dimanche, 18 mai, quatre voitures amenaient à notre campement une dizaine de dames et six messieurs, excellents catholiques de Kimberley. Nous ne pouvions trop admirer la simple et bonne cordialité de ces braves gens. Faut de chaises, les dames s'asseyaient à terre ou sur nos caisses ; ni le vent, ni le sable, ni le soleil, ne semblaient les incommoder. Dans leur charité prévoyante et délicate, elles

nous offrirent plusieurs livres de beurre, quelques bottes de navets et de carottes, une once de collodion médical, etc., etc.; les messieurs, un millier de cartouches Martini et quelques livres sterling. Tout cela fut accepté avec reconnaissance et emmagasiné dans nos wagons.

Ce même jour, après un sermon du P. Law, une collecte faite dans l'église, à l'office du soir, produisit 40 l. s. Enfin, plusieurs marchands nous ont offert gratis des provisions de toute sorte; de manière que cette petite paroisse catholique nous a donné pour notre mission une gracieuse aumône de cinq mille francs. Que Dieu récompense au centuple ces généreux bienfaiteurs! Qui de nous eût espéré recevoir pareille libéralité dans ce coin reculé du monde?

Grande fut notre surprise à tous, le jour de notre départ, avant midi, de voir une députation de messieurs de Kimberley se diriger avec leurs familles vers notre campement. Arrivés auprès des tentes, ils se rangent en demi-cercle autour des pères missionnaires. L'un d'entre eux tenait en main un rouleau de parchemin; il s'avança de quelques pas et lut l'adresse suivante qui nous toucha profondément :

« Cher et Révérend Père,

« Nous, catholiques soussignés des Diamond Fields, nous vous supplions de bien vouloir accepter, avec son contenu, la bourse qui accompagne cette adresse, comme un souvenir de notre sympathie pour la grande et glorieuse entreprise à laquelle vous vous êtes dévoués. Nous espérons que vos efforts pour la propagation de notre Sainte Foi seront couronnés de tous les succès qui sont dus à un si noble apostolat.

Enfin, nous vous souhaitons, Mon Révérend Père, à vous



et aux hommes vertueux placés sous votre direction, toutes les bénédictions spirituelles et temporelles que vous pouvez désirer. » — Suivent les signatures (1).

A ce tribut d'hommages était jointe une petite bourse, renfermant cent livres sterling. Au moment de nous quitter, les hommes pleuraient comme des enfants. Lorsque tous furent montés en voiture, M. Chapman, frère du célèbre voyageur qui atteignit le Zambèse même avant Livingstone, proposa un hurra au Saint-Père, aux missionnaires et au succès de la mission. En outre, ce dernier jour, une foule de gentlemen vinrent à notre camp, à cheval ou en voiture, pour nous faire leurs adieux et nous serrer une dernière fois la main. Que Dieu protège ces bons habitants de Kimberley !

Les autorités anglaises nous ont témoigné le plus vif intérêt et nous ont prêté le plus bienveillant appui.

Notre halte à Kimberley a coïncidé avec le séjour de Son Excellence Sir Bartle Frere, Gouverneur Général des Colonies du Cap et Haut-Commissaire de S. M. la reine Victoria.

Le Gouverneur Général revenait d'une tournée dans les colonies de l'Est. A Kimberley, comme à Durban et à Prétoria dans le Transvaal, comme partout, sur son passage, il a reçu des loyales populations un accueil enthousiaste. La ville,

(1) Voici le texte anglais de cette adresse : « Dear Reverend Father, We, the catholics of the Diamond Fields, beg to tender you the accompanying purse with its contents, in token of the approbation of the great and glorious work in which you are engaged, hoping that your efforts in the propagation of our Holy Faith will meet with the success due to so noble a mission. Concluding, wishing you and the good men under your directorship every blessing both spiritual and temporal. »

brillamment pavoisée, lui fit une réception triomphale. Sur tous les murs nous lisions les inscriptions les plus flatteuses : Welcome to Edward the Just. — To the Hope of South Africa! Hail! — Welcome to His Excellency! — Confederation, not annexation! etc., etc. Tout le monde ici rend justice au rare mérite de cet éminent homme d'État, qui veut tout à la fois le maintien de la suprématie anglaise et l'autonomie des pays du Sud. Équitable, impartial, ami des blancs et protecteur éclairé des noirs, on peut dire qu'il a conquis l'estime et l'amour universels. Le mercredi soir, 21, grâce au concours unanime de tous les colons, la merveille de l'Afrique australe, la grande mine de Kimberley, le New-Rush, s'illuminait en l'honneur de Son Excellence, et présentait, pour la première fois, ce spectacle vraiment féérique.

Sir Bartle Frere, que j'avais connu dans l'Inde, m'accueillit avec faveur : deux fois invité à sa table hospitalière, j'y fus traité avec beaucoup trop d'honneur. Il s'est même rendu à notre camp le jeudi, 15 mai. De plus, par une obligeance extrême, il m'a remis une lettre de recommandation très solennelle, afin que je pusse l'exhiber au besoin aux différents chefs de tribus que nous allons visiter, et leur faire connaître que nous sommes placés sous la haute protection du gouvernement anglais.

M. Alexandre Bailie, surveyor-général, ancien capitaine du génie, connu par de savants travaux topographiques et géologiques, nous a témoigné toute sorte de bontés. M. Bailie a visité dernièrement le pays des Matabélés et il est en grande faveur auprès de leur chef Lo Bengula. Quoique protestant, il s'est montré tout dévoué à notre mission : il nous a donné une lettre d'introduction auprès du roi des Matabélés. M. Baker nous a chargés d'une autre lettre pour Khama, le chef des Bamangwatos.



Ces hautes protections et cet appui bienveillant produiront sans aucun doute leur effet sur les chefs indigènes des rives du Zambèse, et les préviendront favorablement à l'égard des missionnaires catholiques. Pour le reste, à la garde de Dieu ! C'est en Lui, et en Lui seul, que nous plaçons toute notre confiance ! Celui qui nous a inspiré le dessein de tout quitter pour les pauvres Africains saura bien nous procurer les moyens d'accomplir la sainte tâche qu'il a imposée à notre faiblesse. Qu'il soit loué et glorifié à jamais !



## V.

### DE KIMBERLEY A SHOSHONG.

21 MAI — 23 JUILLET 1879.

JOURNAL DE VOYAGE DU P. DEPELCHIN.

1<sup>o</sup> De Kimberley à Bloemhof.

Bloemhof, 1<sup>er</sup> juin 1879.

Le mercredi 21 mai, veille de l'Ascension de Notre-Seigneur, était le jour fixé pour notre départ des Champs de Diamants.

A 9 heures du matin, après avoir fait nos adieux à l'excellent curé de Kimberley, le père Lenoir, qui nous avait rendu tant de services, et aux Sœurs de la Sainte-Famille, nous montons, le P. Law et moi, dans la voiture que M. Rice a eu l'obligeance de mettre à notre disposition et nous nous dirigeons vers le campement de nos confrères. En chemin, nous rencontrons notre dévoué ami, M. A. Bailie et sa dame; de grand matin, ils étaient allés rendre une dernière visite aux missionnaires. Tous les Pères et Frères, animés des meilleures dispositions, se montrent prêts à renoncer à la vie civilisée et à entrer au cœur même de la vie sauvage. Car, dorénavant, nous ne trouverons plus sur notre route que quelques rares *settlements* de colons anglais ou hollandais.

Le même jour, vers 6 heures du soir, nos quatre wagons et nos 58 bœufs se remettent en mouvement et prennent le chemin du Transvaal, via Christiana et Bloemhof. En ce moment deux de nos bouviers noirs manquent à l'appel. Que



faire ? Un brave missionnaire, le P. Fuchs, saisit aussitôt les rênes, et le frère Nigg, s'improvisant conducteur, prend en main l'énorme fouet de 35 pieds de long. Tous deux s'acquittent à merveille de leurs nouvelles fonctions. La route que nous suivons maintenant est des plus mauvaises ; les roues de nos chariots s'enfoncent profondément dans le sable, et nous sommes obligés de camper la nuit, avant d'avoir atteint le terme de cette première étape.

Aussi le lendemain, 22 mai, fête de l'Ascension, nous sommes encore en vue de Kimberley. La cité aux toits de fer brille à l'horizon sur un plateau élevé, et présente à nos yeux un étrange contraste avec les plaines nues et poudreuses qui l'environnent de toutes parts. Kimberley est en vérité une des merveilles du monde. Quelle étonnante chose que cette ville improvisée au milieu d'un désert, avec ses 30.000 habitants et son revenu de 50.000.000 de francs par an !

Le soir, nous contempnions le splendide ciel d'Afrique, nous admirions la beauté du firmament et ses milliers d'étoiles étincelantes ; la Croix du Sud isolée, se détachait lumineuse sur la voûte obscure : tout à coup un immense globe de feu traverse l'horizon et vient tomber avec fracas dans la plaine. Ces bolides ne sont pas rares en Afrique. L'apparition du brillant météore nous donne l'idée que ce phénomène pourrait bien être un présage de bonheur et de succès pour notre mission.... *Fiat !*

Voulez-vous maintenant vous faire une idée de notre manière de bivouaquer ? Voyez là-bas, rangés l'un à côté de l'autre nos quatre grands véhicules ; à l'un de ces wagons, à droite et à gauche, sont attachées nos deux tentes, qui s'étalent comme deux grandes ailes déployées : à distance, pendant la nuit, l'imagination prête au chariot l'aspect d'un

gigantesque monstre antédiluvien. Quatre chiens veillent autour du camp : *Prins* est le plus fort des quatre ; il a presque la taille et le pelage d'un beau lion d'Afrique. Aussi comptons-nous sur lui pour la protection des missionnaires, au delà du Zambèse. Couchés en ligne à la tête des voitures, nos 58 bœufs se reposent, ruminent, et font entendre par intervalles de sourds mugissements. Derrière le char qui porte nos tentes sur ses flancs, sont établis le foyer et la cuisine. C'est un curieux spectacle de voir la manière dont s'organisent notre feu de bivouac et nos réchauds.

A peine est-on campé, le F. Hedley, notre ancien marin, pose une grande bûche dans le sable : c'est le fondement. Autour de cette pièce de résistance, le P. Croonenberghs place artistement du menu bois et des fagots, en forme de pyramide. Alors chacun d'ajouter quelques légers gâteaux de bouse desséchée, que les bœufs fournissent en abondance. Le F. Nigg met adroitement l'étincelle à l'édifice, et voilà que s'élève une flamme à vous griller en un instant nos soixante bœufs. Les FF. De Sadeleer et De Vylder, maîtres-queux de la caravane, sont tout activité : ils ont bientôt préparé le repas sur cet ardent brasier. Nos menus sont peu chargés, point compliqués : carte invariable : un seul mets, le plat du jour. *Unum necessarium*. Grâce au grand air des plaines d'Afrique, point ne manque l'appétit, qui supplée abondamment à la variété des services non moins qu'à l'habileté des cuisiniers.

Après le repas du soir, assis ou debout auprès du foyer, qui continue à flamber toute la nuit, nous causons des incidents de la journée ; enfin vers neuf heures, nous chantons tous ensemble les Litanies de la T. S. Vierge et le cantique *O Sanctissima*. Quelques instants après, retiré chacun dans son gîte, on s'endort paisiblement, à l'exception du veil-



leur de nuit, qui monte la garde sur les caisses de son chariot.

Vers quatre heures du matin, le quadruple attelage s'est mis de nouveau en mouvement, et alors chaque jour de plus belle recommence la danse furibonde d'un indéfinissable cahotement. Impossible de vous faire une idée des affreux chocs de nos lourds wagons, lorsqu'ils enfoncent dans le sable, roulent sur des rochers aux mille pointes aiguës, ou bondissent sur de gros cailloux bien plus irréguliers que nos pavés de Quenast. Médecins d'Europe, dans certaines cures qui exigeraient de fortes secousses de tout l'organisme, prescrivez donc un petit voyage dans l'Afrique australe !....

Voilà une idée générale de nos campements et de nos étapes. Maintenant, au lieu de peindre en détail notre voyage, faute de loisir, je dois me contenter de transcrire, un peu au hasard, les notes de mon JOURNAL DE BORD.

Samedi 24 mai, fête de N.-D. *Auxilium christianorum*. — Nous faisons halte vers 8 heures du matin. Les Pères tentent une petite excursion aux alentours. Dans le voisinage de notre camp, un Boer hollandais nous reçoit avec beaucoup de bienveillance. Il se nomme Joubert. C'est un ardent patriote du Free State, et par conséquent très opposé à la politique anglaise. Il nous donne du lait, des légumes, et nous vend trois bœufs de première qualité. Dans son jardin soigneusement cultivé, M. Joubert me montre avec orgueil ses belles vignes, où pendent en grappes énormes des raisins comparables à celui que rapporta Caleb de la terre promise. Il nous fait présent de plants de vigne, d'abricotier et d'orange, que nous emportons vers les régions du Zambèse. Près de la ferme nous remarquons un grand enclos de 12 hectares, entrecoupé de beaux champs d'avoine, d'orge et autres pro-

duits. Un large mur de pierres sèches, appuyé sur un talus intérieur, entoure ce vaste enclos de manière à pouvoir en faire un immense réservoir d'eau en temps de pluie. L'eau est le seul engrais des terres vierges d'Afrique. Aussi, là où il y a de l'eau, vous êtes sûr de trouver une ferme dans de très bonnes conditions de culture.

25 mai. — Nous passons le dimanche à la station des Sept-Fontaines, située entre Boshof et la montagne du Platberg. Toujours pays désert, couvert çà et là de quelques touffes de mimosas. Le sol excessivement rocailleux, détruit les sabots de nos bœufs. Pauvres bêtes, comme elles souffrent!... Nous approchons du Vaal au milieu d'un nuage de poussière. Sur la route nous rencontrons quelques fermes. Les Boers nous reçoivent très bien, mais aussi nous font très bien payer : nous donnons 25 francs pour un mouton, et 6 francs pour deux pains, de qualité très médiocre.

C'est à la station des Sept-Fontaines, que, pour la première fois, nous avons vu le *dak* (*dagga*) africain, assez ressemblant au *houka* indien. Le Cafre façonne le dak avec de la bouse de vache, en forme de vase creux et ouvert des deux côtés. A l'un des orifices, il ajuste une tige creuse de roseau. A l'autre, il dispose le tabac ou l'herbe qu'il veut fumer. Ce dak est placé en terre ; au centre, il contient de l'eau comme le houka. La fumée, passant à travers l'eau, se rafraîchit et devient plus agréable au palais.

26 mai. — Au moment où l'on veut atteler, on trouve que seize bœufs ont disparu. Le bouvier qui gardait le troupeau s'était endormi ; pendant son sommeil les seize bœufs avaient fui, en quête de meilleurs pâturages. A cette nouvelle, grand émoi au camp : les hommes disponibles courent à la découverte. Après une heure de recherches, il se fait



nuit, et tous nos hommes, deux exceptés, reviennent au camp sans avoir rien trouvé. Cependant le bouvier en faute, effrayé et n'osant revenir, parcourait la plaine à pas rapides ; enfin, vers 8 1/2 heures du soir, consolé et triomphant, il rentrait au camp avec les seize fugitifs. Mais bientôt, nouveau sujet d'inquiétude ! Le frère De Sadeleer, le plus ardent de nos frères, ne revient pas. S'est-il égaré ? A-t-il été surpris par quelque bête fauve?... On élève au-dessus des wagons un faisceau de lanternes allumées, en guise de phare ; puis on tire deux coups de feu, signal de rappel au camp ; le père Croonenberghs et le F. De Vylder, armés de leurs fusils Martini, se mettent en campagne. A peine sont ils partis de quelques minutes, le frère De Sadeleer nous arrive. Aussitôt on décharge un nouveau coup, pour avertir nos deux explorateurs que tout le monde est au poste.... Un moment de sommeil du bouvier avait failli nous coûter 5.000 francs, et un bon frère, par-dessus le marché.

27 mai. — Nous campons sur les bords du Vaal. C'est une magnifique rivière en apparence. On croirait se trouver devant l'Escaut près de Tamise. Mais ce nouvel Escaut n'a pas de profondeur, et en certains endroits, sans me retoucher, j'ai atteint l'autre bord, en sautant de rocher en rocher.

Remontant le rivage opposé, je me dirige vers une ferme. La maison et généralement celles des Boers du Transvaal, sont bâties en bois et en terre, avec toiture de joncs ou de paille. Le costume des habitants est celui de la Campine. Les Hollandais, abandonnant le Sud aux colonies anglaises, ont remonté vers le Nord jusqu'aux rives du Marico et du Limpopo. Propriétaires chacun de trois cents à deux mille moutons, cent à six cents bœufs, dix à douze chevaux, ils ne vivent guères moins à l'étroit que les petits fermiers de notre Belgique.

J'arrive devant la porte ; un Européen était occupé à tailler du bois pour faire un hangar ; je l'aborde, et, à mon grand étonnement, à ma grande joie, je découvre que c'est un Belge, un compatriote, au service du fermier. Dès qu'il apprit que j'étais belge moi aussi, il me serra la main, et ses yeux se remplirent de larmes. Il s'appelle Cyrille Escoman, natif de Naast, village situé près de Braine-le-Comte. Ce bon jeune homme vint assister à notre messe et s'approcha des sacrements. Émigré en Afrique pour travailler au chemin de fer du Transvaal, maintenant il soupire à rentrer au plus tôt dans notre chère patrie. Qui se serait attendu à rencontrer un Belge sur les bords du Vaal, par le 29<sup>e</sup> degré de latitude sud ?

Après le déjeuner, promenade esthétique sur le rivage du fleuve. Quoique missionnaires en Afrique, nous gardons encore, vous le voyez, nos petites faiblesses ! Un beau fleuve a toujours des charmes, et les charmes de la nature viennent de Dieu ! En passant, j'admirais sur les deux rives de grands saules pleureurs, qui plongeaient dans les eaux leur feuillage toujours vert ; des oiseaux nombreux, au brillant plumage, voltigeaient d'un bord à l'autre, ou s'arrêtaient sur les îlots qui s'élèvent çà et là au milieu du courant. J'avais grande envie en ce moment de rencontrer un crocodile ou tout autre monstre curieux, tel qu'on doit s'attendre à en trouver dans l'Afrique. Hélas ! point de crocodile, point de monstre à voir ! Tandis que je me dépêtais et frappais un buisson de ma canne, soudain un superbe lièvre, les oreilles dressées, bondit devant moi et s'enfuit à toute vitesse au travers de la plaine, comme un voleur. Avançant plus loin, j'aperçois à quelque distance un énorme vautour qui semblait très affairé. Je déteste les rapaces : ils sont si malpropres !... Cependant



j'approche par un sentier détourné, et j'apparais tout à coup à ses côtés. Surpris et effrayé, le vautour prend le large et m'abandonne sa proie. Sans coup férir, je me trouvais en possession d'un beau canard fraîchement égorgé, qui était encore tout chaud. Je l'emportai au camp et nous en fîmes un excellent second service.

Dans l'après-midi, je vois le F. De Vylder revenir de la rivière, un gros arbre sur l'épaule. Il avait songé à notre foyer. Je ne comprenais pas comment il pouvait porter pareil fardeau. Quel Samson ! me disais-je émerveillé... Le mystère fut bientôt découvert. Fendant l'arbre, on trouva qu'il était creux d'un bout à l'autre. On aurait pu y passer la tête. 'Ο μῦθος δηλοῖ... morale pratique : Gardez-vous de toujours juger des gens sur l'apparence.

Nous sommes ici par 28° de latitude sud, à cinq lieues ouest de Christiana, où nous devons demain matin passer le Vaal. Le Vaal franchi, nous sommes dans le Transvaal... c'est clair !

A quatre heures de l'après-midi, on lève le camp. — Départ. — Il fait un beau clair de lune. Soirée marquée par deux événements, causes de soucis. Un bœuf fatigué tombe, se détache du joug et roule sous le char. Le char passe et l'on trouve le pauvre animal, les jambes serrées contre le ventre, replié sur lui-même, comme une boule. Pas de mouvement ! On le croit sûrement bien tué, bien trépassé. Un de nos Cafres le saisit par la queue, et voici que le bœuf bondit sur ses pattes ! Il n'était pas même blessé... Autre incident. Le wagon *Saint-François-Xavier* s'enfonce dans une ornière ; il est près de se coucher sur le flanc ! Toutes les pioches sont à l'œuvre ; les roues déblayées, deux attelages sont attachés au char. Moment décisif ! Les trente bœufs partent au bruit du

fouet ; en dix minutes le chariot est replacé sur la grand'route, et roule en toute sécurité.

28 mai. — Pour la seconde fois nous arrivons sur les bords du Vaal et l'on se prépare à le traverser. Les Cafres, descendus dans les flots avec les attelages et les chariots, n'ont de l'eau que jusqu'au-dessus des genoux. Le passage s'accomplit sans difficulté et sans encombre. Nos bœufs à demi sauvages, domptés seulement par le trait, s'animent, se courbent sous le joug et s'élancent en avant : on dirait un escadron fondant sur l'ennemi tête baissée.

Au sortir du fleuve, nous entrons dans la ville de Christiana, chef-lieu du district et la première ville frontière du Transvaal. On y trouve une grand'place, un petit bureau postal, la résidence du magistrat, composée de deux chambres, un hôtel où il y a table d'hôte, un petit temple de l'église hollandaise réformée, un magasin ou store anglais, et deux petites maisons particulières avec toiture de fer : voilà la ville ! Parlez-moi de Christiana ! parlez-moi des cités d'Afrique ! Au reste, si la ville ne compte que huit modestes édifices, on se console à Christiana en pensant que les plaines environnantes sont immenses :... beaux terrains à bâtir !

29 mai. — Ce matin, un de nos conducteurs manque à l'appel. Il avait trouvé bon d'aller s'amuser et de passer la nuit dans un petit village cafre. Il vient nous rejoindre à quelques lieues de Christiana, mais nous lui donnons son congé. Cette mesure de rigueur fit un remarquable et très salutaire effet sur tous nos chers Africains. — La route est toujours sablonneuse et détestable.

30 mai. — Nous sommes presque en vue de Bloemhof, autre ville importante du Transvaal. Je ne sais pourquoi, mais le



Vaal a toujours de grands attraits pour moi. Donc, ce matin, nouvelle promenade sur les bords du fleuve.... Ah! pour le coup, je n'en puis douter, j'aperçois sous le feuillage un petit monstre, qui ressemble à un jeune crocodile. Immobile et couché dans l'herbe, il paraît endormi. Tout doucement, je m'approche en jouant du bâton. A cinq pas de distance, je m'arrête et fixe le regard sur le reptile. Aucun mouvement! Je fais un pas de plus... c'est le cadavre d'un énorme iguane. De la tête à la queue il mesure deux mètres! Sans tarder, je le soulève et lui fais passer une corde autour de l'appendice caudal; traîné au camp, il devient un objet d'admiration pour tous. La peau de ce monstre africain passera l'Océan, je l'espère, et verra un jour la Belgique.

Une heure plus tard, je découvre, sous un saule pleureur, un homme, qui lui aussi paraissait endormi. Le Cafre était couché en avant, et la tête inclinée sur le bord de l'eau. En me baissant, je constate qu'il était mort! La figure horriblement mutilée semblait comme rongée par quelque animal, jusqu'à la racine des dents. A côté de lui se trouvait son bâton et son petit tablier de peau. Je fis appeler nos bouviers et nous l'enterrâmes, après avoir couvert son corps de feuillage. C'est une œuvre de miséricorde que d'enterrer les morts! Pauvre Cafre!...

A midi, alarme au camp! Un des bœufs est tombé à l'eau. C'est le bœuf aux prodiges, le même qui a roulé sous le wagon! Maintenant, le voici embourbé dans la vase du fleuve jusqu'au ventre. Les frères suivis de quelques Cafres s'empresent d'aller à son secours. On lui attache un cable aux cornes, et, à force de bras, on parvient à le traîner sur le rivage.

31 mai. — Veille de la Pentecôte.

Le matin à 6 heures nous entrons dans Bloemhof. Cette ville n'a point de magistrat résident; mais en revanche elle

compte quatre maisons de plus que Christiana ! En Afrique, quatre maisons, c'est quelque chose. Nous trouvons ici trois familles catholiques, tout heureuses de recevoir les missionnaires. Monsieur Daily, marchand irlandais, me donne l'hospitalité et une belle chambre pour y célébrer la sainte messe.

Vous voyez, d'après ce journal abrégé, que notre expédition va tout doucement son petit train. Nous devons remonter les attelages, car nos bœufs sont fatigués à l'excès. Peut-être allons-nous rencontrer des difficultés plus grandes encore. Je vous en dirai un mot à notre arrivée à Zeerust, ville située sur le Marico, près de la frontière nord du Transvaal.

#### 2<sup>o</sup> De Bloemhof à Zeerust.

Zeerust, 22 juillet 1879.

Après quinze jours d'un pénible voyage, le 16 juin, nous sommes arrivés, nous et nos chariots, dans la vallée du Taaiboch-Spruit près de Lichtenburg. Depuis une semaine la température était devenue froide, et, durant la nuit, nous avons de fortes gelées : le thermomètre descendait à cinq degrés au-dessous de zéro. Qui l'eût cru, de la glace au milieu des plaines brûlantes de l'Afrique australe !... Le fait est que, sur les hauts plateaux du Transvaal ; à 4.000 pieds d'altitude, la bise, qui vient du midi, nous apporte des froids intenses et nous fait tous grelotter autour du foyer établi en plein air. La nuit, survient un tel abaissement de température, qu'il est presque impossible de dormir, malgré les couvertures et les wagons fermés. Que voulez vous ? ce n'est pas pour s'amuser qu'on entreprend un petit voyage au cœur



de l'Afrique. D'ailleurs, ces légères incommodités, que sont-elles auprès des souffrances qu'ont endurées nos anciens pères du Zambèse, à une époque où les pays que nous allons traverser, ne portant aucune trace de l'homme civilisé, n'étaient que l'affreux repaire de bêtes féroces et de populations plus féroces encore.

Aujourd'hui l'Afrique australe est bien changée. Les Anglais et les Boers s'en emparent définitivement et nous facilitent singulièrement le voyage, comme vous le verrez tout à l'heure.

Quoiqu'il en soit, il nous faudra passer, dans l'espace de quelques jours, par toutes les alternatives du froid et du chaud ; à Lichtenburg nous avons eu  $-5^{\circ}$  centigrades, et bientôt nous aurons  $+ 30^{\circ}$  !...

Je reprends mon Journal de bord.

1<sup>er</sup> juin. — Pentecôte à Bloemhof. — A l'exemple de notre bon Maître, nous tâchons de parcourir le pays en faisant le bien. *Pertransiit benefaciendo*. A Bloemhof, comme ailleurs, les catholiques profitent de notre passage pour s'approcher des saints sacrements.

Une bonne dame avait transformé le salon de M. Daily en sanctuaire. Notre étendard du Sacré-Cœur se déployait à côté de l'autel. C'est là que nous célébrons la grande fête de la Pentecôte par un service solennel, suivi d'un sermon le matin et le soir, devant la pieuse assistance.

La Pentecôte, quelle fête pour le missionnaire ! Si nous ne sommes remplis de l'Esprit-Saint, quelle action pouvons-nous avoir sur les âmes ? Comme nous comprenons pratiquement ici le *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam*. Si le Seigneur ne bâtit lui-même sa maison,

c'est en vain que travaillent ceux qui la veulent édifier ! Heureusement, le Sauveur est avec nous. Tous les matins, au lieu du campement, la Victime Sainte s'immole pour le salut des pauvres Africains. Chaque jour, l'Agneau sans tache offre à son Père le sang qui doit laver la malédiction sous laquelle, depuis tant de siècles, gémit l'Afrique malheureuse. Chaque jour, le Cœur de Jésus épanche sur nous ses grâces avec abondance, et nous trouvons partout des âmes disposées à recevoir la parole de vie. — Je vous donnerai tout à l'heure des preuves éclatantes de cette divine action de la grâce. Mais poursuivons notre journal.

Lundi, 2 juin. — Plusieurs de nos bœufs, épuisés par les fatigues de la route, doivent céder la place à d'autres : nous achetons quatre bœufs vigoureux, au prix de 200 francs pièce. Ils ont fait déjà le voyage du Zambèse et paraissent à l'épreuve des marches et du soleil. Pendant ces deux jours d'arrêt à Bloemhof, les catholiques veulent se charger de laver notre linge, de nous cuire du pain et des gâteaux, de nous préparer des provisions de viande sèche et de légumes. Quel dévouement dans tous ces généreux colons catholiques que nous recontrons sur notre route ! Ils sont vraiment des frères pour nous : sans nous avoir jamais vus, ils nous aiment comme si nous avions vécu depuis longtemps dans leur intimité. Cela nous rappelle les merveilles que la charité opérait dans la primitive Église, où tous les chrétiens ne formaient qu'un cœur et qu'une âme, dit saint Luc. *Cor unum et anima una.*

Mardi, 3 juin. — Départ de Bloemhof au soleil couchant. M. Daily se fait un plaisir de nous accompagner en voiture à la distance de trois milles. Une heure plus tard, M. O'Quinn, à cheval, nous rejoint : il apporte le reste de notre linge, qui



n'était pas prêt au moment du départ. Ces bons catholiques rivalisent de délicatesse et d'attentions !

Ah ! si nous avions partout de ces stations hospitalières ! On comprend que l'Association belge sente la nécessité d'en établir à grands frais dans l'Afrique centrale. Mais la religion, mieux encore que la philanthropie, saura trouver le secret d'en échelonner la route des missionnaires.

Mercredi, 4 juin. — Au point du jour, un de nos bœufs, en s'arrêtant tout court, s'engage le pied sous la roue et se fait emporter la moitié du sabot. Le pauvre animal saigne beaucoup ; on le conduit lentement jusqu'à la station prochaine, où le frère Nigg lui tire une balle dans le front, *et procumbit humi bos !* En quelques minutes on a dépecé la bête ; il n'est pas même jusqu'aux entrailles qui ne soient dévorées par les Cafres de la caravane.

A Riet-Fontein, où nous campons, j'achète un joli poney pour le service de l'expédition, et avec l'intention d'en faire plus tard cadeau à Lo Bengula, chef des Matabélés. Deux jours après, nous trouvons que le petit cheval est plutôt un embarras, et nous l'échangeons contre deux bœufs. Excellent marché !

Jeudi, 5 juin. — Nous arrivons le matin à la rivière des Bambous, Bamboes-Spruit. A coup sûr, le ruisseau coule à l'ombre de superbes bouquets de graminées, telles qu'on en voit sur les rives du Gange. Quelle déception ! pas une canne de bambou dans toute la vallée. Nous sommes en Afrique, et l'Afrique est le pays par excellence des déceptions !

Mais voici qui est autrement sérieux ! Cent fois nous avons éprouvé que la bonne Providence veille sur les missionnaires. Divinement abrités sous le bouclier du Très-Haut,

nous n'avons rien à redouter des ardeurs du jour, ni des terreurs de la nuit : *Scuto circumdabit te... : non timebis a timore nocturno, ... ab incursu et dæmonio meridiano*. Nous l'avons échappé belle aujourd'hui !

Il était minuit : dans notre camp régnait le plus profond silence. Tout à coup, j'entends un affreux vacarme. Nos Cafres se sont levés en sursaut et poussent le cri : au feu ! au feu !... D'un bond, je m'élanche de mon chariot : le feu avait pris à la caisse suspendue sous mon wagon et renfermant nos meubles de jour. Une épaisse fumée nous enveloppe, et déjà l'une des extrémités de cette caisse est en flammes. On la détache aussitôt, on enlève à la hâte les ustensiles que les Cafres, la veille, y avaient jetés pêle-mêle avec quelques bûches mal éteintes de notre foyer du soir, et le char est sauvé. Sans nul doute, ces bûches ont mis le feu à la caisse et, peu s'en est fallu, au wagon. Quelques minutes plus tard, si l'on n'eût maîtrisé le feu, nous étions tous enveloppés de flammes et lancés dans les airs. Car, j'avais sous mon chevet un baril de poudre. Dieu soit loué ! Nous en avons été quittes pour la peur et pour l'avertissement que la Providence nous donnait de prendre plus de précautions à l'avenir.

A propos de poudre et d'explosion, je dois vous dire que ce baril nous est indispensable, et que sans lui nous serions exposés à mourir de faim, ou à être dévorés, plus tard, par les bêtes féroces. Chaque jour, nous vivons de notre chasse : or, sans poudre pas de gibier. — Et cependant, ce qui doit nous faire vivre devient précisément une cause continuelle d'inquiétude, surtout pendant les terribles orages des soirées d'Afrique. Toutefois, même alors, nous reposons tranquillement près du tonnelet de poudre : nos amis d'Europe prient pour les missionnaires d'Afrique, et les Anges du Seigneur



veillent sur nous avec une obéissante fidélité. *Angelis suis mandavit de te... et in manibus portabunt te.*

Vendredi, 6 juin. — Ce matin arrive dans le camp un étranger, qui nous dit venir des bords du Zambèse. C'est un missionnaire protestant français, M. Coillard, natif de Bourges.

M. Coillard avait pénétré, il y a deux ans, dans le pays des Matabélés, où il voulait s'établir, avec sa femme et sa sœur, sans en avoir préalablement demandé la permission à Lo Bengula, chef de la tribu. Or, un beau matin, Lo Bengula lui fait dire qu'à l'instant même il avait à quitter le territoire des Matabélés. M. Coillard ne se fit pas répéter l'injonction : il plia bagage, et, pour se consoler, il alla visiter, avec son wagon de famille, les fameuses cataractes du Zambèse, *Victoria Falls*. Après cette promenade qui dura deux ans, il s'en retournait dans le Basutoland, où se trouve, nous disait-il, le centre des missions évangéliques françaises.

Il ne fut pas médiocrement surpris d'apprendre que nous étions missionnaires catholiques, et de plus que nous marchions vers ce même pays des Matabélés, d'où il venait d'être si lestement congédié. — M. Coillard nous salua poliment et nous souhaita bon voyage (1).

On fait vraiment d'étranges rencontres dans l'Afrique australe ! A peine sommes-nous campés sur les rives de la Makwasi-River, nous voyons s'avancer vers nous un homme qui semble tout heureux de pouvoir serrer la main

(1) Ce M. Coillard est le français que le major portugais Serpa-Pinto rencontra près de Shoshong, dans son expédition de 1878 à travers l'Afrique, et à l'assistance duquel il se dit redevable de la vie. Parvenu presque au terme de son pénible voyage, et frappé de la fièvre, il fut recueilli et soigné par la famille de M. Coillard. — Cf. Serpa-Pinto : *How I crossed Africa*, etc. (London, 1881), 2<sup>e</sup> vol. p. 388. — N. E.

au missionnaire catholique : « Je suis allemand d'origine, dit-il, et catholique de religion. Quel bonheur pour moi de rencontrer un prêtre!... J'ai un enfant à baptiser, et vous allez me rendre le service de lui conférer le sacrement de la régénération. »

Ce bon catholique, ancien soldat, servit dans la Légion allemande de la colonie du Cap. Maçon de son métier, il est devenu architecte, entrepreneur, charpentier, forgeron : il exerce toutes les industries du bâtiment.

En possession de quelques bœufs et d'un wagon qui lui sert d'habitation ambulante, l'ancien militaire voyage avec toute sa famille, de district en district, de ferme en ferme, pour mettre son multiple talent au service des Boers du Transvaal.

Le P. Terörde, allemand, se prêta volontiers aux désirs de son compatriote, entendit sa confession, et baptisa l'enfant, à la grande joie de cette patriarcale famille.

Samedi, 7 juin. — Vlaat-Fontein. — Lat. 26°, 56' sud.

Troisième rencontre, plus extraordinaire encore et plus heureuse!

Pendant que nous campons à Vlaat-Fontein, un autre allemand vient nous trouver. Lui aussi exerce plusieurs professions : M. Schultz, ainsi le nomme-t-on, est fermier, horloger, médecin, dentiste, chasseur!... Quoique protestant, et nous sachant missionnaires catholiques, il nous aborde avec un air de confiance et nous prie de bien vouloir baptiser ses deux filles.

— Et pourquoi, lui dis-je avec bonté, ne les faites-vous pas baptiser par votre ministre?

— Oh! quant à cela, répondit-il, jamais, jamais! Trois fois il m'a demandé de baptiser mes enfants, et trois fois je l'ai



refusé. Notre ministre est fermier, marchand, médecin... et missionnaire par accident. Je n'ai que faire d'un pareil apôtre. Je veux que mes enfants soient baptisés par un prêtre catholique.

— C'est impossible, repris-je, à moins que vous ne promettiez de les élever dans la religion catholique, la seule vraie religion, et dans l'Église catholique, la seule vraie Église de Jésus-Christ.... Et pourquoi, ajoutai-je vivement, pourquoi, étant ainsi disposé, ne pas devenir catholique vous-même ?

A ces mots, M. Schultz demeura quelque temps tout pensif, et ne répliqua rien à la question que je lui avais adressée à brûle-pourpoint.

Mais bientôt décidé, il s'engage à faire instruire ses enfants dans la pratique de la religion catholique, et nous les baptisons avec la plus grande solennité possible.

Pendant les cérémonies du baptême, la grâce divine parut toucher le cœur de M<sup>me</sup> Schultz ; l'administration du sacrement terminée, de son propre mouvement elle demande à rentrer dans le sein de l'Église. M. Schultz, lui aussi, manifeste l'intention d'abjurer l'erreur et de professer la foi catholique ; de plus, il désire que son jeune garçon de six ans reçoive le baptême sous condition. Enfin, le serviteur cafre de cette intéressante famille, jeune homme qui semble très intelligent, nous assure qu'à l'exemple de ses maîtres, il serait heureux d'être chrétien-catholique.

Nous procédons aussitôt à l'instruction sommaire de ces bons néophytes. Le P. Blanca, l'ancien missionnaire de Maastricht, se charge d'instruire M. et M<sup>me</sup> Schultz qui parlent très bien le hollandais ; le P. Terörde enseigne au jeune Cafre les principaux mystères de notre sainte foi. Ainsi, grâce à notre passage dans ces contrées, toute une famille, animée

des meilleures dispositions, embrasse la vérité catholique. Dans la soirée, le père Terörde confère le saint baptême. Coïncidence heureuse : la veille de la très sainte Trinité, trois adultes et trois enfants, les prémices de notre apostolat, sont régénérés « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ». Le lendemain, dimanche, on érigea un autel dans la maison de M. Schultz. Nous eûmes la consolation d'offrir le divin sacrifice dans cette humble demeure, qui rappelait bien la maison de Zachée. Je donnai la sainte communion aux nouveaux convertis ; le P. Terörde célébra la messe d'actions de grâces ; puis nous reçûmes les remerciements chaleureux de cette famille que le Seigneur Jésus était venu visiter et sanctifier de sa divine présence : *Quia hodie salus domui huic facta est, eo quod et ipse filius sit Abrahamæ* (1).

Vers le midi du même jour, arriva dans le camp un autre blanc, jeune homme d'origine allemande ; quand il apprit la conversion de toute la famille Schultz : « Hélas, nous dit-il, que ne restez-vous plus longtemps, afin que, moi aussi, je puisse m'instruire à loisir des vérités de la Foi. » Il est donc catholique de désir. Puissent les courts entretiens qu'il eut avec nous devenir pour lui la semence précieuse que le Maître de la moisson fera fructifier en son temps.

Lundi, 9 juin. — Rietvley. — La nuit, une épouvantable tempête éclate sur nos têtes. Les éclairs sillonnent la nue ; des torrents de feu se précipitent avec fracas et déchirent la voûte céleste. Les coups redoublés du tonnerre font un vacarme d'enfer ; le sol tremble comme pour s'entr'ouvrir ; à tout instant, semblerait-il, chars, hommes et bœufs vont être

(1) Evang. de *S. Luc*, xix, 9.



emportés dans la tourmente. Et dire qu'en ce moment même nous ne pouvons oublier que nous reposons sur une pou-drière ! Que la foudre vienne à tomber sur mon chariot, et voilà que toute l'expédition apostolique du Zambèse saute comme un vaisseau de guerre, dont la sainte-barbe fait explosion au milieu de l'Océan ! Cependant, nous ne craignons rien : *in pace in idipsum dormiam et requiescam.*

Le matin, nous nous arrêtons à la ferme de M. Hans Costzer. Ce brave colon hollandais nous témoigne une extrême bienveillance.

Le soir nous campions dans le voisinage d'une autre petite ferme ; j'envoyai le P. Croonenberghs rendre visite aux habitants de la chaumière. Le Père lia prompte et bonne connaissance avec M. Grenier. Le lendemain le fermier et sa famille se mettaient en frais pour nous rendre service. J'eus la consolation de baptiser un malheureux Cafre, délaissé presque mourant par ses congénères, et recueilli par M<sup>me</sup> Grenier. Le P. Terörde fit aussi la rencontre d'un Makololo, qui déjà connaissait la religion, et reçut le baptême avec toute sa famille.

Mardi, 10 juin. — Vesselbadness. Lat. 26°31' ; altit. 1100 m. — Le froid continue : — 2° centigrades. Les missionnaires sont obligés de revêtir les habits plus chauds que nous avons au dépôt. Chaque père reçoit un vêtement complet d'une étoffe plus forte et tirant sur le jaune orange. On se regarde, on s'admire : c'était une scène assez pittoresque !... Les pantalons ne sont-ils pas très bien assortis à la taille, le frère Nigg manie les ciseaux, ou retrousse les étoffes et fait un solide ourlet.

Mercredi, 11 juin. — Nous sommes à Malkassfontein par 26°27' de latitude. Le pays est un peu plus accidenté que le

long de la Makwasi-River. Ça et là quelques touffes de mimosas. Cependant les plaines toujours arides n'offrent à nos 50 bœufs que de maigres brins d'herbe, dont ils doivent se contenter. Les antilopes abondent et voltigent par milliers sur nos flancs; mais elles se tiennent toujours à une distance respectable. Au premier signal de leur vedette, elles disparaissent comme l'éclair : pas moyen de les approcher. Cependant le F. De Vylder réussit à en blesser une aux jambes de derrière; mais l'antilope blessée continue de galoper et de fuir avec ses compagnons.

A quatre heures de l'après-midi, autre incident. A peine étions-nous en marche, l'un des véhicules, en passant un gué, s'enfonce jusqu'aux essieux dans la rivière, dont le lit, recouvert de dépôts d'alluvion, renfermait une vase noire et collante comme de la poix.

En vain nous ajoutons 30 bœufs des autres attelages : le chariot demeure immobile; nous sommes obligés de décharger le wagon récalcitrant. Tout le monde se met à la besogne; en une demi-heure la cargaison est déposée sur la rive; les roues sont débloquées, et le char sans trop de peine sort du bourbier. Nous en sommes quittes pour le recharger de nouveau et passer la nuit à Malkassfontein.

Jeudi, 12 juin. — A Sleyptsteen par 26°22' de lat. sud. — C'est aujourd'hui la Fête-Dieu : nous songeons à la Belgique, où le Dieu de l'Eucharistie parcourt en triomphe nos villes et nos campagnes, et bénit ses enfants agenouillés sur son passage. Quant à nous, pauvres missionnaires africains, abrités sous la tente, comme les Israélites errants dans les déserts du Sinaï, nous ne pouvons que lui offrir nos hommages et nos prières au milieu d'immenses solitudes, où ce Dieu ne nous apparaît ni moins grand, ni moins adorable que dans les plus splendides cathédrales d'Europe.



Pendant que nous campons à Sleypsteen, près d'une ferme de Boers hollandais, un petit incident nous prête beaucoup à rire. Le père Law venait de dresser son observatoire ; sur un quartier de rocher, il avait disposé les instruments nécessaires pour ses travaux scientifiques. Armé du sextant, à genoux devant le niveau artificiel, il observe le soleil au passage pour en mesurer la déclinaison : un paysan s'approche tout doucement de lui, le regarde avec étonnement et lui dit : « *Well, old man, what are you doing there? Looking for gold?* Eh ! que fais-tu là, vieillard ? Tu cherches sans doute de l'or ? » — Comment... s'entendre nommer vieillard, quand on est dans la vigueur de l'âge. Et puis, être accusé de chercher de l'or, quand simplement on détermine la déclinaison du soleil ! C'est un peu fort. Aussi, notre savant ne daigne-t-il pas lui répondre ni même l'honorer d'un regard.

A 3 heures, on lève le camp. Après une heure de marche nous arrivons en présence d'un marais. Le passage est difficile, et nous voilà de nouveau en danger de voir nos chariots s'embourber jusqu'à l'essieu. Un fermier anglais nous indique le vrai chemin, qui offre un peu plus de résistance, et nous passons le marais sans accident.

Plus loin, nous traversons un petit bois, le premier qui s'offre à nos regards depuis Kimberley. Quelle jouissance, quand on vient de parcourir des plaines de sable, de rencontrer une petite oasis, où la végétation et la vie se montrent sous toutes les formes !

En explorant ces bosquets et ces prés verdoyants, nous apercevons, artistement bâti sur la couronne d'un grand arbre, un nid d'oiseau que j'appellerai monumental. La circonférence du nid équivaut à celle d'une grande roue de nos chariots. L'édifice, entouré d'un rempart d'épines, est sur-

monté d'une voûte concave, très solide : la substance qui cimente le mur intérieur, atteint la dureté de la pierre. Sur le côté, une ouverture, assez grande pour y passer les deux poings, forme l'entrée. Cette merveilleuse construction est l'œuvre et la demeure d'un oiseau à peu près gros comme le canard, et que les Boers nomment Hamer-Kop.

A la nuit tombante, nous apercevons dans le lointain les lueurs d'un vaste embrasement : contraints de nous arrêter, nous campons au milieu de la plaine. Cependant l'horizon reflète avec plus de vivacité l'éclat sinistre des flammes qui semblent approcher rapidement. Des paysans ou des chasseurs avaient mis le feu aux hautes herbes ; et l'incendie, comme une mer en fureur, roulant ses vagues flamboyantes de prairie en prairie, promenait le ravage sur plusieurs lieues d'étendue. A tout moment nous pouvions être enveloppés. Cet effrayant spectacle se renouvelle presque tous les jours. La nuit se passa sans accident.

13 juin. — Taaiboch-Spruit. — Le matin à neuf heures nous arrivons sur les bords du Taaiboch. Le lit du torrent et la vallée voisine contiennent du limon noir adhésif comme le bitume. Gare aux wagons !... Le premier à tenter le passage, le *Xavier* s'enfonce et se trouve bientôt si profondément embourbé, que trois attelages de bœufs ne peuvent le faire avancer d'un pouce ! Quelle horrible fondrière !... Encore une fois nous déchargeons le chariot ; nous débloquons les roues et nos bœufs parviennent enfin à l'arracher de cette boue collante. Je vais ensuite à la recherche d'un endroit où le terrain soit plus ferme, et les trois autres wagons, faisant un petit détour, passent le ruisseau sur une couche d'herbes sans la moindre difficulté.

Dans la vallée du Taaiboch, canards sauvages, poules



d'eau, outardes, ibis et cigognes bleues abondent; tandis que sur les côteaux voisins bondissent des troupes de gazelles. C'est vraiment un magnifique spectacle! On trouve aussi près du Taaiboch des buffalos ou buffles sauvages.

14 juin — Lichtenburg. — Aujourd'hui nous dressons notre tente en vue de Lichtenburg. Encore une fois des marécages nous barrent la route. Que faire?... Avec le père Law et le père Croonenberghs je traverse le marais, les pieds dans l'eau jusqu'au-dessus des chevilles, et nous allons demander conseil aux autorités de Lichtenburg.

Lichtenburg est une ville vraiment africaine: à l'instar de Christiana et de Bloemhof, elle se compose de cinq ou six maisonnettes. On nous informe qu'en remontant un quart de lieue plus haut vers le nord, nous trouverons un terrain très ferme et l'endroit guéable. Un Boer hollandais a l'extrême obligeance de nous accompagner lui-même et de nous indiquer le passage.

Aujourd'hui nous apprenons la fin tragique du Prince Impérial, survenue le 1<sup>er</sup> juin à Itelezi-Hill, dans le Zoulouland. Nul doute que cette mort ne soit bientôt vengée par un éclatant succès des Anglais et par l'entière défaite de Cétéwayo (1).

15 juin. — Lichtenburg. — C'est dimanche, et nous passons ce jour dans le recueillement et la prière.

J'oubliais de vous dire que hier nous fûmes témoins de quelques scènes intéressantes: elles méritent un coup de pinceau. Nous étions campés à deux milles de Lichtenburg.

(1) En effet, le 8 juillet, Lord Chelmsford a presque anéanti l'armée des Zoulous sur les bords de l'Umvolozi-blanc; il a pris et brûlé Ulundi, la capitale de Cétéwayo, ainsi que les kraals militaires environnants. — N. E.

Tout à coup, j'entends nos bouviers pousser un grand cri ! Je regarde et je vois une superbe gazelle qui fuyait poursuivie par un chien. La pauvre créature, blessée au flanc et couverte de sang, cherchait à s'abriter parmi nos bœufs. Aussitôt deux cafres s'élançant avec rapidité, saisissent la gazelle par les cornes, la couchent par terre, lui lient les jambes et nous l'apportent encore vivante. La capture était de bonne prise : les noirs s'empressèrent de la dépecer.

A sept heures du soir, deux Boers, à cheval et portant leurs fusils en bandouillère, entrent dans le camp : c'étaient deux chasseurs. Devant et derrière la selle, jetées en travers du cheval, pendaient quatre magnifiques gazelles qu'ils avaient tuées à la chasse. Quel beau sujet d'un tableau de genre : deux chasseurs à cheval, assis entre ces gazelles ensanglantées, se présentant pour nous vendre le fruit de leurs exploits du soir !... Nous achetons deux gazelles pour six shillings ; une troisième nous est donnée pour quelques capsules ; la quatrième est jetée à nos pieds comme un cadeau... Nous n'avions qu'une poule d'eau pour toute provision de gibier ; et l'instant d'après, nous voici, par une douce attention de la Providence, en possession de cinq gazelles !

Lundi, 16 juin. Fête de saint François Régis. — Lichtenburg. — Les missionnaires du Zambèse se recommandent aux prières de ce glorieux apôtre des montagnes du Velay et s'appêtent à reprendre leur voyage.

Mardi, 17 juin. — Bevondenfontein. — Nous campons à la Fontaine trouvée ! Oh ! c'est dans les plaines de l'Afrique, c'est ici que l'on comprend combien l'eau prend une place importante dans les nécessités de la vie. Le voyageur se sent tout heureux quand il aperçoit de loin la ferme du colon ou la hutte cafre ; car là, il trouve de l'eau pour étancher sa soif,



de l'eau pour se laver le visage et les mains. On ne peut stationner qu'au bord d'une fontaine, d'un ruisseau quelconque ou d'une rivière. Sans eau comment préparer le repas ? comment désaltérer nos cinquante-huit bœufs qui traînent quatre gros chariots à travers des plaines arides et desséchées ? Plus d'une fois, le matin, nous avons dû nous contenter d'un petit verre d'eau pour nous laver !... Assurément, ce voyage offre aux missionnaires un multiple apprentissage de la vie apostolique. Plus d'une fois aussi, nos bœufs ont passé quarante-huit heures sans boire une seule goutte d'eau. Il n'y a donc rien d'étonnant qu'ici, sur le sol africain, rencontrant une nouvelle source d'eau, on s'exclame comme le philosophe de l'antiquité : Εὖρηκα ! — Bevondenfonteyn !

Avant d'arriver à Zeerust, nous passons sur des hauteurs formées de roches semblables à une masse de fer coulé. Cette ceinture de fer, dit-on, s'étend jusqu'au Drakenberg. Quand les mines de fer seront épuisées en Europe, on pourra commencer à exploiter cette large veine sur laquelle en ce moment bondissent avec bruit nos pesants chariots. En fait de richesses minérales de toute espèce, je crois que le sol de l'Afrique australe est le plus favorisé qui existe au monde. Ici, tout abonde : le charbon, le fer, le cuivre, l'or et les diamants !...

Mercredi, 18 juin. — Watermolen. — Nous passons la journée à côté d'un moulin à eau, sur les bords d'un petit affluent du Marico. Assez profonde, l'eau coule limpide comme du cristal. Malgré un froid piquant, nous descendons avec plaisir sur les bords de ce ruisseau pour faire nos ablutions à l'anglaise : jouissance, dont nous étions forcément privés depuis longtemps.

La vallée qui longe les deux rives du ruisseau paraît très fertile. A côté de beaux champs de maïs et de millet, on

cultive l'avoine, l'orge, le froment ; et nous avons sous les yeux quatre ou cinq fermes qui possèdent des milliers d'hectares de terrain et d'immenses troupeaux.

La plupart des fermes sont exploitées par des Boers hollandais. Le long du ruisseau, on a construit un canal ou aqueduc, dont le courant vient avec force donner sur la roue d'un moulin. C'est le premier moulin de ce genre que nous ayons vu en Afrique.

Nous côtoyons en ce moment le district habité par la tribu des Barolongs, et nous ne sommes plus qu'à une journée de marche de Zeerust.

La gelée continue, et les fermiers nous disent qu'ils n'ont pas souvenir d'avoir eu jamais de froid aussi rigoureux.

C'est à cette station du moulin à eau que nous rencontrons un voyageur qui a visité le pays des Matabélés. Il nous donne des renseignements sur la route que nous avons à parcourir. Entre autres choses, il nous dit que plus on s'approche du fleuve Limpopo, plus on a chance de trouver le crocodile dans le Marico. C'est un animal très perfide et dangereux : il glisse sans bruit sous l'eau ; on ne voit à la surface que la couronne de la tête, semblable à un morceau d'écorce desséchée qu'emporte le courant. Gare aux chiens qui s'aventurent d'aller boire à la rivière ! Saisis par le museau, entraînés sous les flots, ils passent d'une pièce dans le ventre du monstre. Nous avons donc à prendre soin de Prins, notre gardien fidèle, qui excite l'admiration de tous ceux qui l'approchent. « Quel superbe animal, s'écrie-t-on en le voyant ! il a les allures et la beauté du lion ! » Quel dommage si, sur les bords du Marico ou du Limpopo, il devenait la proie d'un crocodile.

Ici le pays revêt un aspect plus riant. Des collines gracieusement boisées encadrent l'horizon, et les prairies offrent



à nos bœufs affamés une nourriture plus abondante. C'est toujours l'Afrique pourtant ! Sol aride, rivières sans eau, oiseaux sans chant, et fleurs sans parfum.

Jeudi, 19 juin. — Zeerust. — Enfin nous arrivons en vue de la fameuse ville de Zeerust, située sur le bord du petit Marico. Quel changement surprenant ! Hier, froid glacial ; et aujourd'hui, chaleur excessive. Le matin, nous campons à côté d'une riche ferme, entourée d'arbrisseaux en fleurs et de nombreux orangers tout chargés de fruits. On se croirait au printemps dans les beaux sites d'Italie. La vallée de Zeerust est entourée de charmantes collines qui se dessinent avec une admirable pureté sur l'azur du ciel. Le lion, la panthère et le léopard, autrefois si nombreux dans ces parages, ont presque disparu de la contrée environnante. L'antilope devient plus rare, et l'on ne rencontre guère ici que du menu gibier.

20, 21 et 22 juin. — Zeerust. Latitude 25°30'. — Nous nous arrêtons à Zeerust pendant trois jours pour célébrer les grandes fêtes du Sacré-Cœur et de saint Louis de Gonzague, et donner un peu de repos à nos bœufs.

Campés sur le penchant de la colline, nous dominons le petit hameau, qui ne compte pas deux cents habitants. On le nomme dans le langage de la colonie, la ville de Zeerust ! Elle possède un bureau postal, quatre ou cinq magasins de marchands juifs ou anglais, et un petit temple de l'église hollandaise réformée. Aucun catholique n'y réside.

Le landdrost ou magistrat, M. Van Yperen, hollandais protestant, se montre plein de prévenance à notre égard, et nous envoie des légumes en abondance. Quand on voyage en Afrique, c'est chose précieuse que de trouver quelques légumes : depuis longtemps ils sont devenus pour nous une vraie délicatesse.

Favorisée par son climat délicieux, Zeerust jouit d'un printemps perpétuel. Le petit Marico arrose la vallée et la rend fertile en toute espèce de produits agricoles. J'ai vu dans le jardin du landdrost tous les légumes que nous cultivons dans nos potagers d'Europe. On obtient des fruits abondants et délicieux : le pêcher, l'abricotier, l'oranger croissent à merveille. A cette époque de l'année, les chariots de Zeerust, chargés d'oranges, vont fournir les marchés des districts environnants.

#### LETTRE DU P. CROONENBERGHS.

Lichtenburg, 15 juin 1879.

Le 9 juin, au soir, tandis que nous faisons halte à Rietvley, le R. P. Depelchin m'envoya visiter le colon hollandais qui habitait la maison voisine.

Quand j'eus poussé à l'intérieur la porte de bambou de la petite ferme, qui ne ressemblait pas mal aux pauvres cabanes en terre de la Campine, je me trouvai dans la cuisine qui sert de salon, d'atelier, etc. Cette place était toute tapissée de peaux d'antilopes et de chacals. Une horloge de la « Forêt-Noire » sonnait le coup de neuf heures. Deux beaux lévriers étaient couchés aux pieds de la maîtresse de la maison.

Le chef de la famille, avec sa haute stature de six pieds, ses longs cheveux, sa barbe grisonnante, avait l'air d'un véritable patriarche : il lui restait dix enfants des quatorze que le Ciel lui avait donnés.

Les familles des Boers sont généralement très nombreuses : elles possèdent dans toute sa force l'ancien esprit patriarcal que leurs ancêtres avaient puisé dans la religion catholique et dans le caractère national néerlandais.



A mon entrée, le Boer se lève, ôte son feutre et me tend la main que je lui serrai amicalement. Je lui dis aussitôt en flamand : « *Goed volk, hollandsch volk, christene menschen*, bon peuple, peuple hollandais, braves chrétiens ! » C'est leur salut habituel. Un rayon de joie éclaira tous les visages... ils reconnaissaient les doux sons de la vieille langue des Pays-Bas, si harmonieux à l'oreille et au cœur de ces familles de colons, exilées depuis deux siècles de la patrie néerlandaise. Soit dit en passant, les Boers, en général, détestent les Anglais ; ils abhorrent les Allemands ; ils ont de la sympathie pour les Français ; mais ils sont tout cœur pour les Flamands et les Hollandais.

Après les premières salutations, le Boer, nommé Grenier, me présenta un pot de lait, de la tourbe de son « kraal », une tasse de thé et du tabac. Je lui donnai en échange six charges de poudre, vingt amorces et trois livres de plomb. L'amitié ainsi conclue par de mutuels présents, nous causâmes pendant une heure, le Boer et moi, de l'Europe, de la Hollande surtout, du pont du Moerdyk, etc., etc. ; toute la famille écoutait en silence, et prenait un vif intérêt à l'entretien. Quand je me retirai pour rentrer à notre bivouac, tous me tendirent la main, me souhaitèrent le bonsoir : *Goeden nacht, Heer!* et m'invitèrent à revenir le matin.

Le lendemain, de bonne heure, on se mettait à l'œuvre dans la maison pour le service des missionnaires. Les filles aînées faisaient notre pain avec du lait de chèvre ; le père montait en selle, la carabine sur le dos, pour nous fournir du gibier ; les petits enfants couraient, sautaient dans notre camp, et caressaient notre chien de garde « Karl Mostart » de Vogelfontein (Bedford), qui se montrait fort gentil à leur égard.

La mère de famille nous conduisit dans son jardin, vaste

champ qu'arrose un ruisseau et qu'entoure un mur de pierres, construit pour recueillir les eaux du ciel. Là, sous une petite tente ouverte à la bise glacée, elle nous montra un malheureux Cafre, gisant sur une peau de mouton. Cet infortuné venait d'être abandonné sur la route par ses compagnons, parce qu'il était fort malade d'une fièvre typhoïde. Les Cafres dénaturés lui avaient enlevé son argent et ses vêtements, sous prétexte « qu'il allait quand même mourir et qu'il n'en aurait plus besoin ».

Le malade, accroupi sur son séant, n'était plus qu'un squelette vivant : nous lui fîmes du feu et nous lui donnâmes du lait, du pain, un peu de viande. Quand il eut repris ses forces, nous l'instruisîmes des principales vérités de la religion, et il manifesta le désir de recevoir le baptême. Le P. Depelchin accomplit la cérémonie et lui donna les noms de Louis-Marie.

Peu après, Louis-Marie semble revenir à la vie, tant est grand le contentement qu'il éprouve ! Chaque fois que nous allons le voir pendant la journée, il lève pieusement les mains et les yeux vers le ciel : tous ses traits expriment la joie et le bonheur. Avant de quitter Rietvley nous lui donnons des provisions pour quelques semaines : nous lui attachons au cou un beau crucifix et nous le revêtons d'une bonne jaquette rouge, semblable à celles que portent les soldats anglais. Il eût fallu voir la reconnaissance de ce Cafre et comme il se contemplait avec plaisir dans son brillant costume militaire : sa noire figure paraissait rayonner, et sa bouche, toute grande ouverte d'admiration, étalait avec orgueil l'éclatant ivoire de ses dents. Pauvre Cafre, il nous montrait au vif tous les meilleurs sentiments de notre nature ! Que Dieu le prenne sous sa sainte garde ! Qu'il le dirige dans la voie du salut et de l'éternel bonheur !



Dans cette même journée, le P. Terörde lia conversation avec un fermier cafre de la tribu des Makololos, lequel semblait jouir d'une certaine aisance. Vêtu d'une peau de brebis jetée sur les épaules, les reins ceints d'une courroie, il nous apparaît comme un type achevé d'africain. Sa chevelure noire et crépue, véritable toison de mérinos, encadre d'une façon pittoresque sa large figure de bronze. Intelligent, bon, docile, ce Cafre souhaitait ardemment d'être initié aux mystères de notre foi, dont il avait déjà entendu parler.

Le P. Terörde passa toute la journée à l'instruire, lui, son vieux père et sa vieille mère. Dans l'après-midi, cette famille de naturels fut régénérée dans les eaux du saint baptême. Que Dieu soit loué et béni, et qu'il répande ses grâces en abondance sur les pauvres africains, qui, comme vous le voyez, ne sont pas si mal disposés !

Au moment du départ, nous voyons le fermier cafre, nouveau converti, s'avancer à pas pressés vers notre camp : il portait une grande gazelle, springbock, qu'il venait de tuer à la chasse à notre intention. Arrivé près de nous, il dépose son butin à nos pieds, heureux de nous témoigner ainsi sa reconnaissance. Presque en même temps le boer Grenier, heureux, lui aussi, dans sa partie de chasse, nous apporte une de ces magnifiques antilopes, dont la chair a un fumet spécial, comparable à celui de nos chevreuils.

Vous voyez qu'au milieu des plaines de l'Afrique australe, Boers et Cafres ne nous laissent pas mourir de faim. Que Dieu leur rende au centuple ce qu'ils ont fait pour nous !

Quand on voit ces braves gens, on ne peut s'empêcher de s'écrier : Oh ! quelle abondante moisson évangélique se prépare dans ces colonies anglaises. Hélas ! grande moisson, mais point d'ouvriers pour la recueillir !... On nous dit qu'il n'y a, dans tout le territoire du Transvaal, qu'un seul prêtre

catholique, résidant à Pretoria, la capitale ! *Quid hic inter tantos !*

Partout, dans le Transvaal, on parle le hollandais, mais un hollandais assez plat qui ressemble, à s'y méprendre, à nos patois flamands de la Campine. Rien d'étonnant : les Boers n'ont pas suivi, depuis deux siècles, le mouvement littéraire de la mère-patrie ; ils en sont encore au néerlandais des premiers temps de la réforme. Ils n'ont d'autres livres de lecture que leurs vieilles grandes bibles flamandes d'il y a deux cents ans ! Attachés aux débris de religion protestante qu'ils conservent dans leur isolement, ils enseignent avec soin ces vérités aux enfants, et leur font lire la bible. C'est la lecture de la bible qui sauve la langue. Ils ont aussi quelques journaux. On compte au Transvaal six feuilles hebdomadaires paraissant à des jours différents de la semaine : elles sont rédigées mi-partie en hollandais, mi-partie en anglais.

Les Anglais et les Irlandais commencent à affluer dans le Transvaal : nous en avons eu la preuve à Rietvley même.

Pendant que nous campions dans cette localité, arrive un étranger que nous prenons d'abord pour un Boer du Transvaal. Une canne à la main, il portait sur les épaules une paire de grandes bottes, dites à l'écuyère. Le R. P. Depelchin fait quelques pas à sa rencontre et le salue en néerlandais. Mais celui-ci le regarde attentivement, lui prend la main et lui dit en anglais : « Ne seriez-vous point, par hasard, un prêtre catholique romain ? » — « Je le suis bien certainement, répondit le P. Depelchin, et nous sommes ici plusieurs missionnaires catholiques, en route pour le pays des Matabélés. »

A ces mots, et sans aucune autre explication, l'étranger tombe à genoux et demande la bénédiction, qu'il reçoit avec



un profond sentiment de foi religieuse. Puis il se relève, porte la main à sa bourse, et ajoute :

« Assurément, mon Père, pour une pareille œuvre, vous avez besoin d'argent. Je ne suis pas riche et je n'ai que peu de chose à vous donner : mais je le fais de bien bon cœur. »

En disant ces paroles, il remet au P. Depelchin une guinée d'or de 25 francs. Ce brave homme était un simple ouvrier irlandais; il s'appelle O'Donovan et travaille en Afrique depuis plus de trente ans. Heureux d'avoir fait la rencontre d'un prêtre catholique, il nous accompagna jusqu'à la station suivante et passa la nuit avec nous. Le lendemain matin, il fit sa confession, entendit la messe et reçut la sainte communion, animé de grands sentiments de piété. En nous quittant, après le déjeuner, il avait les larmes aux yeux; il nous serra la main à tous et remit au P. Depelchin une seconde aumône de 40 francs pour la mission du Zambèse ! Quelle foi et quelle générosité dans ce bon peuple irlandais ! Quel amour et quel respect envers les ministres de sa religion, si longtemps persécutée dans la mère-patrie !

### 3<sup>o</sup> De Zeerust à Shoshong

#### JOURNAL DE VOYAGE DU P. DEPELCHIN.

Shoshong, 23 juillet 1879.

Lundi, 23 juin. — Nous disons adieu à Zeerust, à sa fertile vallée, à ses collines charmantes : il faut reprendre notre interminable voyage.

Pendant les préparatifs de départ, six Cafres de la tribu des Bawanketsi arrivent dans le camp au grand galop de leurs montures. Avec une aimable simplicité, ils nous

demandent, comme au temps d'Homère : « Étrangers, d'où venez-vous? Où allez-vous? Quel est l'objet de votre voyage? » L'un de ces cavaliers porte sur son chapeau tyrolien deux superbes plumes d'autruche : c'est le chef de la tribu. Est-il fier! Leur curiosité satisfaite, ils partent au trot et retournent à leur village.

Les bœufs attelés, John, le principal et le plus habile de nos conducteurs, donne trois coups de fouet qui font résonner les échos d'alentour, et l'on part. Hélas! au premier branle, tous les anneaux de la chaîne qui avaient été réparés par le forgeron de Zeerust, à un franc pièce, se cassent!... Pour ne pas perdre de temps, on remplace les anneaux brisés par de fortes courroies de peau de bœuf. Ce petit incident nous cause un retard d'une heure. Enfin, à cinq heures du soir, nos quatre voitures sont en mouvement et remontent le versant de la montagne en se dirigeant vers le nord. Nous marchons entre deux rangées de collines, par un chemin difficile : ici, nos chars vont heurter contre de gros cailloux ; là, ils tombent dans de profondes ornières creusées par les eaux torrentielles, qui, au temps des pluies, descendent des sommets voisins. Il fait obscur, et, si nous ne voulons disloquer nos wagons, force est de passer la nuit dans la forêt.

Mardi, 24 juin. Fête de S. Jean-Baptiste. — Lat. 25° 26' — Vers 3 heures de l'après-midi, nous continuons la route. Le sentier devient de plus en plus impraticable. Tantôt nous cheminons au milieu des sables, dans lesquels chariots et bœufs s'enfoncent profondément; tantôt c'est une fondrière qui nous barre la voie; tantôt de grandes pierres et des quartiers de rocher semblent nous attendre au passage pour mettre en pièces les roues et les essieux de nos wagons. Au milieu de ces embarras, survient la nuit, qui oblige la



caravane de s'arrêter devant un affreux ravin, sur la lisière d'une épaisse forêt.

En traversant ces montagnes d'une sauvage beauté, nous voyons au soleil couchant un nombreux troupeau de gros bétail, qui descend le penchant de la montagne et revient à son kraal (enclos) situé sur une éminence opposée, de l'autre côté du vallon. Ce troupeau comprend deux à trois cents bœufs, dont les chefs de file agitent et font joyeusement tinter leurs sonnettes. Il est intéressant de les voir marcher gravement à la suite l'un de l'autre, et former comme une longue chaîne vivante, qui, s'étendant à travers la vallée, relie les sommets des deux collines. Un petit Cafre de douze ans, vêtu d'un manteau de peau d'antilope, le front orné d'une houppe dont la blancheur fait contraste avec sa chevelure d'ébène, conduit seul ce nombreux troupeau. Les aboiements des chiens de la ferme retentissent au loin dans le silence du soir et réveillent tous les échos de la montagne. Cette scène, l'une des plus belles que j'ai vues, mériterait d'exercer le talent d'un artiste.

Faisant halte au milieu de sites pittoresques, sous un ciel étincelant d'étoiles, nous entonnons tous les soirs, selon notre coutume, les litanies du Sacré-Cœur de Jésus. La prière des missionnaires, j'en ai la ferme confiance, mêlée aux soupirs de ce Cœur divin, qui prie avec nous et pour nous, montera vers le trône de Dieu, comme un encens d'agréable odeur, et fera descendre sur nous avec abondance les meilleures bénédictions du ciel. Grâce au Cœur de Jésus, qui nous abrite et nous protège, nous passerons triomphants à travers tous les obstacles et toutes les difficultés.

Mercredi, 25 juin. — Encore un mauvais pas à franchir ! Au point du jour je vais examiner le terrain : nous avons à tra-

verser deux fois le lit desséché d'un torrent. Le chemin, semé d'énormes pierres, coupe ce ravin profondément encaissé. Que faire?... Il nous faut bien marcher en avant ; les quatre chariots descendent en bondissant, et remontent bientôt le penchant opposé avec un irrésistible entrain.

Plus loin, dans le creux d'un autre torrent, le char d'un Boer hollandais, nommé Swart, arrêté au beau milieu des rochers, nous barre le passage. Harassés, les bœufs du pauvre colon ne voulaient plus tirer ; il avait dû les dételer et les envoyer au pâturage. Sans tarder, nous prenons un de nos attelages pour dégager le chariot de M. Swart, et nous ouvrir le chemin. Il eût fallu voir avec quelle facilité nos bœufs, à travers les cailloux et les ornières, emmenèrent le wagon du Boer sur l'escarpement opposé ! Ce petit service rendu à M. Swart nous porta bonheur : le brave homme nous prêta plus tard le même secours sur les bords du Limpopo.

A leur tour, nos chariots lourdement chargés devaient passer la ravine ; armés de pioches et de barres de fer, nous écartons les pierres les plus dangereuses et nivelons quelque peu la route. Ces préparatifs achevés, les bœufs, stimulés par le fouet, s'élancent avec entrain, et font des efforts vigoureux, surtout quand il s'agit de gravir l'autre versant. Viennent-ils à tomber, alors, chose à peine croyable, les genoux en terre, ils continuent de tirer avec énergie ; enfin luttant et marchant au milieu des rochers, ils atteignent tout essoufflés le sommet de la colline. Dans ce défilé dangereux, nous n'avons à regretter qu'un petit accident de nulle importance : en pénétrant sous un arbre, la toiture du chariot le *Claver* va donner dans les branches et se brise. A la première étape, notre ancien matelot, le F. Hedley, se fait charpentier et en peu d'heures il a réparé ce petit désastre avec beaucoup d'habileté.



Le passage de ce torrent malgré tant de difficultés fut pour nous un vrai triomphe : après avoir vaincu de pareils obstacles, il semble que nous n'ayons plus rien à craindre. Nos bœufs savent résister aux plus dures fatigues.

Jeudi, 26 juin. — Hondfontein. A la Fontaine des Chiens ! — Au soleil couchant on procède au départ. A peine avons-nous fait une heure de marche à travers la forêt, que le timon du chariot *Loyola* se casse ; et, sous l'impulsion donnée, le véhicule roule dans un buisson d'épines. Le père Fuchs, tranquillement assis sur le devant et tout absorbé dans l'étude du zoulou, n'échappe à de sanglantes blessures qu'en se précipitant sur le côté opposé de la banquette.

Le même accident nous arrive une seconde fois : un de nos cafres remédie à ce malheur en attachant au timon une forte chaîne dont les deux bouts vont rejoindre deux chevilles près de l'essieu antérieur. Nous admirons cet artifice ingénieux.

Le plateau que nous parcourons en ce moment, couvert de beaux arbres, est un vrai parc où rien ne manque, sauf le château, pour devenir l'habitation d'un grand seigneur.

A l'aube du jour, nous avançons les chariots, et, seuls au milieu de la forêt, nous entendons autour de nous les myriades d'insectes qui fredonnent sur tous les tons. A ce bourdonnement continu vient se mêler le gazouillement des oiseaux, le roucoulement des tourterelles et les jaseries sans fin de nombreux perroquets voltigeant sous le feuillage. Sur ce même plateau abondent la gazelle, le koudou, le zèbre et autres quadrupèdes qui en font le paradis des chasseurs.

Pendant deux heures, nos chariots roulent sur un terrain ferme et aisé ; puis tout à coup ils vont s'enfoncer dans le sable à un pied de profondeur. Hélas ! toute poésie a disparu

et la marche devient pénible et traînante. Dans ce sable mouvant, les bœufs suent, gémissent et n'avancent qu'avec peine. Enfin, harassés de fatigue et presque morts de soif, ils arrivent auprès d'un misérable réservoir, dont l'eau, vert foncé, est si épaisse qu'on pourrait en vérité la couper au couteau! C'est tout ce que nous trouvons pour faire la cuisine et pour nous laver! C'est tout ce que nous avons pour éteindre la soif des bœufs! Jamais, je puis l'affirmer, jamais de ma vie, je n'oublierai Groenfontein, ni son eau verdâtre et repoussante.

Le frère Hedley rapporte au camp un geai qu'il vient de tirer. Il est d'une beauté ravissante! L'éclatant azur de ses ailes, sa queue et son collier chargé des plus beaux reflets métalliques, lui donnent facilement le premier rang parmi les beautés de son espèce. Le père Croonenberghs s'empare avec bonheur de cette brillante parure et se propose de l'envoyer en Belgique.

Vers le soir, nous disons adieu sans regret à Groenfontein, et quelques heures plus tard nous atteignons la station des Trois Fontaines.

Sur le point d'arriver au camp, un bœuf du dernier chariot s'abat au passage d'un ruisseau comme frappé de mort! Nos cafres le saisissent par la queue et par les cornes, et le traînent jusque sur l'herbe de la prairie où il continue à faire le mort. On laisse le pauvre animal se reposer dans l'herbe pendant toute la nuit, et le matin on le vend moitié prix à un fermier hollandais.

Vendredi, 27 juin. Octave du S.-Cœur. — Driefontein. Lat. 25° 9' sud. — Aujourd'hui nous campons aux Trois Fontaines. Cet endroit mérite bien son nom : l'eau est abondante et pure comme le cristal. Aussitôt arrivés, chacun s'empresse



de courir vers les sources pour éteindre la soif ardente qui le dévore. La main nous sert de coupe ! Quelle eau délicieuse et rafraîchissante ! Driefontein fut pour nous le Léthé de classique mémoire : elle nous fit oublier toutes les misères de la dernière halte, de Groenfontein !

Dans cette étape, nous admirons une charmante gazelle vivant à l'état de domesticité. Elle sautille joyeuse au milieu d'un troupeau de chèvres, et semble fière de surpasser ses sœurs adoptives en beauté et en agilité. Croirait-on que la vanité aille se nicher jusque dans le cerveau d'une gazelle !

La vallée dans laquelle nous stationnons est très fertile et produit le maïs et le millet en abondance. Sur l'horizon, à l'ouest, apparaît comme un géant la Tête du Vautour (*Hazevogelkop*), ainsi nommée du grand nombre de vautours qui voltigent autour de son sommet, où ils font leurs nids. On se croirait au pied de la montagne, et la distance réelle excède dix lieues ; tant la pureté de l'atmosphère rapproche ici les espaces.

Moyennant une compensation de 14 livres sterling, nous échangeons six de nos bœufs presque épuisés. Nous en achetons un autre pour 9 livres ou 225 francs. Ainsi disparaissent peu à peu les anciens attelages pour faire place aux nouveaux : notre budget en souffre.

Samedi, 28 juin. — Swartfontein. A la Fontaine Noire ! —

Que de fontaines en Afrique ! Tout endroit où jaillit une petite source reçoit ici le nom générique de *fontein* avec un qualificatif tiré de la nature des lieux. Une source est chose rare et précieuse sur un sol toujours altéré ; aussi attire-t-elle tout d'abord l'attention du voyageur.

M. Nieman, le Boer qui possède Swartfontein, a visité les rives du Zambèse avec ses frères pour chasser l'éléphant. Que d'aventures il nous a racontées !

Un jour, pris sur les cornes d'un buffle sauvage, il se vit lancé dans les airs; roulé ensuite sous les pieds du terrible animal, néanmoins il put échapper sans aucune blessure. Pendant ce même voyage, dit-il, sous ses yeux, l'un de ses frères, en sondant le passage du Limpopo, fut saisi et dévoré par un crocodile. M. Nieman nous recommanda naturellement la prudence la plus circonspecte sur les bords du fleuve des Crocodiles.

Le matin j'entreprends une petite excursion, et je vais visiter avec le P. Terörde un village de Betchouanas.

Ce village, dont les abords sont assez difficiles, consiste en un groupe de quatorze huttes. Chaque hutte est entourée d'un rempart d'épines, dans lequel on ne laisse pour toute entrée qu'une étroite ouverture. Ce qui nous frappe tout d'abord en pénétrant dans l'enclos, c'est la grande propreté qui règne à l'intérieur et à l'extérieur de la cabane. Battu et uni comme un parquet, le terrain est fréquemment lavé : cela donne à tout le hameau un air de fête qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Les cabanes, de forme arrondie comme les ruches d'abeilles, sont construites en terre glaise et recouvertes d'herbes ou de roseaux; la porte est tellement surbaissée, qu'on ne peut y pénétrer qu'en rampant.

Les hommes, nonchalamment couchés dans l'enclos, fument la pipe et font la causette. Le seul que j'ai vu à l'ouvrage était un vieillard tressant une immense corbeille, d'un beau travail, pour y conserver le mealie ou maïs. Les femmes sont toutes activement occupées et nous regardent avec un grand air d'étonnement. Elles ont pour vêtement une ceinture de peau qui retient un tablier à franges, et portent des colliers de perles bleues et de jolis pendants d'oreille. Il en est parmi elles qui s'attachent aux chevilles et aux jambes



de nombreux anneaux de perles, dont les couleurs voyantes contrastent généralement d'une façon bizarre.

Ce peuple paraît bon et intelligent; éclairé des lumières de la foi, il s'élèverait facilement à un plus haut degré de civilisation. Les descriptions que certains écrivains modernes ont donné de la dégradation de ces tribus nous semblent exagérées.

Revenus au camp, nous apprenons d'un colon hollandais, qu'à une lieue plus loin, réside un catholique irlandais du nom de Coghlin. Aussitôt j'envoie le père Law pour en avoir des nouvelles; à son retour, il m'apprend que M. Coghlin est marié à une protestante et que tous les enfants ont été baptisés protestants. Le père cependant, très bien disposé, désire que ses enfants soient reçus dans le sein de l'Église. On diffère le départ d'un jour et l'on reçoit l'abjuration de cette famille. Béni soit le Cœur de Jésus!

Dimanche, 29 juin. Fête de saint Pierre et de saint Paul. — Swartfontein. — A la Fontaine Noire nous trouvons de l'eau en abondance; mais au delà de cette station, nous aurons une étape de seize heures sans une goutte d'eau pour abreuver nos bœufs. L'eau, cet élément si nécessaire à la vie, fait presque partout défaut dans l'Afrique australe. « Il n'y a pas d'eau!... » Voilà la plainte commune et incessante des pauvres voyageurs. N'était la pénurie d'eau, cette partie de l'Afrique serait un des plus beaux et des plus riches pays du monde.

A Kalkfontein, où nous faisons halte, M<sup>me</sup> Coghlin nous donne une provision de pain et de légumes, et quelques volailles pour le voyage. C'est ainsi que la bonne Providence nous vient toujours en aide quand nous sommes au bout de nos ressources.

- Le soir on se repose pendant une heure et demie dans la forêt, puis on reprend la marche pour arriver le matin à Brakfontein.

Lundi, 30 juin. — Brakfontein, au pied du Dwaarsberg. — Nous avançons lentement, mais sûrement. *Chi va piano, va sano*. Ici, de l'eau à souhait. Quelques Boers, cantonnés dans cette vallée, viennent visiter notre campement. Ce sont probablement les derniers colons, et, sauf toutefois les marchands et les voyageurs, les derniers Européens que nous rencontrerons.

Devant nous s'élèvent majestueusement les montagnes du Dwaarsberg qui semblent se placer en travers de la route comme une barrière infranchissable. Cette chaîne de montagnes est coupée en deux par un profond ravin où coulent avec bruit les eaux turbulentes du Marico. Les endroits où le Marico fend la montagne s'appellent ici *eerste poort, tweede poort...*, première porte, seconde porte...

Dans la vallée abondent les oiseaux aquatiques. Nous voyons des nuées de canards, des hérons, des outardes, des cigognes bleues et quelques ibis. Sur les collines bondissent le koudou, la gazelle, et d'autres antilopes. Partout aussi des jaguars, des hyènes, des léopards, des loups, des chacals, qui viennent la nuit hurler autour du camp. Le lion semble avoir disparu de cette partie de l'Afrique : il n'apparaît encore nulle part.

Aujourd'hui chaleur intense ; étape de 16 heures à parcourir avant de pouvoir abreuver les bœufs. Pauvres bêtes ! que de fois elles sont condamnées à faire pénitence.

Vers le soir nous attelons et nous commençons à gravir le côté sud du Dwaarsberg. La route étant sablonneuse, difficile et souvent embarrassée de grosses pierres, après une marche



pénible de trois heures, on s'arrête pour donner aux attelages une heure de repos.

Dans la forêt où nous stationnons, un kraal cafre abrite une centaine de bœufs superbes. Le roi du troupeau est un taureau colossal, aux cornes blanches comme l'ivoire et d'une énorme dimension. Ce riche bétail appartient au prince de la tribu ; il est gardé par quelques jeunes gens, tous munis d'une carabine. L'un d'entre eux, le fils du chef des Vaalpens, est très bien habillé. La tête coiffée d'un chapeau tyrolien, surmonté d'un plumeau, il porte un joli collier, des bracelets de perles bleues, et sur les épaules une couverture de laine ; tandis que ses compagnons pour tout uniforme n'ont qu'un tablier de peau. Assis autour d'un grand feu, ils préparent leur souper à l'abri d'un arbre, sous lequel ils passeront la nuit. Quelle scène à peindre !

Vers 7 heures du soir, nous atteignons à un passage où la route côtoie une pente escarpée. Nos chars sont comme suspendus aux flancs de la montagne, et les bœufs tirent avec une force et une ténacité dont on n'a pas d'idée en Europe. Tombent-ils par terre ils continuent à gravir, en s'appuyant sur les genoux, et, à travers les blocs de pierre, ils entraînent jusqu'au sommet de la montagne nos lourds chariots chargés d'un poids de sept mille livres ! Nous nous attendions à une descente non moins rude sur le revers opposé ; mais nous trouvons un plan légèrement incliné, sur lequel nos wagons roulent comme d'eux-mêmes.

A dix heures de la nuit nous faisons halte à côté d'un village cafre, que nous visitons au clair de la lune. Les enclos, entourés de fortes palissades, et les maisons en terre glaise, semblables, comme toutes les habitations des indigènes, à d'immenses ruches d'abeilles, sont d'une grande propreté. Au centre de l'agglomération, s'étend une large place, à

laquelle aboutissent différentes ruelles. Sur la place, nous voyons un chariot, qui est probablement la propriété du chef de la tribu. Pendant cette promenade nocturne, nous ne rencontrons personne dans les rues; partout règne un profond silence, et la bourgade noire semble ensevelie dans un profond sommeil. Par curiosité, je passe la tête dans un enclos, en disant : *Si sa kou bona !... Salut !*

Une femme sort de la hutte en rampant; elle porte un enfant sur les bras, et nous demande si nous cherchons le maître de la maison. Nous lui disons que nous désirions saluer le chef du village. A 11 heures, celui-ci vint nous voir et nous présenter ses services avec une grande amabilité. Il serait très avantageux, à mon avis, d'établir là, au milieu des montagnes du Dwaarsberg, une station de missionnaires. Dans un petit rayon, il existe une dizaine de gros villages, où quelques missionnaires trouveraient sans doute une ample moisson à récolter.

Mardi, 1<sup>er</sup> juillet. — Sur le Dwaarsberg. — A 2 heures du matin nous reprenons notre marche. Malheureusement, les eaux torrentielles qui se précipitent des hauteurs ont raviné le chemin que nous suivons, et nos wagons heurtant les pierres éprouvent des cahots effrayants. Qu'une roue vienne à se briser, nous sommes arrêtés tout court et pour longtemps. Dieu soit loué!... Les chariots tiennent bon et la descente s'achève sans accident.

Au bas de la montagne, nous trouvons un autre village cafre assez considérable; mais il n'a pas la même propreté que le précédent. C'est ici que l'oncle de Khama, roi de Shoshong, vient nous saluer et nous serrer la main. Le cou chargé d'amulettes et les épaules recouvertes d'une peau crasseuse en guise de manteau, il nous a l'air d'un affreux



mendiant. Ce prince obligé de fuir, s'exila de Shoshong, lorsque Khama détrôna son père et s'empara du pouvoir (1).

Je lui demandai pourquoi il ne retournait pas à Shoshong. Aussitôt il me répond avec un geste très expressif : « Jamais ! » Passant ensuite son doigt sous le menton, il ajoute : « Si je retournais à Mangwato (Shoshong), on me couperait la gorge ! » En sa qualité de mendiant, il me demanda un peu de thé et du sucre... J'eus l'honneur de faire la charité à ce prince exilé.

Après le déjeuner, je commence une rapide excursion dans le village avec le père Terörde. Tous les bourgs cafres se ressemblent ; ils consistent en un amas de cabanes rondes, surmontées d'un cône en paille pour toiture. On pénètre dans la hutte en rampant, et la porte sert en même temps de fenêtre et de cheminée.

Partout à notre approche, les enfants, terrifiés à la vue de nos figures européennes, s'enfuient en poussant de grands cris. Ma barbe est sans doute pour quelque chose dans cette panique générale. Un geste amical, accompagné d'un bon sourire, en ramena plusieurs autour de nous. Qu'il est triste de ne pouvoir évangéliser cette nombreuse population, qui n'a pas encore été entamée par l'hérésie !

Nous quittons le pied du Dwaarsberg à 9 heures du matin. La course doit être rapide, au moins jusqu'au Marico, puisque, d'ici là, point d'eau pour abreuver les hommes et les bœufs. Qui peut vivre sans eau ?...

On se hâte donc, et, après une journée et demie d'une marche à peine interrompue pour prendre les repas ; nous arrivons à sept heures du soir sur les bords du Grand Marico. A la vue du fleuve, nos Cafres poussent un cri de

(1) Cf. J. Mackenzie, *Ten years north of the Orange river*, ch. XXI-XXIII, pp. 410-452. — N. E.

joie; les bœufs, entendant le bruissement des eaux qui se précipitent sur un lit de cailloux roulés, font entendre à leur tour de joyeux mugissements. Voilà deux jours que ces pauvres animaux marchent et suent, sans recevoir une goutte d'eau pour étancher leur soif. Le camp est bientôt illuminé par un grand feu qui lance ses étincelles jusqu'aux nues. Toute la caravane en liesse fait résonner les deux rives du fleuve des sons harmonieux de l'accordéon et du flageolet. Le soir, avant de nous retirer, nous chantons, comme de coutume, les litanies de la T. S. Vierge. Puis, pour préluder à la fête de la Visitation, j'entonne le Magnificat, que reprennent toutes les voix avec un religieux enthousiasme.

Mercredi, 2 juillet, fête de la Visitation. — 1<sup>re</sup> Station sur le Marico. Lat. 24° 36' sud. — Sur les bords du Marico, le gibier abonde; les pintades surtout courent si nombreuses entre les buissons que c'est plaisir à voir. Le P. Croonenbergs et le F. De Vylder nous en rapportent une demi-douzaine pour le dîner.

Pendant que nous nous baignons dans les eaux limpides du Marico, une troupe de singes à barbe grise et à longue queue vient nous contempler du haut des arbres. Sont-ils drôles, ces singes du Marico! Ils ont vraiment l'air de nous caricaturer, de nous faire la grimace et de se moquer de nous. Aussi, le frère De Vylder prend sa carabine: la balle siffle et va frapper un de ces marticos, comme il les appelle, sur le sommet de l'arbre. Pauvre martico! Il exécute ses dernières gambades, dégringole de branche en branche, se suspend un instant par la queue... enfin les forces lui manquent, il vient tomber dans les flots. Nos Cafres s'en emparent, le dépouillent de sa belle peau grise, le font rôtir sur le brasier, et le mangent comme un gibier des plus délicats!



Pendant la journée, un chasseur noir arrive dans le camp et s'offre à montrer aux missionnaires un îlot, où tous les jours, dit-il, les crocodiles viennent se chauffer au soleil. « Rien de plus facile, ajoute-t-il, que de les tuer. Venez ! je vais vous montrer cela. C'est à dix pas d'ici. » — Comment résister à tant de complaisance ?

Trois pères, armés de leurs carabines, accompagnent le chasseur, et à pas de loup, la tête inclinée, s'approchent de la place en silence. — « Chut ! voici la petite île, de forme ovale, juste au milieu du courant. Regardez bien ! » Les Pères regardent, voient la petite île de forme ovale, mais ne voient point de crocodiles se chauffant au soleil. — « Plus tard, dit le cafre, quand le soleil sera monté, les crocodiles viendront. »

Trois fois, quatre fois, cinq fois pendant la journée, les pères toujours armés de leur carabine, retournent au rivage, et toujours ils voient très distinctement la petite île de forme ovale ; mais de crocodiles se chauffant au soleil, point du tout ! Parlez-moi de ces chasseurs cafres ! Sont-ils rusés !... nous l'avons bien reconnu le soir à l'heure du départ.

Cependant, quatre beaux cavaliers, à la figure de bronze, arrivent au galop dans notre camp. Ils ont de magnifiques montures, des montures à cornes, que nous appelons vulgairement des bœufs. Ne riez pas... Ce sont des bœufs africains ! Admirablement dressés, ils trottent aussi vite que les chevaux. Nos quatre cavaliers portent chacun dans la main un vase-tube, à moitié rempli de lait, et bourré de branches d'aubépine ou de mimosá, pour empêcher le lait de se répandre dans leur course au trot. Pour le lait, ils ne veulent pas accepter d'argent : ils demandent un peu de tabac en échange. Ainsi, pour une fiche de tabac, nous avons une bonne provision de lait.

Le soir, au moment d'atteler, quatre bœufs nous font défaut. Les bouviers parcourant la forêt en ramènent trois au camp ; le quatrième n'apparaît point. Départ impossible.

Jeudi, 3 juillet. — Même station. — Dès le matin, nos Cafres se dispersent de nouveau dans toutes les directions, en quête de l'animal égaré. La journée se passe et la bête n'est point retrouvée ! Où est-elle ? Dieu le sait : probablement dans le kraal de notre rusé chasseur africain ? Les recherches décidément sont inutiles : nous faisons le sacrifice de notre bœuf, et nous partons le soir, au clair de la lune.

Vendredi, 4 juillet. — 2<sup>e</sup> station sur les bords du Marico. — Nous suivons maintenant le cours du Marico, et à six heures du matin nous dressons nos tentes sous un bouquet d'arbres, à quelques pas de la rivière.

Les prairies qui s'étendent au loin dans la vallée sont magnifiques : l'herbe atteint à la hauteur des épaules, et nos bœufs, enfoncés jusqu'au ventre dans ces gras pâturages, s'en donnent à cœur joie.

En certains endroits le courant s'est creusé un lit profondément encaissé ; sur les deux rives très boisées, on admire une végétation vigoureuse ; de nombreux saules pleureurs plongent leurs branches verdoyantes dans les eaux limpides ; de gros arbres, trois fois séculaires, abattus par la tempête ou par la fureur des flots, et couchés çà et là en travers du fleuve, donnent au Marico un aspect vraiment pittoresque. Des groupes de singes gambadent follement, voltigent de branche en branche et passent d'un bord à l'autre. Le perroquet vert, le perroquet cendré, le perroquet rouge, perchés en grand nombre sur la couronne des arbres, causent à qui mieux mieux et se communiquent sans doute leurs impressions au sujet de notre caravane.



Pendant que je me promène sur le rivage, en me frayant un passage à travers l'herbe et les broussailles, j'aperçois sur le sable du côté opposé un monstrueux iguane qui court en rampant le long de la berge et va se jeter dans le fleuve. Ma présence l'avait effrayé.

Dans l'après-midi, un chasseur cafre, le fusil sur l'épaule, nous apporte un pot de lait; et, comme nos cavaliers à monture bovine de la station précédente, il nous demande, lui aussi, un peu de tabac en échange. Sans marchander, nous lui donnons avec plaisir une fiche de tabac pour son lait. Notre Nemrod, au teint cuivré, en détache aussitôt un morceau qu'il réduit en poudre dans le creux de sa main et se met à priser. Cette prise de tabac le rend heureux comme un prince; il est rayonnant de joie: ses yeux étincellent comme deux escarboucles. Ce que c'est pourtant qu'une prise de tabac!

Le frère De Vylder, le pourvoyeur de la caravane, rentre au camp, la gibecière bien fournie. Il nous apporte trois grosses pintades qu'il vient de tirer. Sans tarder on les met deux minutes dans l'eau chaude; puis on les dépouille de leur gracieux plumage, et, rôties à point, on les sert pour le dîner.

Samedi, 5 juillet. — Même station. — Un bœuf, épuisé de fatigue, reste couché dans la prairie; pas moyen de le faire lever. Examen fait, l'arrêt de mort est prononcé: le frère Nigg lui loge une balle dans le front. Nous aurons de quoi nourrir les missionnaires, de quoi nourrir les bouviers, de quoi nourrir les chacals, les loups et les vautours. Trois chasseurs noirs s'emparent avec avidité des entrailles crues et les dévorent en un rien de temps.

Ces Cafres, toujours le fusil sur l'épaule, n'ont pas de demeure fixe: ils parcourent les forêts et les plaines, vivent

du produit de leur chasse. Ceux-ci appartiennent à la tribu des Vaalpens ou Maselis.

L'heure de midi passée, un des bouviers accourt essoufflé vers le camp et nous crie avec force : un bœuf à l'eau!... Tous aussitôt de se mettre en mouvement : quinze hommes arrivent sur la berge du fleuve pour retirer le pauvre animal. Cependant celui-ci, couché dans la bourbe, au milieu des roseaux, ne bouge pas : on dirait qu'il s'est cassé les jambes en tombant du haut du rivage. On lui passe une corde autour des cornes, on le traîne à travers les algues dans un endroit où la rivière est un peu moins encaissée. Dans cette pénible opération, la malheureuse bête roule sur l'autre flanc et retombe dans l'eau. Nos quinze hommes, saisissant le câble et tirant avec ensemble, tâchent de la hisser jusqu'au bord. Enlevé par cet effort énergique, le bœuf reste un moment suspendu dans les airs, puis il retombe de tout son poids dans la vase. Enfin, l'on creuse une tranchée, par laquelle on le traîne facilement du borbier. Amené sur le sommet du plateau, l'animal tout haletant demeure couché dans l'herbe et refuse de se lever. Après dix minutes d'attente, un de nos Cafres, qui connaît les us et coutumes de la gent bovine, lui donne quelques coups de courroie et puis le mord à la queue. Vains efforts ; il paraît insensible. Pour en finir, le Cafre place un peu d'herbe desséchée et du menu bois sous le museau du récalcitrant et y met le feu. Ce stratagème produisit un effet magique. Reniflant un instant la fumée, et sentant la flamme lécher les poils de son menton, la bête fait un soubresaut et bondit en mugissant sur ses quatre pattes. A cette vue, tout le monde part d'un éclat de rire, et le bœuf va rejoindre le troupeau !

Lundi, 7 juillet. — Dieu soit loué ! Aujourd'hui nous disons adieu au Marico... et nous saluons le Limpopo !



Le Limpopo !... Comme son nom l'indique, c'est le terrible Fleuve des crocodiles !... On en conte des choses si effrayantes, que vous n'osez approcher qu'en tremblant. Qu'un chien, dit-on, aille laper à la rivière, inmanquablement saisi par le museau, il disparaît dans la gueule d'un crocodile ! N'a-t-on pas trouvé plus d'une fois dans les entrailles du monstre des bracelets et des anneaux de cuivre dont se parent les femmes cafres ? Que d'accidents ! Que de victimes ! N'est-ce pas ici que Monsieur Nieman, dont nous avons connu la famille à Swartfontein, sondant le passage de la rivière, tomba sous la dent du redoutable reptile, et fut dévoré sous les yeux de ses deux frères ? Aussi comprendrez-vous qu'en nous lavant le matin sur la rive du fleuve nous jetions de temps en temps un regard de côté et d'autre, pour voir si d'aventure un crocodile ne venait pas en traître nous tirer par l'orteil.

Le Limpopo, avec ses nombreux îlots et ses bords couverts de roseaux, de buissons et de beaux arbres aux formes fantastiques, présente un aspect non moins pittoresque que le Marico. Le gibier foisonne dans tout le bassin du fleuve ; le lion, le jaguar, le loup, le chacal, la hyène et autres carnassiers se sentent à l'aise au milieu de ces vastes plaines. Personne pour leur disputer ce beau domaine ! Depuis notre première station au pied du Dwaarsberg, sur le Marico, jusqu'à Pallacamp, sauf quelques huttes de chasseurs, vous ne trouvez pas une seule habitation ! Nous avons suivi le cours du Marico et du Limpopo sans rencontrer une seule créature humaine.

Le Fleuve des crocodiles, aussi nommé Oori et Bembe, prend sa source non loin de Prétoria, la capitale du Transvaal, dans le Hooge Veld, large plateau de 5.500 pieds d'altitude. Le confluent du Marico avec le Limpopo s'appelle

Marico drift and junction. Le sol en cet endroit s'élève à 2.676 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Mardi, 8 juillet. — Aarde-Kool-Boom. Lat. 24° 8' sud. — Cette station reçoit son nom d'un arbre quatre fois séculaire, sous lequel s'abritent les voyageurs. On l'appelle l'arbre au charbon, *kool-boom* ou *coal-tree*, soit parce que son bois est noir et dur comme de la houille, soit parce que les Cafres en tirent un excellent charbon qu'ils emploient pour fondre et forger le fer. L'arbre que nous voyons devant nous est un colosse dont le tronc mesure cinquante pieds de haut et dix-huit pieds de circonférence; il porte une magnifique couronne, où les vautours viennent s'asseoir et contempler les passants. Là, ils attendent que le voyageur ait quitté la place pour aller recueillir les débris de sa cuisine.

Durant la nuit, la bise souffle: le froid et l'hiver recommencent. Le matin, nous trouvons de la glace! Par contre, le soleil à peine levé, la chaleur devient intense; nous ne sommes qu'à deux journées de la ligne tropicale du Capricorne.

A l'aube, pendant que, tout grelottant de froid, je me lave au bord de la rivière, j'entends le glapissement de quelques chacals qui rodent sous les buissons.

Le bœuf que nous avons hissé du précipice et retiré du Marico, ne peut plus se lever. Il a souffert du froid de la nuit. Remis péniblement sur ses pattes, il se traîne jusque dans l'herbe et va stupidement trébucher dans le lit desséché d'un torrent. Pauvre bête!... On n'en fera décidément plus rien.

Mercredi, 9 juillet. — Même station. Aarde-Kool-Boom. — Nous sommes retenus, malgré nous, sur les bords du Limpopo à cause de l'épuisement excessif des attelages. Celui des bœufs qui a passé par toutes les épreuves et toutes



les infortunes, exténué complètement, est relégué aux invalides. Je crains même qu'on ne doive le tuer ou l'abandonner.

Pendant la journée du 9, nous construisons avec des branches de mimosa un kraal (enclos), où nos bêtes parquées la nuit se reposent tranquillement sous la garde des bouviers qui dorment par terre à côté du troupeau. Ce kraal est un petit chef-d'œuvre de construction africaine que nous laissons, comme un monument, aux missionnaires qui viendront nous rejoindre. Ils pourront à leur tour y abriter leurs attelages.

Autre souvenir de notre séjour.

Voyez-vous cette pierre lancée d'une main vigoureuse au-dessus de la branche principale du fameux arbre, le kool-boom? La pierre entraîne après elle une corde qui va s'attacher à la branche au moyen d'un œillet. Le long de cette échelle de marin, notre vieux matelot Hedley, une hachette à la ceinture, grimpe avec l'agilité de l'écureuil, et va s'asseoir sous la couronne de l'arbre. Ayant pris position, il trace d'abord au crayon quelques lignes sur le vieux tronc du géant. Puis, prenant sa hachette, il taille, il taille encore, et sous la main du matelot apparaît bientôt une large croix de trois pieds de haut. L'étendard sacré du salut est donc arboré sur la frontière du territoire de notre Mission, dans un campement qui en sera comme l'avant-poste. Là, brillera le signe glorieux de notre Rédemption, que tout chrétien saluera en passant :

*O Crux, ave, spes unica!*

Jeudi, 10 juillet. — Même station. Aarde-Kool-Boom. — Cette nuit nos chiens font grand bruit, et ne cessent d'aboyer; leurs cris prolongés vont se mêler aux rugissements lugubres des bêtes fauves qui rôdent autour du camp. Le matin,

dès l'aurore, la cause de ces hurlements féroces nous est connue. Le bœuf malade n'ayant pu rentrer au kraal, s'était couché sous un arbre à une petite distance du camp. Pendant la nuit, un jaguar ou peut-être une troupe de loups et de chacals se jetèrent sur cette proie et la déchirèrent à belles dents. Une cuisse complètement dévorée laissait les entrailles mises à nu. C'était horrible à voir. Pauvre animal ! Comme il a dû souffrir dans cette lutte à mort !

Notre artiste peintre, le père Croonenberghs, dessine en ce moment le croquis de cette scène sanglante.

Aujourd'hui, le frère De Vylder, l'excellent pourvoyeur de la caravane, nous rapporte quelques perdrix, plus quatre grosses pintades tuées d'une même décharge. Rafle de quatre, quel beau coup ! Aussi, faut-il le dire, le frère De Vylder n'est pas un chasseur ordinaire : il a l'oreille fine de la gazelle, le regard de l'aigle et le courage du lion. Il ne craint rien...

Un jour, il voit un fauve superbe couché dans l'herbe de la plaine. « Vrai ! s'écrie-t-il, c'est un lion !... Laissez-moi faire... le lion est à moi ! » Et son œil s'enflamma comme autrefois, lorsque, gravissant les collines de Mentana, il faisait siffler les balles autour de Garibaldi, qui fuyait à toute bride sur son cheval blanc. Notre vieux zouave saisit donc sa carabine et part. Tout doucement, la tête baissée, il s'avance à pas de loups à travers les herbes, et s'approche du terrible animal. Arrivé à la distance voulue, il pose un genou et tire... Le coup porte en plein flanc, et l'on voit, au-dessus de l'animal, un nuage de poussière s'élever dans les airs. Le chasseur s'élance frémissant, perd son chapeau dans la course, et s'approche en tremblant de sa victime. A quelques pas, il s'arrête et regarde. Que voit-il ? Hélas ! le lion que la balle avait percé d'outre en outre... en soulevant un tourbillon de



poussière... n'était autre chose qu'un grand nid de fourmis ! Quelle cruelle déception pour un Nemrod ! *Errare humanum est !*

L'après-midi à 3 heures, les tentes sont pliées, on attèle, et la caravane se remet en route, suivant toujours le cours du Limpopo. Chemin faisant, nous remarquons à notre gauche une nuée de vautours qui planent au-dessus de la carcasse du bœuf égorgé. Avant le soir ces oiseaux gloutons l'auront fait disparaître. Un peu plus loin, nous apercevons un buffle sauvage qui semble ruminer au milieu des buissons. Pareil animal, on aime à le voir... à distance. Aussi terrible et plus dangereux que le lion, le buffle attaque l'homme, le lion le fuit.

A 7 heures du soir, halte au milieu d'une forêt. Ne pouvant construire un kraal, nous allumons des feux autour du camp, pour tenir à distance toute la féroce bande des bêtes fauves.

Vendredi, 11 juillet. — Sur le Limpopo. Lat. 23° 58' sud. — Dans la marche l'orage nous surprend. Il fait noir, et nous voilà obligés de stationner au milieu de la plaine. Quelles sinistres lueurs ! Quels coups de tonnerre ! Des éclairs redoublés déchirent la nue avec un épouvantable fracas : la foudre va frapper le sol à quelque distance de nos chariots et de notre caisson de poudre. Rassurons-nous pourtant : c'est le tonnerre du bon Dieu... et le Sacré-Cœur de Jésus nous protège.

Le matin nous campons sur les bords du Limpopo, et nous dressons nos tentes au milieu de la pluie et de la boue. Ces petites épreuves de la route ont leur utilité : elles donnent de l'expérience, forment nos hommes aux voyages d'Afrique, et les stimulent à trouver différents moyens de se tirer d'em-

barras. Donc, on abat des arbres desséchés : il n'en manque pas ici ; on fait un feu de fournaise, et, malgré des pluies torrentielles, le feu brûle, et la cuisine en plein air va son train.

Après la messe, les missionnaires, enveloppés de leurs imperméables, la tête enfoncée dans leurs capuchons, les pieds chaussés de bottes à l'écuyère, sont debout autour d'un brasier flamboyant : ils prennent tranquillement leur café en devisant et se riant de la pluie et de la boue.

Samedi, 12 juillet. — Même station. — A minuit deux bœufs s'échappent du kraal et se passent la fantaisie d'une promenade dans la forêt. Heureusement, on ne tarde pas à s'en apercevoir, et l'on ramène ces deux enfants prodigues avant qu'ils aient fait une mauvaise rencontre. Ne craignent-ils donc pas la dent des hyènes et des chiens sauvages qui, à cette heure de la nuit, rôdent autour du camp ? La lueur seule de nos feux maintient ces féroces visiteurs à distance et les empêche de se ruer dans le troupeau.

Aujourd'hui on tue sur les bords du fleuve un petit animal gros comme un jeune chat, d'une gentillesse extrême. Il réunit dans sa précieuse personne quelque chose du chat, quelque chose du singe et quelque chose de l'écureuil ; du chat, les oreilles, les yeux et la mine douceuse : il fait la chattemitte à perfection ; la peau veloutée, la queue en panache, comme l'écureuil ; du singe, les mains, mais des mains infiniment plus gentilles et plus délicates. Il saute de branche en branche et d'arbre en arbre avec plus d'agilité que l'écureuil et le singe ; d'une familiarité étonnante, il viendrait presque manger dans la main. Ces charmantes petites créatures, que l'on appelle souris des arbres ou des bois, *tree-mouse*, habitent en grand nombre les environs du



Limpopo. Apprivoisée, la souris des bois ferait certainement le charme du foyer domestique.

Dimanche, 13 juillet. — Même station. Lat. 23° 56' sud. — Toujours de la pluie : impossible de voyager. Nous sommes donc forcément retenus sur les bords du fleuve.

On tue un énorme crocodile, et c'est l'événement du jour.

Lundi, 14 juillet. — Même station. — Le temps s'est remis au beau ; nous prononçons le mot de l'Itinéraire liturgique : *Procedamus in pace in nomine Domini. Amen*, marchons en paix au nom du Seigneur, — et nous partons.

Voilà dix jours que nous voyageons sans rencontrer une figure humaine. Nous vivons donc en toute vérité au milieu des bêtes fauves. Ainsi ces beaux fleuves et ces riches vallées, qui pourraient nourrir des millions d'hommes, sont livrés comme une proie aux lions et aux jaguars. Peut-être, en été, le pays devient-il trop malsain pour être habité : mais le moyen de l'assainir, n'est-ce pas de le cultiver ? Il est triste de voir ces plaines immenses, avec un sol si riche et si fécond, rester sans culture et sans habitants !

A notre départ, cinquante vautours planent au-dessus du camp à une hauteur prodigieuse : ils attendent que nous l'ayons quitté pour s'abattre sur les débris de notre monstrueux crocodile.

Mardi, 15 juillet. Fête de saint Henri. — Gruijsdraai. — Lat. 23° 53' sud.

Nous ne sommes plus qu'à une journée de marche de la ligne tropicale.

Hier au soir on disait : « Demain c'est la Saint-Henri, comment célébrerons-nous la fête patronale de notre supé-

rieur? Il n'y a plus de provisions! » Aussitôt, le frère De Vylder prend son fusil, *in nomine Domini*, fait un tour dans les buissons et revient au camp possesseur de quelques perdrix et de cinq belles pintades, grosses comme de splendides dindonnaux. Avec quel bonheur il jette le produit de sa chasse à mes pieds! Le Seigneur nous a pourvus : *Escam dedit timentibus se*. C'était plus qu'il n'en fallait pour fêter le Supérieur de la mission du Zambèse.

La nuit, à deux heures du matin, je me levai, comme d'habitude, pour aller visiter les feux, qui déjà commençaient à s'éteindre. Je m'approche d'un foyer et je remets tout doucement quelques morceaux de bois sur le brasier, lorsque tout à coup je vois deux bûches prendre vie et se retirer du milieu des cendres. « Qu'est-ceci, me dis-je? du bois vivant? » Je me baisse et je vois que ces deux bûches sont deux jambes de Cafre, qui se retirent prudemment, le propriétaire des bûches continuant à dormir!

A cinq heures du matin, départ. Le wagon le *Claver* glisse dans une profonde ornière, incline sur le flanc droit et s'enraye! Au moyen de deux attelages et de quelques coups de pioches, on le retire du *kloof* (ornière, enfoncement).

Aujourd'hui, 15 juillet, grande est la joie de la caravane : mais plus grandes encore la charité et la cordialité qui règnent parmi nous. Une agréable surprise vient mettre le comble à cette joie : la poste arrive, qui nous apporte des paquets de lettres d'Europe et quelques journaux de Belgique et d'Angleterre!

Pour couronner la fête, on découvre un énorme nid d'abeilles, et le frère De Vylder nous apporte tout un bassin rempli de rayons de miel exquis. *Mel in ore!*

Grâce à Dieu, tous les hommes de l'expédition se portent à



merveille. La boîte aux médecines reste jusqu'à présent reléguée au fond de nos chariots. Le bon Dieu est vraiment avec nous ; il nous bénit au delà de toute attente. Jusqu'ici tout semble marcher comme sur des roulettes. C'est peut-être l'annonce de grandes croix et de terribles épreuves !...

Nous tâchons, à l'exemple de l'apôtre, de nous préparer à la mauvaise comme à la bonne fortune. — *Dominus dedit, Dominus abstulit :... sit nomen Domini benedictum* (1).

Mercredi, 16 juillet. — Notuani river. Lat. 23° 45' sud. — Nous campons ce matin au confluent de la Notuani et du Limpopo. La Notuani est une rivière sans eau. En Afrique, nous l'avons déjà dit, des rivières sans eau, des fleurs sans parfum, des oiseaux sans chant et des gens sans habit... cela se voit tous les jours !

Bon Dieu ! quel pays !... Si les ronces et les épines sont un signe de malédiction, il n'est point de contrée au monde aussi abondamment maudite que l'Afrique. Pas de rose sans épines, dit-on parfois dans votre bienheureux paradis d'Europe. En Afrique, on peut dire avec la même vérité : « Pas d'arbre sans épines ! » Entrez-vous dans la plaine, des épines vous saisissent au corps, des épines vous percent les pieds, des épines vous piquent les jambes, des épines vous déchirent les mains et la figure, des épines vous tirent par l'habit et vous disent : « *Wait-a-bit !* Arrêtez un instant ! » et vous vous arrêtez.... Il le faut bien : *Wait-a-bit !* Le mot est parfaitement trouvé : l'épine qui porte ce nom, recourbée en crochet, est vraiment sans pitié. Plus on veut s'en dépêtrer, plus on s'entortille, toujours, bien entendu, aux dépens de son épiderme.

(1) Le Seigneur a donné, le Seigneur a enlevé :... Que le nom du Seigneur soit béni (Job, I, 21).

Dans la matinée, arrive à notre station du Notuani river le révérend M. Sykes avec sa femme et sa fille, tous trois en route pour Shoshong.

Le père Law va faire sa connaissance : il est reçu par le révérend ministre avec beaucoup d'amabilité. Malheureusement, pendant la conversation, une bataille s'engage entre Bismark, le chien du ministre protestant, et notre Prins ! Il faut voir avec quel acharnement ils se ruent l'un sur l'autre ! Cependant la victoire est bientôt décidée. Prins l'emporte ! Il tient son adversaire sous ses pattes et le mord avec rage. Pas moyen de les séparer : les coups de bâton n'y font rien. En désespoir de cause, le père Law saisit Prins par la queue ; il invite son révérend confrère à prendre Bismark par le même appendice, et les voilà tous deux à tirer au plus fort !... Succès complet : les deux adversaires sont séparés ! Le chien du ministre, confus, humilié et tout couvert de sang, court se cacher sous son wagon.

Le soir nous passons un défilé très étroit et garni des deux côtés de touffes de mimosas. Le bouvier du dernier wagon voulant se faufiler entre les épines et la voiture, tombe et roule sous le char. Nous le croyions coupé en deux. Par bonheur, la chute fut si rapide, que la roue en passant ne fit que lui effleurer la jambe. Pauvre Jem ! c'est son nom — il souffrira de sa contusion pendant quelques jours.

17 juillet. — Wegdraai-Pallacamp, vis-à-vis du confluent de la Matlabas et du Limpopo. — Enfin, voici notre dernière étape sur les rives du fleuve. Hélas ! nous le quittons bien à regret, ce fleuve. Il a tant de charmes ! Les bords du Limpopo sont vraiment enchanteurs : les monstres même qui se jouent dans ses flots lui donnent de l'animation. Surtout qu'il est si rare, en Afrique, de voir couler dans les rivières



une onde claire et limpide ! Presque partout nos rivières sont des rivières de sable, et l'eau ne s'y rencontre, pour ainsi dire, que par accident. Et puis, dans les plaines du Limpopo le gibier abonde, et jamais le frère De Vylder ne revient au camp sans la gibecière bien garnie de perdrix et de pintades !

Maintenant tous ces charmes vont pour nous disparaître et s'évanouir. D'ici à Shoshong (Bamangwato), nous ne trouverons qu'un pays aride, des chemins sablonneux, et çà et là une mare d'eau blanchâtre, saturée de salpêtre, également désagréable au goût et repoussante à la vue. Mais qu'importe aux missionnaires catholiques ? Depuis longtemps notre sacrifice est fait : à travers toutes les difficultés et toutes les souffrances, nous marcherons avec bonheur, avec joie, à la conquête des âmes ! Dieu aidant nous pourrons, après quelques jours, chanter le *Te Deum laudamus* sur le territoire même de notre mission, après un long voyage de six semaines par mer et de trois mois en wagon.

Vers midi, le révérend M. William Sykes, avec sa femme et sa fille, passe devant nous et précède notre caravane à Shoshong.

18 juillet. — Wegdraai. Même station. — Pour la première fois on cuit notre pain dans un nid de fourmis. Voilà qui est drôle, n'est-ce pas ? Et pourtant c'est la simple vérité.

En Afrique, les fourmis géantes se construisent pour demeures des pyramides en terre qui ont parfois vingt pieds de hauteur, et presque la solidité de la pierre. Le sol de l'Afrique australe est couvert de ces étranges monuments, et les chasseurs en profitent pour tailler dans ces pyramides de glaise durcie un four improvisé qui répond parfaitement aux besoins du moment. Les frères De Vylder et De Sadeleer

chauffent donc à blanc un de ces nids, dans lequel ensuite ils enfournent la provision de pain. Pour le coup, se disent-ils, nous mangerons du pain comme en Belgique. O bonheur ! quelle fête !... On ne se sent plus de joie.... Mais hélas ! après le temps requis, on trouve la cuisson manquée ! A la guerre comme à la guerre !

19 juillet. — Maralivley. Lat. 23° 36' sud. — La route que nous suivons en ce moment est très fatigante : du sable, encore du sable, toujours du sable ! Par bonheur, cependant, point de ravins ni de passages infranchissables. Dans le premier *pan* auprès duquel nous faisons halte, on voit de loin, vers le centre, un bassin d'eau qui sous les rayons du soleil brille comme un miroir. Nous approchons et nous trouvons une misérable mare boueuse et blanchâtre, dont nous osons à peine abreuver nos bœufs ! Ainsi, jusqu'à Shoshong, pendant quatre longs jours, nous courons la chance de ne pas rencontrer d'eau potable. Quelle misère ! Vous n'avez pas l'idée, dans les Pays-Bas, de ce qu'un tel manque d'eau entraîne pour nous d'inquiétudes et de souffrances !

Dans cette station le petit gibier pullule. Jamais je n'ai vu réunis tant de pigeons, de cailles et de perroquets verts. La vallée en est toute peuplée. Traversant une forêt, nous admirons un arbre desséché dont les branches sont littéralement couvertes de milliers d'oiseaux. Feuillage nouveau et charmant, qui pare soudain les rameaux arides ! On dirait que la couronne du vieux tronc a repris une vie nouvelle. Un chasseur médiocre ferait sans peine ici des coups admirables.

Dans le pays que nous traversons actuellement, je commence à croire qu'il existe des lions et des jaguars. Partout, le long de la route, on voit, empreintes sur le sable, les traces de ces redoutables animaux. Gare à nos bœufs !...



20 juillet. — Braakreedspan. Lat. 23° 32'. — Nous atteignons la nuit le terme de cette étape, et nous campons à côté d'une ferme de Bamangwatos. Hier j'avais bien deviné, en constatant dans mon journal la présence du lion. En effet, il apparaît aujourd'hui sur la scène.

Voici le fait :

Le fermier cafre de l'endroit surveille un magnifique troupeau de bœufs, qui appartient, nous dit-on, au roi Khama. Or ce matin de très bonne heure, une génisse, échappée du kraal ou enclos, s'aventura dans la forêt et tomba sous la griffe d'un lion qui la mit en pièces. De mon wagon, j'entendis les rugissements du fauve et la voix plaintive de l'animal agonisant. Grande fut l'indignation des Cafres lorsqu'ils apprirent qu'un lion avait été si osé que de mettre sa patte sur la génisse du troupeau royal. Vers midi, quelques hommes rapportent sur leurs épaules les restes de la victime. A la vue de ces membres sanglants, on discute, on s'irrite, et enfin on condamne le lion à mort. Dans le kraal, émotion des plus vives, beaucoup de va-et-vient.... Voilà des Cafres armés jusqu'aux dents : ils sont six, un petit peloton d'infanterie. Le fusil sur l'épaule, ils passent devant notre camp, et, tout tremblants de fureur, ils s'enfoncent dans la forêt, bien décidés à ne revenir qu'avec la peau du lion. Quel fut le résultat de l'expédition ? Nous n'avons pu l'apprendre. Car, vers trois heures de l'après-midi, nous plions bagage et nous continuons notre route. A peine sommes-nous en marche, que nous entendons retentir des coups de fusil ; la bataille est commencée : reste à savoir qui sera vainqueur, le lion ou les Cafres !

21 juillet. — Saltpan. Lat. 23° 24' sud. — Pendant la nuit, nous passons le tropique du Capricorne, et par consé-

quent nous entrons sur les terres de notre juridiction. Arrêt près de Klipkuilpan, pour prendre un peu de repos ; le matin, à deux heures, on se remet en route. Il faut traverser avec rapidité ces plages brûlantes et sans eau. Au sortir de Klipkuilpan, deux wagons, allant donner contre des quartiers de rocher, s'enfoncent dans le sable. Le choc de l'un des chariots précipite de son siège le frère De Vylder, qui tombe la tête en avant sur un buisson d'épines. Grand fut son étonnement de se voir tout à coup niché au beau milieu d'une touffe de mimosas ! Il trouva sans doute la situation un peu trop piquante : il bondit hors du buisson avec la rapidité de l'éclair.

A sept heures du matin, nous interrompons notre marche, et nous avons la douce consolation de dire la sainte messe sur le territoire de notre Mission.

A midi, nous atteignons le fameux Saltpan ! Le Saltpan, un grand bassin sans eau — nous sommes en Afrique ! — est, dans toute son étendue, couvert d'une couche blanchâtre de chaux et de sel.

On place le camp sur la hauteur qui domine le lac du côté du nord. A cent pas vers l'ouest, il existe un puits profond que nous appelons le puits de Jacob. On y descend par un escalier sur lequel nous formons la chaîne, pour monter les seaux d'eau jusqu'au chemin. L'eau est versée dans un bassin, où les bœufs, trois à trois, viennent s'abreuver. On doit faire bonne garde autour du puits ; car les bœufs, dans la confusion, pourraient facilement s'y précipiter par mégarde. Nous employons ainsi plus d'une heure à désaltérer nos bêtes.

J'oubliais de dire qu'en approchant du Saltpan, deux de nos chariots un peu en retard furent sur le point d'être enveloppés dans les flammes. On avait mis le feu aux prairies, et l'incendie, roulant ses vagues ardentes avec rapidité du midi



au nord, n'était plus qu'à cinquante pas des attelages. Je contemplais cet effrayant spectacle des hauteurs du camp. Heureusement, nos deux wagons descendirent à temps dans le lac sans eau !

22 juillet. — Même station. — Encore une étape et nous sommes à Shoshong ! Cette étape est de dix-neuf milles anglais, et jusqu'à Shoshong, plus d'eau à trouver : donc, de bonne heure, on s'empresse de courir au puits de Jacob pour y faire une provision, avant l'arrivée des natifs de l'endroit. Puis, vers 3 heures de l'après-midi, la grande chaleur du jour étant passée, on lève le camp et l'on se met en marche.

Le matin du 23 juillet, nous nous arrêtons à deux lieues de Shoshong pour dire la messe, prendre le déjeuner et donner un peu de repos à nos bœufs. Enfin, après trois heures de marche, nous entrons, vers midi, dans la Capitale des Bamangwatos.

#### LETTRE DU P. CROONENBERGHS.

Sur les bords du Limpopo, 9 juillet 1879.

On nous avait bien recommandé de nous tenir en garde contre les bêtes sauvages, surtout à partir de Zeerust, et pour cela de parquer nos bœufs avec le plus grand soin et d'allumer la nuit de grands feux autour du camp. Nous avons pris toutes ces précautions et jusqu'ici pas une bête féroce n'est venue nous rendre visite. Une fois j'ai entendu de loin les hurlements des loups, les cris des hyènes et des chacals.

Nous rencontrons du gibier autant que la caravane peut en désirer. Le F. De Vylder et moi nous sommes les pourvoyeurs de venaison. Il y a ici de belles pintades sauvages, *Guinea-fowls* : nous en avons régalingé nos confrères pendant

plusieurs jours. La chair de ces gallinacés, plus gros que nos canards d'Europe, l'emporte sur celle de nos meilleurs faisans. Nous tirons aussi des canards sauvages, des perdrix, dont les plus grandes ont la taille de nos poulets, des cailles, des tourterelles, etc., etc., et nombre de lièvres et de lapins.

Le grand Marico mesure soixante mètres de large en hiver, mais en été, à l'époque des pluies, ses eaux recouvrent un espace trois fois plus étendu. Cette rivière, et en général tous les fleuves de l'Afrique australe, sont guéables dans la saison actuelle : circonstance qui nous a permis de les franchir sans trop de peine ; au temps des pluies, le passage serait impossible.

Je viens tout juste d'abattre quelques singes perchés sur un arbre, au delà de la rivière, à cent quinze mètres de distance. Le P. Blanca désirait les voir de plus près : je leur ai envoyé une balle de mon Martini-Henry. Nos noirs traversant le fleuve nous ont rapporté les singes, dont ils se sont ensuite disputé les belles peaux.

Notre marche à travers l'Afrique australe se continue paisiblement, mais nos attelages sont exténués. Nous avons perdu un bœuf dans les forêts ; deux ont dû être abattus ; vingt-huit, vendus et remplacés par d'autres. Peu ou point de nos bêtes de Grahamstown tiendront jusqu'au terme de l'expédition.

Par contre, tous les hommes se portent à merveille, et le voyage semble même raffermir les santés ; au physique notre caravane ne laisse rien à désirer, non plus qu'au moral. Partout, sur la route, les blancs que nous voyons, protestants ou catholiques, dans les villes comme dans les fermes, nous font le plus amical accueil. C'est plus que de la bienveillance, c'est du respect et du dévouement, qui se traduisent



par des secours désintéressés, légumes, viandes fraîches et conserves, précieux cadeaux pour le voyage.

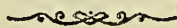
Il y a quelques jours, nous rencontrâmes un catholique anglais, qui depuis vingt-trois ans n'avait plus vu de prêtre : dans son ignorance et sa bonne foi, il avait fait baptiser ses cinq enfants par un ministre protestant. Grande est sa joie quand nous lui faisons comprendre que cela n'était pas permis, et que, doutant de la validité du baptême ainsi conféré, pour défaut de forme ou de matière, nous nous offrons à baptiser ses enfants sous condition. Lui-même ensuite voulut recevoir les saints sacrements de pénitence et d'eucharistie. Peu de jours auparavant, s'étant fait une blessure assez grave, l'inflammation qui suivit bientôt rendait la main et le bras horribles à voir. Je crus nécessaire de recourir à la science chirurgicale que j'avais acquise à Paris avant mon départ de l'Europe. Quelques coups de bistouri bien donnés, j'appliquai les remèdes jugés convenables. En peu d'heures le patient, qui déjà croyait toucher aux portes de la mort, se trouvait en bonne voie de guérison. Dans sa reconnaissance, il nous apporta des légumes et des volailles : c'est le meilleur présent qu'on puisse faire au voyageur dans ces contrées.

Mardi, 15 juillet. — Dimanche dernier, 13 juillet, j'étais sorti du camp avec les frères De Sadeleer, De Vylder et Nigg, pour aviser à l'alimentation de la caravane. Depuis un mois, nous n'avons pu nous procurer ni viande de mouton, ni viande de bœuf, et nous avons dû vivre presque exclusivement de notre chasse. Nous remontions le Limpopo, à la découverte de canards sauvages. Tout à coup je remarque un objet qui semblait flotter sur l'eau. — « C'est un morceau de bois, dit le F. De Vylder, un tronc d'arbre, ajoute le F. De Sadeleer. — Singulier arbre, leur dis-je en souriant, qui

nage contre le courant. » — A l'instant même, je l'ajuste avec mon Martini. La détonation résonne sur la rivière : un flot d'abord, puis un tourbillon surgit du fond de l'eau. Le soi-disant tronc d'arbre fait la roue, s'élève, s'abaisse, paraît et disparaît tour à tour. C'étaient comme les remous d'un steamer en marche. Après trois quarts d'heure, le monstre mourant — car c'était, en effet, un énorme crocodile — s'étant échoué sur la rive opposée, le F. Nigg lui envoya le coup de grâce. Nos Cafres traversant le fleuve, amarrent le reptile, l'amènent sur notre bord, non sans peine, et de là au camp. Il atteignait en longueur trois mètres vingt-six centimètres; la queue seule mesurait un mètre seize centimètres, les pieds un demi-mètre, et les mâchoires quarante-cinq centimètres. Le goût de sa chair, dont nous avons essayé, ressemble fort à celui de l'esturgeon passé; sa graisse fondue donne une excellente huile de poisson. Ma balle conique avait percé la tête à la naissance du cerveau.

Nous avons vécu plusieurs jours de cailles tuées auprès d'une mare d'eau. Rassemblés par milliers, ces oiseaux nous rappelaient la rencontre des Israélites au désert du Sinaï. Nous disposons un abri de branchages à proximité de l'eau : les tourterelles, les perdrix, les cailles arrivent ; nous pouvons les abattre à notre aise.

L'une des merveilles de ces contrées ce sont les *Ant-heaps* ou fourmilières gigantesques. J'en ai découvert une qui mesurait 14 mètres de circonférence à la base et 7 de hauteur. Les termites, ou fourmis blanches, élèvent ainsi des monuments cyclopéens que les âges respectent. Les voies par lesquelles cheminent ces laborieux insectes pour construire leurs édifices, vont toutes de la base au sommet et représentent comme un ensemble de tuyaux d'orgue disposés en faisceau.





## VI.

### ÉTAPE A SHOSHONG

23 — 29 JUILLET, 1879.

LETTRES DU P. CROONENBERGHS.

Shoshong, 24 juillet 1879.

En trois jours, de Pellacamp, sur le Limpopo, nous sommes arrivés au Lac Salé, qui n'est qu'à 19 milles, une petite marche, de Shoshong. Nous avons atteint le Lac Salé ou *Saltpan* par 23° 24' de latitude sud, le lundi 21 juillet.

Le dimanche, 20 juillet, au matin, nous avons négligé d'entretenir les feux, parce que nous manquions de bois, et aussi parce que nous étions près d'un kraal ou village de Betchouanas, sujets du roi Khama. Or, cette nuit-là, à sept ou huit minutes de notre camp, un lion vint dévorer une vache des troupeaux du roi. A midi, vingt chasseurs se mirent à la poursuite du voleur-assassin. J'ignore s'ils ont atteint le coupable.

Mais voici deux cavaliers betchouanas, qui dirigent vers nous leurs coursiers rapides. Ils montent des bœufs aux cornes immenses : une corde attachée aux naseaux fait la bride ; pour selle, deux bottes de foin. Ces guerriers portent l'uniforme de la nature, d'un noir carminé. Une plume sur la tête, une petite ceinture aux reins, et des sandales aux pieds, constituent leur costume. L'asségaie ou grand bâton ferré, c'est toute leur armure. Ils sont pacifiques ces braves

de Shoshong : ils viennent échanger le lait de leurs chèvres contre notre tabac du Transvaal.

Une troupe de petits enfants tout noirs vint ensuite à notre camp pour nous vendre des provisions. Appuyés, qui sur leur mouton, qui sur leur chevreau, ces petits anges enfumés nous rappellent les saint Jean-Baptiste des peintres italiens. Le R. P. Supérieur ayant fait donner une tranche de lard chaud à chacun d'eux, il s'ensuivit une scène qui nous égaya beaucoup. En un clin d'œil, tous de se frotter le visage et le corps entier avec ce lard ; puis de se regarder les uns les autres, émerveillés de se trouver si brillants et si beaux. On eût dit ces génies sculptés en vieux chêne brun, dont notre grand artiste Quentin Metsys a décoré les églises d'Anvers !

Après avoir parcouru péniblement les 28 milles qui nous séparaient du Lac Salé, nous l'avons traversé lundi dernier 21 juillet, à midi. En ce moment le feu avait pris à une forêt voisine : un vent violent du nord-est semblait devoir l'amener rapidement vers nos wagons. Grâce à Dieu, l'incendie, arrêté à temps, ne nous a pas enveloppés. Nous en avons été quittes pour la peur.

Lorsque nous émergeâmes du lac desséché, tout couvert de sel, un nouvel embrasement lançait sur la colline opposée des tourbillons de feu et de fumée, s'avancant comme une marée montante vers le lac d'où nous sortions ; nos bœufs mugissaient à l'odeur de la flamme, les Cafres tournaient la tête vers l'endroit d'où venait le danger : tout cela nous représentait au vif les scènes bibliques et le drame lugubre des villes de la Mer Morte, dont la lecture avait jadis frappé notre enfance.

Nous ne savons absolument pas quelle réception nous



sera faite par Khame ou Khama, roi de Shoshong, ni comment il nous laissera passer plus à l'est, chez les Matabélés. Les prières de nos frères et amis de Belgique devront nous ouvrir les chemins.... Nous sommes devant l'inconnu.

Hier, mercredi 23 juillet, à midi et demi, nous débouchâmes dans la plaine des Bamangwatos. A travers les champs de maïs et de millet, *cafir-corn*, nous apercevions de nombreux troupeaux qui erraient dans les plaines.

Shoshong est situé par 23° de latitude sud, à 710 mètres d'altitude, et bâtie dans un petit coin d'une plaine qui peut avoir quatre à cinq lieues de tour. Les rochers environnants lui forment un rempart élevé de 400 mètres au-dessus de la plaine. La ville, renferme dix mille indigènes et quarante européens ou blancs; c'est un amas de huttes construites avec des joncs et de la bouse. Chaque famille est séparée des autres par une palissade ou haie de mimosas; les cabanes, en forme de grandes ruches, groupées pêle-mêle autour d'une place immense, ne laissent entre elles que d'étroits espaces ou des ruelles dégoûtantes de saleté.

La demeure du roi Khama est placée au pied des montagnes, vers le sud : son palais ressemble à la basse-cour du château de Wynendaele, telle que la dépeint notre grand écrivain Conscience, dans son *Lion de Flandre*. Des huttes, semblables à celles du peuple, entourent cette grande cour, qui peut mesurer cent mètres de côté.

C'est là que, après avoir fait avertir le roi de notre arrivée, nous nous rendons partagés entre l'espoir et la crainte.

Au milieu de l'enceinte, rangés en hémicycle, se tenaient, assis sur leurs talons élastiques, les serviteurs du roi Khama. Celui-ci, également assis par terre, au milieu de son peuple, comme le moindre de ses sujets, ne portait aucune marque

de sa dignité royale, sauf une énorme plume de *Féfé* attachée à son feutre mou, de provenance britannique. Tout son accoutrement rappelait assez bien la mise d'été d'un bon bourgeois de nos petites villes de Belgique : souliers de cuir non ciré, pantalon brun, chemise de flanelle, habit clair d'étoffe anglaise.

Khama, surnommé le *Gentilhomme de l'Afrique australe*, paraît avoir trente-six ans : haute stature, teint légèrement coloré de noir, presque olivâtre, barbe et cheveux rares. Il a le front noble, les yeux doux, l'air intelligent ; la bouche, pleine d'expression, respire la bonté plus que tout autre sentiment. Il parle peu ; toute sa cour réunie autour de lui garde un silence respectueux. Khama est vénéré, je dirais presque adoré par les noirs.

A côté du roi étaient assis les deux ministres protestants wesleyens, MM. Sykes et Hepburns. Comme nous ne connaissions pas le roi, ce fut M. Sykes lui-même qui nous présenta.

Khama se leva et nous tendit la main à tous ; comme il m'offrait un siège, je le passai au R. P. Depelchin. Le roi m'en présenta un second, que je donnai au P. Law. Le troisième, je crus devoir le garder pour moi. Pendant ce temps les ministres s'étaient retirés à l'écart.

La conversation s'engagea par interprète. Le P. Depelchin déplia d'abord la lettre de recommandation que Sir Bartle Frere nous avait donnée. Khama sourit, mais ne voulut point la lire. Alors le R. P. lui présenta une lettre de M. Barber, l'un de ses amis de Kimberley ; le roi la prit, sans l'ouvrir. Notre P. Supérieur sollicita ensuite l'autorisation d'enseigner aux Bamangwatos la religion de Jésus-Christ, ainsi que les lettres, les arts et les sciences de l'Europe. La requête fut accueillie assez froidement. Le



prince nous dit qu'il avait déjà des instituteurs. Le P. Depelchin demanda enfin un emplacement sur lequel nous pourrions camper. Khama répondit qu'il n'en connaissait pas. Tout cet entretien parut plein de gêne et d'hésitation.

Le P. Depelchin voulut alors offrir au roi en cadeau un superbe fusil Martini-Henry. Je me mis à desserrer l'étui de cette belle arme. Tout le peuple paraissait émerveillé ; le prince regardait d'un air indifférent. J'eus d'abord quelque peine à visser le canon dans la crosse ; enfin Khama reçut en main l'arme que le R. Père lui présentait, l'examina un instant, puis la rendit en nous remerciant, et promit de venir la prendre lui-même le lendemain dans notre camp.

Nous n'étions pas sans inquiétude sur l'issue de notre démarche ; mais les blancs de la ville nous rendirent quelque espoir, en nous disant que jamais Khama ne donne de décision dans sa « kotla » ou cour du roi.

Le chef des Bamangwatos, converti depuis plusieurs années, semble avoir embrassé de bonne foi, le protestantisme. Son père Sekhome ayant voulu le contraindre, lui et son frère Khamani, à épouser plusieurs femmes, selon la coutume des princes cafres, tous deux résistèrent, alléguant que leur nouvelle religion condamnait la polygamie.

Khama s'applique à faire régner l'ordre et la justice parmi ses sujets. Il a pris à leur égard une excellente mesure. Tout noir, convaincu d'avoir bu le moindre petit verre d'une boisson forte, est condamné à payer une amende de cinquante francs, somme considérable pour ce pays. Même les jeunes gens ne peuvent boire la bière cafre, réservée exclusivement aux hommes. Le plus petit vol est puni de peines sévères et souvent même de la mort. Aussi jouissons-nous d'une pleine sécurité à Shoshong et dans tout le territoire de Khama.

L'habillement du peuple est d'une simplicité toute primi-

tive. Pour costume, la plupart n'ont qu'une ceinture et un petit tablier qui leur descend des reins, excepté les femmes qui sont drapées de pelleteries selon le rang et la fortune. Et ne croyez pas que c'est par mode ou par goût qu'ils ont adopté cet usage. La nécessité malheureusement le leur impose. Tous pauvres, ils ne peuvent que bien difficilement se procurer la moindre pièce de toile. Dès qu'ils ont pu se fournir d'un morceau quelconque d'étoffe, ils s'en affublent avec plaisir et même avec fierté. S'ils en avaient le moyen, tous, hommes et femmes, porteraient bientôt des vêtements aussi complets que ceux des messieurs et des dames de nos grandes villes d'Europe. Ceci soit dit à l'honneur et pour la décharge de ces pauvres enfants de la nature.

Shoshong possède, bâties dans un quartier séparé, treize maisons d'Européens. Ceux-ci appartiennent la plupart à la nationalité britannique ; ils ont jeu de criquet, salle de concert, pianos, harmoniums et tout le confortable de la mère-patrie. Ces résidents ne peuvent ni posséder ni exploiter aucune terre, et doivent se contenter d'être simples marchands ou négociants. Par cette politique très habile, Khama veut sans doute empêcher les blancs de s'emparer pied à pied de son pays, et repousser l'invasion des Boers du Transvaal. Mais ces barrières devront inévitablement tomber un jour (1).

Jeudi, 24 juillet, à midi. — Khamani, le frère du roi, arrive à notre campement : c'est l'image parfaite de Khama lui-même. Il s'est montré pour nous aimable et bienveillant au

(1) Sur Khama, les Bamangwatos, et les relations des missionnaires protestants avec cette tribu, voir surtout : John Mackenzie, *Ten years north of the Orange river*, Chap. XI-XV, XVIII, XXI-XXIII, XXV. —



possible ; il a semblé profondément ému à la vue de notre grand Christ en croix, peint par une dame de Grahamstown. Il a paru plus touché encore en apprenant qui nous étions, d'où nous venions, et dans quel but nous parcourions l'Afrique. Nous avons aussi reçu la visite d'un autre parent de Khama, Moremi, le Prince du Lac, *the Prince of the Lake* (Ngami), petit chef établi à l'ouest des Bamangwatos et qui se trouvait alors à Shoshong. Deux envoyés protestants résident dans sa tribu.

Midi et demi. — La plaine où nous campons s'anime de plus en plus. La foule est énorme. Voici le roi qui approche. Le « Gentleman de l'Afrique australe » s'avance avec une dignité simple, escorté de tout son conseil ; de la tête entière il dépasse les hommes de sa suite. Khama pénètre dans notre tente.

Nous lui renouvelons, toujours par interprète, les demandes que nous lui avons adressées hier. Il nous pose un grand nombre de questions sur la religion, et s'étonne qu'il puisse y avoir deux religions dans une même religion. Décidément, MM. Sykes et Hepburns ont circonvenu le pauvre roi wesleyen. Khama nous dit enfin qu'il a résolu de ne pas recevoir d'autres instituteurs pour son peuple que ceux qui déjà résident chez lui. Il ajoute : « Que si les deux religions, la catholique et la protestante, sont les mêmes, il ne nous en faut évidemment qu'une seule des deux. Si elles sont différentes, elles se livreront des luttes continuelles et causeront des divisions parmi mes sujets. »

Quelle affligeante conversation ! Quels moments douloureux pour nous, que ces deux heures passées avec Khama, pendant lesquelles nous sentions que « l'homme ennemi » avait pris les devants et déjà s'était emparé de cette partie du champ du

Père de Famille. Puisque Notre-Seigneur a permis tout cela, il faut nous soumettre patiemment. Que la volonté de Dieu soit faite ! Mais qu'ils sont à plaindre ces malheureux peuples, bien disposés d'ailleurs, selon toutes les apparences, et ce pauvre Khama, qui ne semble pas méchant du tout ! Nous ferons comme saint Paul : repoussé des juifs, il s'adressa aux Gentils. *Convertimur ad gentes* (1).

Demain, probablement, nous partirons pour le pays des Matabélés, qui sont ennemis des Bamangwatos. Leur capitale est Gubuluwayo, distante de Shoshong d'environ 280 milles anglais (2).

Shoshong, 26 juillet 1879.

Therm. 32° centigrades. — Contrairement à nos prévisions, notre séjour se prolonge dans la résidence de Khama. On a peine à comprendre l'établissement d'une ville au milieu d'une vallée aride. Shoshong n'a qu'un puits et une mauvaise source. Le matin, dès cinq heures, les femmes arrivent à la fontaine comme au temps de Rebecca, l'urne de terre sur la tête, et la peau de panthère sur les épaules. A sept heures, le puits se ferme jusqu'au lendemain. Nos frères étant allés deux jours de suite de très bonne heure puiser de l'eau tout à leur aise, ont trouvé ce matin l'ouverture clouée, de sorte qu'ils durent attendre l'arrivée du peuple. Nous avons cependant notre eau, grâce à la bienveillance d'un anglais. Les loups rodent la nuit par la ville et près des chariots, sans paraître inquiétés. Avant-hier, d'un coup de pied j'en écartai deux : je croyais avoir affaire à des chiens. Ces timides carnassiers attaquent seulement les animaux isolés. Avec les

(1) — Vobis oportebat primum loqui verbum Dei : sed quoniam repellitis illud et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes. Act. Ap., XIII, 46.

(2) Voir plus haut, pp. 13 et 25.



chacals, les hyènes et les chiens sauvages, ils sont la providence de la contrée, faisant disparaître les cadavres des animaux qui ne tarderaient pas à infecter l'atmosphère.

Les poules sont d'une familiarité vraiment remarquable. A peine sommes-nous installés, ces bonnes bêtes viennent déposer leurs œufs dans nos chariots, voire même sur mon lit.

Le peuple entier de Shoshong est venu durant deux jours s'édifier devant le tableau du Christ. Mais ils voient au pied de la croix un Zoulou, un Matabélé et un Betchouana en adoration, et cela les choque. Ils ne comprennent pas comment ni pourquoi ces trois noirs sont là ; pas moyen de leur faire entendre qu'on a voulu signifier la vocation à la Foi des Zoulous, des Matabélés et des Betchouanas. Ils persistent à s'imaginer que ces africains assistaient sur le Calvaire à la mort de Jésus-Christ. En désespoir de cause, il faudra nous résoudre à changer les personnages du tableau.

Un mot, avant de finir, touchant les dispositions des populations que nous avons rencontrées sur notre route.

Partout, dans les villes du Cap, de l'Orange, du Griqualand et du Transvaal, les rares catholiques disséminés au milieu des protestants et des païens, nous ont donné les plus belles preuves d'attachement à leur foi. Nous avons entendu de nombreuses confessions, et admiré de consolants retours à Dieu, après de longues années d'oubli et d'indifférence.

Partout aussi les protestants se sont montrés bienveillants à notre égard. Les Boers eux-mêmes, ces anciens calvinistes hollandais, ne gardent plus, m'a-t-il semblé, les mêmes préventions à l'égard des catholiques. Dans toutes les fermes du Transvaal, où nous les avons visités, je me suis dit bien sou-

vent que, si nous pouvions entretenir des relations plus suivies avec eux, le règne de l'ignorance et de l'erreur ferait bientôt place à celui de la vérité. Que de fois j'ai quitté ces braves gens les larmes aux yeux en pensant que deux ou trois jours de résidence parmi eux les auraient probablement ramenés au bercail de Jésus-Christ ! Si quelques missionnaires néerlandais venaient s'établir dans le Transvaal, à Zeerust, à Lichtenburg ou ailleurs, ils seraient très bien vus des familles de Boers, et ne manqueraient pas d'opérer parmi elles de nombreuses conversions. Trois ou quatre prêtres parcourant les fermes des Hollandais et autres colons européens, procureraient sans aucun doute un bien immense.

Quant aux natifs Cafres, Betchouanas et Zoulous, je les trouve, en général, assez intelligents et amis de la vérité, du moins en apparence. Nous sommes tous occupés à évangéliser nos conducteurs noirs : le P. Fuchs, un, et de même le P. Terörde; le P. Law, trois; j'instruis les deux Cafres de mon wagon. Nous croyons devoir procéder lentement à leur égard; il faut les connaître à fond et nous rendre bien compte de leurs dispositions avant de les admettre au baptême. D'ailleurs, rien ne presse; ils nous suivront jusqu'au Zambèse.

Nous avons reçu de Notre T. R. Père Général une admirable lettre, laquelle nous fait entrevoir le succès et la réussite finale à travers tous les obstacles et toutes les épreuves. Nous irons donc en avant avec confiance, nous reposant sur Dieu seul et sur les prières de tous nos amis.



## JOURNAL DE VOYAGE DU P. DEPELCHIN.

Shoshong, 28 juillet 1879.

Mercredi, 23 juillet. — Shoshong, aussi appelé Mangwato. — Latit. sud 23°20'.

Enfin, après un voyage de plus de trois mois, nous arrivons sains et saufs dans la capitale des Bamangwatos.

La tribu des Bamangwatos est la principale de toutes celles qui parlent l'idiome appelé betchouana ou setchouana ; son territoire est borné, à l'ouest, par le désert du Kalahari, au sud, par le Limpopo, à l'est et au nord, par le pays des Matabélés.

Le chef de la tribu jouit d'un pouvoir absolu : seul propriétaire du sol, c'est lui qui accorde aux marchands et résidents étrangers les terrains sur lesquels se construisent les habitations. Au départ d'un étranger, les bâtiments ne peuvent se vendre : ils deviennent la propriété du roi.

Situé dans un ravin et protégé de trois côtés par des collines escarpées, Shoshong n'est guère accessible que du côté du midi, où une vaste bruyère se déroule devant la ville et s'étend jusqu'à une autre chaîne de montagnes. Trop sablonneux, le sol ne produit autre chose que du millet et du maïs. A peine trouve-t-on de l'eau potable ; il n'existe pour toute la ville, au haut du ravin, qu'un seul abreuvoir dont l'eau sale et blanchâtre est souvent fatale, même aux animaux. Il y a quelques années, M. Francis, marchand anglais, creusa dans son terrain un puits de quatre-vingts pieds de profondeur : cette nouvelle source, quoique peu abondante, fut aussitôt réclamée par Khama et mise à la disposition de tous les habitants. M. Francis est venu nous inviter avec une

grande amabilité à camper auprès de sa maison et à user librement de sa fontaine.

Cette position de la ville au milieu des montagnes, et à l'entrée d'une plaine aride et stérile, s'explique sans doute par des raisons de stratégie. Car il ne semble pas difficile, dans le désert, de défendre une place dont l'enceinte, flanquée aux trois quarts de hauts rochers, ne présente qu'une seule face accessible à l'ennemi.

Réduite maintenant à dix milles habitants, la population, il y a peu d'années, montait, nous dit-on, au chiffre de trente mille. Les famines et les guerres civiles ont amené cette grande diminution. Le peuple est doux et docile. Le roi Khama, dévot protestant, mais chrétien très superficiel, paraît tout fier de sa position de grand prêtre. C'est lui qui préside le service divin; c'est lui qui explique la bible au peuple. Le ministre Hepburns, de la Société des Missions de Londres, n'est là que pour inspirer le maître et toucher les appointements. Son prédécesseur, le révérend Mackenzie, vient d'être nommé gouverneur civil des tribus annexées, au nord de Kimberley, par le Gouvernement colonial (1). Trouvant la charge plus honorable et plus lucrative que celle de prédicant, il a cédé son poste de Shoshong au révérend M. Hepburns. Ce dernier s'est montré fort poli envers nous, lorsque je lui ai fait visite avec le P. Law; sa dame nous a envoyé du beurre et des pâtisseries.

Quoique les Bamangwatos se disent chrétiens, la plupart n'ont pas la moindre notion du vrai Dieu, du mystère de la Rédemption, de l'Incarnation, des Sacrements, etc.

(1) Sur le Rd M. Mackenzie voir le récit de ses voyages : *Ten years north of the Orange river*, Edimbourg, 1871 ; et Chapman : *Travels in South Africa*, 2 vol. in-8°. Londres, 1868. — N. E.



Le roi Khama et quelques-uns de ses sujets s'habillent à l'européenne; les autres portent des manteaux de peau et de brillants colliers de perles bleues, fabriqués à Venise. Les liqueurs fortes sont strictement défendues; quelques marchands, pour avoir contrevenu à cette prohibition, furent expulsés du territoire ou mis à l'amende.

Aux femmes revient le travail du ménage et le soin de cultiver la terre, tandis que leurs maris, s'occupent de la chasse. En ce moment, la plupart des hommes ont quitté la ville et poursuivent l'éléphant, la girafe, l'antilope, le lion et le léopard, dont les dépouilles seront vendues aux marchands anglais qui résident à Shoshong. J'ai vu de mes yeux des monceaux de pelleteries devant la porte du ministre protestant. Car le ministre protestant, en Afrique, s'occupe, non seulement des progrès de l'Évangile, mais aussi du développement du commerce anglais.

Le jour même de notre arrivée, à trois heures de l'après-midi, nous avons fait visite à Khama dans le kraal royal. Nous lui exposâmes l'objet de notre mission; Khama nous répondit qu'il avait déjà des missionnaires, *teachers*. Il refusa, pour le moment, d'accepter nos présents, disant qu'il viendrait lui-même le lendemain nous visiter. Daigne le bon Dieu toucher le cœur du prince, avoir pitié de ce pauvre peuple et nous permettre de travailler à sa conversion!

Jeudi, 24 juillet. — Même station. — Notre apparition a mis le peuple en émoi. Presque toute la ville est accourue pour nous voir et pour admirer nos tableaux du Christ, du Sacré-Cœur, etc. Vers deux heures, Khama, monté sur un beau cheval bai, et accompagné de quelques officiers, vient nous rendre visite. Je m'empresse d'aller le recevoir; passant devant les chariots, je lui fais remarquer notre ban-

nière du Sacré-Cœur, ainsi que le Christ en croix, peint par Madame Orpen de Grahamstown. Le roi s'arrêta un moment devant la toile et sembla beaucoup admirer ce pieux travail.

Introduit dans notre tente, Khama accepte le siège que je lui présente et je prends place à ses côtés. Par l'entremise de M. Wright, marchand anglais, qui nous sert d'interprète, j'explique le contenu de la lettre de Sir Bartle Frere, Gouverneur de la Colonie. Le roi, silencieux, écoute cet exposé avec attention.

Ensuite, je tâche de lui faire comprendre l'objet tout pacifique, tout religieux de notre requête. « Missionnaires venus d'Europe, nous souhaitons instruire son peuple; nous n'avons rien à démêler avec la politique; notre unique but est de faire connaître la véritable religion et de montrer aux hommes le chemin qui conduit au ciel. Il trouvera en nous des sujets fidèles, obéissant scrupuleusement à son autorité et à ses lois. »

Khama répondit qu'ayant déjà des missionnaires, il ne pouvait en accepter d'autres. Il demanda pourquoi nous étions les ennemis des ministres protestants. Je repris que nous n'étions les ennemis de personne. Seulement nous n'acceptons pas les doctrines religieuses des soi-disant réformés.

Il voulut savoir en quoi consistait la différence des deux religions. Question par elle-même difficile à bien expliquer brièvement... et nous avions un protestant pour interprète! Il lui fut répondu sommairement, que nous adhérions à la *Vraie Église, telle que l'a établie Jésus-Christ lui-même. Jésus-Christ fonda son Église sur Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. »* A Pierre Jésus-Christ confia le pouvoir des clefs, c'est-à-dire le pouvoir suprême de gouverner l'Église. Les catholiques croient fermement qu'il est nécessaire de se soumettre à l'autorité religieuse



instituée par Jésus-Christ et d'obéir à Pierre, qui fut le premier pape ou évêque de Rome, et aux pontifes romains, ses successeurs. Les protestants répudient cette autorité placée par Jésus-Christ dans son Église.

Là-dessus le roi me demanda qui était le père de Pierre. D'abord, je ne voyais pas la portée de cette question, bientôt j'en compris le sens. Il voulait nous faire entendre que Pierre n'étant qu'un homme et Jésus-Christ le Fils de Dieu, il valait mieux reconnaître Jésus-Christ, Fils de Dieu, pour son chef, que Pierre, fils de Jonas! « Simon, Bar-Jonas! » Comme si, aux yeux des catholiques, Pierre n'était pas le Représentant *visible* du Chef *invisible* de l'Église, qui est Jésus-Christ.

Khama prit donc définitivement le parti des ministres protestants et nous dit qu'il ne pouvait nous accueillir sans introduire la division dans son peuple... Que tout cela est triste et navrant pour le cœur d'un missionnaire catholique! Dieu nous en est témoin: nous n'avons rien négligé pour persuader Khama et son peuple. Maintenant que faire?... Accomplir, hélas! l'injonction du Sauveur: secouer la poussière de nos pieds et porter ailleurs la Bonne Nouvelle.

Vendredi, 25 juillet. — Même Station. — Nous consacrons cette journée à nos préparatifs de départ vers le pays des Matabélés. Nous quittons Shoshong pour aller à Tati, la fameuse mine d'or dont l'exploitation, commencée par Swinbourne, dut être ensuite abandonnée. De Tati nous prendrons le chemin de Gubuluwayo, la capitale des Matabélés, où nous espérons un accueil plus favorable de Lo Bengula, chef de cette puissante peuplade.

Impossible d'entreprendre la route sans renouveler en partie nos bêtes de trait. Nous achetons quelques bœufs à

un colon hollandais, et quatorze au frère de Khama. Ces derniers, formant un superbe attelage, nous coûtent 300 francs par tête. C'est cher ; mais il faut bien se soumettre : point d'autres bœufs à vendre dans Shoshong. Ce marché conclu, nous envoyons sous la garde d'un Cafre, à Pellacamp, dans les pâturages du Limpopo, dix-sept de nos anciens bœufs qui ont le plus souffert. Il nous en reste six des cinquante-huit partis de Grahamstown.

Samedi, 26 juillet. — Même station. — Aujourd'hui avec le P. Law et le P. Terörde je me rends chez Khama, pour lui faire nos adieux. Après avoir exprimé au roi nos regrets de ne pouvoir nous établir à Shoshong et nous rendre utiles à sa tribu, nous protestons contre les faux bruits répandus contre nous parmi le peuple. On disait en ville que nous étions des espions envoyés par le Gouvernement anglais. Nous faisons remarquer à Khama qu'il n'y avait parmi les missionnaires que deux Anglais, que tous les autres appartenaient à différentes nations, et que nous osions nous persuader qu'il mépriserait une pareille rumeur. Le roi reprend aussitôt qu'il ne nous considérait pas comme des espions et demande à connaître la personne qui nous a fait ce rapport. Il eût été imprudent de pousser plus loin : il nous suffit, répondons-nous, de savoir qu'il n'ajoute aucune créance à la calomnie. Après cette dernière entrevue, où le roi se montra fort aimable, nous prenons congé de Khama en lui serrant la main, et nous partons. Combien il est à regretter qu'un tel homme, qui a beaucoup de bonnes qualités, n'ouvre pas les yeux à la vraie lumière!...

Dimanche, 27 juillet. — Même Station. — Toujours à Shoshong! toujours dans le Ravin du diable! *Duivels kloof*, comme on appelle cette capitale. Notre patience est cruelle-



ment mise à l'épreuve. Au moment où nous voulons atteler, nous constatons la disparition de quatre de nos bouviers. Bien malgré nous, il faut remettre le départ.

En attendant le retour de ces enfants prodigues, notre caravane devient l'objet des plus étranges rumeurs. Ainsi le P. Law, armé de son sextant, est-il occupé à prendre la latitude de la place, on le regarde avec terreur ! Que fait-il là, ce drôle, à genoux devant son miroir (l'horizon artificiel)?... A quelle machine infernale applique-t-il son œil?... Oh ! bien sûrement ! c'est un sorcier... qui jette sur la ville un maléfice... Heureusement que le P. Law est anglais ! Cafre, il échapperait difficilement à la fureur populaire : peut-être serait-il brûlé vif sur place.

Le P. Croonenberghs, assis au sommet d'un rocher, prend un croquis de la ville de Shoshong : bientôt le voilà entouré d'une foule de curieux qui veulent voir ce qu'il fait là-haut sur ce rocher. Avec son amabilité ordinaire, le père s'empresse d'exhiber le dessin qu'il vient de tracer, et tout le monde paraît heureux et satisfait. Cependant le bruit court que l'on a forcé le magicien blanc de quitter la place et de rentrer au camp. Cette nouvelle étant parvenue aux oreilles du roi, celui-ci nous envoie aussitôt un officier pour nous exprimer ses regrets et nous présenter ses excuses. Nous rassurons le roi, et nous lui faisons savoir qu'on lui avait transmis un faux rapport.

Vers le coucher du soleil je vais réciter mon bréviaire le long d'un enclos. Une femme qui vient à passer, s'arrête à quelque distance de moi ; là, immobile, les yeux hagards, elle me regarde sans désemparer, pendant tout le temps que je fais ma prière. Sans aucun doute, elle me croyait occupé de magie, et attendait avec terreur le résultat de mes incantations.

Lundi, 28 juillet. — Même station. — Encore à Shoshong ! nos quatre bouviers cafres sont toujours en ville à faire bombance et ne nous reviennent pas. Le roi Khama, plein de prévenance pour nous, en est indigné ; il leur fait dire qu'ausitôt après notre départ, ils seront impitoyablement chassés de la ville. La menace du roi eut son effet : trois nous reviennent incontinent et donnent quelques signes de repentir. Cet obstacle enfin levé, nous partons.

A peine sommes-nous en route, le frère du roi, accompagné de ses deux fils à cheval, vient nous serrer la main très affectueusement, et nous souhaite un bon voyage. Quelle délicatesse de la part de ce prince ! Et qu'il est triste de voir le roi et son peuple enchaînés, à leur insu, dans les liens de la superstition et de l'hérésie ! O mon Dieu, ayez pitié de ce pauvre peuple !





## VII.

### DE SHOSHONG A GUBULUWAYO.

1<sup>o</sup> De Shoshong à Tati.

29 JUILLET — 23 AOUT 1879.

JOURNAL DE VOYAGE DU P. DEPELCHIN.

Tati, 23 août 1879.

Mardi, 29 juillet. — Au Lion de Waterloo. — Le soir on s'arrête au pied des collines, à deux lieues de Shoshong, pour prendre quelques heures de repos.

Au point du jour nous continuons la route, et, après cinq heures d'une marche pénible, nous bivouaquons sur les dernières collines de la vallée de Shoshong. A côté de notre camp, on voit un monticule, de forme conique, surmonté d'un buisson, qui, vu à distance, prend la forme d'un lion. De loin, on croirait voir le glorieux monument du champ de bataille de Waterloo. Nous donnons à cette station le nom qu'elle mérite : « Au lion de Waterloo ! »

Mercredi, 30 juillet. — Mahalapsi river. — Lat. 22° 58'. — Hier dans la soirée, pendant que nous sommes en marche, un de nos fidèles domestiques cafres vient m'avertir que nos conducteurs avaient pris la fuite ! En effet, les trois bouviers qui déjà nous avaient causé tant de soucis à Shoshong, profitant de l'obscurité, s'étaient échappés dans la forêt pour ne

plus revenir. Les traîtres! ils nous abandonnent pendant la nuit, dans un endroit où il nous est impossible de trouver quelque assistance! Cependant tout est bientôt réorganisé. Les missionnaires s'offrent à faire l'office de *leaders* et à conduire eux-mêmes les attelages. Inspirés par la Providence, nous avons pris à Shoshong un bouvier surnuméraire, qui suppléerait les autres en cas de maladie ou d'accident : de la sorte, il ne manque à la rigueur que deux hommes. Pour le moment, le frère Nigg et le frère De Sadeleer prennent chacun en main le fouet et conduisent le wagon.

A 7 heures du matin nous campons sur les bords du Mahalapsi, dans lequel nous trouvons... une épaisse couche de sable. On creuse, et l'eau jaillit bientôt en abondance.

A deux cents pas de nos tentes, près de la rivière, s'élève une pyramide d'un effet assez pittoresque. C'est une masse de roches granitiques, entassées les unes sur les autres avec tant d'art qu'on dirait l'ouvrage non pas du hasard, mais des audacieux Titans. Le bloc supérieur, couronnant cette pyramide, ressemble à une immense tiare. L'un des moëllons de la base laisse voir à découvert une belle incrustation, qui doit être l'os tibial de quelque monstre préhistorique. Comment donc est-il venu se faire prendre par la patte dans ce roc de granit?

Jeudi, 31 juillet. — Fête de saint Ignace. — Même station. — C'est au milieu des ronces et des épines, dans le désert, que nous fêtons notre père saint Ignace! Une petite tente de trois mètres de long sur deux de large, voilà notre église, dans laquelle peuvent trouver place le prêtre et l'acolyte... Nous célébrons cette grande fête avec toute la ferveur possible. Sur l'autel gracieusement décoré, on expose le saint sacrement pendant la messe de communauté. La piété des mission-



naires tâche de suppléer au manque de splendeur et de solennité.

A midi, le festin ! Jugez de notre luxe : *unum necessarium*, un filet de vieux bouc, assaisonné d'un pain de maïs qui rappelle assez bien la forme, la couleur et la solidité du granit. Pour tout vin, nous buvons du *Mahalapsi*, puisé à la rivière de ce nom. Quelle délicatesse, n'est-il pas vrai, dans nos dîners d'Afrique ! Et quelle ravissante poésie dans cette vie de missionnaire !

Vendredi, 1<sup>er</sup> août. — Même station. — Toute cette journée se passe à réparer les wagons. D'ici aux mines d'or de Tati, nous avons une longue route à parcourir et beaucoup d'obstacles à vaincre. Mais le manque d'eau, telle est bien la difficulté qui dominera toutes les autres. Ce n'est pas une petite chose de creuser des rivières de sable, pour y trouver de quoi désaltérer nos cinquante-huit bœufs.

A 6 heures du soir, nous traversons le Mahalapsi sans difficulté, grâce à notre surintendant qui avait découvert un peu plus bas dans la rivière un excellent passage. Après avoir enlevé un peu de sable, nos chariots roulèrent à travers le torrent sur un lit de rochers et gagnèrent sans peine la rive opposée.

Peu après, nous franchissons la Metli, autre rivière de sable.

A 10 heures de la nuit nous faisons halte dans la forêt : trois cavaliers africains, montés sur de petits bœufs, viennent nous saluer. Au milieu de ces vastes solitudes, c'est toujours une jouissance que de voir apparaître soudain devant notre foyer ces figures basanées. Après cinq minutes d'entrevue, nos trois cavaliers satisfaits repartent au grand galop, à travers les broussailles.

Samedi, 2 août. — Sur les bords de la Towani. Lat. 22° 51' sud. — A notre grande joie, nous trouvons dans la Towani un petit filet d'eau pour abreuver nos bœufs.

Dimanche et lundi, 3 et 4 août. — Tchakani-Vleys. Lat. 22° 47'. — Nous avons quitté la Towani depuis quelques heures, lorsque à la nuit tombante nous rencontrons au milieu d'une forêt M. Brown et le Dr Bradshaw, qui reviennent du Zambèse (1). Heureuse rencontre ! Nous leur serrons très cordialement la main ; puis, assis autour d'un grand feu de bivouac sous un arbre de la forêt, nous engageons avec eux une longue conversation. Tous deux se montrent d'une extrême obligeance, et nous donnent sur les peuples que nous désirons évangéliser les plus intéressants détails.

L'excellent M. Bradshaw a séjourné cinq ans parmi les tribus du Haut-Zambèse ; il a étudié les terrains et la flore de ce pays et rapporte avec lui de riches collections. Ayant beaucoup souffert du climat, il nous dit que vingt à vingt-cinq gouttes de laudanum sont un remède efficace pour couper la fièvre. Dans le pays des Mashonas, plusieurs chasseurs blancs ont succombé aux attaques du mal. Les environs du Moyen-Zambèse jouissent d'une plus grande salubrité. Les maladies trouvent leur principale cause dans les privations et l'absence de bonne nourriture. D'ordinaire, il faut vivre uniquement de millet.

M. Brown voulut bien se charger de remettre nos lettres à la poste de Shoshong ; de plus, il me donna un mot d'introduction pour M. James Fairbairns, un de ses amis, qui réside à Gubuluwayo. « L'introduction de ce nouvel élément dans

(1) Le major Serpa Pinto a rencontré le Dr Bradshaw sur le Haut-Zambèse. Voir *Bulletin de la Société belge de géographie*, année 1879, p. 649. — N. E.



le pays, disait-il entre autres choses, je n'en doute aucunement, est de nature à contribuer aux progrès de la civilisation... The introduction of this new element into the country, I have no doubt, will be productive of much good, and ought to have the support of every one. »

Honneur à ce brave Anglais qui sait apprécier si bien notre œuvre ! Que Dieu lui tienne compte du service qu'il a rendu avec tant de cordialité à nos chers missionnaires !

Les Tchakani-Vleys, lieu du campement, sont deux flaques d'eau où nos bœufs peuvent étancher leur soif ardente. Cette station entourée de collines revêt un aspect assez agréable. Sur le penchant d'un monticule qui domine la vallée, nous trouvons un cactus d'une beauté remarquable. Le tronc de l'arbre, qui mesure 1<sup>m</sup>56 de circonférence, porte à la hauteur de 20 pieds une immense couronne, dont le beau vert contraste avec le fond aride et desséché de la colline. Le P. Law prend son pinceau et fait un croquis du paysage.

Mardi, 5 août. — Sur les bords de la Lotsani river. — Nous commençons aujourd'hui une course bien pénible à travers des plaines arides et couvertes de broussailles. Nous partons à 3 heures de la nuit; nous prenons pendant ce trajet une heure de repos dans l'après-midi, et nous continuons à marcher jusqu'à 11 heures du soir. A 2 heures du matin, on se remet en route, et à l'aube du jour on atteint le cours de la Lotsani. Nous descendons dans le lit de la rivière et à côté d'une roche nous trouvons une coquille pleine d'eau : assez pour emplir un verre à vin ! C'est tout ce que nous avons puisé dans la Lotsani. Faites rafraîchir avec cela nos hommes et nos 58 bœufs !

Arrêt d'une heure; après quoi l'on reprend la course avec vigueur... il le faut bien... si l'on ne veut périr de soif.

A 3 heures de l'après-midi, nous apercevons de loin les deux montagnes coniques, au pied desquelles nous attendent une source et un grand bassin d'eau.

Vers quatre heures, le P. Terörde, absorbé dans l'étude du setchouana, marchait devant son chariot, lorsque tout à coup il voit presque sous ses pieds un énorme serpent qui traversait la route. C'était un python ! le reptile se traîne lentement dans le sable et pénètre sous un petit buisson ; roulé sur lui-même, la tête nonchalamment repliée sur le corps, il semble dormir. Les bouviers secouent les branches voisines avec le bout de leur long fouet. Réveillé de son assoupissement, le python se remet à cheminer ; mais le frère Nigg accourt avec sa carabine et lui décharge un coup de feu. Blessé, l'animal bondit avec la rapidité de l'éclair sur un arbrisseau où il reçoit une seconde décharge dans la tête. On le saisit alors par la queue, on l'entraîne jusque près de nos chariots, et nous l'enfermons dans une grande caisse de zinc.

Le soir j'ouvre la caisse, et, à mon grand étonnement, je trouve le serpent replié sur lui-même et tranquillement endormi ! Le reptile n'était pas mort ! Le lendemain, après le déjeuner, on lui passe un lacet au cou, on le suspend au chariot le *Xavier*, et on le dépouille de sa belle robe qui mesure 2 mètres 92 centimètres. Cette peau gracieusement bariolée porte au milieu du cou le chiffre 3 .. mystérieux caractère ! Le python de Palatswie fera bonne figure dans notre musée de Louvain, à côté du crocodile du Limpopo !

Mercredi, 6 août. — Palatswie. Lat. 22° 32'. — A Palatswie ou Palatye, nous trouvons de l'eau en abondance... et nous en jouissons comme le cerf altéré sur le bord de la fontaine, *sicut cervus ad fontes aquarum*. A peine dételés, nos bœufs



se précipitent au galop vers le grand bassin : trépignants de joie, ils plongent le museau dans l'onde pure et boivent à longs traits!

Dans la journée, un chasseur cafre vient nous saluer. Une vraie figure de brigand!... Comme tous ses pareils, vêtu d'un petit tablier de peau, il porte un collier bleu, qui fait contraste avec son teint bronzé. Il tient à la main une vieille arquebuse, probablement du siècle dernier. Nous avons pitié de ce pauvre diable, condamné à vivre en vagabond dans le désert, au milieu des lions et des léopards.

Jeudi, 7 août. — Palatswie. Même station. — Dans l'après-midi nous quittons Palatswie, et nous passons une colline de sable où nos bœufs suent, soufflent, gémissent. Courage! Le banc de sable franchi, nous entrerons dans une contrée que M. Baines appelle *Park like country*, pays semblable à un parc. Comme il a dû rire, M. Baines, en écrivant ces trois mots sur les tablettes de son journal! Je ne vois partout qu'un sol poudreux et stérile. Peut-être qu'au temps des pluies, les buissons et les arbustes, maintenant rabougris, se parent de feuillage. Mais quelques touffes de verdure ne font pas un parc!...

Entre Palatswie et Gokwe on trouve en différents endroits des vignes sauvages. Il est donc probable qu'on pourra un jour cultiver ici la vigne avec succès. Vous verrez alors paraître, sur les tables d'Europe, le Palatswie, le Gokwe et d'autres vins rares et précieux, émules de leurs congénères d'Afrique, le Constance, etc.

Vendredi, 8 août. — Séruli river. — Pendant toute la nuit mon âme a été en proie à l'inquiétude... Que ferons-nous, s'il n'y a pas d'eau dans le Séruli? Nos bœufs sont épuisés et meurent de soif! Vers midi, nous arrivons sur les bords du

Séruli. Je descends ; pas un filet d'eau à trouver : du sable ! rien que du sable!... Nos bœufs ne pourront se désaltérer que demain à midi !

Samedi, 9 août. — Gokwe river. Lat. 22° 3'. — Encore une fois, vite, en avant ! Nous sommes à la recherche d'une source : nous et nos bœufs, tous meurent de soif.

Sauf une petite halte, nous marchons toute la nuit. Gokwe river est notre unique espoir. Dans cette course précipitée, nous entendons plus d'une fois les cris des jaguars et les hurlements des chacals et des loups. Quelle contrée sauvage ! Un vrai pays de loups ! Des loups dans la forêt, des loups sur la route, des loups dans le camp : ils sont à hurler partout.

Avant de parvenir à la rivière, nous passons près d'un immense baobab. Le tronc mesure 12 mètres de circonférence ! Les voyageurs, se détournant de la route, vont admirer cet antique et vénérable patriarche de la nature. On lit plusieurs noms taillés sur l'écorce. Creux à l'intérieur, ce baobab est devenu la demeure habituelle des oiseaux de proie. Dans la couronne de nombreux vautours ont construit leurs nids.

Dimanche et Lundi, 10 et 11 août. — Gokwe river. — Depuis deux jours nous voyageons sans interruption à marches forcées pour découvrir une source. Faute d'eau, nous sommes en danger de voir nos bœufs succomber, et d'être nous-mêmes arrêtés tout court dans le désert. Voilà deux jours que ces pauvres bêtes tirent et suent, en poussant de longs gémissements... Pas une goutte d'eau à leur donner !

Arrivés aux bords de la Gokwe, nous voilà aussitôt à l'œuvre : sept hommes, armés de bèches et de pioches, creusent avec vigueur le lit sablonneux de la rivière. Le P. Croonenberghs manie la pioche avec autant d'habileté que le pinceau. Le frère De Vylder et le frère De Sadeleer, qui ont le



bras solide, lancent jusqu'au haut du rivage des pelletées de sable et de pierres avec une ardeur qui ne se ralentit point. Tandis qu'on travaille, nos 58 bœufs, comme un escadron de grosse cavalerie, arrivent au galop et veulent envahir le puits avant qu'il ne soit creusé. Il faut les repousser à coups de bâton et de pioche. Cependant le puits s'élargit et s'approfondit à vue d'œil... et bientôt, Dieu soit loué ! l'eau jaillit de toutes parts en abondance... Nous sommes sauvés !...

Une heure plus tard, les bouviers nous annoncent qu'ils viennent de découvrir, à la distance d'une demi-lieue, deux petits réservoirs où nos bœufs pourront se désaltérer à satiété. Comme toujours, le Sacré-Cœur nous protège.

Mardi, 12 août. — Makloutsie ou Motloutsi river. Lat. 21° 51'. — Nous quittons les rives de la Gokwe à trois heures de relevée : nous avons dix lieues à parcourir avant de trouver une flaque d'eau. Toujours même difficulté !... Nous marchons toute la nuit, avec l'espoir d'atteindre enfin une rivière qui mérite ce nom.

Le matin avant d'arriver à la Makloutsie, nous traversons de nombreux monticules coniques nommés les *Quinze Koppjes*. Placé sur une éminence j'essaie de les compter ; faisant un demi-tour sur mon talon, j'en distingue plus de quarante !

La plaine des Koppjes franchie, je me hâte de précéder la caravane et de courir au torrent. Plein d'espoir, je descends le rivage, je regarde à droite, je regarde à gauche, et je ne vois dans le lit de la Makloutsie... que des flots de sable ! Pas plus d'eau à trouver que dans le creux de ma main ! Sans nous arrêter, nous marchons une lieue plus loin où coule un affluent de la Makloutsie. Nouveau mécompte ! Encore une fois, en face d'une rivière de sable ! J'aperçois enfin dans

un enfoncement assez d'eau pour emplir un petit verre ! Un verre d'eau pour 20 personnes et 58 bœufs ! Ne désespérons pas ; cherchons et nous trouverons ; creusons et l'eau viendra... Après une heure d'un rude travail, nous possédons deux beaux bassins. Le verre d'eau s'est donc changé en un petit lac ! *Benedicite fontes Domino !*

Mercredi, 13 août. — Makloutsie. Même station. — Peut-être on me dira : pourquoi toujours parler de sable et d'eau ? Pourquoi ne jamais dire un mot de ces tribus sauvages parmi lesquelles vous voyagez ? Quelle impression vous font-elles ? Leur culte, quel est-il ? Leurs us et costumes, etc., etc. ? — Très bien, parfait !... Mais oublie-t-on que nous sommes dans l'Afrique australe ?... Rivières sans eau, immenses contrées sans habitants : voilà cette terre déshéritée !

Jeudi, 14 août. — Même station. — Nous sommes fatigués, très fatigués... les attelages aussi... Nous consacrons deux jours entiers au repos.

Dans l'inspection des chars, nous découvrons que la poutrelle unissant les deux trains du wagon le *Britto* s'est brisée au passage du Lotlokane. Sans nous en douter, nous étions au moment de faire naufrage dans une rivière de sable. Nous avons échappé à un vrai désastre. Quel accident, si l'un de nos chariots fût tombé en pièces au milieu du désert, où l'on manque des moyens nécessaires pour d'importantes réparations ! Nous avons avec nous, il est vrai, une forge portative, beaucoup d'outils et des frères-lais intelligents et initiés à différents métiers ; malgré cela, nous remercions Dieu de nous avoir épargné cette épreuve et de n'être pas contraints à nous arrêter longtemps en route.

A la flèche brisée du chariot, les frères attachent une pièce de bois en forme de bandage, et consolident l'ensemble



au moyen d'une chaîne et de fortes courroies. Ce travail achevé, le wagon peut affronter de nouveau les plus mauvais chemins.

Vendredi, 15 août. Fête de l'Assomption. — Même station. — C'est ici, paraît-il, la frontière qui sépare le pays des Bamangwatos de celui des Matabélés. Sur la rive gauche de la Makloutsie, où nous avons transporté notre camp, nous célébrons le divin sacrifice. Il faut nous contenter, pour la fête, d'une simple messe et d'un petit salut. Point de procession, point de musique, point d'illumination, point de concours de peuple nous rappelant que nous solennisons l'entrée triomphante de la Mère de Jésus dans le ciel ! Marie cependant connaît nos désirs. Elle sait que nous nous associons à ce concert unanime de louanges et de prières que l'Église tout entière lui offre aujourd'hui avec tant d'amour et de reconnaissance.

Dans l'après-midi nous décampons, et nous continuons notre marche pour aller dresser nos tentes sur les bords du Shasha.

Samedi, 16 août. — Shasha. Lat. 21° 33' sud. — Vers huit heures du matin, la caravane apparaît sur le Shasha. Le F. De Vylder, descendant vers le lit de la rivière — toujours rivière de sable ! — aperçoit sept autruches sauvages qui fuient avec rapidité dans la direction opposée. Creusant le sol, nous obtenons heureusement de l'eau excellente et en abondance.

Le lion, le loup, le jaguar, la girafe, l'autruche, etc... parcourent seuls les vallées environnantes : tous ces animaux ont laissé l'empreinte de leurs pas sur le sable du torrent.

Le Shasha ne roule en ce moment que des flots de sable... quand le vent souffle, bien entendu. Au temps des grandes pluies, ce doit être une rivière magnifique. Large alors comme

l'Escaut à Anvers et très profonde, elle précipite ses vagues furibondes, çà et là rejetant à la rive les arbres et les quartiers de rochers qu'elle entraîne sur son passage. Dans les rares flaques d'eau qui, maintenant, signalent de loin en loin le lit du courant, il serait dangereux de se baigner; car souvent elles recèlent des crocodiles, qui se passent la méchante fantaisie d'avaler les gens. — Rappelez-vous M. Nieman !!

Demain nous serons à Tati. Juste quatre mois depuis notre départ de Grahamstown !

Dimanche, 17 août. — Tati river. Lat. 21° 28' sud ; long. E. Greenwich 27° 56' (1).

Le courrier passe ici aujourd'hui venant de Gubuluwayo : vite, nous écrivons nos lettres.

Nous venons de franchir la frontière de l'ancien Empire du Monomotapa. D'après l'interprétation de M. Baines, ce nom veut dire « région des choses précieuses »... et voici que nous entrons dans cet empire par une porte d'or !!

Lundi et mardi, 18 et 19 août. — Tati. — Les *Gold Fields*, Champs d'or, de Tati sont un point central d'où partent les routes de Shoshong, du Zambèse et de Gubuluwayo. Dans cette saison avancée de l'année, il serait imprudent, à raison des grandes pluies qui vont commencer, de se diriger vers le Zambèse et de passer ce fleuve : je me propose donc de laisser à Tati une partie de la caravane et d'aller avec le P. Law et un seul chariot rendre visite à Lo Bengula pour sonder le terrain et examiner la situation.

Mercredi et jeudi, 20 et 21 août. — Nous faisons nos préparatifs de départ vers Gubuluwayo.

(1) Les longitudes des diverses localités situées en dehors des colonies anglaises et hollandaises ne sont pas encore déterminées avec précision. Certains relevés accusent même des différences de *un* degré. — N. E.



Vendredi, 22 août. — Aujourd'hui, octave de l'Assomption, je reçois pendant la messe les vœux de religion du frère De Vylder. La tente qui forme la petite chapelle est dressée sous un grand arbre, sur la rive droite de la rivière, et l'autel, gracieusement décoré pour la circonstance. Pendant la messe, quelques membres de la communauté chantent des cantiques et la cérémonie s'accomplit avec une simplicité religieuse et beaucoup de dévotion. Après la messe, je donne la bénédiction du saint sacrement. Le bon Frère, vieux soldat de Mentana, était ému et touché jusqu'aux larmes. « A mon départ de Tronchiennes, me disait-il, j'ai annoncé que je prononcerais mes vœux sous un grand arbre, dans l'intérieur de l'Afrique, et voilà précisément ce qui vient d'arriver. Que Dieu soit béni ! »

La nouvelle de la victoire d'Ulundi, que les Anglais ont remportée dans le Zoulouland, vient de nous être annoncée par le courrier. Cette nouvelle nous précèdera donc de quelques jours à Gubuluwayo. C'est là, pour nous, un fait providentiel !...

Samedi, 23 août. — Vers les quatre heures de l'après-midi, le P. Law, le F. De Sadeleer et moi, nous faisons nos adieux aux chers confrères que nous laissons à Tati. Je les embrasse tous et leur donne la bénédiction : des larmes dans les yeux et dans la voix, comme les disciples de Milet quittant saint Paul, nous nous séparons, nous recommandant les uns les autres à la garde du Seigneur et à la grâce de Dieu. « *Et nunc commendo vos Deo et verbo gratiæ ipsius* (1). »

(1) *Act. Apost. C. XX. v. 32.* — *Magnus autem fletus factus est omnium et procumbentes super collum Pauli, osculabantur eum.*

## 2° De Tati à Gubuluwayo.

23 AOUT — 2 SEPTEMBRE 1879.

## JOURNAL DE VOYAGE DU P. DEPELCHIN.

Gubuluwayo, 2 septembre 1879.

Samedi, 23 août. — Ramaquoban. Lat. 21° 43' sud. — Nous commençons à pénétrer dans le cœur du Matabéléland. La première impression que nous en recevons est assez favorable : route excellente ; les forêts qui s'étendent à droite et à gauche présentent quelque chose de plus frais et de plus luxuriant que la contrée parcourue avant d'arriver à Tati. Les nombreuses collines qui s'élèvent du côté du midi ont une apparence imposante. Notre camp installé, le F. De Sadeleer parcourt, le fusil sur l'épaule, la lisière de la forêt dans l'espoir de rencontrer du gibier. Rien n'apparaît : cependant le soir, au clair de la lune, il croit voir sur un arbre quelques gros nids d'oiseau. Il s'approche et trouve non pas des nids, mais cinq pintades, doucement endormies sur les branches. Il arme son fusil, et en fait descendre deux qu'il met en riant dans sa gibecière. Le dîner est assuré pour demain.

A 5 heures du matin, on reprend la marche, et l'on s'arrête à six heures et demie pour dire la messe et préparer le déjeuner. Pendant le saint sacrifice, le père Law tient une ombrelle au-dessus de ma tête pour me protéger contre les rayons du soleil. Malgré les difficultés du voyage nous trouvons moyen de célébrer la messe tous les jours. Le divin sacrifice est la seule vraie consolation que nous goûtons dans le désert africain!...

A huit heures, nous nous remettons en route, et nous



continuons notre marche à travers la forêt silencieuse. On voit çà et là quelques antilopes bondir au milieu des buissons. Enfin, nous arrivons sur les bords du Ramaquoban que nous traversons à onze heures. Toujours la même chanson : le Ramaquoban est une rivière de sable ; il faut creuser le sol pour obtenir de l'eau.

Dimanche, 24 août. — Umpakwi. Lat. 21° 6' sud. — Nous quittons le rivage du Ramaquoban à 5 heures du soir et à 9 1/2 nous traversons l'Umpakwi. Dans la rivière apparaissent de rares flaques d'eau : nous sommes en progrès. Le lit du fleuve et ses deux rives sont parsemés de pierres de toute nuance. Il suffirait de les classer pour en faire un beau cabinet d'amateur minéralogiste. Rien de surprenant : nous voyageons dans l'ancien empire du Monomotapa, c'est-à-dire le pays des pierres précieuses. On rencontre ici du quartz aurifère, et l'on voit briller dans le sable des paillettes d'or.

Lundi, 25 août. — Kwesinyama. — Nous stationnons sur les bords du Kwesi. Le lit de la rivière est en partie couvert de roseaux ; çà et là dans le sable un petit bassin d'eau.

C'est ici ordinairement que les voyageurs font la quarantaine, en attendant qu'il plaise à Sa Majesté Lo Bengula d'envoyer le permis d'avancer. On ne peut pénétrer dans l'intérieur sans autorisation du roi. Nous sommes naturellement un peu inquiets : des voyageurs se sont vus arrêtés à la frontière pendant plusieurs semaines. — Le pays est très pittoresque, et la route que nous suivons, bordée des deux côtés de collines et de rochers aux formes fantastiques, a reçu des voyageurs anglais le nom de *Lovely gorge*, la Gorge charmante. Au pied de côtes abrupts, nous apercevons un nombreux troupeau de brebis et de chèvres, gardé par des enfants, qui viennent aussitôt s'entretenir avec nos

Cafres. Le plus petit surtout a l'air très intelligent. Tous causent, rient, badinent très innocemment ; mais, à la nuit tombante, l'un d'eux, avec une incroyable adresse, emporte l'habit de notre *leader*. Tom ! On nous avait dit que les Matabélés sont d'adroits voleurs, et qu'il fallait toujours se tenir sur ses gardes. A peine sommes-nous en contact avec eux, déjà le jeu commence.

Mardi, 26 août. — Même station. — Nous avons fait avertir l'*induna*, ou capitaine du district, de notre arrivée. Sans tarder, l'*induna*, accompagné de deux officiers armés de fusils et d'asségaies, vient nous saluer ; il a vu passer notre courrier, dit-il, et Lo Bengula enverra probablement demain la réponse à notre demande.

Profitant de l'occasion, Tom explique à l'*induna* le vol de son habit, et lui demande justice. « Il me faut mon habit, dit-il, ou la mort du coupable ! » On fait venir l'accusé, lequel en pleurant affirme être innocent comme l'enfant qui vient de naître. Il n'a pas même vu l'habit de Tom !... De part et d'autre la discussion s'échauffe ; elle peut avoir des conséquences graves, car, chez les Matabélés, la mort est l'unique châtiment infligé par la loi. Aussi, pour mettre un terme à cette malheureuse affaire, le père Law veut bien se dépouiller de son habit et le donner à Tom. *Causa finita est*. L'incident est clos.

L'*induna*, qui occupe ici à la frontière un poste de confiance, s'appelle Somaïa. C'est un homme d'une grande force musculaire ; il paraît très aimable. Selon la coutume de sa nation, une peau de léopard lui descend des reins ; le buste est découvert ; il porte en bandouillère une cassette contenant de la poudre et du plomb pour son fusil. Comme coiffure, une petite bande de cuir, cousue aux cheveux, en-



ture la tête en forme de couronne. La partie intérieure de cette couronne ovale est rasée. Cette singulière auréole constitue la marque distinctive d'un « indoda » ou d'un homme fait : cela s'appelle « issigook ».

Nous offrons à l'induna une belle couverture de laine et un mouchoir aux couleurs voyantes. Après une visite de quelques heures — l'africain comme l'indien n'est jamais pressé — nous lui donnons sur sa demande un morceau de viande qu'il passe aussitôt à l'un de ses gardes pour le faire cuire sur le brasier. Enfin, il accepte une tasse de café et un verre de liqueur. Pour le coup, sa figure s'illumine : il est tout rayonnant de bonheur et se retire content.

Mercredi, 27 août. — Même station. — Le message attendu de Lo Bengula n'arrive point ; nous partons en excursion dans les montagnes environnantes, pour nous faire une idée de l'aspect du pays.

Ici les villages sont nombreux, et du sommet des collines nous voyons se dérouler devant nous des vallées bien cultivées. Toute l'agriculture cependant se réduit à produire du maïs et du millet qui font la nourriture des habitants de ces contrées. On peut dire que le pays est d'une beauté rare. Le lion semble avoir déserté ces parages ; en revanche, on entend la nuit les hurlements des loups, des hyènes et des chacals qui viennent en troupes rôder autour de notre chariot.

Le kraal qu'habite l'induna est situé au milieu de quartiers de rochers, derrière lesquels les huttes semblent se cacher. Je suppose que c'est là un calcul de stratégie : en effet il serait difficile à l'ennemi de s'aventurer dans ces sentiers en zigzag et d'aller attaquer des troupes si admirablement protégées par des remparts de granit et combattant

sur leur propre terrain. Entrés dans cette espèce de village-labyrinthe, je ne sais comment nous aurions pu retrouver le chemin de notre station, si les habitants ne nous eussent guidés. Le peuple paraît bon et simple, et j'espère qu'on pourra opérer ici de nombreuses conversions.

Aujourd'hui l'induna Somaïa nous envoie deux jeunes gens pour nous dire d'avancer avec notre wagon jusqu'à son village, éloigné d'une demi-lieue. Est-ce bienveillance, ou politique ? Notre cher induna, je le soupçonne fort, convoite nos présents de calicot... de viande... de café... de sucre... et surtout de brandy... soit !

Jeudi, 28 août. — Kwésiniami. — Nous quittons les bords du Kwési et nous avançons jusqu'à Kwésiniami, village de l'induna, où nous campons au pied d'une colline qui s'élève en pyramide à la hauteur de sept cents pieds.

La nuit, le vent souffle avec violence et nous apporte la pluie. Le mauvais temps nous oblige à nous réfugier dans une grotte de la montagne pour y dire la sainte messe. Là, un rocher pour autel, et pour dais une immense pyramide de granit de sept cents pieds de haut, nous offrons à Dieu l'auguste sacrifice du Calvaire ! En ce moment solennel, il me semble que la montagne elle-même, avec les saints Anges qui nous entourent, tressaille d'allégresse et adore le Dieu eucharistique : *Hosanna in excelsis* !

Vers 9 heures, à l'entour de notre chariot une foule accourt du village pour nous vendre qui des œufs, qui du lait, qui des melons. La quantité de lait suffirait pour cent personnes, et nous ne sommes que cinq ! En échange de ces provisions abondantes, on nous demande un peu d'étoffe, un morceau de mouchoir ou de la verroterie.

Un farceur cafre tenait à la main un vase en bois qu'il



avait sculpté lui-même, et, pour prix de son œuvre, il désire recevoir un mouchoir. Le croirait-on? Pendant toute la journée il reste à plaider sa cause en riant et en badinant; il invente sans cesse de nouveaux arguments pour triompher de notre résistance. « Quoi ! de petits enfants ont reçu du beau *limbo* (étoffe), et lui, grand jeune homme, ne peut rien obtenir ! Bien certainement les Pères ne l'aimaient pas ! Les pères le haïssaient ! » — Le père Law lui répond qu'il l'aimait beaucoup, beaucoup ! kakoulou ! kakoulou ! — « Oui ! » reprit-il en montrant du doigt ceux qui avaient la tête affublée d'une étoffe de couleur : « vous aimez celui-ci, vous aimez celui-là ; mais, pour moi, vous ne m'aimez pas ! »

A la fin, il fallut céder à ce foudre d'éloquence : un mouchoir lui fut donné. A peine a-t-il reçu le mouchoir, qu'il s'en fait une charmante coiffure ; puis il se livre à de joyeuses cabrioles, et s'écrie : « Oh ! il faut que je montre ça au village ! » et il part comme un trait, chantant, dansant, brandissant son asségaie et disant à tout le monde qu'il tient ce brillant mouchoir des hommes blancs. Quel peuple enfant !...

Pendant la journée, nous voyons approcher du wagon une femme qui porte sur la tête unealebasse. C'est la femme de l'induna ; elle demande, en échange de sa largealebasse, de la verroterie. Naturellement, on n'épargne rien pour contenter cette grande dame africaine, et on lui remplit les deux mains. Madame l'induna jette d'abord un regard sur la verroterie ; puis, se tournant vers nous avec un sourire malicieux, elle nous dit : « Comment ?... seulement cela pour la femme d'un induna ? Pouh ! Pouh ! » Et toutes les femmes qui l'entouraient d'ouvrir aussitôt de grands yeux, d'appuyer cette réclamation, et de reprendre en chœur cet étrange refrain : « Pouh ! Pouh ! Comment ? Seulement cela pour la femme de l'induna ? »

Pour apaiser cette enfant terrible, on ajoute un mouchoir de couleur et une magnifique bourse ayant la forme d'un poisson. A la vue de ce poisson, Madame l'induna jette un cri d'effroi et recule de deux pas en arrière. Elle prenait la bourse pour un crocodile, animal que les Matabélés abhorrent comme le mauvais génie. Elle y voyait un maléfice et déjà se croyait condamnée à mourir. L'affaire eut grand éclat et Somaïa lui-même s'en mêla.

Pâle de colère et d'effroi, il vient à nous, repousse la belle bourse d'un air indigné, et nous demande des explications. Sans y penser, nous étions tout à coup devenus des sorciers ! Pour dissiper les craintes de l'induna, nous lui disons en riant : « que ce joujou était un poisson et non pas un crocodile. Qu'il était bien naïf, d'aller prendre un poisson pour un crocodile ! Que d'ailleurs ce poisson n'était qu'un simple tissu de soie sans maléfice aucun. » Vaines paroles : pas moyen d'apaiser les scrupules du capitaine ! Enfin, à bout de raisonnements, nous lui présentons un bon verre d'eau-de-vie. Qui le croirait ? cet argument eut une force magique : frayeur, scrupules, tout disparut en un instant ! Jamais je n'aurais imaginé que le brandy fût un remède aussi puissant pour dissiper un scrupule de conscience.

Vendredi, 29 août. — Même station. — Le messenger royal arrive enfin : il nous annonce que Lo Bengula, heureux de nous voir, ouvre devant nous la route de Gubuluwayo. La lettre est écrite par M. Fairbairn, lequel semble très favorablement disposé à notre égard.

A trois heures de l'après-midi, nous nous arrêtons au milieu d'une forêt où nos bœufs trouvent de bons paturages. Ici, pour la première fois, nous cueillons et nous goûtons un excellent fruit, très rafraîchissant, assez semblable à une



grosse orange : les Boers le nomment *lapper* ; bien cultivé, il figurerait avec honneur sur une table royale. Vers 5 heures on reprend la marche. Deux Cafres, envoyés par le roi pour nous protéger pendant la route, se joignent à nous. Mais cette garde est plutôt une charge qu'une protection. Autant d'hommes à nourrir, et leur besogne finie, on ne peut s'en défaire qu'en leur donnant de gros présents.

Samedi, 30 août. — Mangwé. Lat. 20° 43'. — Le matin nous arrivons sur le plateau dominant le Mangwé. Ici habite M. Lee, riche propriétaire qui possède une belle ferme et de nombreux troupeaux. Sur la carte de M. Baines, la ferme prend le nom de Château Lee, *Lee's Castle*. En Belgique on le qualifierait de grande chaumière. Devant le Château Lee, les voyageurs dressent ordinairement leurs tentes et s'arrêtent pour la journée. M. Lee appartient à la classe des Boers du Transvaal. Jeune encore, il entra dans cette contrée à la suite de Mosilikatsi.

Devenu l'ami intime du conquérant, il obtint en propriété le terrain qu'il cultive sur les bords du Mangwé. Il parle le zoulou en perfection. Parfaitement renseigné sur les us et coutumes du pays, il a pu nous donner des explications précises sur différents usages. Ainsi, la petite touffe de cheveux que nous avons remarquée sur la tête de certaines femmes, est une marque de deuil. Les femmes du roi, en signe de leur dignité, portent au sommet de la tête une couronne rouge, grande comme une pièce de cinq francs. D'après lui, le culte des Matabélés n'est qu'un grossier fétichisme. Dans la caverne d'une montagne, se trouve unealebasse habillée en poupée, que le peuple adore comme le fils de Dieu. Ici, le règne du démon apparaît surtout dans la sorcellerie, l'un des puissants moyens dont le roi fait usage pour gouver-

ner son peuple. Il n'entreprend rien sans prendre l'avis de ses devins ; quoique incrédule lui-même, il se soumet à toutes les opérations magiques, à toutes les décisions que lui imposent les docteurs initiés aux mystères de cet art infernal. Nous pourrons sans doute plus tard vous donner des détails intéressants à ce sujet.

La ferme de M. Lee est située sur la ligne de faite entre le Limpopo et le Zambèse. A partir de Lee's Castle, la route commence à descendre doucement le versant méridional du bassin de ce dernier fleuve. On passe une petite rivière appelée Tlapa-Baloi ou la Pierre du Sorcier ; on traverse ensuite les monts Matoppo, labyrinthe de rochers granitiques, et l'on arrive enfin sur les bords de la rivière Koumala.

Lundi, 1<sup>er</sup> septembre. — Koumala river. — Une douzaine de milles seulement nous séparent encore de la résidence de Lo Bengula. Nous faisons un dernier effort, malgré la fatigue de nos bœufs, et nous atteignons enfin l'un des termes de notre long voyage, le kraal royal du puissant chef des Matabélés.

Mardi, 2 septembre. — Kraal royal d'Ishoshani. — Arrivés au kraal de Lo Bengula vers trois heures de l'après-midi, nous établissons notre tente à Ishoshani, nommé aussi Amatje Anthlopi ou Amantshoni Slope, c'est-à-dire les Rochers Blancs.



3<sup>o</sup> Station de Tati.

18 AOUT — 28 OCTOBRE 1879.

## LETTRES DU P. GROONENBERGHS.

Mardi, 19 août 1879.

Tati Gold Fields. — Lat. sud 21° 28' ; long. E. du mérid. de Greenwich 27° 56' 30''. — Barom. 721 — Therm. centigr. 30° à l'ombre, à 4 h. ap. m. — D'après les instructions que M. Bailie avait eu l'obligeance de nous donner à Kimberley, il fallait nous tenir à distance des grands cours d'eau. En quittant Shoshong, nous devions, sur le versant méridional, côtoyer à peu près la ligne de faite qui sépare les bassins du Limpopo et du Zambèse, et qui se rattache à la chaîne des Monts Matoppo. Plusieurs rivières descendent de ces montagnes, et nous avions à les franchir dans leur partie supérieure, parce que le cours inférieur est infesté par la mouche Tsétsé, si funeste aux bêtes bovines. Nous restions constamment très au-delà de la limite où ce terrible insecte exerce ses ravages (1).

Mais pour éviter cet inconvénient, nous en rencontrions un autre, moins grave, il est vrai, quoique fort pénible et non sans danger.

Dans la saison des pluies, tous les cours d'eau débordent et les passer en chariot est presque impossible. Pendant la saison sèche au contraire, celle où nous étions, toutes les sources tarissant, les rivières sont complètement mises à sec ; par

(1) Voir cette limite sur les cartes de Merensky et de Jepp. — Sur la mouche *Tsétsé*, cf. Bon Ernouf, *Du Weser au Zambèse*, pp. 190, 230 ; — J. Mackenzie, *Ten Years etc.* p. 205 ; — Th. M. Thomas, *Eleven years etc.* pp. 53, ss. et 139. — N. E.

conséquent, extrême difficulté de trouver de l'eau, cet élément si nécessaire à la vie de l'homme et des animaux. Sans doute, on a bien eu soin de marquer toutes les étapes ou stations de voyageurs sur le bord des rivières ; mais cela même ne nous a pas toujours tirés d'embarras.

Sur la plupart des rives où nous campions, à grand'peine avons-nous trouvé quelques minces filets d'eau, et encore quelle eau ! Et puis, quel travail pour creuser jusqu'à la couche qui la retient en petite quantité !

Ainsi dans la Metli et la Towani, affluents du Mahalapsi, qui se jette dans le Limpopo ; ainsi encore dans la Lotsani, affluent direct de ce dernier fleuve, dans le Palatswie et le Seruli, dans le Gokwe, le Makloutsie, le Lotlokane et le Tati, affluents du Shasha, lequel se dirige vers le Fleuve des Crocodiles, partout même aridité, partout recherche anxieuse d'un faible réservoir pour abreuver nos hommes et nos bêtes.

Ajoutez à cette pénurie d'eau l'absolue stérilité de ces parages et l'absence totale de villages habités, où l'on pourrait se ravitailler en route. Il faut tout, tout apporter avec soi : aussi pour une caravane de vingt personnes, onze Européens et neuf Cafres, comprendra-t-on que les provisions faites à Grahamstown et à Kimberley ont dû peu à peu s'épuiser. A Shoshong, nous eussions pu obtenir quelques denrées alimentaires ; mais les prix étaient inabordables. Jugez-en par un détail : Une petite boîte de conserves de viande nous eût coûté *cent francs* !...

Restait le produit éventuel de la chasse... Ici encore nous devions être cruellement déçus. Les animaux sauvages, les antilopes, le gros et le menu gibier, les oiseaux, furent ces plaines, où l'on foule constamment un sol de granit dépourvu de toute trace de végétation et de vie. Dans le désert des



Betchouanas, nous n'avons rencontré que trois hommes ! Quelle solitude ! Quelle monotonie !... C'est bien pour Dieu que nous l'avons traversé ! Nous avons chanté sa gloire, loué sa divine Mère et célébré les saints Mystères. Nous avons fait retentir le Nom du Seigneur dans ces immenses régions qui ne l'avaient jamais entendu. Bénie soit la divine Providence de m'avoir associé à ce chœur d'expiation.

Notre chasse a été nulle durant cette partie du voyage. Pendant trois semaines il fallut nous abstenir de toute viande et faire un carême de vendredi saint, *magro stretto*. Notre menu de tous les jours se composait invariablement d'une petite soupe de riz ou de millet et d'un peu de café, grâce à un tonnelet d'eau douce que nous traînions avec nous. A la longue, l'indisposition gagna plusieurs de nos confrères qui souffrirent de la dysenterie. Heureusement à Tati quatre ou cinq familles de chasseurs, *Boere-jagters*, qui demeurent là, nous prodiguèrent les marques de la plus cordiale et de la plus efficace charité. Que Dieu les récompense au centuple de tout le bien qu'ils nous ont fait !...

Nous voici donc aux Gold Fields. Plus aucune activité dans le canton : dix-neuf blancs, vingt noirs, voilà, avec cent bœufs et cinquante chiens, la population de cette ville de six maisons. Il y a quelques années, deux cents Européens travaillaient à l'extraction de l'or. Mais les eaux ont envahi les mines, et, pour les remettre à sec, il faudrait de grands capitaux. Le transport à onze cents milles de la mer nécessite aussi des moyens dispendieux.

Je n'ai pas visité l'emplacement. Pour entreprendre cette petite course, il faut s'armer contre les lions. Je la ferai quelque jour en compagnie des chasseurs Boers.

Les Champs d'or de Tati semblent avoir été découverts en

1867 par M. Carl Mauch. A peine le bruit s'en fut-il répandu, que des aventuriers de toutes les parties du monde affluèrent sur les bords du Tati pour extraire le précieux métal. Selon des renseignements qui paraissent authentiques, ces mines auraient une étendue de 85 milles de longueur sur 60 milles de largeur. Le Shasha et ses deux affluents le Tati et le Ramaquoban charrient dans leur cours des paillettes d'or, et toutes les collines qui bordent ces trois fleuves sont traversées par des veines de quartz aurifère.

Sir John Swinbourn est le propriétaire de la mine principale à Tati. Comme Sir John était directeur de la compagnie de Londres à laquelle fut cédée par Lo Bengula l'exploitation de ces riches districts, on prétendit qu'en cette qualité, il n'avait pas le droit d'acheter des lots pour son propre compte. De là un grand procès qui se débat depuis des années en Angleterre, et qui n'est pas encore terminé. Ce différend amena la ruine complète de la colonie de Tati, et une foule d'actionnaires en sont les victimes. La compagnie toutefois, pour conserver ses droits acquis, continue à payer 20 livres sterling par an au roi Lo Bengula. Pour un présent annuel de vingt livres, les Anglais ont acquis l'exploitation de toute une région aurifère!....

A la première annonce de ces nouveaux gisements, plusieurs sociétés se formèrent pour l'achat de terrains, et dès 1869, elles envoyèrent à la Banque d'Angleterre, afin d'y être évalués, de nombreux spécimens de quartz contenant de l'or. Le résultat de cet examen démontra que l'or était fort abondant. Ainsi, le spécimen n° 4 du rocher de l'Alliance fournit près de 40 onces d'or, c'est-à-dire 5 onces pour chaque tonne de quartz. Un autre specimen produisit même jusqu'à 26,8 onces d'or et 31 1/2 onces d'argent par



tonne ! Les Gold Fields paraissent donc bien certainement très riches en quartz aurifère.

Cependant, faute de fonds et de moyens de transport suffisants, toutes ces sociétés firent faillite. Maintenant le Champ d'or de Tati, où l'on foule aux pieds le précieux métal, n'est plus qu'une ruine. J'ai vu la fameuse machine à écraser le quartz, amenée à grands frais de Londres jusqu'ici : elle gît actuellement renversée dans le sable sur les bords du fleuve.

Si le pays est un jour annexé aux Colonies anglaises de l'Afrique australe, comme l'on n'en peut guère douter, l'exploitation de ces mines sera reprise et produira de brillants résultats (1).

Pendant les grandes pluies de l'été austral, la vallée du Tati et des rivières voisines est, nous dit-on, assez malsaine, et plusieurs mineurs y sont morts de la fièvre paludéenne. Avec un peu de soin, on pourrait sans doute assainir le pays et faire disparaître la malaria. D'ailleurs, il ne faut pas absolument condamner la région comme insalubre, par la raison que certains aventuriers, adonnés à toute espèce d'excès, ont perdu la santé et la vie dans ce district.

Une résidence de missionnaires à Tati me semblerait bien placée, puisqu'elle formerait un point central entre le Transvaal, la région du Haut-Zambèse et Gubuluwayo. La route qui conduit aux Cataractes Victoria part de Tati. Peut-être après quelques années, Tati, avec ses mines d'or, deviendra-t-il

(1) Sur les *Champs d'or* de Tati, voir : B<sup>on</sup> Ernouf ; *Du Weser au Zambèse*, (Paris, Charpentier, 1879), pp. 105, 160, 175 ; — John Mackenzie : *Ten years north of the Orange river*, pp. 453-458 ; — Th. M. Thomas : *Eleven years in central south Africa*. Découverte des mines d'or et histoire de la première exploitation, pp. 394-403. — N. E.

un grand centre de population comme Kimberley. Dans cette supposition, les chasseurs blancs, dont les chaumières composent le village de Tati, seraient les premiers éléments d'une chrétienté future.

Pour le moment les Champs d'or de la vallée du Tati sont redevenus la demeure des bêtes fauves. Aussi la nuit, autour de notre camp, se fait-il un vacarme effrayant. Les chacals glapissent, les hyènes poussent des cris lugubres, les loups hurlent avec fureur et parfois le lion vient mêler son terrible rugissement à ce concert sauvage. Une hyène eut même l'audace de se glisser, pendant l'obscurité de la nuit, jusque dans notre camp et de venir broyer les os délaissés près du foyer à dix pas des chariots. Il n'est pas rare non plus que des Cafres par imprudence tombent sous la dent des lions.

A cent mètres de nos tentes, on nous montra l'endroit, où, quelques jours avant notre arrivée, un malheureux indigène fut saisi et dévoré par le féroce animal.

Les habitants des Gold Fields, tous protestants, nous ont fait un accueil fraternel. Je me mêle familièrement à eux, je soigne leurs malades, je leur cause de la Hollande, de la Belgique, des colonies — de la Réforme aussi — et ils aiment à parler religion. Dieu veuille que ces bonnes dispositions portent des fruits de salut !

Lundi, 15 septembre 1879.

Je dois, à propos des Boers de Tati, entrer dans quelques détails, qui, sans aucun doute, vous intéresseront, et dont le récit, rendu public, est pour nous tous une véritable dette de reconnaissance.

Dès notre arrivée à Tati, le 17 août, M. Philips, l'agent



anglais, et les cinq familles de *Boere-jagters* nous ont fait le meilleur accueil; chaque jour ils partageaient avec nous le produit de leur chasse. Après notre carême du désert, ils nous ont procuré des gigots d'antilope et des filets de girafe, qui n'étaient pas à mépriser, surtout pour des estomacs affamés par une longue course.

Quant à moi, je n'ai pu tout d'abord jouir des substantiels cadeaux de ces braves gens. Le lundi 25 août, deux jours après le départ du P. Depelchin pour Gubuluwayo, je suis tombé malade d'une sorte de rhumatisme universel, dont je n'avais plus ressenti les atteintes depuis dix-huit ans, mais qui m'avait beaucoup et souvent tourmenté dans ma jeunesse, tandis que j'étais élève au collège de la Paix à Namur. Je suis resté près de trois semaines étendu sur ma couchette de paille sans pouvoir faire le moindre mouvement. Grâce à Dieu, je vais beaucoup mieux aujourd'hui, et, le soleil de Tati aidant, j'espère me voir entièrement rétabli dans quelques jours. C'est vraiment providentiel que cette petite maladie m'ait pris à Tati, et non pas en voyage, sur mon chariot roulant.

Les Pères et les Frères m'ont comblé de soins et de prévenances, et les blancs de Tati ont rivalisé avec eux de charité et de générosité... D'abord, au lieu de me laisser dans mon wagon, ils ont arrangé pour moi un bon lit dans la tente qui nous servait jusqu'alors de chapelle. Peu après, nous avons loué une petite maisonnette, et nous espérons avoir bientôt une demeure plus grande, une des six habitations de Tati.

Les Boers m'ont accablé de services et d'attentions : c'est à qui m'apporterait quelque chose, surtout depuis que je suis en convalescence. Ils passaient souvent des journées entières près de mon lit; ils m'écoutaient avec plaisir et

une vraie émotion, quand je leur parlais de Dieu, de Notre-Seigneur, de la très sainte Vierge Marie, de la sainte Église Romaine, notre bonne Mère, de son histoire, de ses luttes, de ses épreuves et de ses triomphes. Tant de charitables soins, je l'espère, leur vaudront des grâces de choix. Les hommes presque tous les jours m'offraient du gibier ; leurs femmes arrivaient chez nous avec des œufs de poule frais : c'est bien précieux ici un œuf!... les enfants m'apportaient des gâteaux et du lait de chèvre ; quelquefois, eux aussi, le produit de leur chasse juvénile, des tourterelles, de petits perroquets, etc., etc. Je profitai de ces visites, pour inculquer à ces braves gens et à ces enfants, les premiers principes de notre sainte religion. Nous aurions eu besoin de plusieurs exemplaires du catéchisme de Malines en flamand. On nous ferait grand plaisir, et aux Boers grand bien, en nous expédiant une petite pacotille de ces excellents abrégés.

Lorsque, couché sur mon lit de douleur, je parlais familièrement tantôt à l'un, tantôt à l'autre des principales vérités de la foi, nos *Jagters* m'écoutaient avec attention et semblaient prendre le plus grand plaisir à discuter sur les dogmes religieux. Ce sont des âmes simples et droites, pour qui le royaume de Dieu me semble bien proche. Hier, notre grand ami et notre providence à Tati, Cornélis Engelbert, me disait en me quittant : « *Och lieve heer Croonenberghs, maar al mijne familie is gereformeert! Hoe zal ik alleen katholijk worden.* — Mon cher Monsieur Croonenberghs, tous les membres de ma famille (au Transvaal) appartiennent à l'Église réformée ! Comment seul puis-je devenir catholique ? »

Hier, dimanche, 14 septembre, les vingt-un blancs de Tati ont assisté à notre grand'messe, comme le dimanche précédent. Les pères allemands ont chanté leurs plus har-



monieux cantiques et le P. Blanca, prenant la parole, a fait un beau sermon hollandais sur l'unité de l'Église.

Après l'office divin, nous avons célébré des agapes fraternelles avec les Boers. Ceux-ci paraissent tous charmés de nos cérémonies et de notre manière d'agir avec eux ; ils nous témoignent de leur côté, à l'envi, les marques de la plus cordiale amitié.

Prions beaucoup pour ces pauvres gens, afin que Dieu ouvre leurs intelligences à la vraie foi et leur donne le courage nécessaire pour confesser la vérité connue.

Tati, mardi 7 octobre 1879.

Barom. 715 à 720. — Therm. cent. 20° le matin, 39° à 4 h. après midi. — Nous sommes toujours à Tati et nous y resterons sans doute encore quelques semaines, peut-être même quelques mois.

Le dimanche 28 septembre, nous avons reçu des lettres du P. Depelchin. Il nous mande que le roi des Matabélés remet sa réponse à plus tard, empêché qu'il est maintenant par les préparatifs de son mariage avec la fille d'Umzila roi des Abagasas. Patience !... Le P. Depelchin ne sait pas encore si nous pourrons évangéliser les Matabélés et les Abagasas, ou s'il nous faudra pousser dès maintenant au delà du Zambèse. Il m'écrit de me tenir prêt, et que sous peu il aura besoin de moi. Grâce à Dieu, je suis maintenant assez bien rétabli pour aller avec joie partout où la Providence dirigera mes pas raffermiss, et pour exécuter avec courage tout ce qu'elle demandera de moi.

En arrivant à Tati, voilà sept semaines, nous avons eu soin de semer quelques légumes : oignons, échalottes, pois, fèves de marais, etc... Tout lève et croît fort bien : déjà depuis huit jours nous mangeons nos salades et nos radis.

Remarquez bien que nous obtenons cela sur un plateau desséché, où il faut puiser l'eau en creusant à 8 pieds de profondeur dans le lit de la rivière. Ah! si l'on pouvait percer quelques puits artésiens, aménager les eaux, élever des digues, construire des réservoirs, et arriver ainsi à un bon système d'irrigation, nul doute que ces plaines arides ne se couvrent bientôt d'une magnifique végétation.

Depuis que nous sommes ici, nous avons recommencé avec une nouvelle ardeur l'étude des langues africaines, négligée forcément pendant le voyage. Je vais aussi reprendre mes pinceaux que la maladie et le manque de loisir m'avait fait abandonner jusqu'à présent.

Aujourd'hui, assis à la porte de notre cabane, je viens d'achever une grillade de zèbre, suivie d'un morceau d'aile d'autruche. Ce sont des cadeaux de nos bons *jagters*, qui me traitent en enfant gâté, en ma qualité de convalescent.

A mes pieds, se jouent vingt petits, tout petits moineaux, au bec rouge et au flanc pourpré. Naïfs et francs, hardis et même quelque peu insolents, ils viennent glaner jusque sous la semelle de mes souliers les graines sèches et les miettes de notre pain de millet. A chaque instant, les petites créatures trépigment, s'agitent, reculent : elles ont peur des fourmis maçonnes qui pullulent ici. Il y a un mois, le sol était couvert d'une couche de cinq centimètres de plantes mortes et d'herbes sèches. Les sabots de nos bœufs, les pieds de nos hommes, l'air et la pluie ont hâché tous ces détritibus et l'œuvre des ouvrières souterraines a commencé. J'ai parlé précédemment des gigantesques nids qu'elles se construisent et qu'elles approvisionnent pour l'hiver.

Voyez les myriades de fourmis s'acharner à la besogne : les brins d'herbe roulent, glissent, voyagent dans tous les



sens. Devant vous, cent orifices sont large ouverts ; dans chaque trou un travailleur attend ; dix porte-faix arrivent à la fois avec dix charges de paille, et le déchargeur se multiplie pour saisir, entraîner et passer à ses voisins le lourd fardeau qui, par d'innombrables conduits, va donner au grand *ant-heap* la provision de détritrus qui fermentera, et, s'unissant à la terre fournira cette espèce de glèbe, avec laquelle les travailleuses réparent et agrandissent constamment leur étonnante cité. Un jour la grande fourmilière se trouva dérangée par le voisinage de notre installation ; les travaux extérieurs furent abandonnés, et le canal principal muré par un vrai blindage de deux décimètres de glaise durcie.

Alors toute l'activité se porta plus loin, à deux cents mètres, où un autre mamelon plus gigantesque s'élève rapidement. Là croissait un arbre qui gênait les travaux. Les ingénieurs ont des moyens à eux. Ce gros mimosa en pleine végétation est entouré d'une forte gaine de glèbe, qui l'étouffe rapidement, tandis que dans ce tube les fourmis creusent l'écorce, sucent la sève, attaquent le bois. Bientôt la place de cet arbre servira d'artère principale dans la nouvelle Babel.

A proximité d'ici, j'aperçois vers la droite les monts Moreau, siège principal des mines d'or abandonnées. Dans la plaine, je ne vois que de faibles traces de végétation. Car, excepté sur le bord des fleuves toujours pleins d'eau, comme le Limpopo, on ne trouve ailleurs aucun grand arbre. Les girafes élaguent les rameaux à 20 pieds de hauteur, les fourmis s'attaquent aux racines, les vents, le soleil, les sécheresses, les incendies, détruisent les arbrisseaux et les arbustes, anéantissent les broussailles. Tout cela éclaire constamment les forêts de l'Afrique australe. On se fait difficilement une idée de la rapidité avec laquelle l'œuvre de destruction des végétaux et des animaux s'accomplit et se précipite.

Parmi les destructeurs de la faune africaine, les moins actifs ne sont pas précisément les chasseurs blancs. Nos trois *Boere-jagters* de Tati ont abattu depuis notre arrivée dix-huit girafes, deux buffles, vingt autruches, cinquante antilopes, trois tigres, deux lions, etc. Est-il étonnant après cela que peu à peu tout gibier disparaisse des localités habitées par l'homme, et à vingt lieues à l'entour. Il y a dix ans, on tuait ici, presque sur place, le lion, l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, l'autruche, l'antilope. Aujourd'hui, il faut aller plus loin; les chasseurs galopent à dix lieues à la ronde, et souvent ils restent plusieurs jours absents: campés à la belle étoile, ils s'entourent la nuit de grands feux pour écarter les bêtes féroces.

Tati, jeudi 9 octobre 1879.

Matin: barom. 724; therm. centig. 19° 5; brouillard; — midi: barom. 720; therm. 28° 5; — soir: barom. 715; therm. 24°. — J'ai hâte de vous parler des intérêts spirituels de notre résidence de Tati: elle a essuyé bien des épreuves ces jours derniers. Je vous ai déjà laissé entrevoir les espérances que nous fondions sur nos excellents Boers. L'œuvre en effet était déjà très avancée; notre cher Cornélis Engelbert m'avait dit: « Ah! mon Père, il s'en faut de bien peu que je n'adhère complètement à la doctrine de l'Église catholique. » Ce brave homme, qui nous avait abordé en me demandant si nous croyons en Jésus-Christ, chaque jour s'attachait à nous davantage, comme un enfant au maître qu'il admire. Un autre bon père de famille, J. Oosthuysen, se défendait dans ses derniers retranchements; il m'avouait en pleurant qu'il ne pouvait plus résister à l'évidence des raisons qui lui semblaient démontrer la vérité du catholicisme.



Hélas ! une série de malheurs sont venus nous enlever, coup sur coup, avec la présence de ces braves gens, nos espérances pour l'avenir de la mission de Tati. — Voici en peu de mots ce qui est arrivé.

Il y a quinze jours, Cornélis Engelbert s'en allait en chasse, avec son beau cheval et sa bonne carabine ; son frère l'accompagnait sur le char à gibier ; son beau-frère, Oosthuysen (1), avec son fils, deux chevaux et dix Cafres faisaient aussi partie de la troupe. Ils se proposaient d'organiser une grande battue qui devait fournir à Tati des vivres pour deux mois.

Déjà, Cornélis, l'habile et fougueux Cornélis, avait abattu trois girafes ; le second jour, dans l'après-midi, il en tire une quatrième. Hélas ! après cet heureux début, un triste accident vient le frapper. Éloigné d'environ deux lieues des autres chasseurs, il avait seulement avec lui quatre serviteurs cafres. Il met la genouillère à son cheval, pour que celui-ci, en paissant, ne s'éloigne pas du groupe, et il recommande aux noirs de veiller avec soin sur sa monture. Puis il se met lui-même à dépecer les girafes, et à suspendre leurs chairs dans son chariot à provisions. Mais les Cafres, au lieu de surveiller le cheval, se mettent à manger, à rire et à caqueter : les Cafres causent toute la journée sans désemparer, et quand ils s'éveillent la nuit, aussitôt recommence leur babil. Cependant Cornélis était tout absorbé dans sa rude besogne qu'il finissait à la nuit tombante. Il crie vers les Cafres, il appelle son cheval : ni Cafres, ni cheval ne répondent ; il court, il cherche, mais en vain. Alors, il s'inquiète, il soupçonne que le pauvre animal n'ayant rien bu depuis la

(1) Mohr a rencontré le Boer Oosthuysen à la chasse dans ces mêmes parages. Voir Ernouf, *Du Weser au Zambèse*, pp. 98 et 123. — N. E.

veille, poussé par la soif, se sera égaré. Le soleil était couché et la nuit déjà bien close. Cornélis ne peut s'aventurer seul au milieu des ténèbres ; il allume un grand feu et se couche auprès : agité par la crainte, il ne ferme point l'œil, et redoute un malheur.

Le lendemain, de grand matin, il se lève et va rejoindre l'autre bande, celle d'Oosthuysen. En chemin il appelle encore : « Où est mon cheval ? où sont les Cafres ?... » Personne ne répond. — Son cheval sans doute est devenu la proie du lion !... et les perfides Cafres ont fui !... ses pressentiments n'étaient, hélas ! que trop fondés... Dans la matinée, à mille pas du campement, on découvrit la dépouille sanglante du beau coursier... — Tous les chasseurs, tristes, désolés, ramenant leurs petites provisions, s'en reviennent ensemble à Tati, où déjà les fuyards avaient rapporté la fatale nouvelle.

Depuis lors Engelbert est morne, abattu, consterné : plus de place, plus d'entrée dans son âme à la parole de l'Évangile ! Père de famille, Cornélis doit songer à sa vie, à l'existence des siens. Pour le chasseur africain, son cheval est d'ordinaire l'unique moyen d'existence ; de plus, Cornélis est boiteux : il n'a plus rien à faire, rien à gagner à Tati. Lui et sa famille doivent retourner sans délai au Marico, dans le Transvaal.

Nouveau malheur : huit jours après, le cheval d'Oosthuysen tombe mort par suite d'insolation. Ce Boer n'avait de même que sa monture comme gagne-pain et soutien de sept enfants : lui aussi doit émigrer avec toute sa famille.

Bref, avant-hier 7 octobre, quatorze bons amis viennent prendre congé de nous, les larmes aux yeux. Ce fut un moment fort pénible pour tous. Mais il fallait bien se résigner. Ces braves gens, protestants sincères et de bonne foi,



emportent avec eux la semence de la vérité, que le Seigneur fera sans doute lever et fructifier à l'heure destinée par lui. *O altitudo!*... O profondeur des desseins de Dieu sur les âmes! — Je suis assuré que ces Boers de Tati, partout où ils iront, conserveront un bon souvenir de nos rapports avec eux; ils seront nos défenseurs auprès de leurs coreligionnaires, et qui sait si un jour nous n'aurons pas nous-mêmes le bonheur de les recevoir, sur quelque point de l'Afrique australe, dans le giron de l'Église catholique.

Tati, vendredi 10 octobre 1879.

Fête de saint François de Borgia. — Therm. c. 22°. Barom. 719 à 8 h. du matin. — Aujourd'hui, sous la protection du grand saint dont nous célébrons la fête, nous changeons de résidence à Tati même. Nous quittons la petite maisonnette que nous occupions depuis un mois sur la rive droite du Tati, pour nous installer sur la rive gauche, dans une assez bonne chaumière. Cette ferme que nous louons est située au milieu du village, dans lequel on compte une demi-douzaine d'habitations outre les espèces de chenils dont se contentent les Cafres. On nous a offert de nous vendre cette maison pour douze livres sterling; mais nos moyens ne nous permettent pas d'en faire l'acquisition.

Pour inaugurer notre nouvelle demeure nous dégustons des œufs d'autruche. Battus et mélangés avec de la farine de millet, de manière à former une pâte légère, au moyen de nos vieux fers apportés d'Europe, nous en faisons... d'excellentes gauffres. Des gauffres aux œufs d'autruche!... Voilà une singulière idée, n'est-ce pas?... Ce que c'est que de vivre dans le pays des autruches!

Depuis le départ de nos généreux amis, Cornélis et Oosthuisen, nous devons beaucoup réduire nos repas et notre nour-

riture. Ici, à la vérité, ni la fatigue, ni les inquiétudes continues du voyage. Mais nous vivons comme nous pouvons, au jour le jour, nous rappelant quelquefois la terrible course de Shoshong à Tati, à travers le désert des Betchouanas. C'est en Afrique surtout qu'il faut s'habituer à mettre en pratique la maxime de saint Paul : *Scio... et abundare et penuriam pati* (1).

Ainsi, à Lichtenburg et au delà, nous pouvions acheter jusqu'à cinq antilopes pour vingt-trois amorces de fusil ou quelques charges de poudre. Sur les bords du Marico et du Limpopo, nous avons pu nous suffire abondamment par le produit de notre chasse : perdrix, pintades, canards sauvages, cailles nombreuses, comme au désert du Sinäi, etc... A partir de Shoshong, nous avons commencé à jeûner : pas de viande, plus de moutons à acheter, plus de gibier à tirer, presque pas de pain, ni légumes, ni froment, guère d'eau, un léger café ou thé : c'était assez dur, il faut l'avouer ; mais on ne se plaignait pas, au contraire, on était heureux de souffrir quelque chose pour le salut de ces pauvres Cafres, pour lesquels Notre-Seigneur a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang ; et l'on essayait, à l'exemple de l'Apôtre, de s'habituer au dénuement et aux privations aussi bien qu'à l'abondance et au confort : *Scio abundare et penuriam pati*.

A Tati, pendant un mois, rien ne nous a manqué. Les Boers nous apportaient à l'envi côtelettes de girafe, œufs d'autruche, filets de zèbre, hanches d'antilope, longes de buffle, paons sauvages, etc. Puis sont revenues de nouveau les abstinences et les épreuves. Sous peu de jours probablement, le P. Depelchin nous amènera de Gubuluwayo des vivres et des

(1) *Philip.* 4, 12 : Je sais .. et vivre dans l'abondance et supporter les privations.



provisions. Ces alternatives nous apprennent à supporter d'un cœur égal la bonne et la mauvaise fortune :

*Æquam memento rebus in arduis  
Servare mentem, non secus in bonis  
Ab insolenti temperatam  
Lætitia, moriture Delli (1).*

Nous répétons quelquefois cette belle strophe du poète latin, mais nous redisons bien plus souvent, avec Job, le chantre inspiré de l'épreuve et du malheur : *Dominus dedit, Dominus abstulit :... Sit nomen Domini benedictum (2).*

Notre nouvelle habitation à Tati, entourée de sa véranda, espèce de galerie couverte, formée par le prolongement du toit qui repose sur des pieux, n'a pas encore trop mauvaise apparence; rien cependant n'est primitif comme sa construction et son ameublement. Du chaume de millet pour toit, de la terre glaise pour murs, des fenêtres en papier ou en étoffe ; pas de cheminée, pas de lits, pas de chaises ! Des bancs sciés d'un tronc d'arbre, des caisses renversées, servant d'armoires, de buffets, de pupîtres et de tables.... Notre quinquet, une boîte à sardines (de Lorient) martelée, disposée en forme de lampe antique, suspendue à un clou ; un fil d'étoupe pour mèche ! Pas d'huile!... Un peu de graisse d'animal, reste de notre cuisine, alimente la combustion. Voilà le splendide carcel que le F. Hedley nous a fabriqué à la sueur de son front. Vous le voyez :

(1) Horatius. *Carm.* l. II, *carm.* 3.

Dans les adversités que le Sort nous envoie,  
Maintiens ton âme égale et veille à l'aguerrir :  
Heureux, préserve-la d'une insolente joie,  
Et songe, ô Delli, qu'il te faudra mourir.

(2) *Job.* c. I. v. 21. Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris :... Que le nom du Seigneur soit béni.

*Labor omnia vincit**Improbis, et duris urgens in rebus egestas* (1).

Un autre fait encore vous donnera une idée de nos embarras financiers. Je vous écris du Pays de l'or, *Tracto de ouro* des anciens Portugais, récents Gold Fields des Anglais. Eh bien! Tati est aujourd'hui tellement dépourvu de ce précieux métal, que hier, 22 octobre, nos bouviers cafres, faisant mine de nous quitter et réclamant leur argent, c'est à peine si nous avons pu, en rassemblant et réalisant tous les objets échangeables chez les quatre blancs de Tati, réunir la modeste somme de huit livres sterling que nous devons payer à nos serviteurs noirs.

Tati, dimanche 26 octobre 1879.

Therm. c. 10° à 8 h. du mat., 38° à 3 h. apr. m.; barom. 715, le 24 octobre; — le 26, therm. 26°, barom. 722. — Altitude de Tati, 1.024 mètres au-dessus du niveau de la mer. — Vendredi dernier, pendant que nous déjeûnons et que nous nous entretenons ensemble de nos craintes et de nos espérances, voici que tout à coup le R. P. Depelchin vient nous surprendre et tomber au milieu de nous comme une bombe. Dans son chariot il nous amène de Gubuluwayo tout ce que l'Afrique produit en cette saison, courges excellentes, noix, légumes, poulets... et par-dessus tout le bon frère De Sadeleer. Le wagon est suivi de trente moutons et boucs. Cela va nous ravitailler pour longtemps. Le P. Law est resté à Gubuluwayo, pour entretenir Lo Bengula dans ses bonnes dispositions à notre égard. Le roi des Matabélés veut bien nous accueillir dans ses états et nous permet de résider dans sa capitale.

(1) Virg. *Georg.* I, 145 : Tout cède au travail opiniâtre sous la dure étreinte de la nécessité.



Le P. Depelchin vous racontera sans doute en détail son séjour chez Lo Bengula, l'issue de ses négociations avec le prince, le concours des blancs et les dispositions des noirs, ses projets à venir, etc., etc. Il vient de décider que le F. Hedley, le F. Nigg et moi, nous l'accompagnerons dans quelques jours à Gubuluwayo. Le roi, paraît-il, a besoin d'artistes et de bons ouvriers pour aménager sa maison, ses chariots, ses armes, etc. Je suis tout heureux du choix que notre père Supérieur a fait de moi pour le suivre au cœur du pays des Matabélés, et, s'il le faut, jusqu'au centre de l'Afrique au delà du Zambèse : ma santé maintenant est raffermie et rien ne s'oppose à cette expédition... A la garde de Dieu!

Aujourd'hui soir, 26 octobre, le P. Terörde et le F. De Vylder partiront en chariot pour le Transvaal et Kimberley, afin d'y aller chercher les provisions nécessaires et ramener les nombreux colis et ballots que nous avons dû laisser aux Champs de Diamants. Le P. Blanca, le P. Fuchs, le F. De Sadeleer et un vieux frère italien, le F. Paravicini, resteront seuls à Tati, pour garder la maison; celle-ci devenue comme notre entrepôt et un point central, facilitera nos communications avec l'intérieur.

Nos bienfaiteurs, les blancs de Tati, sont tout désolés du départ des missionnaires. M. Philips, l'agent anglais, un de mes bons amis, qui passait des journées entières près de mon lit, et qui est grand magistrat, *high sheriff*, *post master*, lord-maire et propriétaire unique de Tati, M. Philips témoigne particulièrement son vif regret. En reconnaissance et pour le consoler, je lui ai promis deux aquarelles : d'abord j'ai peint son portrait en miniature, ensuite j'ai dessiné son vieux bouc *Billy*, connu de tous les voyageurs et célèbre

du Zambèse à la Colonie. — Ce bon Monsieur, enchanté de mon cadeau, m'a fait promettre de lui écrire par chaque poste. Priez pour ce brave homme : que Dieu le récompense au centuple de tout ce qu'il a fait pour nous !

J'ai commencé, sur le désir de Lo Bengula, deux autres portraits, celui de Sir Bartle Frere, le haut-commissaire anglais, et celui du P. Depelchin, d'après des photographies que nous avons avec nous. — A Gubuluwayo, je devrai décorer la tente et le chariot du roi, puis j'aurai très probablement à peindre le portrait de Lo Bengula lui-même.

A Gubuluwayo on peut vivre à l'européenne, à ce qu'il paraît. Le P. Law est logé chez M. Martin, marchand anglais protestant, qui nous est des plus favorables, ainsi que M. James Fairbairn, à qui nous étions recommandés.

Le Boer Grant nous y abandonne un terrain du consentement du roi. D'un autre côté, un marchand juif établi à Gubuluwayo tâche d'obtenir de Lo Bengula que nous puissions acheter la maison en fer que cet enfant d'Israël a fait amener de Londres, toute construite.

Vous le voyez, tout s'annonce bien : nous partons demain, lundi, pour la capitale des Matabélés. Le R. P. Depelchin a l'intention d'établir à Tati, sous la direction du P. Blanca, un orphelinat pour les petits Matabélés.

Maintenant un mot, en finissant, de nos besoins. Ceux qui viendront nous rejoindre devraient prendre avec eux pour leur voyage d'Afrique, et pour notre entretien à tous, une grande quantité de viandes desséchées, Liebig, lait et légumes comprimés, stockfisch, harengs saurs, boîtes de sardines, etc., etc., bref tout ce qui peut se conserver facilement, tout ce qui, sous un petit volume, offre une assez grande quantité de substance nutritive. Rien de plus pré-



cieux dans les immenses déserts, loin de toute habitation et de toute culture. — Il ne faut pas l'oublier : pendant les courses que nous entreprendrons vers l'intérieur, nous n'aurons à manger que ce que nous apporterons avec nous. Cela vous explique comment les explorateurs des Grands Lacs sont forcés d'engager des centaines de nègres chargés des bagages. N'ayant pas le moyen de payer des porteurs, nous devons faire comme nous pourrons (1).

Les nouveaux missionnaires feront bien aussi de nous apporter des instruments de musique dans le genre des orgues de Barbarie ; mais que ces boîtes à musique soient solidement fabriquées, pas trop grandes et parfaitement emballées pour un si long et si difficile voyage. Il serait encore utile de nous envoyer certaines curiosités que l'on trouve dans nos bazars et foires de Leipzig, comme kaléidoscopes, jouets d'enfants, boîtes à surprise, instruments de physique amusante, etc. Tout cela nous servira, vous aurez peine à le croire, pour faire des présents aux hommes influents des différentes tribus. Car, on ne peut trop le redire, ces bons sauvages ne sont que des enfants, de grands enfants, mais des enfants terribles. Le R. P. Depelchin vous apprendra des choses curieuses sur son séjour chez les Matabélés. J'espère bientôt vous donner mes propres impressions sur Lo Bengula et ses Matabélés. — Adieu, je me recommande au souvenir et aux prières de tous nos amis de Belgique.

(1) M. Carl Mauch, en parcourant le pays de Matabélés, eut également beaucoup à souffrir de la faim. Voir le récit abrégé de ses voyages dans les *Ergänzungheften* aux *Mittheilungen* de Peterman. n. 37. *Carl Mauch's Reisen im Innern von süd Afrika* p. 27. *Reise nach Inyati* 1868. *Kampf mit dem Hunger*. — Gotha 1874. — N. E.



## VIII.

### NOTICE SUR LES MATABÉLÉS.

LETTRE DU P. DEPELCHIN.

Gubuluwayo, 5 septembre 1879.

Avant de vous raconter la réception faite aux missionnaires par Lo Bengula, il ne sera pas sans intérêt de résumer en un court aperçu l'histoire de la tribu des Matabélés, avec lesquels dès maintenant nous entrons en relation, et qui semblent disposés à recevoir la semence de l'Évangile.

Les Matabélés appartiennent à la grande famille des Cafres-Zoulous (1).

(1) Dans les idiomes qui se rapportent au cafre zoulou les particules *aba* (*ba*, *bé*) et *ama* (*ma*, *mé*) préposées aux noms, marquent le pluriel. Ainsi d'après le R<sup>d</sup> Thomas (*Eleven years etc.*, ch. XII, pp. 194, ss.), en *isindebele*, dialecte des Matabélés, on a : *Inkosi*, roi, plur. *amakosi* ; *inkosigazi*, reine, pl. *amakosigazi* ; *ihlosi*, esprit, pl. *amahlosi* ; *umuntu*, personne (homme), pl. *abantu* ; *umfundisi*, instructeur, pl. *abafundisi* ; *umfana*, garçon, pl. *abafana* ; *umtagati*, sorcier et magicien, pl. *abatagati* ; *iholi*, esclave, tributaire, pl. *amaholi* (nom d'une tribu qui habite sur les bords de la Sabi) ; *idube*, zèbre, pl. *amadube* ; *ifugudu*, sorte de pigeon, pl. *amafugudu* ; *ikundwana*, espèce de rat, pl. *amagundwana* ; *izwi*, mot, parole, pl. *amazwi* ; *insimo*, jardin, pl. *amasimo* ; *omuhle*, beau, pl. *abahle* ; *elihle*, bon, pl. *amahle* ; *Amatye Amhlope*, les Rochers Blancs, kraal royal de Lo Bengula ; les Monts *Amadobo* ou *Matoppo* au centre du pays des Matabélés, les Monts *Amalungwana* au sud, et *Amaswina* au



Avant de s'établir sur les bords du Zambèse, ils habitaient la région comprise entre la chaîne de montagnes du Drakenberg et l'Océan Indien, c'est-à-dire le Natal actuel ; ils formaient une tribu indépendante, ayant son gouvernement propre avec une famille royale à l'instar des autres tribus cafres. Ils faisaient partie du groupe de ces peuplades connues sous les noms d'Abashwitis, Abagasas, Amazizis, Amathlubis, Zoulous propres, et autres.

Vers l'an 1810, les Abashwitis firent la guerre aux Matabélés, tuèrent le roi Matchoban, et subjuguèrent ensuite la tribu avec son nouveau prince Mosilikatsi, fils de Matchoban.

A cette époque régnait sur la puissante nation des Cafres-Zoulous le fameux conquérant Tchaka. Celui-ci, à son tour, attaque les Abashwitis. Les ayant vaincus, il met à mort leur chef, et, selon son habitude, il annexe à son empire les deux peuplades conquises. Cependant Mosilikatsi nourrissait dans son âme des sentiments de vengeance contre les destructeurs de sa tribu et les assassins de son père. Dans

sud-est et à l'est. — Rapprochons aussi certains noms de peuplades. Les *Amandebele* (sg. *Ilindebele*) de Thomas sont les Tébélés de Livingstone et les Matabélés de Mackenzie. Thomas cite diverses tribus qui habitent le pays des Matabélés : sur le Sabi, les Amaswina ou Amaholi et les Amatonga, ensuite les Abagwomzila et les Abagwolangapuma ainsi appelés des noms de leurs chefs (p. 80). — On reconnaît sans peine dans ces dernières les Umzilas, c'est-à-dire les Abagasas de nos missionnaires. — Vers le sud et l'ouest se trouvent les Amakalanga (sans doute les Makalakas), les Amazulu et les Abayeye (pp. 154 et 166). Ajoutons encore quelques autres dénominations. Les Kololos, les Kalakas, les Tokas, les Tongas, les Tchlapis, les Rotsés, les Timbas, les Soutos s'appellent également Makololos, Makalakas, Batokas, Batongas, Matchlapis ou Batlapis, Barotsés ou Marotsés, Matimbas, Basoutos (nommés aussi Betchouanas). De même les Mambaris, les Mashonas, les Bamangwatos, les Amazizis, les Barolongs, les Bakatlas, les Makwasis, les Abashwitis, les Abagasas, les Amathlubis, etc., etc. — N. E.

son impuissance, il dut dissimuler et attendre une occasion favorable. Cette occasion se présenta bientôt. Tchaka, frappé des qualités supérieures du jeune prince, de son courage martial et de son habileté à manier les armes, le place à la tête des deux territoires nouvellement soumis.

Mosilikatsi devint bientôt un capitaine distingué, et, par le succès de ses armes et son habile politique, il s'attacha tellement les deux tribus qu'elles ne firent bientôt plus qu'un seul peuple. Il cimentait cette union en épousant les deux filles de l'ancien chef des Abashwitis. De la fille aînée il eut un fils nommé Kuruman, et de la plus jeune un autre fils, Lo Bengula, qui sera plus tard un roi fameux.

Après de nombreux et brillants succès remportés sur les tribus voisines, Mosilikatsi résolut de se rendre indépendant de Tchaka, son suzerain. Vers l'an 1827, revenu d'une excursion où il avait capturé beaucoup de bétail, il garda tout le butin, qui de droit appartenait au roi. Tchaka, irrité de cet acte d'insubordination, résolut de châtier le capitaine ambitieux et rebelle. Ne se croyant pas assez fort pour résister au terrible Tchaka, Mosilikatsi rassemble les deux tribus et abandonne la contrée avec tout son peuple. Au moment où il passait la chaîne de montagnes du Drakenberg, atteint par l'armée de Tchaka, très supérieure en nombre, il ne put échapper à la destruction complète qu'en abandonnant presque tout son bétail à l'ennemi. Cet échec mit en fureur les Matabélés, qui, au moment où Mosilikatsi passait les troupes en revue, demandèrent avec enthousiasme de retourner à la poursuite de l'ennemi et de reprendre leurs troupeaux. Mosilikatsi, en capitaine prudent, modère d'abord leur ardeur; il commande à ses officiers de tuer les bœufs qui restaient et de bien nourrir les soldats.



Le troisième jour, il leur permet de marcher contre l'armée des Zoulous avec ordre de suivre successivement les traces des compagnies qui avaient quitté la grande route et s'étaient dirigées à gauche. Le bétail capturé devait être aussitôt renvoyé au camp sous une petite escorte. Le général leur traçait ce plan, parce que, d'après la coutume des Zoulous, les différents chefs subalternes envoyaient immédiatement chez eux la portion du butin qui leur revenait, tandis que le gros de l'armée se rendait au kraal du roi pour lui annoncer la victoire et lui faire hommage.

Cette tactique réussit au gré du capitaine : l'armée de Mosilikatsi défit les détachements séparés des soldats de Tchaka, reprit le bétail, et, après cinq jours de marches rapides et de nombreux combats, les derniers régiments, chantant leurs exploits, rentraient au camp des Matabélés.

Avant le coucher du soleil, Mosilikatsi passe toute l'armée en revue, et les rochers du Drakenberg répètent au loin le chant guerrier qui rappelait ce beau fait d'armes : *Nantzi indaba ! Indaba iemkonto !...* Voici la nouvelle ! La nouvelle de l'asségaie !... Grand surtout fut l'enthousiasme des soldats lorsque Mosilikatsi, dans son discours, leur dit qu'ils deviendraient un grand peuple. Dès ce moment, prenant le titre de roi, il décréta que *Nantzi indaba*, Voici la nouvelle ! serait désormais le chant national, et que le régiment qui le premier entonna ce cri de victoire en sa présence, porterait le nom de *Swangindaba*, Rapporteur de la nouvelle. Qu'en outre, l'hymne *Nantzi indaba* ne pourrait être chanté que dans les fêtes nationales, au lever du soleil.

Après avoir récupéré ses troupeaux, Mosilikatsi entra dans le pays des Basutos ; ayant obtenu quelques avantages dans différentes rencontres, il résolut d'attaquer le chef de la

tribu, Moshesh, dans son fort de *Thaba Bosigo*, la Montagne Noire. Mais là il échoua complètement. Les Basutos, pour repousser l'attaque, se contentèrent de rouler du haut des remparts des quartiers de rochers qui, descendant avec impétuosité sur les bataillons ennemis, en faisaient un horrible massacre. Après deux assauts meurtriers, Mosilikatsi dut renoncer à son projet (1).

A peine les assaillants s'étaient retirés, Moshesh leur envoya un troupeau de bœufs, supposant, leur disait-il, que l'entreprise des Matabélés ne pouvait avoir d'autre cause que la faim; et il ajouta ce mot remarquable : « Dites à votre maître que je ne lui en veux pas ; et pour preuve, je lui envoie des provisions. » C'est ainsi qu'un prince païen se vengeait. Ce même Moshesh, le chef de la « Montagne Noire », quelques années après, dit à M<sup>gr</sup> Allard, préfet apostolique de Natal, qui lui avait demandé un terrain pour fonder un couvent et commencer une mission parmi les Basutos : « Je vous donne ce terrain que j'ai choisi moi-même — et il vint le montrer du doigt : — c'est le meilleur terrain de la contrée. Je vous le donne et vous l'appellerez *Matsi wa ma Jesu*, village de la Mère de Jésus » (2).

Au sortir du pays des Basutos, Mosilikatsi continue sa marche à travers le Transvaal; il subjugué en passant plusieurs tribus de Betchouanas, et s'établit enfin avec son peuple sur les rives du Marico, un des affluents du Limpopo.

Les Boers du Transvaal, redoutant le voisinage de Mosilikatsi, dont la puissance croissait toujours, s'allièrent aux Zoulous et forcèrent les Matabélés à quitter le pays. Harcelé par tant d'ennemis à la fois, le prince, contraint de céder,

(1) Cf. Trollope, *South-Africa*. Les Basutos, v. II, pp. 281-289; Moshesh, p. 283. — N. E.

(2) Cf. *Annales de la Propagation de la foi*, t. xxxix, p. 460. — N. E.



se retira non sans combattre comme un héros. En diverses rencontres, ses soldats chargèrent les Zoulous avec tant d'acharnement et d'impétuosité que plus d'une fois dans le choc on vit deux guerriers se transpercer mutuellement de leurs asségaies, et tomber morts cloués l'un à l'autre sur le champ de bataille.

En quittant les rives du Marico, Mosilikatsi suivit quelque temps le Limpopo, puis, reprenant de nouveau sa marche vers le nord, il vainquit les Makalakas, et soumit à son sceptre d'autres tribus aborigènes ; enfin il étendit son empire depuis le fleuve Limpopo jusqu'aux rives du Zambèse. C'est ainsi qu'en 1834 se trouva fondé le Royaume des Matabélés, tel qu'il existe encore aujourd'hui.

Non content d'avoir établi son empire sur toutes les populations dispersées entre le Limpopo ou Rivière des crocodiles et le Zambèse, Mosilikatsi voulut pousser ses conquêtes au delà de ce dernier fleuve.

A la tête d'une armée nombreuse, il quitte sa résidence royale et s'avance jusque sur la rive droite du Zambèse. Mais comment transporter toute une armée de l'autre côté d'un fleuve qui roule ses flots impétueux sur un lit de plusieurs milles de largeur ? Mosilikatsi, dans une entrevue qu'il eut avec Wanki, chef d'une tribu transriveraine, tâcha, par de riches présents et d'éblouissantes promesses de s'assurer son concours. Wanki, africain rusé, accepta les présents et feignit d'être entièrement dévoué au service du redoutable conquérant. Il fut décidé qu'avec les barques de sa tribu il ferait passer l'armée au delà du fleuve. Seulement, Wanki recommandait la prudence : afin d'attaquer l'ennemi par surprise, il était d'avis que, la veille de l'invasion, les troupes fussent débarquées dans une île au milieu du fleuve,

d'où le matin avant l'aurore elles seraient amenées rapidement sur l'autre rive.

Ce plan parut sagement combiné. Le soir donc, la flotille de Wanki dépose le confiant Mosilikatsi et une bonne partie de l'armée dans la petite île, comme on était convenu. Puis, au lieu d'aller prendre les troupes demeurées sur le bord du fleuve, le rusé capitaine disparaît, laissant Mosilikatsi et les Matabélés prisonniers dans l'île.

Après quelques semaines d'attente, les régiments restés sur le rivage s'en retournent à Gubuluwayo, annonçant la défaite et la mort du roi. Cependant celui-ci n'était pas mort. Abandonné dans son île et sans ressources, il endura de terribles privations et de cruelles souffrances; enfin il se décide à repasser le fleuve à la nage. La traversée fut un vrai désastre : la plupart des soldats, emportés par l'impétuosité du courant, périrent noyés ou dévorés par les crocodiles.

Profondément humilié, Mosilikatsi, avec les débris de son armée, rentre dans sa capitale, où, pour comble d'infortune, il trouve Kuruman son fils en possession du trône. Les officiers, croyant ou feignant de croire que Mosilikatsi s'était noyé dans les eaux du Zambèze, avaient élevé le prince héritier sur le pavois et l'avaient proclamé roi des Matabélés. A son arrivée, le vieux roi, instruit de ces manœuvres, entra en fureur; il relégua Kuruman chez les Swangindabas sous la garde de son fidèle capitaine Umbigo, chef de cette tribu, et fit mettre à mort les indunas qui avaient pris part à l'usurpation. L'endroit où ce massacre eut lieu se nomme aujourd'hui *Intaba Yesinduna*, la montagne des capitaines (1).

Mosilikatsi mourut en 1868. Malgré certains actes de tyrannie et de cruauté qui ont souillé son règne, on ne peut

(1) Le récit de M. Thomas est un peu différent. Cf. *op. c.* p. 159. — N. E.



s'empêcher de reconnaître dans ce chef de sauvages les qualités d'un grand caractère et d'un homme éminent. Mosilikatsi fut un vaillant guerrier, un habile capitaine, un prince intelligent et le fondateur d'un grand royaume.

A sa mort, les principaux indunas envoyèrent à Kuruman, l'héritier légitime, des courriers chargés de lui porter cette nouvelle, et de l'inviter à venir prendre possession du trône et du gouvernement. Mais on ne trouva plus Kuruman, dont la disparition demeura quelque temps un mystère. Enfin, après de longues et vaines recherches, Umcombata, frère de Mosilikatsi et régent du royaume, se présente aux chefs assemblés et leur déclare que Kuruman a subi la mort par ordre du roi, et il en donne l'explication suivante : La mère de Kuruman s'était vantée que son fils remonterait bientôt sur le trône. La conduite de Kuruman avait en même temps quelque chose de si étrange que le roi se persuada facilement qu'une conspiration s'ourdissait dans l'ombre contre sa personne et que sa vie était en danger. Ces soupçons suffirent pour lui faire condamner son fils à mort ; il ordonne à Umcombata d'exécuter ses ordres. En conséquence, Umcombata envoie l'esclave Uhabé chez Umbigo, chef de la tribu où se trouvait Kuruman, et fait dire à celui-ci que le roi, son père, voulait le voir. A la réception du message, Kuruman, qui ne soupçonnait rien de la sentence fatale, s'empresse d'obéir aux ordres du roi et de suivre Uhabé. Pendant qu'ils cheminaient ensemble traversant une forêt, l'esclave saisit tout à coup l'infortuné Kuruman, et de ses deux mains vigoureuses il essaie de l'étrangler, selon les instructions qu'il avait reçues. Kuruman était un prince de sang royal : on ne pouvait ni le poignarder, ni le percer d'une asségaie, ni l'assommer avec la kerrie, ni le tuer au moyen d'aucun instrument, qui eût pu défigurer la beauté de son

corps. N'ayant pu réussir à le terrasser, Uhabé se vit dans la nécessité de lui asséner sur la tête un coup de massue ; puis, ayant achevé de l'étouffer, il l'attache à un arbre, la tête tournée vers l'Orient. Au moment où l'esclave se trouvait à trois pas du côté de l'est, le soleil projette son ombre sur le corps de la victime. Effrayant présage ! Dans cette position, Uhabé doit rester immobile les yeux fixés sur le cadavre jusqu'à ce que le soleil atteigne le méridien. Se portant alors à l'ouest, il se tient à la même distance et dans la même attitude, jusqu'à ce que son ombre touche encore une fois le corps de la victime. De retour dans la capitale, Uhabé accompagna son maître chez le roi et lui rendit compte de ce qui s'était passé (1).

A la suite de cette révélation, l'esclave dut comparaître devant l'assemblée des chefs comme témoin, ainsi que les compagnons du jeune prince, qui à sa mort avaient dû prendre le deuil. Les dépositions entendues, les indunas furent convaincus du meurtre de Kuruman et prièrent Lo Bengula, second fils de Mosilikatsi, d'accepter la couronne. Lo Bengula qui, depuis le décès de son père, s'était retiré de la vie publique, répondit à l'assemblée : « Puisque vous êtes assurés que mon frère Kuruman n'est plus, je ne puis résister à vos instances. Le commandement suprême m'appartient par droit de succession et par votre libre choix : je l'accepte. »

La question de succession étant réglée, le lundi, 24 janvier 1870, à Umhlahlanhléla ou Thlathlanhléla, la capitale, eut lieu la cérémonie du couronnement (2).

(1) Sur la mort de Kuruman, cf. Thomas, *Eleven years etc*, p. 227. — N. E.

(2) Élection et couronnement de Lo Bengula, cf. Thomas, *Eleven years etc.*, pp. 229-243. — N. E.



Au centre de la ville, s'étend une vaste place circulaire, dont le rayon peut avoir un quart de kilomètre. Dans cette enceinte était rangée l'armée entière de Lo Bengula ; elle comptait 10.000 hommes, guerriers à l'air martial, dans leur bizarre accoutrement : la tête couverte d'énormes shakos noirs garnis de plumes d'autruche et le front orné d'étroites bandes de peau, ils portaient sur les épaules un petit manteau fait de plumes noires ; aux bras et aux jambes, des queues d'animaux divers ; autour des reins une ceinture bigarrée de blanc et de noir. Pour la circonstance, ils étaient armés seulement d'asségaies-poignards, et de larges boucliers de peau de bœuf, — boucliers noirs, blancs, rouges ou bariolés, d'après les couleurs du régiment.

Au moment convenu, le roi, monté sur un cheval richement caparaçonné, fit son entrée dans l'enceinte circulaire. Il était entouré de quarante madjokas ou jeunes soldats qui composent la garde royale. A leur suite, on remarquait huit ou dix cavaliers européens. Dès que le prince paraît, toute l'armée entonne avec enthousiasme un chant guerrier accompagné du battement des asségaies contre les boucliers et du piétinement des soldats qui frappent le sol en cadence.... De temps en temps, sur un ordre donné, un guerrier d'une bravoure reconnue, s'élançant dans l'arène, exécutait devant Lo Bengula les différentes évolutions d'un combat simulé : il s'approchait de l'ennemi en silence et d'un pas mesuré, se retirait, s'avancait,... puis tout à coup, chargeant avec fureur, il en venait aux mains avec ses adversaires. Suivait la scène du carnage où chaque victime, tuée dans un combat précédent, était représentée par un vigoureux coup de lance frappé avec adresse et suivi d'un mouvement de l'arme qui remontait dans les airs en s'agitant.

Après de nombreuses manœuvres, entremêlées de chants

et d'éloges pompeux en l'honneur de Lo Bengula, commence l'immolation de plusieurs centaines de bœufs. Chaque tribu avait fourni son contingent; le roi en personne préside au choix des victimes et à l'oblation. Les taureaux noirs, frappés les premiers, sont offerts aux mânes du roi défunt; ensuite au Grand-Esprit, à Morimo, les bœufs tachetés de blanc et de noir; enfin, pour des intentions diverses, la masse du troupeau. En désignant le bœuf, le prince adresse quelques mots; puis le sacrificateur, avec une certaine élégance, enfonce l'asségaie sous l'omoplate; et l'animal atteint au cœur, tombe sur l'arène en mugissant. Quelle scène que toutes ces victimes ensanglantées, se débattant contre la mort au milieu de l'enceinte, tandis que les autres bœufs, excités par la vue et l'odeur du sang, bondissent avec fureur pour s'échapper des mains de leurs gardiens!... La place fut bientôt tellement encombrée, que le roi ordonna d'immoler hors de l'enceinte ce qui restait du troupeau. Enfin, pour terminer la fête, le nouveau monarque fit distribuer le lendemain dans un grand festin les viandes du sacrifice à tous ses sujets sans distinction.

A peine couronné roi des Matabélés, Lo Bengula eut à châtier la tribu des Swangindabas et son chef Umbigo, l'un des capitaines les plus fidèles et les plus distingués de Mosilikatsi. Cette seule tribu n'avait pas voulu assister à la fête du couronnement. Umbigo prétendait que Kuruman, l'héritier légitime placé longtemps sous sa protection, était encore en vie. Ne voulant pas reconnaître l'autorité de Lo Bengula, il se prépare à la lutte, et commence à fortifier son kraal ou l'enceinte de sa résidence. A cette nouvelle, le roi part à cheval accompagné de quelques gardes seulement, persuadé que sa seule présence suffira pour gagner la tribu et forcer Umbigo à se soumettre.



Arrivé près du kraal, Lo Bengula appelle lui-même Umbigo ; il lui ordonne de sortir et de se présenter devant son roi. Umbigo répond qu'il ne le reconnaît point pour son roi, et que loin de se soumettre, il est bien déterminé à opposer la force à la force.

Indigné de ce langage insultant et de cet acte de révolte, Lo Bengula prend aussitôt sa carabine et décharge deux coups de feu dans le camp des rebelles. Ce fut le signal du combat. Quelques troupes, ayant suivi le roi de près, l'avaient rejoint ; elles livrèrent un premier assaut qui fut repoussé. Lo Bengula, retiré sur la hauteur voisine, dirigeait l'attaque. Un second assaut échoue de même ; alors Maswi, capitaine de Thlathlanthléla s'écrie : « Voyez comme nos frères meurent courageusement pour leur roi ! » Saisissant une torche enflammée, il s'élançe à la tête de quelques braves, pénètre dans le kraal et met le feu aux cabanes. Ce coup d'audace décida la victoire. Les soldats de Lo Bengula envahirent la forteresse, mirent tout à feu et à sang et exterminèrent en quelque sorte la tribu.

Ainsi périt Swangindaba, « rapporteur de la nouvelle », cette tribu fameuse, dont le régiment, pendant la guerre avec Tchaka, avait remporté de si glorieux triomphes, et qui avait contribué, plus que tout autre, à la fondation du royaume des Matabélés.

Lo Bengula continue à gouverner son peuple d'une main ferme, et quoique adonné, comme tous les chefs indigènes, à des pratiques superstitieuses qui entraînent souvent dans de grands écarts, il s'est acquis un renom de justice et de générosité dans l'administration des affaires. De plus, il a toujours montré beaucoup de bienveillance à l'égard des Européens (1).

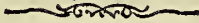
(1) Voir plus haut, p. 14. — N. E.

Voilà quelques détails historiques sur les Matabélés, détails empruntés en grande partie à un article publié par l'*Eastern Star* de Grahamstown (1); pendant mon séjour dans cette ville. Je les crois de nature à intéresser tous ceux qui aiment à suivre le progrès de la civilisation chrétienne au sein des tribus africaines (2).

Parvenu aujourd'hui dans le pays des Matabélés, j'espère pouvoir bientôt vous donner des renseignements plus complets sur les mœurs et les coutumes de ces peuples. Puissé-je vous annoncer en même temps que Lo Bengula et ses sujets ne refusent pas d'accueillir la parole de l'Évangile, et qu'ils sont disposés à entrer dans le bercail du divin Pasteur des âmes ! Pour cela nous nous recommandons, nous et notre mission, aux prières de tous les catholiques d'Europe.

(1) N<sup>o</sup> du 4 février 1879.

(2) Sur Mosilikatsi, Lo Bengula et les Matabélés : climat, faune et flore de la contrée ; caractère du peuple, langue, gouvernement, lois, superstitions... voir Thomas, *Eleven years in central south Africa*, ch. iv-xviii, pp. 51-306 ; — John Mackenzie, *Ten years north of the Orange river*, ch. xiv-xviii, pp. 267-354 ; — B<sup>on</sup> Ernouf, *Du Weser au Zambèse*, pp. 120, ss., 133, 168, 185, 231 ; — Voyages de Livingstone : *Explorations dans l'Afrique australe*, (Paris, Hachette, in-12, 1869), pp. 44, ss., 214, s. — N. E.





## IX.

### RÉCEPTION CHEZ LES MATABÉLÉS.

LETTRES DU P. DEPELCHIN.

Ishoshani, kraal royal, 6 septembre 1879.

Le mardi, 2 septembre, après midi, nous sommes arrivés à la résidence de Lo Bengula, au kraal royal d'Ishoshani ou des Rochers-Blancs.

Dans la soirée, M. James Fairbairn, qui semble tout dévoué à notre cause, est venu nous rendre visite et nous souhaiter la bienvenue. Le lendemain, 3 septembre, à 10 heures du matin, conduits par M. Fairbairn, nous sommes allés, le P. Law et moi, saluer le roi et lui offrir nos présents. Ces cadeaux consistaient en un beau fusil Martini, que nous avons acheté à Londres, une boîte à musique, deux riches couvertures et quelques petits bijoux.

Nous déposons ces présents devant l'ouverture de la hutte royale, et bientôt nous avons le plaisir de voir Lo Bengula promener un regard de satisfaction sur tous ces brillants objets étalés devant lui. Cependant, il faut le dire, le prince n'avait que peu d'instant à consacrer à cette inspection, car il était occupé à déjeûner et à déchirer avec ses dents une grande quantité de viandes qu'on venait de lui servir. Ce roi fameux, aux formes athlétiques, était dans une toilette de la plus extrême simplicité : couché par terre dans sa

hutte, il ne ressemblait pas mal au cyclope Polyphème, étendu dans son antre.

On comprend assez qu'il n'y avait guère moyen, dans ces circonstances, de s'entretenir longuement avec le chef des Matabélés. Nous lui dîmes le plus poliment possible que nous reviendrions un autre jour avec M. J. Fairbairn, pour lui expliquer les lettres d'introduction que nous avaient remises le Haut-Commissaire de S. M. Britannique, sir Bartle Frere, et le *Surveyor-general* de Kimberley, M. Bailie, une des bonnes connaissances du roi (1).

(1) Voici la lettre, en forme de passeport, donnée par le gouverneur.

*High Commissioner's Office,  
Kimberley, Griqualand West.*

*May 19, 1879.*

The bearers of the present passport are a body of Jesuit missionaries proceeding to establish a mission beyond the northern border of the Transvaal territory.

Their party consists of

*(suivent les noms des missionnaires).*

They are hereby commended to the good offices of all Government officials and friends of the British Government in the Transvaal and adjoining territory.

*(Locus sigilli.)*

H. E. BARTLE FRERE,  
Governor of the Cape of Good Hope,  
and Her Majesty's High Commissioner  
in South Africa.

Le P. Depelchin devait aussi remettre à Lo Bengula quelques présents de la part de M. Bailie, joints à la lettre du magistrat. Nous donnons ici quelques extraits de cette lettre qui caractérise très bien les relations des fonctionnaires anglais avec les chefs sauvages de l'Afrique australe.

Kimberley, 21 may, 1871.

Lo Bengula, —

The gentlemen who will give you this, are friends of mine. They are teachers and wish to teach your people; if you can give them a place and take care of them, as I took care of your people, I shall be glad.

The war with Cetewayo is nearly done now... I am sorry for Cetewayo, as I think he has had bad advisers.

I am so glad, Son of Mozilikazi, that you have not allowed people to



Deux jours plus tard, le 5 septembre, M. James Fairbairn étant revenu de Gubuluwayo, nous nous dirigeâmes ensemble vers le kraal royal pour voir si l'occasion de parler à Sa Majesté serait plus favorable.

En passant, nous allons saluer la sœur du roi, femme d'un puissant crédit dans la tribu des Matabélés. Pour l'embonpoint et les traits de la figure, elle ressemble beaucoup à son frère. A notre arrivée devant sa hutte, les genoux et les mains en terre, elle passe la tête par la petite ouverture qui forme l'entrée et sourit gracieusement en nous voyant. Elle nous prie d'entrer chez elle et de nous asseoir dans l'enclos attenant à la hutte, puis elle dit à M. Fairbairn que s'il s'en allait, elle ne lui donnerait plus de bière. Nous pénétrons donc dans l'enclos, et là nous trouvons assises, à la manière des Cafres, une fille et une nièce du roi : elles étaient occupées à préparer la petite couronne rouge que les femmes mariées de la famille royale portent au sommet de la tête.

draw you into their quarrels, as now you are the greatest Zulu Chief in the country.

I send a small present for you, and a few beads for Inkogana. I know it is not much to give you, and that I cannot give you anything to make you rich, but only send it to show my heart.

This year I have lost nearly all my horses, or should have sent some horses for you.

When I come up myself, I shall not forget about the horses I promised you and Nyamanda. How is Umnyanda? He must be a big boy now.

When I go up I must take him up a better gun if he has learnt to shoot.

I « bona » you kakulu kulu kulu, Ingwalengwata. I also « bona » Nyamanda, the Inkosikasi, the Inkosekana, and Umnyanda.

I am your true friend,  
ALEX. C. BAILIE.

P. S. — Are Mangesi and Unfokozana and the other people who have been here with me well?

You must take care of these people for my sake, Matshoban.

Après quelques mots de compliment adressés par nous à ces princesses, toutes deux, comme de concert, demandent sans façon à M. Fairbairn quand il comptait les épouser. Celui-ci était loin de s'attendre à semblable proposition faite ainsi à brûle-pourpoint ; aussi, quoique habitué aux mœurs de ce peuple, M. Fairbairn fut lui-même un moment stupéfait de l'audacieuse question des deux princesses. Cependant, il ne se déconcerta pas, et ne crut pouvoir mieux répondre qu'en partant d'un grand éclat de rire. Après ce petit incident, nous saluons et nous allons nous asseoir à l'ombre d'une hutte voisine, où l'on nous apporte un grand vase de bière cafre. A peine sommes-nous installés, arrive la sœur du roi. Sans aucune cérémonie, elle s'accroupit dans notre cercle, et, après avoir pris quelques bonnes gorgées de bière *tyawala*, elle fait passer le vase à la ronde. Cette bière très rafraîchissante ressemble beaucoup au cidre ; faite avec du maïs fermenté, elle est épaisse et fort nutritive. Je ne parlerai pas du vêtement que portent les princesses : il ne diffère en rien de celui du peuple. C'est une parure qui se réduit à sa plus simple expression. Après que nous eûmes conversé pendant une demi-heure avec la sœur du roi, personne intelligente et aimable, on vint nous dire que Lo Bengula nous attendait dans son *kotla*, ou hutte principale.

Le palais royal est semblable aux demeures des autres Matabélés. Ces cabanes rondes, en terre, mesurent ordinairement vingt pieds de diamètre. La toiture est supportée par un grand mat placé au milieu de la tente ; sans fenêtres, elles ne reçoivent le jour que par les fentes des murs et par la porte. Celle-ci est un orifice qui a généralement 80 centimètres de hauteur et autant de largeur. Les cabanes des Betchouanas, plus élevées que celles des Zoulous-Matabélés,



sont en outre couvertes d'une toiture moins surbaissée (1).

Nous entrâmes dans la hutte du roi en rampant sur nos mains et sur nos genoux et nous prîmes place à côté de l'entrée. Sa Majesté se trouvait d'un côté du kotla, tandis qu'une dizaine de dames, parées de leurs plus brillantes verroteries, se tenaient en cercle du côté opposé. Le roi, nonchalamment couché sur un tapis, selon sa coutume, avait devant lui le fusil Martini que nous lui avons offert et semblait visiblement satisfait d'un si beau cadeau. Il maniait l'arme avec plaisir et la retournait entre les doigts comme une plume. On le dit excellent chasseur.

Après un moment de conversation, je présentai au roi la lettre de Sir Bartle Frere, que M. Fairbairn eut l'obligeance d'interpréter. Lo Bengula écoutait avec beaucoup d'attention ; il parut examiner avec un air d'admiration le sceau et la signature de Son Excellence. Nous lui dîmes que nous serions très heureux de nous établir comme missionnaires au milieu de son peuple et d'avoir une station à Gubuluwayo et une autre à Tati.

Tout d'abord, il nous répondit, comme Khama, le chef des Bamangwatos, qu'il avait assez d'*abafundisi*, c'est-à-dire d'instructeurs, de missionnaires ; que depuis plus de vingt ans les missionnaires protestants travaillaient chez lui sans aucun résultat : « Ils n'ont rien obtenu, disait-il, absolument

(1) Cf. *Carl Mauch's Reisen*, p. 33. Bauart der Hütten. — J. Mackenzie, *Ten years etc.*, p. 498. — Th. Morgan Thomas, *Eleven years etc.*, pp. 173, ss. — On peut voir également sur les huttes des chefs indigènes de l'Afrique australe les détails que donne le Dr Ém. Holub : *Eine Kultur-skizze des Marutsen Mambunda Reiches* (Vienne 1879), ainsi que le Dr Paul Pogge : *Im Reiche des Muata Janvo*, p. 230. (Berlin, Dietrich Reimer, 1880). — N. E.

rien : les enfants ne veulent pas apprendre, et les adultes sont satisfaits de leur position. »

Durant quatre heures entières nous restons en conférence, assis par terre comme les Cafres, causant et plaisantant avec le roi, qui bientôt se familiarisa si bien avec moi, que souvent il admirait et secouait ma barbe en signe d'amitié : « C'est une crinière de lion ! disait-il en riant, une vraie crinière de lion !... »

De temps en temps, il passait sa grosse tête rasée hors du kotla pour recevoir les hommages des nombreuses députations qui venaient chanter et danser autour de la hutte, à l'occasion du mariage de leur chef avec la fille du roi des Abagasas (1).

Dans le cours de cette longue séance, on nous présente un plat d'excellentes viandes : nos couteaux de poche nous rendent service pendant ce repas, que nous avons l'honneur de prendre avec Sa Majesté le roi ! Lo Bengula nous reprochait sans cesse de boire si peu, tandis que, fidèles à l'étiquette de la cour, nous faisons de généreux efforts pour aider à vider le grand vase de tyawala qui passait sans cesse de bouche en bouche (2).

Après le repas, on voulut nous ménager une agréable surprise. Trois hommes, étrangement enveloppés dans de sales couvertures de laine, se glissent dans la hutte, et, sur l'ordre du roi, ils prennent place à côté de l'entrée. C'étaient des magiciens ou sorciers.

(1) La tribu des Abagasas appartient, comme celle des Matabélés, à la race des Cafres-Zoulous. Voir plus haut, p. 24. — Cf. Mauch, *Reisen im Innern von Sud-Africa*, p. 46. — N. E.

(2) Sur cet usage et sur la manière de fabriquer la bière, voir Th. M. Thomas, *Eleven years etc.*, p. 178, s. — Un repas chez les Matabélés, Cf. J. Mackenzie, *Ten years etc.*, p. 321. — N. E.



A peine assis, ils commencent à travailler mystérieusement sous leurs couvertures: Le roi demanda en riant à M. Fairbairn ce qui allait se montrer à leurs yeux. « Oh! dit M. Fairbairn, je suppose que nous verrons bientôt apparaître un serpent. » A ces mots, toutes les dames d'envelopper leurs pieds avec empressement, pour se mettre en garde contre les morsures du venimeux reptile.

Enfin, après de nombreux sortilèges, voilà, non pas un serpent, mais unealebasse habillée en poupée! « Cette statuette, disaient les docteurs, c'est le fils de Dieu qui parle aux hommes! » Jamais je n'ai vu supercherie plus enfantine et plus grossière. Les opérateurs chuchottaient entre eux et faisaient les mystérieux. Puis l'un d'eux, posant une question, dit à la poupée: « Vous êtes en présence du roi Lo Bengula: ... le cœur est-il pur? » Et aussitôt il pressa du doigt la couverture, et l'on entendit un léger sifflet qui était censé donner une réponse affirmative.

Nous ne pouvions en vérité nous empêcher de rire, et M. Fairbairn dit au prince: « Il n'est pas possible que vous croyiez à une pareille supercherie. Voulez-vous, ajouta-t-il, que je vous montre l'instrument caché sous la couverture? » Le roi, tout en riant de la chose, ne voulut pas qu'on mît l'imposture à découvert. Les magiciens remarquèrent notre incrédulité: ils s'empressèrent de poser une dernière question à laalebasse, et lui demandèrent si elle ne désirait pas se retirer. Le roi répliqua aussitôt: « Hamba gathli!.. Allez tranquillement. » Dès qu'ils eurent quitté, les sorciers se mirent eux-mêmes à rire de la grosse farce qu'ils nous avaient représentée.

Après cette audience prolongée, nous partons à notre tour, sans avoir reçu de réponse définitive. Cependant, M. Fair-

bairn nous assura que nous étions en très bonne voie. Lo Bengula aime à tenir son monde en suspens et à donner sa décision seulement après quelques semaines de délibération. Mais la faveur une fois accordée est irrévocable. Espérons que Dieu aura pitié de ces pauvres peuples, et qu'il daignera ouvrir leurs yeux à la lumière de la vérité.

Les Rochers Blancs, 10 septembre 1879.

Dimanche dernier, 8 septembre, Lo Bengula est venu nous rendre visite, à l'endroit où nous campons avec notre wagon. M. Fairbairn étant retourné à Gubuluwayo, à deux lieues d'ici, nos bouviers cafres nous ont servi d'interprètes. Le roi est entré dans notre tente, tenant à la main son asségaie de fer. Il a une stature de géant et possède toutes les qualités extérieures qui conviennent au chef d'une tribu barbare. Demeuré plus d'une heure avec nous, il a volontiers accepté un verre de limonade et quelques biscuits ; refusant le *brandy* pour lui-même, il nous a prié d'en donner à son écuyer.

Le roi s'est montré fort amical à notre égard, écoutant avec attention nos propositions. Mais il a répété les mêmes arguments que lors de notre premier entretien avec lui. Comme il disait que les enfants et les jeunes gens ne voulaient pas apprendre à lire ni à écrire, nous lui répondîmes que nous pouvions leur enseigner autre chose encore, par exemple, les métiers de laboureur, forgeron, peintre, etc., etc. Lo Bengula se mit alors à réfléchir ; puis, fixant les regards sur notre chariot, il me dit qu'il voudrait bien l'acheter. Là-dessus, je repris que je n'avais pas du tout le dessein de le lui vendre ; mais que s'il voulait nous accorder l'autorisation de demeurer au milieu de son peuple, je me



ferais un vrai plaisir de lui donner notre wagon en cadeau. Il sembla très satisfait de cette réponse, car, évidemment, il avait grande envie du chariot.

Après nous avoir souhaité un agréable séjour à Ishoshani, le prince nous quitta, et s'en retourna vers sa hutte, marchant avec un grand air de majesté : son hérault d'armes le suivait et chantait les louanges du roi dans une sorte de litanies qu'il semblait avoir apprises par cœur.

Le lendemain, lundi, arriva dans notre tente le frère du roi. *Monsieur* n'est pas plus habillé que le roi lui-même, avec cette différence néanmoins qu'il porte un grand chapeau de paille. Il s'assied à mes côtés sans la moindre gêne et se met à chanter de la façon la plus familière et la plus originale. Ces braves Matabélés sont vraiment tous de grands enfants : comme eux, ils sont mendiants et nous demandent sans cesse quelque chose : *Tousa ! Tousa !*... Un petit cadeau, s'il vous plaît, un petit cadeau !... Les reines sont venues à notre camp, et nous demandent aussi qui un mouchoir, qui du café, des verroteries, du calicot, etc., etc. Nous sommes assiégés toute la journée par des mendiants, et l'on ne peut s'imaginer comme ils exercent notre patience.

Avant-hier, s'est passé un événement qui aurait pu avoir pour nous les plus graves conséquences : vous allez en juger.

L'enfant d'un marchand suédois, résidant ici et appelé Jansen, avait brisé par mégarde un vase en terre appartenant au roi, vase dans lequel un esclave allait puiser de l'eau à la fontaine. Cet accident mit le roi et le peuple dans une grande colère. Les pauvres Européens tremblaient déjà pour leur vie. Si ce crime d'avoir cassé la marmite royale eût été commis par un indigène, immédiatement le prince infligerait à ce dernier un terrible châtement, peut-être la

mort. Lo Bengula mande le marchand avec sa femme, et les secoue vivement de sa puissante poignée : le peuple informé de l'action du roi, aurait pu faire un mauvais parti à la pauvre femme.

C'est alors que M. Helms, un des ministres protestants, s'est rendu avec ses confrères au kraal de Lo Bengula pour lui demander, dans un langage plein de respect et de fermeté, « que le roi voulût bien ne mettre jamais la main sur un Européen ; » et cela, ajoutèrent-ils, « parce qu'une telle manière d'agir pourrait exciter le peuple et le porter au massacre de tous les Européens établis dans ses États. Un pareil événement amènerait sans aucun doute pour le roi et pour son peuple de très graves complications. »

Agréant cette représentation, le roi décida que désormais, les faits semblables à celui qui venait d'arriver, seraient jugés et accommodés par les colons européens. Selon toutes les apparences, le marchand Jansen devra quitter le pays.

Aujourd'hui, Lo Bengula nous envoie un mouton, sans doute pour nous montrer que l'incident survenu avant-hier n'avait en rien diminué son estime et son affection pour les Européens.

Nous avons eu un long entretien avec les ministres protestants : ces messieurs nous ont traités d'une façon très courtoise.

Nous espérons bientôt recevoir du roi une réponse favorable. M. Fairbairn, grand ami de Lo Bengula, nous est tout dévoué ; il dirige notre affaire avec beaucoup d'habileté ; c'est un diplomate de premier ordre. Dernièrement, dans un entretien privé qu'il eut avec le roi, M. Fairbairn insinua une idée qui parut faire sur le prince cafre une profonde impression.



— « Ne seriez-vous pas heureux, disait M. Fairbairn à Lo Bengula, quand votre fusil est hors de service, quand votre chariot est détraqué, de trouver dans votre propre peuple des hommes qui puissent les raccommoder?... Eh bien! les nouveaux missionnaires apprendront tous ces métiers à vos Matabélés.... »

Vous comprendrez par là qu'un des grands moyens pour s'insinuer peu à peu dans l'esprit et le cœur de ces tribus barbares, c'est de leur enseigner, avec un dévouement à toute épreuve, les éléments des principaux arts utiles à la vie. Il faut arracher ces peuples à la sauvagerie, c'est-à-dire, à la paresse, à l'imprévoyance, à l'absence de tout besoin et de toute industrie; il faut les amener pratiquement à goûter les bienfaits de la civilisation chrétienne et du christianisme. Ils sont tout matière : il est donc nécessaire de pourvoir d'abord à leurs besoins matériels, pour les élever ensuite peu à peu à la vie de l'esprit, aux sublimes vertus de la morale chrétienne. Nous devons renouveler ici l'essai qui a si bien réussi aux Bénédictins de la Nouvelle-Nursie dans l'éducation des Australiens de Zwan-River (1).

Pour atteindre ce but, nous avons absolument besoin d'excellents frères laïcs, en nombre suffisant, capables d'enseigner les principaux métiers. Tout d'abord, un bon forgeron, un armurier, un charpentier-menuisier;... un horloger-mécanicien nous serait aussi fort utile. En un mot, il s'agit de former ici des travailleurs, au lieu de soldats ne vivant que de rapines et de butin (2). Plus tard, quand nous

(1) Voir l'intéressant ouvrage du R. P. Th. Bérangier O. S. B., intitulé : *La nouvelle Nursie. Histoire d'une Colonie Bénédictine dans l'Australie occidentale.* Paris 1879. — N. E.

(2) C'est aussi l'avis de M. Mackenzie dans son livre *Ten years etc.* cf. p. 324. *A military tribe and christianity.* — N. E.

serons mieux établis, des sœurs viendront apprendre aux petites filles cafres toutes les industries, toutes les connaissances qui font les bonnes ménagères.

Mais quel dévouement est nécessaire pour cela ! Quelle solidité de vertu ! Il faut demeurer en pleine sauvagerie, pour comprendre de quelles rares qualités doivent être doués les hommes qu'on nous enverra dans ce but et qui seront les colonnes de nos chrétientés naissantes.

D'après mon expérience et d'après tout ce que j'apprends des Européens qui résident à Gubuluwayo, cette ville, bâtie dans les montagnes à 5.000 pieds au-dessus de la mer, offre un séjour des plus favorables à la santé des blancs, salubrité que la capitale doit sans doute à sa grande altitude. Si nous pouvons nous y établir, ce sera un vrai *sanatorium*, tel qu'il en existe dans les Indes, pour guérir les missionnaires des maladies endémiques et des fièvres paludéennes qu'ils auraient contractées sur les bords empestés du Zambèse et de ses affluents du nord et du midi.

Gubuluwayo, 22 septembre 1879.

Voilà plus de quinze jours que nous sommes pour ainsi dire attachés à la cour du roi Lo Bengula. C'est vraiment un honneur dont nous serions heureux d'être dispensés. Mais nous devons nous soumettre aux circonstances. Les fêtes qui doivent accompagner le mariage du prince avec la fille d'Umsila se préparent avec activité. Tous les jours nous voyons arriver de nouvelles députations des districts, venant féliciter Lo Bengula et lui apporter des présents. Les huttes s'élèvent partout comme par enchantement ; la ville s'étend et s'anime à vue d'œil.



Hier, j'ai été témoin d'une danse originale, qui ressemblait plutôt à un exercice militaire. A mon grand étonnement, une dizaine de danseurs portaient sur la tête, en guise d'ornement, un gros volume dont les pages voltigeaient au gré des vents. Or, ce volume n'était autre que la bible protestante !... Une Bible qui sert de plumeau à la coiffure des Cafres !...

On nous dit que le mariage du roi s'accomplira aujourd'hui ou demain. Toutefois, personne ne le sait positivement ; car dans ce gouvernement, tout se fait par surprise : rien n'est annoncé d'avance.

En attendant nous sommes obligés de suivre les promenades capricieuses du monarque redouté que les Matabélés honorent comme un dieu.

Malgré le régime sévère qu'il fait peser sur ses sujets, Lo Bengula, comme homme privé, est très accessible et très affable. Il a bon cœur, et deviendrait, je n'en doute pas, un roi juste, sage et le père de son peuple, s'il pouvait suivre les principes du christianisme. Maintenant, comme ses prédécesseurs, il n'a d'autre lumière pour le guider dans son gouvernement que la divination ou la sorcellerie.

Pour toute résolution importante, entouré de ses devins, il consulte les sorts, et, d'après la réponse ou l'inspiration qu'il est censé recevoir, il donne des ordres à ses ministres, qui lui obéissent avec une absolue promptitude et fidélité. Le mystérieux prestige de la magie et la terreur qu'inspire le droit de vie et de mort entre les mains du souverain, voilà les deux grands mobiles de son gouvernement. Le peuple croit que Lo Bengula, fort de son art magique, peut faire la pluie et le beau temps. « Pour lui, dit-il aux Européens, il ne croit pas à la magie ; mais comment, sans la

magie, pourrait-il gouverner son peuple ? C'est un peuple superstitieux qui voit dans tout accident un maléfice. Or, si le roi n'était pas là pour découvrir et punir les coupables, tout son prestige s'évanouirait et il cesserait d'être roi. »

Il y a quelques jours, la sœur du roi, qui vient souvent nous rendre visite, était malade. Eh bien ! les Européens qui ont séjourné ici depuis plusieurs années, nous assurent que, si elle venait à succomber, bon nombre de personnes seraient vouées au supplice, comme ayant jeté un sortilège sur la princesse ! N'est-ce pas une chose horrible que ce règne de Satan dans toute sa laideur ?

Hier, dans une promenade sur les hauteurs de Gubulwayo, M. Martin, marchand anglais, nous montra l'endroit où, quelques mois auparavant, un père de famille accusé d'avoir ensorcelé un voisin, fut mis à mort avec sa femme et ses enfants. L'exécuteur, après avoir tué le père d'un coup de *kerrie* (massue que portent les Cafres) et brûlé sa cabane, vint à la rencontre de la femme ; celle-ci, ne sachant rien de ce qui s'était passé, revenait tranquillement des champs avec ses trois enfants. Le bourreau fait d'abord chemin avec elle, et cause très amicalement ; puis, soudain, il lui décharge un coup de *kerrie* sur la tête. La pauvre femme tombe morte. L'enfant qu'elle portait sur ses épaules et les deux autres qui la suivaient sont massacrés de la même manière. Les cadavres des victimes, laissés sans sépulture, devinrent la proie des loups et des chacals. J'ai vu de mes yeux les crânes et les ossements blanchis de cette malheureuse mère et de ses enfants, à côté du sentier où ils furent si horriblement assassinés.

Pour la moindre offense, c'est toujours la peine de mort. On semblerait ne connaître aucun autre genre de châtement.



Ces jours derniers, à la nuit tombante, quelques Matabélés vinrent causer près de notre chariot et se chauffer au foyer. Le frère De Sadeleer préparait le souper. Au moment où le Frère, attentif à son travail, se courbait au-dessus du feu, il sent passer sur sa tête la main d'un Cafre. Il se redresse aussitôt. Hélas, c'était trop tard ! Son couvre-chef et le Cafre avaient disparu en même temps. Le fait bientôt fut rapporté à Lo Bengula : « Comment ! dit le roi, pourquoi l'homme blanc n'a-t-il pas pris son fusil et tué le voleur ?... Ce Cafre était un loup qui aurait dû être tué sur-le-champ. »

Vous le voyez, nous sommes ici au milieu d'une nation vraiment barbare, où le démon semble se jouer de la vie des malheureux sauvages.

Un mot, maintenant, sur la nature de la propriété et sur l'organisation du gouvernement dans ce pays.

Le droit de posséder est à peine connu. Le roi est l'unique et suprême propriétaire du territoire et de ses richesses. Cependant il reconnaît un certain droit subordonné dans les sujets. Comme la grande richesse du pays consiste principalement en bétail, on peut classer les propriétés de la manière suivante :

1° Le bétail personnel du roi. — Ce bétail est très nombreux et distribué dans les différents districts, sous la garde des serviteurs de Sa Majesté.

2° Le bétail du gouvernement. — Il sert à nourrir l'armée en temps de guerre et à subvenir aux besoins des grandes fêtes nationales. Les bœufs sont alors tués par ordre du roi ; lui-même aussi préside à la distribution des viandes que l'on donne au peuple. Dans ces circonstances, on apporte encore, des différents districts, la bière ou *tyawala* qui est distribuée au peuple sous la surveillance du roi. Pendant les réjouis-

sances organisées en ce moment à l'occasion du mariage qui va donner au roi la fille aînée d'Umzila, nous sommes tous les jours témoins de cet exercice pratique et détaillé du pouvoir royal.

3° Le bétail des particuliers. — Si l'on excepte les indunas, peu de personnes privées possèdent un nombreux bétail. Dans ce pays, la richesse est dangereuse. Un riche propriétaire serait exposé à se voir accusé de quelque maléfice, et condamné à perdre ses troupeaux avec la vie.

L'organisation administrative du royaume présente la dernière simplicité. Le territoire comprend quatre grandes divisions militaires, commandées en temps de guerre par quatre généraux, le roi étant naturellement le commandant en chef de toute l'armée. Ces quatre divisions militaires du Matabéland ne peuvent guère fournir plus de 10.000 hommes, armés d'asségaies (lances), de kerries (massues), de boucliers et de quelques vieux fusils. Chaque grande division militaire est subdivisée en districts. A la tête de chaque district, préside un induna ou capitaine, dont l'office est héréditaire. Après le roi, les grands propriétaires de bestiaux et les hommes puissants du royaume sont les indunas, qui forment pour ainsi dire la noblesse du pays.

Gubuluwayo, 15 octobre 1879.

Dieu soit loué ! Nos affaires marchent à souhait. La bonne Providence veille sur nous, et semble nous assurer, malgré les obstacles nombreux qui ne pouvaient manquer de surgir, le plus heureux avenir pour notre chère mission des Matabélés.

Après s'être un peu reposé de toutes les fatigues des longues solennités et des cérémonies de son mariage avec la



princesse Umzila, Lo Bengula, prenant enfin son parti, désire que je lui amène nos missionnaires de Tati à Gubuluwayo. Voici à quelle occasion.

Depuis son mariage avec une princesse de sang royal, Lo Bengula trouve que son carrosse-à-bœufs de gala n'est plus assez beau. La tente qui le recouvre a besoin de réparations, ainsi que plusieurs autres parties du wagon. Il nous demande de lui rendre ce service, et nous n'avons garde de le lui refuser.

Demain je pars en compagnie du F. De Sadeleer, et je vais moi-même chercher nos hommes à Tati. Je désire d'ailleurs visiter nos Pères et leur apporter quelques provisions et des paroles d'encouragement et de consolation.

Le frère Hedley, vieux marin, charpentier, cordier, etc., s'entend parfaitement à tout ce qui concerne l'arrangement des voiles et fait des tentes avec une merveilleuse habileté ; il travaillera sous la direction du père Law, ancien officier de marine, et le frère Nigg les aidera. Le père Croonenberghs, qui est notre artiste peintre, sera chargé d'orner le carrosse et de peindre plusieurs sujets sur l'immense toile qui doit le couvrir. Sa Majesté Lo Bengula pourra s'asseoir fièrement dans son royal chariot qu'il n'aura jamais vu aussi beau, aussi richement, aussi artistement décoré.

Nous sommes donc dans les bonnes grâces du roi Lo Bengula, et nous jouissons en outre de la faveur de tous les marchands européens de Gubuluwayo (1).

(1) Leur nombre s'est accru depuis l'abandon des mines d'or de *Tati*. Voir les chap. V—VII, dans l'intéressant ouvrage de Mohr traduit par le baron Ernouf : *Du Wezer au Zambèse*, Paris. Carpentier, 1879. — Les détails que donne ce voyageur s'accordent parfaitement avec les renseignements que nous fournissent les missionnaires. — N. E.

Enfin, après tant d'inquiétudes et de difficultés, nous sommes à la veille d'aboutir. Le prince attend mes compagnons, avec quelle impatience, vous en pouvez juger par ce que je viens de vous dire.

Aussitôt de retour à Gubuluwayo, nos lettres vous informent du résultat des négociations que le P. Law poursuivra pendant mon absence. Je compte arriver à Tati vers le 25, y rester quelques jours, et regagner la capitale des Matabélés avant le 10 novembre.

## LETTRES DU P. CROONENBERGHS.

Gubuluwayo, mercredi 12 novembre 1879.

Latitude sud 20° 15' ; longit. E. du mérid. de Greenwich 28° 52' ; altitude 1.630 mètres. Barom. 676 ; therm. cent. 36°. — Quelques mots d'abord sur notre voyage. La route de Tati à Gubuluwayo est très belle et très bonne. Partis de Tati le mardi 28 octobre, nous campions, le mercredi 5 novembre, sur les bords du Koumala, après avoir franchi en huit jours, et comme par enchantement, une distance de 120 milles anglais. Nos deux wagons, le *François-Xavier* et le *Britto*, ont bravement fait leur devoir. Il ne nous restait plus que 12 milles à parcourir, avant d'arriver au kraal du roi, qui nous attendait avec impatience,

La veille, mardi 4 novembre, le P. Law et trois gentlemen anglais, venus à cheval à notre rencontre, nous ont souhaité la bienvenue de la part du roi. Il paraît que je dois être l'armurier de son arsenal et le décorateur de ses chariots. Vous ne pouvez vous imaginer combien Lo Bengula et les blancs qui résident au cœur de l'Afrique, apprécient ces petits talents de société, lesquels, croyez-moi, ne sont pas



du tout inutiles en pays sauvage. A l'exemple de nos anciens missionnaires, nous commencerons par les arts et les métiers des hommes et nous espérons finir par la science et les œuvres de Dieu.

Sur notre route, à Lee's castle, le propriétaire, M. Lee, nous attendait : il me demanda de vouloir bien ajuster plusieurs de ses fusils. Je ne pus lui refuser cet acte de charité, car on ne trouve pas ici un seul artisan qui puisse se charger de cette besogne (1).

Au village d'Ambakoutameni, plusieurs Cafres assiégèrent notre char en nous montrant leur bouche tout ouverte. Ces pauvres noirs auraient voulu se débarrasser des maux de dents qui les tourmentaient. Je n'avais pas le temps de m'arrêter ; sans quoi j'aurais eu dans ce voyage plus de succès que n'en eurent jadis à Bruxelles, Mr et M<sup>me</sup> Enault, qui opéraient, vous vous le rappelez sans doute, sur les places publiques au son des accords bruyants de joyeuses fanfares.

Dans les bourgades que nous traversions, tous nos achats se faisaient par voie d'échanges. C'est vraiment curieux à voir. Des troupes de femmes s'approchent de nous et nous présentent des melons, des chapons, du millet, *cafir-corn*, du tabac, *ukwai*, etc., etc. C'est à qui sera débarrassée la première de ses marchandises. L'une, en échange d'un chapon, nous demande dix tours de fil d'archal (valeur 10 centimes) ; l'autre exige un lambeau de cotonnade pour un kilo d'*ukwai* ou un demi-hectolitre de millet, etc., etc.

(1) Cf. dans Mohr, *Nach den Zambesi Fällen*, l'histoire d'un forgeron allemand appelé Mayer qui gagnait sa vie en Afrique en raccommo-  
dant les armes et les chars des chasseurs anglais et boers. Tr. fr. Ernouf, *Du Weser au Zambèse*, p. 167. — N. E.

Enfin, le vendredi 7 novembre au matin, nous arrivons à Gubuluwayo, la fameuse capitale des Matabélés. Nous avons fait la veille une station à Amatsche-Amhlope, autrement appelé Ishoshani, ou kraal royal de Lo Bengula.

Le roi et la nouvelle reine, née princesse Umzila, nous ont parfaitement reçus. Lo Bengula, d'abord prévenu défavorablement contre nous, fut ensuite amené à de meilleurs sentiments par nos amis M. Fairbairn et M. Martin, anglais protestants qui résident ici. Ces messieurs nous ont rendu d'importants services. Nous sommes également très redevables à M. Philips, notre ami de Tati. Ce dernier écrivit à l'un des principaux indunas, qui dans le principe nous était hostile, qu'on devait nous recevoir comme lui-même et qu'il mettait son amitié à ce prix. Enfin, le séjour du R. P. Depelchin, sa bonté, sa loyauté, sa rondeur ont dissipé toutes les préventions de Lo Bengula. Le puissant chef agréa nos demandes et les offres que nous lui faisons de nous dévouer pour le bien de son peuple.

J'ai fait cadeau à la reine de la belle croix d'argent qu'une vieille parente m'avait donnée à mon départ. La reine, charmée de ce présent, nous a fait entrer dans sa tente, honneur accordé très rarement et réservé aux seuls indunas.

Les PP. Depelchin et Law avec les frères Nigg et Hedley, restés quelques jours à Ishoshani afin de réparer le char du roi, sont venus me rejoindre. Ils habitent provisoirement une maison bien étroite. Quant à moi, un peu souffrant encore, je jouis de l'aimable hospitalité de M. Martin qui me traite comme son fils et en véritable enfant gâté. De sa demeure placée au sommet du *Lion's Head*, nous avons la vue d'un splendide panorama : l'immense plaine de Gubuluwayo se déroule à nos pieds avec ses résidences anglaises et



ses centaines de huttes ; au sud, nous apercevons les Monts Matoppo, et au nord, les collines qui descendent vers le Zambèse.

Voici en peu de mots les concessions que nous fait Lo Bengula. Il nous autorise à résider près du kraal royal d'Amatsche-Amlope, situé à deux lieues de Gubuluwayo. Il nous permet ensuite de nous fixer dans la capitale et d'y acquérir de M. Greite, qui s'éloigne du pays, une maison que celui-ci veut bien nous céder à des conditions avantageuses. De plus, il nous accorde la permission de traiter avec M. Grant, marchand anglais, pour la cession d'un grand lot de terre, à trois lieues de Gubuluwayo, dans une belle vallée, qu'arrosent plusieurs ruisseaux. Là, nous tâcherons d'élever peu à peu des troupeaux et de cultiver des champs pour l'entretien de la Mission. Nous en ferons, s'il plaît à Dieu, une ferme-modèle, à l'instar des anciennes abbayes du haut moyen âge, où nous pourrons apprendre aux indigènes l'agriculture et tous les métiers qui s'y rapportent, forge, menuiserie, charonnage, brasserie, etc. M. Grant veut bien nous céder cette terre en usufruit pour un très long terme. Le roi ratifie en outre l'acquisition de la maison de Tati que nous occupons aujourd'hui, et dont je vous ai donné la description dans mes précédentes lettres. Enfin, Lo Bengula nous autorise à traverser ses États pour nous rendre au delà du Zambèse, expédition que nous ne pourrons commencer avant mai ou juin de l'année prochaine. Actuellement, dans la saison des pluies les chemins sont impraticables, les rivières débordées, toute la vallée du grand fleuve des plus malsaines. Impossible de s'y acclimater en ce moment. Ce serait aller à une mort certaine, sans espoir de réussite.

Vous le voyez, jusqu'à présent le bon Dieu protège visible-

ment l'œuvre que nous avons entreprise avec la bénédiction du Saint-Père, le généreux concours des catholiques, l'appui de la Propagation de la Foi, et la divine assistance du Sacré-Cœur de Jésus, auquel nous nous sommes tous consacrés d'une manière spéciale, nous et notre mission.

Gubuluwayo, dimanche 16 novembre 1879.

Aujourd'hui, je vais vous donner sans grand ordre, *currente calamo*, quelques détails sur nos Matabélés, détails qui seront, je l'espère, de nature à vous intéresser.

Lo Bengula est un vrai géant, sa taille dépasse six pieds; d'une forte structure, il possède un embonpoint quelque peu exagéré. Sa Majesté pèse, nous dit-on, cent-vingt kilos, et sa sœur la princesse Njina, cent-cinquante. On regarde ici l'embonpoint comme une grande marque de dignité. Parmi les princesses et les reines, c'est à qui l'emportera sous ce rapport. Vous n'avez pas d'idée de l'appétit et de la force digestive des dignitaires cafres et des membres de la famille royale... On y va par quartiers de bœuf tout entiers. Vraiment c'est à se croire transporté aux temps de la guerre de Troie et aux mœurs des héros d'Homère. Rappelez-vous les descriptions des repas dans l'Illade, et vous aurez une idée des festins chez les Matabélés.

La polygamie règne malheureusement parmi ces tribus cafres. Longtemps cette coutume opposera un grand obstacle à leur conversion, surtout à celle des riches et des puissants. Les femmes, considérées ici comme des esclaves, doivent sans cesse travailler; la principale occupation des princesses consiste à faire le pain et la bière pour la consommation de la maison royale. Comme les Matabélés appartiennent à la même race que les Zoulous de Cétéwayo, tout



ce que vous savez de ces derniers, vous pouvez à peu près l'appliquer aux Cafres de Lo Bengula (1).

Voici les cérémonies qui ont accompagné le mariage de Lo Bengula avec la princesse Umzila. Je tiens ces détails du frère De Sadeleer, qui résidait alors à Ishoshani.

Pendant la quinzaine précédant le mariage, presque tous les sujets du roi, Matabélés, Makalakas et autres tributaires, se rendirent au kraal royal de toutes les parties du pays, pour féliciter le souverain et lui apporter des présents. De nouvelles troupes ne cessaient d'affluer chaque jour, de sorte que la population du kraal, ordinairement de six cents hommes, atteignit pour le moins sept ou huit mille hommes. Tous ces visiteurs exécutent des danses guerrières et des exercices militaires. Le roi, obligé de les régaler, immole des hécatombes de bœufs ; il verse à boire de la bière cafre aux seuls indunas.

Ces quinze jours passés, au moment de la nouvelle lune, le roi et la reine, accompagnés chacun de deux bœufs et d'une foule innombrable de peuple, viennent visiter leur capitale de Gubuluwayo. Puis, sur l'indication des magiciens, à une heure inconnue du public, le roi et la reine se rendent près d'un rocher du voisinage. Là, dans une grotte se trouve, dit-on, une idole. Les sorciers entrent dans la caverne, s'adressent au Morimo, ou grand Esprit, prononcent quelques formules magiques, retournent vers le roi et lui annoncent que le mariage est célébré.

(1) Mgr Ricards, vic. apost. de Grahamstown, dans son opuscule *L'Église catholique et la Cafreterie*, (Société générale de librairie catholique, Paris, Palmé), pp. 20 et 24, fait connaître ces lois du mariage, et la condition des femmes parmi les indigènes. Voir aussi Trollope, *South Africa*, Mœurs des Cafres, t. II, pp. 271-280. — N. E.

A partir de ce moment, le roi ne pourvoit plus à l'entretien de ses sujets ; aussi arrive-t-il parfois que l'un ou l'autre de ceux-ci meurt de faim avant de regagner son domicile. Tous ont hâte de quitter Gubuluwayo et le roi s'en retourne à son kraal.

Fils du grand Mosilikatsi, le fondateur de l'empire des Matabélés, mort le 5 septembre 1868 à Intoumbani, Lo Bengula (1), par suite de certaines rivalités, ne commença de régner qu'en 1870. Son père Mosilikatsi fut enterré dans une vallée sauvage à dix-huit milles d'ici, au milieu des rochers ; on est censé ignorer le lieu de la sépulture. Sur la tombe du roi, trois de ses femmes s'immolèrent et plus de trois cents de ses esclaves furent massacrés en son honneur. Depuis lors, nul homme n'a pu visiter cette vallée funéraire : il est défendu d'y pénétrer sous peine de mort. C'est ainsi que Lo Bengula veut honorer la mémoire de son illustre père. Cependant le roi fait une exception pour nous ; il accorde à M. Fairbairn, son grand ami, la permission de me conduire cette semaine dans le vallon redouté. Je prendrai les vues des plus beaux sites, pour les envoyer en Belgique, bien assuré que nul mortel de vos latitudes ne contempera jamais le tombeau du célèbre Mosilikatsi.

Les Matabélés, tout en se livrant au commerce, sont fort enclins au vol et à la maraude. Bien que le vol soit puni de mort, ils ne paraissent guère redouter le châtimeut, par la raison toute simple qu'ils espèrent y échapper. Leur agilité à la

(1) Dans la transcription des noms propres d'hommes et de localités, nous suivons l'orthographe généralement reçue. Les voyageurs sont peu d'accord dans la manière de les écrire. Ainsi le même personnage s'appelle *Luben-gweolo*, *Ulopengule*, *Loupingoula*, *Loumpengoula*, *Lo Bengula*, etc.



course est telle qu'ils peuvent lutter de vitesse avec les meilleurs chevaux. Et les chevaux manquent généralement ici.

Avant-hier, deux de nos *boys* ou serviteurs cafres ont pris la clef des champs, mais il ont pris autre chose encore. Ils étaient engagés par nous pour un an, au prix de leur nourriture et d'un vieux fusil, acheté 7 schellings en Angleterre et qui vaut ici de 4 à 7 livres sterling. Le soir donc, pendant le souper des Pères, on s'aperçoit qu'ils ont tout à coup disparu : on court aux wagons, et l'on découvre qu'un bon fusil, trois couvertures de laine, la soutane, l'habit noir, les souliers et les jumelles du P. Depelchin avaient disparu en même temps qu'eux. Grand émoi parmi les blancs : la nouvelle parvient jusqu'aux oreilles du roi, lequel arrive aujourd'hui même pour prendre en main cette affaire et diriger en personne la poursuite et le châtement des voleurs.

Depuis une semaine a commencé la saison des pluies : ce qui nous vaut journellement trois ou quatre orages. Du plateau où je suis logé chez M. Martin, et d'où l'on domine toutes les collines environnantes, nous jouissons d'un spectacle grandiose. Ces orages sont effroyablement beaux.

Un de ces derniers jours, j'ai rencontré un pauvre lépreux dont je dois vous raconter l'histoire.

Il y a deux ans, un hottentot appelé Jan Scheppers (1), chasseur de son métier, se vit tout à coup atteint d'une hideuse maladie, la lèpre, qui bientôt lui rongea les doigts

(1) Les Hottentots ou Boschimans appartiennent à une race très différente des Cafres et des Betchouanas, quoiqu'on les trouve répandus individuellement dans ces dernières tribus. Généralement ils portent des noms hollandais à cause de leur long séjour au milieu des Boers de l'Afrique australe. — N. E.

des deux mains jusqu'à la troisième phalange. Devenu à charge à sa famille, celle-ci eut la cruauté de l'abandonner dans la dernière misère. Même on le força de vendre pour un bœuf son *olifant-gun* (fusil pour chasser l'éléphant), puis les acheteurs se mirent à dépecer et à manger sous les yeux de l'infortuné, l'animal promis en échange. Depuis ce moment, rebuté par tous, le lépreux erre seul, misérable, de rocher en rocher, dans les montagnes voisines. Couvert d'un sac, miné par la maladie et dévoré de faim, il s'approche quelquefois des habitations; mais on le repousse, les portes se ferment à son approche. Récemment, il vint se coucher derrière les haies de notre enclos. M. Martin, mon charitable hôte, s'émut de compassion. Nous l'avons habillé, nourri, et conduit à quelque distance de la ville; nous lui avons construit sous un arbre une petite cabane en bois recouverte d'herbes, et les serviteurs noirs de la maison lui portent à manger.

Le malheureux est là, calme et résigné dans son horrible solitude. Assis devant sa hutte, Jan Scheppers regarde fixement la terre et attend l'éternité qui tardera, hélas! à venir pour lui, de longues années peut-être: car d'ordinaire ce mal incurable progresse fort lentement. Je vais souvent visiter le pauvre hottentot, et, avec la grâce de Dieu, j'espère lui procurer les consolations de la foi et les biens infinis du Ciel, en échange des longues souffrances de la terre d'exil.

Le prix des vivres n'est pas très élevé; je viens d'acheter, il y a quelques instants, vingt livres de riz pour deux mouchoirs de 80 centimes pièce. Un bouc de deux ans se vend 5 ou 6 shellings en mouchoirs ou verroteries. Un beau mouton de 2 à 3 ans vaut de 10 à 12 shellings. Un bœuf de



boucherie est évalué à 4 livres sterling. Toutes les petites bagatelles que l'on m'avait données en Belgique font fureur : je regrette seulement de ne pas en avoir fait, avant mon départ, de plus amples provisions. Par contre, d'autres objets vont assez cher. Ainsi, par exemple, que n'ai-je apporté plus de capsules de fusil : elles coûtent ici deux livres sterling les 250 !!! Et l'amadou et les briquets, tout cela est d'un prix inestimable dans un pays où l'on ne fabrique pas encore d'allumettes chimiques.

Quant au trafic en grand, il a beaucoup baissé, paraît-il, depuis quelque temps. Voilà cinq ans, le seul pays des Matabélés fournissait plus de 80.000 livres de dents d'éléphant ou ivoire du commerce, valant ici de 6 à 7 shellings la livre ; on exportait également une quantité considérable de plumes d'autruches (1). Actuellement, c'est à peine si les chasseurs parviennent à réunir 20.000 livres d'ivoire. Les éléphants s'éloignent, les autruches aussi ; d'ailleurs, l'élevage de ces oiseaux dans les fermes du Cap fait une rude concurrence aux chasseurs (2). Craignant, non sans motifs, que les éléphants et les autruches ne viennent à disparaître entièrement et à se réfugier au delà du Zambèse, Lo Bengula songe à mettre des restrictions au permis de chasser : projet qui

(1) Thomas, *Eleven years etc.* pp. 101 et 141. — Depuis une trentaine d'années, de nombreux chasseurs européens et boers se livrent à la poursuite des éléphants dans l'Afrique australe et au commerce avantageux de l'ivoire. Ces chasses ont donné naissance à toute une littérature. On connaît les ouvrages de Baines, de Mohr, de Chapman, de Hartley, d'Erskine. etc., etc. Cf. Dr Phil. Paulitschke, *Die geographische Erforschung des Africanischen continents...* in-8°, Vienne, 1880, 2<sup>e</sup> édit. pp. 213-241. — N. E.

(2) Fermes à autruches, cf. Trollope, *South Africa*, t. 1, pp. 152, 158 à 163. — N. E.

n'est pas d'une si mauvaise administration et qui rentre dans l'économie politique bien entendue.

Je ne vous dirai qu'un mot de la propagande protestante dans ce pays. Vers 1827, Mosilikatsi, âgé d'environ 27 ans, secoua le joug de Tchaka et, suivi de bandes résolues, pénétra dans le Transvaal. Établi sur les bords du Marico, il reçut quelques années plus tard, vers 1833, deux visites du beau-père de Livingstone, le R. M. Moffat, alors ministre de la *London missionary Society* à Kuruman. Vers 1835 des prédicants américains vinrent s'installer dans sa tribu, à Mosiga, district actuel du Marico.

Forcés en 1837 par les Boers émigrants et les Zoulous de reculer plus au nord, les Matabélés abandonnèrent le Transvaal aux colons et se fixèrent sur les cimes des monts Matoppo, après avoir vaincu, soumis et rendu tributaires les Makalakas, les Mashonas et plusieurs autres peuplades qui habitaient ces contrées (1). M. Moffat ne se découragea pas ; il se rendit une première fois en 1855 dans le nouveau pays de Mosilikatsi, qui le reçut assez bien. En 1857, lors d'une seconde visite, il obtint du chef la permission de ramener des missionnaires, ce qu'il fit en 1859. Il conduisit à Inyati, une des principales résidences du roi, et installa lui-même comme ministres son fils, M. John Moffat, M. Sykes et M. Thomas. Depuis lors jusqu'aujourd'hui, des missionnaires anglais ont résidé chez les Matabélés ; ce furent eux qui ouvrirent le chemin aux chasseurs boers et aux marchands anglais (2). Mais au point de vue de la christianisation et de la moralisation de ces peuples, les envoyés protestants n'ont pu

(1) Cf. Thomas *Eleven years etc.*, pp. 158-164; J. Mackenzie, *Ten years etc.*, pp. 307-310 ; en outre la *Notice* donnée plus haut, p. 209. — N. E.

(2) Cf. Mackenzie, *ibid.*, p. 310. — N. E.



rien gagner sur l'esprit et le cœur de ces tribus sauvages. Eux-mêmes le reconnaissent : avouant l'absolue stérilité de la prédication protestante, ils attribuent l'inutilité de leurs travaux évangéliques au caractère et à l'organisation sociale des Matabélés. « Ce peuple, disent-ils, est bien éloigné de Dieu ; plus il semble avoir besoin de l'Évangile, moins il paraît disposé à le recevoir. Les fondements mêmes de leur société répugnent aux principes chrétiens (1). » N'en a-t-il pas été de même dans l'œuvre de la conversion de tous les peuples barbares et sauvages ? Cependant l'Église catholique, aidée de la grâce de Dieu, forte de sa mission divine, est parvenue à la longue à triompher de tous les obstacles et à transformer les farouches Saxons de la Germanie, comme les Cannibales de l'Océanie, en ces chrétiens que nous savons et que nous admirons.

Je ne voudrais rien dire de désobligeant pour messieurs les ministres protestants de la *London missionary Society*. Mais ces messieurs eux-mêmes en conviennent : leur action parmi les indigènes a été bien plutôt politique et mercantile que morale et religieuse. De là vient peut-être que Lo Bengula ne se souciait guère d'admettre de nouveaux missionnaires ou ministres de la religion.

(1) M. Mackenzie, de Shoshong, qui visita ses confrères d'Inyati au mois de juillet 1863 (cf. *ibid.* ch. XV, *journey to Matabeleland*, pp. 286-306), n'hésite pas à dire : « The people of Moselekatse are truly far from God. If there is such a state as preparedness of mind for the Gospel, then the Matabele were unprepared. No people could need it more ; none could be less prepared or inclined to receive it. To preach the Gospel, in point of fact, was to condemn their whole social system from its very roots. » *Ten years etc.*, p. 332. — N. E.

Rendons toutefois ce témoignage à nos Européens d'ici : voyant de leurs yeux les résultats nuls du protestantisme au point de vue de la conversion et de la moralisation des noirs, ils ont secondé nos efforts et ont agi sur Lo Bengula dans un sens favorable à nos demandes.

Des cinq ministres protestants qui ont séjourné dans le pays, M. Moffat, le fils, est retourné en Angleterre ; M. Thomas réside à Shilo ; MM. Helms et Cockin sont à Gubulwayo. Leur mission possède deux belles fermes à Hope-Fountain, à trois kilomètres de la ville, pour l'entretien des pasteurs. M. Sykes est établi de même à Umshlangen ou Inyati. Ils donnent des secours et distribuent des remèdes aux indigènes qui viennent leur en demander. Ils se bornent généralement à faire le dimanche le service divin. J'espère qu'ils nous laisseront le champ libre pour le soulagement de toutes les misères physiques et morales des naturels et qu'ils ne mettront point obstacle à nos œuvres. Ce sera déjà quelque chose de gagné. Gardons-nous cependant de le dissimuler, l'œuvre de la régénération chrétienne de ces pauvres sauvages restera fort difficile bien longtemps : il faudra commencer par les enfants. Et pour cela que de sacrifices, que de temps, que de patience, avant d'obtenir des résultats appréciables !...

Mais nous avons confiance dans la grâce de Dieu, dans la légitimité de notre mission apostolique, dans la fécondité de l'Église et dans la Communion des saints. Nous ne sommes rien, nous le savons : mais Dieu se plaît à bâtir sur le néant.

Ce peuple des Matabélés est presque constamment en guerre ou en maraude sur quelque point de ses frontières(1).

(1) On peut voir le récit de leurs longues guerres contre les Betchouanas, les Makalakas et les Mashonas, dans l'ouvrage de J. Mackenzie : *Ten*



L'*Impi*, ou armée des volontaires, vient de rentrer il y a quelques jours dans la capitale : outre un grand nombre de blessés, elle a perdu cinquante hommes. De son côté, elle a tué plus de trois cents ennemis, emmené quelques prisonniers réduits en une sorte d'esclavage, et capturé de nombreux troupeaux de bétail.

Après deux mois de maladie ma santé se remet rapidement, grâce aux bons soins de M. Martin, notre bienfaiteur, grâce aussi à la charité de nos Pères et des blancs qui résident ici. Que Dieu rende au centuple à nos amis tout le bien qu'ils nous ont fait !

Nous attendons avec impatience la poste qui nous arrivera dans huit jours. Le dernier courrier ne m'a rien apporté, pas plus qu'au R. P. Depelchin. C'est la première fois depuis longtemps qu'il ne nous parvient aucun écho du cher pays natal. Nous nous recommandons plus que jamais, nous et nos œuvres, aux prières et à la charité de nos amis de Belgique.

Gubuluwayo, 27 novembre 1879.

Il pleut comme il sait pleuvoir sous les tropiques, c'est-à-dire par torrents. Nous sommes à 5.200 pieds au-dessus de la mer ; les collines rocailleuses qui nous entourent ne dépassent point de 1.000 pieds le niveau de la plaine voisine, et cependant les nuages viennent les scier à mi-côte. C'est un spectacle grandiose de voir ces nuées sombres s'avancer en masses énormes du fond de la vallée ; les pics bleus disparaissent d'abord, puis les flancs de la montagne ;

*years etc.*, de Thomas, *Eleven years etc.*, et de Livingstone, *Explorations dans l'Afrique australe*. — N. E.

enfin toute la plaine est envahie. Sauve qui peut ! il faut vite se réfugier dans le chariot qui jusqu'à présent nous sert de maison. La pluie approche avec le bruit des vagues contre les dunes de la mer. En quelques instants l'eau s'élève à un demi-pied autour de nous ; toutes les ravines sont devenues des torrents, la vallée une rivière, la plaine un immense lac. Deux heures après, quand le soleil revient éclairer le paysage de ses rayons dorés, je vois les grues, les hérons, les hirondelles de nos étables de Belgique, les canards sauvages et les corbeaux planer et s'abattre sur cette mer improvisée. Mais les cataractes célestes ne sont fermées que pour un instant ; dans peu d'heures, le flot diluvien va recommencer. Pour la quantité d'eau ainsi déversée, l'udomètre accuse parfois cinq centimètres et plus en un jour. Grâce à la chaleur — aujourd'hui nous avons de 27° centig. à 37° — ces pluies font naître sur le sol auparavant brûlé par le soleil une exubérante végétation tropicale. Tout pousse et sort de terre comme sous la baguette magique : c'est vraiment le pays de Cocagne !

Les Matabélés nous regardent avec la déférence qu'ils ont pour tous les blancs ; les anglais nous viennent en aide ; le roi nous est toujours favorable. Mais la grande affaire, celle pour laquelle nous sommes venus ici, la conversion du peuple : je l'ai déjà dit, nous en restons aux préparatifs lointains, ce sera un travail de longue haleine. Beaucoup de missionnaires devront nous arriver, car il faut se diviser et s'occuper de mille choses à la fois. Cette transformation, si l'heure de la miséricorde a sonné pour les Cafres, sera l'œuvre de nombreuses années. Mais ce qui peut-être nous créera le plus de difficultés, c'est la polygamie, si fortement enracinée dans les usages et les mœurs des indigènes.



Quel mystère que la conversion et la civilisation d'un peuple ! Voilà vingt ans que des marchands et des savants sont établis dans ces montagnes. Eh bien ! parmi les naturels, pas un chrétien de fait, pas un homme sorti de la barbarie, pas un noir qui ait adopté la pelle, la bêche ou la charrue, ou bâti une chaumière de briques. Il y a trois ans les blancs ont élevé pour le roi une maison en pierres, semblable aux fermes de nos campagnes limbourgeoises. C'est tout ! Et encore le prince préfère-t-il rester dans sa hutte de bouse et de joncs à côté de son nouveau palais européen. Qui pourra régénérer nos sauvages?... La Croix seule qui, depuis dix-huit siècles, a dompté sur tous les continents la barbarie païenne !

Le peuple matabélé, plus peut-être que les autres noirs, est mendiant au possible. Après chaque petite vente : *Tousa, tousa !* un présent !... Vous rencontrez un homme, une femme : ils vous saluent.... *Tousa, tousa !* Le *limbo* (coton, toile), c'est le don favori ; mais tout est reçu avec avidité (1).

#### LETTRE DU P. DEPELCHIN.

Gubuluwayo, 31 décembre 1879.

Nous venons d'acheter, au prix de 500 livres sterling, une excellente habitation ; elle passe pour une des meilleures de Gubuluwayo, ce qui, à la vérité, n'est pas beaucoup dire ; elle occupe un vaste emplacement et se trouve située à peu de distance des huttes qu'habite le roi Lo Bengula quand il réside dans sa capitale. Les monarques africains se contentent pour tout palais de quelques petites cabanes qui ne valent pas nos plus misérables chaumières d'Europe. Cepen-

(1) Cf. Thomas. *Eleven years etc.*, p. 210, s. — N. E.

dant, à Gubuluwayo, Lo Bengula possède beaucoup mieux que la simple hutte où nous l'avons trouvé en arrivant à Ishoshani. M. Grant lui a construit en pierres une assez spacieuse demeure sans étage, semblable aux maisons des Boers du Transvaal. M. Grant a reçu en échange, mais seulement comme fief relevant du roi, l'immense propriété dont il veut nous céder une partie. Devant la maison du roi, sont les huttes de Njina, sœur de Lo Bengula, celles des reines, de Makwékwé, l'induna de Gubuluwayo, etc., etc.

Notre enclos, entouré de haies, renferme d'abord une grande maison-chaumière, sans étage, construite en pierres de rocher, comme les petites fermes des environs de Namur ; puis des hangars et des écuries en bois et pisé ; enfin un grand magasin tout en fer et tôle. Nous nous proposons de convertir ce magasin en chapelle ; il pourra facilement contenir deux cents personnes. De plus, nous avons jardin et basse-cour.

Cette résidence est bâtie sur le plateau de Gubuluwayo, dans le site le plus ravissant du monde : nous sommes pour ainsi dire noyés dans le grand air salubre des Monts Matoppo, dont l'altitude est de 5.245 pieds. Pour le moment, nous avons les averses diluviennes de la saison pluvieuse. Mais les eaux s'écoulent rapidement, et notre habitation est fort salubre. Aussi nos santés ne laissent-elles rien à désirer. Le P. Croonenberghs se remet à vue d'œil ; lui et les autres Pères sont plongés dans l'étude du zoulou : il ne nous sera guère possible d'agir efficacement sur l'esprit et le cœur de Matabélés avant de savoir parfaitement parler leur langue.

En attendant le départ de M. Greite, l'ancien propriétaire de notre maison, nous campons dans son enclos, et nous logeons dans nos wagons. M. Greite et sa femme nous témoignent une bonté parfaite. Ils ont vraiment fait tout ce



qu'ils peuvent afin de nous être agréables. Madame Greite nous procure toutes sortes de provisions, et souvent elle nous envoie pour notre table des plats qu'elle avait eu l'attention de préparer elle-même. M. Greite compte aller s'établir à Seerust dans le Transvaal, et sa dame se propose de visiter l'Europe l'été prochain.

Les blancs continuent à nous être favorables et les noirs ne nous sont pas plus opposés qu'aux autres blancs. En général, il faut partir de ce principe que les Cafres, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, ne connaissent et n'aiment que leurs propres avantages : s'ils tolèrent, s'ils recherchent les blancs, c'est dans une vue d'intérêt. Leur politique s'arrête à la morale purement utilitaire, et, sous ce rapport, ils sont de parfaits disciples de l'économiste Bentham.

Dans quelques jours, je compte aller avec nos trois Frères, à deux milles d'ici, vers le Nord, visiter le vaste terrain que M. Grant, autorisé par Lo Bengula, veut nous concéder, terrain qui forme environ la moitié de son immense propriété, toute une vallée, dans une situation admirable, et où l'eau se trouve en abondance. Le sol y semble très fertile et produira facilement du maïs, du froment, des pommes de terre et tout ce que l'on récolte en Belgique et en France. On croit même que les collines seront très propres à la culture de la vigne. Nous verrons !

Maintenant, quelques détails sur nos rapports avec les Matabélés.

Il y a quatre semaines, nous fumes témoins d'une retraite militaire des guerriers zoulous qui vaut certes tout ce que nous avons jamais vu de semblable en Europe ou

dans l'Inde anglaise. Vers le soir, les régiments des *madjokas* ou des jeunes soldats non mariés, défilent devant le roi en brandissant leurs terribles javelots et en chantant tous ensemble le grand hymne national : « *Nantzi indaba ! Indaba iemkonto !* — Voici la nouvelle ! La nouvelle de l'asségaie ! » Ce refrain guerrier, répété à l'unisson par des milliers d'hommes avec un accent sauvage et un parfait ensemble, avait, je vous l'assure, quelque chose de saisissant et de terrible ! Nous ne pouvions l'écouter sans éprouver comme un frisson involontaire qui parcourait tous nos membres.

Une chose qui produit en ce moment grande sensation à Gubuluwayo, c'est le chariot royal : voilà huit jours, il a fait son apparition devant le public, dans toute sa splendeur. La tente à voiles, qui le recouvre entièrement, avait été très bien disposée par le frère Hedley ; le P. Croonenberghs s'était chargé de la peinture et de la décoration. Lo Bengula passait des heures à admirer ce beau travail de notre artiste peintre. Il en est véritablement enchanté. Quand il vit sur le devant du char son blason, c'est-à-dire l'asségaie et la kerrie ou hache de bataille, peintes en sautoir sur fond de gueule, surmontées d'une magnifique couronne royale de sable, Lo Bengula ne put s'empêcher de pousser un cri d'admiration. *Regis ad exemplar*, tout le monde s'extasiait à la vue de cette merveille de l'art belge. Décidément, nous devenons les favoris du monarque.

Dernièrement, le frère Nigg a obtenu aussi un grand succès auprès de Lo Bengula. Ayant appris que le Frère possédait une machine à coudre, le roi lui fit donner l'ordre de venir au palais montrer à toute la cour comment on se servait de cette ingénieuse application de la mécanique. Le F. Nigg s'empresse d'obéir, et se rend aussitôt chez le prince



portant lui-même sa machine sur le dos : introduit dans le salon royal, il dépose l'engin au milieu de l'appartement. Le roi était assis majestueusement dans un fauteuil ; autour de lui plusieurs indunas et quelques européens ; la nouvelle reine Kwalila assistait aussi à la séance. Le F. Nigg devait coudre en quelques instants trois grands sachets de cuir à conserver la poudre. Notre habile artisan s'y prit de son mieux. Lo Bengula le regardait attentivement, suivant et imitant tous ses mouvements des pieds et des mains. L'opération terminée, le Frère présente les trois sachets parfaitement conditionnés : le roi, dans l'admiration, s'écrie en zoulou : « Ah ! ces Anglais, ces Anglais ! — c'est le nom qu'il donne à tous les blancs — qu'ils sont habiles et intelligents, et cependant ils doivent mourir comme tous les autres hommes ! » — Pour montrer sa bienveillance, il régala le frère Nigg d'un excellent repas, et le força d'accepter les viandes et la bière de la table royale.

Nous avons dû fêter les grandes et consolantes solennités de Noël dans une partie des remises de M. Greite. C'est là qu'entourés de tous nos Pères et Frères, de quelques blancs et d'un petit nombre de noirs, à deux pas de l'étable des bœufs, nous avons célébré les divins Mystères. Tout rappelait à nos regards les souvenirs de Bethléem et le premier sacrifice de l'Enfant Jésus, qui, à son entrée dans le monde, dit à Dieu : « Vous n'avez pas agréé les victimes et les holocaustes : voici que je viens m'offrir moi-même pour la rançon du genre humain (1). »

A l'heure de minuit, nous adorâmes l'Enfant-Dieu en esprit et en vérité ; l'autel ressemblait vraiment à la crèche.

(1) *Aux Hébreux*, X, 5.

A notre gauche se trouvait un troupeau de brebis et de chèvres, à droite un cheval, doux comme un agneau ; plus loin, on entendait le mugissement des bœufs. *Cognovit bos possessorem suum et asinus præsepe domini sui* (1). Quelle scène ! Et comme nous avons prié pour nos pauvres noirs et leurs bienfaiteurs d'Europe !

Le jour même de Noël, j'ai fait présent au Roi d'un magnifique revolver. Ce beau spécimen de notre industrie belge m'avait été donné à Liège, il y a tout juste un an. L'arme porte à 500 mètres ; elle est d'un travail extrêmement fini. Le roi, émerveillé de ce bijou, voulut à l'instant même en faire l'épreuve. Nous allons donc dans ce but à quelque distance de la ville. Avant d'essayer le revolver, le roi Lo Bengula me fit très galamment la surprise de me montrer comment on lance l'asségaie. Il saisit un long javelot de six pieds, armé de fer, et le lance avec une vigueur digne de sa force herculéenne. L'asségaie va se fichet profondément dans la terre, à plus de quarante mètres de distance.

Après cela, vint le tour du revolver. Assis sur un rocher, entouré de ses serviteurs, des Pères et de quelques Européens, le roi se mit à tirer plusieurs coups au milieu d'un troupeau de moutons qui paissait tranquillement à la distance de quatre cents pas du lieu où nous étions. Il ne croyait pas que la balle pût porter aussi loin. Grand fut son étonnement lorsque plusieurs brebis tombèrent frappées par les projectiles. Ce petit présent a causé au prince une joie très vive et fort démonstrative. Pour me témoigner sa reconnaissance, Lo Bengula me serre affectueusement la main, *shake-hands*, et m'appelle en riant *Umtagati*, sorcier.

(1) *Isaïe*, I. 3.



Vous voyez par tout cela que nos affaires sont en bonne voie. Mais pour nous établir solidement ici, et pour continuer notre route au delà du Zambèse, il nous faudra de grandes ressources, les aumônes de la charité catholique. Souvenez-vous de cette parole de l'Écriture : « Donnez et l'on vous donnera, *Date et dabitur vobis* (Luc. VI, 3). » Nos indigènes, sans doute, et le bon Dieu, certainement, tiendront compte à nos bienfaiteurs de la générosité qu'ils déploieront pour hâter les progrès de l'Évangile parmi les pauvres naturels des rives du Zambèse.

#### LETTRE DU P. CROONENBERGHS.

Gubuluwayo, 8 janvier 1880.

Grâce à Dieu, nous jouissons tous d'une bonne santé à Gubuluwayo : le climat est fort salubre, même en été et par la saison des pluies dans laquelle nous sommes entrés depuis la seconde moitié de novembre. Le thermomètre monte généralement de 15° le matin à 30° l'après-midi. La température moyenne de Gubuluwayo est de 22° centigrades, comme dans le beau climat de Madère. Je vous assure que nous supportons mieux la chaleur ici que dans nos jours de canicule en Belgique. — Tati, au contraire, semble vraiment malsain; le P. Fuchs et le F. Paravicini souffrent beaucoup de la fièvre dans cette station.

Notre régime est fort primitif, mais somme toute, très passable. Nous mangeons parfois du bouc, plus souvent du mouton, rarement de la soupe et des légumes. Depuis quelques jours, on nous apporte des fruits appelés *amagogol*. C'est une espèce de prune sans noyau, d'un arôme délicat. Comme base de nos repas, nous avons du pain de maïs et

pour liqueur du café sans lait. Quand nous pourrons cultiver notre terre, à une lieue d'ici, nous aurons du lait, des pommes de terre, des légumes, etc. En attendant, nous bénissons Dieu de ce qu'il nous conserve la santé et nous donne notre pain quotidien.

Pour le moment, nous sommes tout entiers à l'étude de la langue des Matabélés, laquelle possède une grammaire moins difficile que le zoulou, dont elle diffère notablement par les mots. La langue est la clef de la persuasion : sans elle, pas moyen, ici comme partout, d'opérer quelque bien parmi les indigènes. Déjà le père Law s'exprime avec facilité ; il n'a plus besoin d'interprète. Dernièrement, il a dû déchiffrer et lire à Lo Bengula une longue lettre adressée à ce chef par M. A. Bailie, *Surveyor-general* de Kimberley. Il nous faudra quelque temps encore pour nous familiariser avec cet idiome ; c'est alors seulement que nous pourrons commencer notre apostolat par l'enseignement et l'éducation, par l'exemple du travail, par des relations plus directes avec les pauvres noirs.

Je m'occupe en outre, avec nos Frères, de peinture et de menuiserie pour le service de Lo Bengula. Déjà nous avons restauré deux chariots du roi, le premier pour le jour de Noël, et le second pour le 7 janvier. Il en reste un troisième et dernier que nous entreprendrons vers la fin du mois. Le roi est enchanté de nos œuvres d'art. Il veut assister à tous nos travaux, et il suit avec une extrême sollicitude les progrès de la décoration. Quand tout fut terminé, je lui dis : « *Pelile, Koumalo ! — C'est fini, Seigneur !* » — Il me tendit sa main et serra si fort la mienne que je faillis faiblir et me trouver mal à l'aise. Je fis cependant bonne contenance et lui demandai si je pouvais tracer son nom sur le devant du



char ; il me fit un signe de tête affirmatif, et je peignis alors d'un côté un grand L, surmonté d'une couronne royale, et de l'autre un grand M, initiale du nom de Mosilikatsi, père du roi.

Lo Bengula était au comble de la joie!... il se fit bien expliquer laquelle des deux lettres désignait le nom de son père, laquelle le sien propre.

Vous le voyez, nous devons commencer par gagner les bonnes grâces du roi et du peuple, tâchant de nous faire tout à tous, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ ; nos frères sont selliers, menuisiers, maçons ; je suis peintre et médecin.

Ces derniers temps, l'ophtalmie a régné dans Gubuluwayo. La fille aînée du roi, Baniai, en a souffert et j'ai dû la traiter ; le premier ministre, Lodgi, chef du district d'Indaba et le plus puissant des indunas, s'est soumis également à mes prescriptions médicales ; un grand nombre de sauvages, heureusement soignés par nous, sont retournés guéris. Si nous pouvions avoir un hôpital et des sœurs, des écoles de métiers, etc., etc., nous gagnerions bientôt tous les noirs. En secourant les corps nous pourrions commencer à guérir les esprits. — Mais cette œuvre sera bien difficile, et, sans un miracle de la grâce, nous n'avons rien, absolument rien à attendre.

Avant de venir ici, et d'après tous les récits anciens et modernes, je prévoyais certes l'aridité, la stérilité de ces terres africaines. Mais je l'avoue, j'étais loin de me faire une idée exacte de la réalité.

Figurez-vous un peuple livré à l'oisiveté, plongé, noyé dans la paresse et dans tous les désordres qui en sont la suite, n'ayant presque aucune idée de la divinité, aucune

notion du juste et de l'injuste, et dont toutes les institutions, toutes les coutumes sont diamétralement opposées à la morale de l'Évangile! Les hommes fument et boivent toute la journée, accroupis autour des kotlas ou huttes des indunas et de l'*enkosi*. Cela dure ainsi l'année entière, sauf pendant les semaines de maraude et de guerre dans les pays voisins, où les Matabélés se rendent pour enlever les bœufs et les enfants! Les pauvres femmes sont traitées comme des esclaves et condamnées aux plus rudes travaux. A l'exception de la sœur du roi, Njina, et de la nouvelle reine Kwalila, fille d'Umzilâ, toutes les femmes doivent travailler aux champs, fabriquer la bière, le tabac, porter le bois et l'eau, etc...

La croyance à la sorcellerie est aussi un des plus grands obstacles à l'action des missionnaires. Les docteurs, appelés faiseurs de pluie, *Rain-Makers*, en matabélé *Tchabatchaba*, sont tout puissants, et c'est par eux que le roi règne et gouverne. Quiconque embrasse le christianisme et abandonne la superstition de ses pères, court grand risque d'être voué à la mort. Quand pourrons-nous aborder directement l'œuvre de la conversion et de l'amélioration morale de ce pauvre peuple, c'est le secret d'en haut!...

Nous ne sommes pas encore assez au fait de tous les usages et de toutes les superstitions des Matabélés pour essayer d'en tracer un aperçu complet et exact. Pour cela, il faut avoir longtemps résidé parmi eux; à la longue seulement, on peut démêler quelles sont leurs propres pensées sur la religion, la morale et la politique.

Comme je vous l'ai déjà dit, le pouvoir du roi est absolu. Quelquefois il fait juger les délits par le conseil des chefs, souvent il prononce tout seul.



Il y a trois sortes de peines capitales : 1° La peine du *mar-teau*. On brise la tête du condamné comme on assommerait un animal de boucherie ; ou bien encore on serre d'abord la tête du criminel dans un tronc d'arbre fendu, et l'on martelle ensuite cette espèce de tenailles jusqu'à la mort du coupable. — 2° La *corde* ou pendaison au premier arbre venu, à peu près comme dans la loi de *Lynch* aux États-Unis. — 3° Le *pilori*. Le patient garrotté, est lié au tronc d'un arbre, et abandonné au milieu d'un désert où il meurt d'inanition, s'il n'est dévoré vivant par les bêtes féroces. Le corps de tout supplicié devient la proie des hyènes et des vautours. — Les crimes contre les mœurs sont punis de la peine du feu, de la mutilation, etc., etc. (1).

Au milieu des Matabélés vivent quelques familles ou tribus de Hottentots ou Boschimans. Ce sont de pauvres êtres dégradés par l'abus des boissons fortes. Ils semblent appelés à disparaître partout au contact des Cafres et des blancs.

La nation des Matabélés se recrute en grande partie par la guerre et la maraude chez les peuplades voisines. Chaque année les *impis* ou armées de volontaires amènent des contrées limitrophes, avec des troupeaux de gros bétail, de nombreux enfants, filles et garçons, depuis un jusqu'à douze ans ; leurs pères sont massacrés et leurs mères réduites en esclavage ; les garçons, parvenus à l'âge adulte, seront incorporés dans la nation, et les filles données en mariage aux indunas (2).

Voici quelques faits pouvant servir de réponse à ceux qui pensent et disent qu'il vaudrait mieux laisser ces peuples dans leur « félicité native ».

(1) Cf. Thomas, *Eleven years etc* ; pp. 248, ss. — N. E.

(2) Cf. J. Mackenzie, *Ten years etc*. p. 331. — N. E.

L'an dernier, une femme âgée, qui avait fait partie de la maison de Mosilikatsi, fut trouvée en possession d'un marteau paraissant avoir appartenu au roi défunt. C'en fut assez pour l'accuser du crime de sorcellerie qu'elle aurait commis au moyen de cette relique sacrée. La cause est portée devant le conseil des indunas, et pendant de longs mois, la pauvre vieille tremble sous la menace d'une mort terrible. On l'avait vue près de la rivière: c'était assurément pour « hanter le crocodile » ! Elle dut son salut à l'intervention de quelques amis du vieux roi.

Ce matin même, deux jeunes filles esclaves, à peine âgées de 14 ans, furent battues de verges: leur corps était labouré de coups de kerries (grands bâtons à gros nœuds); ensuite on les accabla de pierres. Les femmes du roi, les *Amakosigazi* accomplirent elles-mêmes cette terrible exécution. Avoir essayé de fuir la dure condition qui leur était faite, voilà tout le crime de ces deux pauvres créatures.

Jusqu'à l'âge de douze ans, les enfants de Gubuluwayo ne prennent d'autre nourriture que du lait. Dès qu'ils peuvent marcher, ils vont tous ensemble deux fois le jour au kraal des vaches, et là, sous la surveillance de Makwékwé, induna ou capitaine de Gubuluwayo, ils se nourrissent eux-mêmes comme autrefois les jumeaux allaités par la louve légendaire de la Rome antique. C'est un spectacle étrange que celui de ce primitif repas. Après l'âge de douze ans, les adultes, hommes et femmes ne peuvent plus goûter ni lait ni fromage, cette nourriture étant exclusivement réservée aux enfants.

Voilà où en sont ici les pauvres noirs. Quant aux marchands européens qui résident à Gubuluwayo, et dont le nombre s'était accru depuis l'insuccès des mines de Tati, ils semblent malheureusement ne pas devoir séjourner long-



temps chez les Matabélés. Les affaires commerciales sont arrêtées, et l'on aura de la peine à leur donner quelque développement.

Au milieu de l'indéfinissable sauvagerie des mœurs et des coutumes du peuple matabélé, nous jouissons parfois des agréments de la vie sociale de notre Europe civilisée. M. Greite, dont nous occupons la cour, avant de prendre possession de sa maison, rassemble souvent chez lui le soir les quelques gentlemen anglais qui résident à Gubuluwayo. Il nous invite au rendez-vous et nous passons là une agréable soirée à l'européenne : la tasse de thé, quelques biscuits anglais, une conversation pleine d'entrain font les frais de ces réunions, sans oublier l'hymne national, le « *God save the Queen* » si doux à l'oreille des enfants d'Albion ; nous, Belges, nous nous associons de bien bon cœur à ce chant religieux et patriotique. Après cela, nous retournons à nos wagons rangés dans la cour de M. Greite ; pendant quelques instants encore on suit des yeux les petites lumières de nos compagnons qui regagnent leurs foyers ou plutôt leurs couvertures de laine. Car il n'y a pas ici de *foyers* : la cuisine se fait en plein air, et la température est telle que jamais les appartements ne doivent être chauffés.

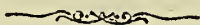
Vous voyez par là que nous sommes toujours au mieux avec les blancs : nous allons visiter leurs résidences et leurs terres. Ces messieurs nous invitent à dîner et nous envoient des provisions et des fruits nouveaux, légumes, fèves, pommes de terre. En témoignage de reconnaissance, je leur dessine des aquarelles, paysages, *sketches*, représentant leurs maisons, leurs jardins, etc. Nos colons enchantés aiment à envoyer ces petits présents à leurs familles et à leur *home* d'Angleterre.

A propos de peinture, le R. P. Depelchin, sur l'invitation du roi, m'a prié de faire le portrait de la reine Kwalila, ainsi qu'une esquisse représentant la fête de la « Petite Danse » solennité publique et semi-religieuse qui aura lieu dans deux jours, et dont je vous enverrai la description. Ces tableaux sont destinés au père de la reine, le chef Umzila, roi des Cafres Abagasas, voisins des Matabélés. Espérons que cet envoi ouvrira aux missionnaires le chemin d'un pays qui n'a pas encore été visité par les européens (1).

Je n'ai pu jusqu'à présent prendre des vues photographiques : mes appareils reposent encore au fond de nos wagons. Aussi longtemps que nous ne serons pas installés dans la maison de M. Greite, achetée avec la permission du roi, nous ne pourrons guère utiliser ces instruments qui doivent être maniés avec beaucoup de précaution.

A bientôt, j'espère, de plus amples et de plus consolantes nouvelles. Cependant, nos amis ne doivent point se dissimuler que la conversion de ces peuples, même avec les plus abondantes bénédictions du ciel et l'appui de la charité catholique, sera une œuvre longue et difficile, entravée de toute manière par le démon qui tient captives sous un joug de fer les pauvres âmes des sauvages africains. Raison nouvelle de prier, de prier beaucoup, de travailler et de mourir, s'il le faut, avec joie, pour le salut de ces malheureuses nations.

(1) Sur *Umzila* et les *Abagasas*, voir plus haut, pp. 24, s. — N. E.





## X.

# FÊTES ANNUELLES DES MATABÉLÉS

JANVIER 1880.

LETTRES DU P. CROONENBERGHS.

### 1° La Petite Danse.

Gubuluwayo, 11 janvier 1880.

Longit. E. Greenwich 28° 16' 45" (1); latit. sud 20° 15' 30". — Altitude 1.628 mètres. — Barom. 669 à 676. — Therm. cent. 17° matin, 38° après midi.

C'était hier, 10 janvier, la fête de la « Nouvelle Lune d'été », ou « Nouvelle année » des Matabélés ; on l'appelle encore la « Fête des Prémices » ou des « Nouveaux fruits », ou la fête de la *Petite Danse*, par opposition à celle de la *Grande Danse* qui a lieu quinze jours après, à la pleine lune.

Représentez-vous d'abord le lieu de la scène.

Le plateau de Gubuluwayo, élevé de 200 mètres au-dessus de la plaine environnante, ne ressemble pas mal à la fameuse colline d'Alesia décrite par César, ou aux plateaux de la citadelle et d'Hastédon près de Namur. C'est une sorte de carré ayant plus de mille mètres de côté ; l'inclinaison des versants diffère d'un côté à l'autre : ici, une pente assez escarpée ; là, une descente plus douce. Vers l'ouest de ce carré,

(1) On peut se fier à ces chiffres qui sont le résultat de nombreuses observations du P. Law. La carte de Stanford donne pour longitude 29° ; M. Bailie a relevé 27° 50'.

autour d'un vaste espace circulaire d'environ 500 mètres de diamètre, sont disposées les cabanes du peuple; à l'intérieur de cette place, vers le fond, s'élève le palais, l'*isikohlo*, les huttes en chaume de la princesse Njina et des reines. Ce groupe sacré d'habitations disparaît derrière une palissade élevée qui l'entoure, palissade à laquelle sont adossées extérieurement les demeures de Makwékwé, l'intendant de la capitale, et des gardes royaux, *madjokas*, ainsi que le kraal des bœufs du roi. Dans ce kraal ou enclos, dont le sol est graduellement exhaussé par les bouses durcies, s'accomplissent les grandes cérémonies religieuses.

C'est aussi à l'entrée du kraal que le roi Lo Bengula préside la cérémonie de la *Petite Danse* en compagnie du grand féticheur. Depuis cette entrée jusqu'aux huttes extérieures, sont rangés en hémicycle plus de mille guerriers: portant sur la tête de grands panaches noirs de plumes d'autruche, les épaules couvertes de peaux de lion, d'hyène, de chacal ou de panthère, ils tiennent dans la main droite un long bâton de mimosa. Tous gardent un profond silence; le spectacle de cette assemblée présente quelque chose d'imposant et de terrible.

Cependant le roi paraît à l'entrée du kraal; il étend majestueusement la main vers les vingt bœufs noirs qui sont rangés devant lui et qui remplissent l'air de leurs mugissements: la fête est commencée.

Elle s'ouvre par une danse solennelle. Trois reines, vêtues d'une peau de bouc rattachée par une ceinture garnie de verroteries, sortent ensemble d'une hutte voisine du kraal, et s'avancent jusqu'au milieu de l'hémicycle. Au signal donné, tous les soldats se dressent l'œil attentif, et la poitrine soulevée. Du pied droit, ils frappent la terre en cadence;



puis, tous de concert et avec un parfait ensemble, ils élèvent et abaissent, poussent en avant et retirent leur bâton de mimosa. En même temps les mille guerriers commencent un chant sauvage et puissant, mais monotone, composé de deux notes seulement, et entrecoupé d'une sorte de hennissement prolongé qui éclate comme le son de nos cymbales. A ces mouvements uniformes et à ces accents rythmiques correspondent les attitudes des reines qui exécutent une danse guerrière. Cette danse qui, elle aussi, comprend invariablement les mêmes poses, se prolonge environ deux heures : seulement les reines, après avoir figuré quelque temps, sont remplacées par d'autres. A chacun de ces intervalles, tous les guerriers poussent un long et effrayant sifflement. Le peuple entier, le roi, les chefs, les officiers, les milliers de femmes et d'enfants qui remplissent tous les coins perdus de l'hémicycle, suivent et accompagnent, pour ainsi dire, les mouvements et les chants des soldats. De loin, le bruit de la fête ne ressemble pas mal au sourd murmure de la mer en furie, entendu à une certaine distance de la plage.

Après deux heures de cet exercice passablement fatigant, le roi quitte l'entrée du kraal et s'avance dans la prairie. Les *koumalos* ou chefs vont au-devant de lui ; profondément inclinés, ils lui tendent une branche verte de mapani et lui présentent le blé, le maïs et les fruits nouveaux. Le roi mange quelques grains : puis, en guise de lustration, il verse par trois fois de l'eau sur les prémices de la moisson. Enfin, il se retire vers le palais royal ; un sifflement aigu, suivi d'un immense grognement, en forme d'acclamations patriotiques et religieuses, le suit dans sa retraite, jusqu'au moment où il a disparu à tous les yeux. Et la fête de la Nouvelle Lune ou de la Petite Danse est terminée.

Maintenant le peuple à son tour peut manger des produits nouveaux; avant la cérémonie, avant que le roi n'en eût goûté le premier, personne n'eût osé y toucher: la transgression de cette loi serait à l'instant punie de mort. Qui eût pensé qu'au fond de l'Afrique nous aurions trouvé des traces, bien obscurcies il est vrai, de la religion primitive et de l'une des principales fêtes des enfants d'Israël?

A propos de cette cérémonie des « Prémices » je vous dirai un mot, sous bénéfice d'inventaire, de la religion des Matabélés. Ce peuple semble n'avoir qu'une idée confuse de la divinité. Ils ne lui adressent pas de prières et n'ont aucune espèce de culte proprement dit. Tout leur rituel se compose de deux Danses: la « Petite Danse » que je viens de vous décrire, et la « Grande Danse » qui doit avoir lieu quinze jours après. Dans ces deux fêtes, de même qu'au couronnement et au décès des rois, on fait trois lustrations ou libations en forme de sacrifice. La première s'accomplit en l'honneur de Matchoban, l'aïeul du roi actuel; la seconde, en l'honneur du grand Mosilikatsi, le père de Lo Bengula, le chef qui, voilà bientôt cinquante ans, amena les Zoulous-Matabélés depuis les frontières du Natal jusqu'à la région des Monts Matoppo qu'ils occupent aujourd'hui. Enfin la troisième libation se fait en l'honneur du Prince régnant (1).

Voici les titres décernés dans cette circonstance au chef des Matabélés, avec la traduction française en regard; ils ont quelque analogie avec les noms élogieux que prenaient les premiers rois de l'Assyrie et de l'Égypte.

Le *Balété*, le prince; l'*Intabe situ pesulu*, le roi de dessous les monts; l'*Enkos*, le chef; le *Koumalo*, le seigneur; l'*Enkos*

(1) Sur ces fêtes, voir Thomas, *Eleven years etc.*, pp. 401, s. — N. E.



*Amakos*, le chef des chefs ; le *Zu*, le grand ; le *Yébé zu*, le très grand ; le *Zu Yébé zu*, le grand parmi les grands ; l'*Amadote*, le roi des hommes, le *Yébé zu Amadote*, le très grand roi des hommes ; l'*Intab emhul*, le grand des montagnes, etc.

Tous ces titres sont énumérés par les sujets avec un profond respect, et en les énonçant, ils se tiennent courbés devant le prince, les deux mains sur les genoux.

## 2° La Grande Danse.

Gubuluwayo, 12 février 1880.

Dans ma dernière lettre je vous ai décrit la fête de la « Petite Danse » ou de la « Nouvelle lune d'été. » Je dois vous donner aujourd'hui quelques détails sur la grande fête annuelle des Matabélés, qu'on appelle aussi la fête de la « Grande Danse » ou de la « Pleine lune » ou des « Prémices » et des nouveaux fruits. La Petite Danse, qui a un caractère analogue, est comme une préparation, une répétition de la grande fête : celle-ci doit toujours avoir lieu à la pleine lune du premier mois qui suit le solstice d'été (21 décembre dans l'hémisphère austral). Or la pleine lune tombait cette année le 27 janvier. Mais le calendrier des Matabélés n'est pas toujours très exact, n'étant point dressé par de savants astronomes ni par d'habiles mathématiciens ; de là vient sans doute qu'au lieu de célébrer la Danse de la pleine lune le 27, les Matabélés ne l'ont solennisée que dans la soirée du 31 janvier.

Le roi Lo Bengula, enchanté de l'esquisse représentant la première Danse, m'a fait demander de lui dessiner, sur une vaste toile qui doit être envoyée au chef Umzila, roi des Abagasas, les principales scènes de la grande fête. Informé de ce désir, je me suis préparé d'avance à exécuter

convenablement le travail. Dès les jours précédents, j'avais pris mes mesures et crayonné dans le fond du tableau la magnifique perspective des montagnes qui entourent Gubuluwayo. Sur l'avant-plan, j'avais marqué la position que devaient occuper le roi et les principaux indunas, d'après mes souvenirs de la Petite Danse. J'étais occupé la veille, sur les lieux mêmes, à ébaucher mon sujet, lorsque le roi s'avança vers moi ; il s'informe avec curiosité de mes procédés techniques, et me demande sans détours de lui indiquer sur la toile l'endroit précis que je lui destinais. Je lui montre cette place d'honneur : il était heureux et fier, sa royale figure devint toute rayonnante.

Pendant la solennité, tous les Pères et Frères, avec les Européens devaient être groupés autour du prince ; quant à moi, j'avais choisi une petite éminence, d'où je pouvais le mieux apercevoir l'ensemble, prendre les croquis et les notes qui devaient me servir pour la grande toile commandée par Lo Bengula. Aussi, nul détail de la fête ne m'a échappé, et je puis littéralement vous en donner une narration *de visu*.

J'ai décrit, à propos de la Petite Danse, le théâtre de cette grande solennité, le plateau, le palais du roi, le kraal des bœufs, et la place immense qui s'étend devant ce kraal. Cette place est appelée en matabélé *Isibaïa*, ou *Isibaïa zimbozi*, comme qui dirait l'*Agora* d'Athènes ou le *Forum* romain. — Pendant le reste de l'année, l'*Isibaïa* jouit habituellement d'un calme tout à fait oriental, ou pour mieux dire tropical. Cette immense prairie est sillonnée par les bœufs, les boucs et leurs pâtres, qui s'y traînent en silence à pas lents et énervés. Autour de cette vaste plaine sont bâties les huttes des indigènes, et, derrière celles-ci, une palissade en bois, l'*Umuzi wabuluwayo*, boulevard de Gubuluwayo, forme



l'enceinte extérieure, qui protège les troupeaux et les habitants contre les bêtes féroces et au besoin contre les ennemis (1). Au delà de cette palissade est la station des blancs.

Plusieurs jours avant la fête, et surtout le jour même, nous voyons arriver sur la place publique, ordinairement si paisible, de nombreuses bandes de guerriers Matabélés. Ce sont les régiments appelés par le roi de tous les points du territoire. A les voir de loin — la tête entourée de plumes d'autruche sombres et noires, — ou les prendrait pour nos Grenadiers de la Reine, coiffés de leurs hauts kolbacks. Mais, de près, on est bientôt détrompé : la dépouille d'une panthère sur le dos, voilà tout l'uniforme ; et leurs armes, un bouclier recouvert d'une peau de bœuf, qu'ils tiennent de la main gauche, des asségaies et des kerries qu'ils portent dans la main droite.

Les fêtes durent quatre jours entiers, pendant lesquels le roi nourrit tout son peuple. En revanche, il reçoit de nombreux cadeaux de ses fidèles sujets.

Le *premier* jour est le jour de la Grande Danse proprement dite. Vers trois heures de l'après-midi, tous les guerriers sont au poste qui leur est assigné. Lo Bengula paraît à l'entrée de son kraal aux bœufs, devant la vaste plaine ; il me fait asseoir à sa gauche avec mes cartons, à l'entrée de l'Isibaïa : puis il monte sur un petit tertre formé par les bouses accumulées de tous les bœufs de Gubuluwayo. De là, il étend majestueusement la main droite vers les 8.000 guerriers rangés en bel ordre autour de l'hémicycle, sur trois ou quatre lignes de profondeur. A ce signal, les bataillons poussent le cri de : *yébo, yébo, yébézu*. C'est le salut royal : puis

(1) Cf. Thomas, *Eleven years etc.* pp. 173, s., 181, ss. — N. E.

tous les pieds s'élèvent et retombent en cadence, les soldats demeurant à la même place ; en cadence aussi, les guerriers agitent leurs boucliers qui montent et descendent ; en cadence encore, ils élèvent et retirent leurs kerries qui paraissent et disparaissent, avec un ensemble parfait, au-dessus des 8.000 kolbacks noirs ornés de plumes d'autruche. C'est la danse militaire.

De temps en temps, on interrompt ces exercices, et alors paraissent dans l'hémicycle les capitaines les plus braves qui simulent des marches et des exploits de guerre ; ils aiment à déployer leur force, leur habileté et leur souplesse dans ces manœuvres. Ils sont vraiment terribles à voir quand ils s'élancent sur l'ennemi avec des allures féroces et des cris épouvantables. En les voyant, on se fait une idée des sanglants combats que les Anglais ont dû livrer aux Cafres de Cétéwayo.

Après ces danses guerrières des chefs, je vois à ma gauche, débouchant des huttes voisines en deux longues files, le cortège des reines, magnifiquement parées d'oripeaux de toute espèce, de rubans, de châles aux couleurs variées. Elles chantent sur un ton assez élevé le salut du roi : « yébo, yébo, yébézu ». D'un pas lent et cadencé, elles s'avancent dans l'hémicycle : d'une main, elles tiennent en évidence l'anneau conjugal, signe de la fidélité, de l'autre, elles portent une branche verdoyante, symbole de la paix. Elles exécutent quelques danses assez paisibles, et puis se retirent par où elles sont venues. Il était près de six heures du soir : le soleil couchant, merveilleusement doux ici, versait des reflets d'or et d'une lumière rougeâtre, ajoutant je ne sais quoi de poétique à cette scène étrange et primitive : on se croirait reporté aux temps des patriarches, sur le sol de l'Arabie ou dans les plaines de la Chaldée. Le soleil couché, chacun se retira dans sa tente ou chez ses amis pour s'asseoir au festin, et jouir d'un repos bien mérité.



Le lendemain, *deuxième* jour de la fête, nous devons être témoins d'un spectacle tout différent. Au moment où le soleil, d'aplomb sur nos têtes, dardait ses rayons brûlants, à l'heure de midi, nous voyons une foule de guerriers mata-bélés se précipiter, comme un torrent impétueux, vers le quartier des blancs. Le roi s'avance à leur tête, portant une ceinture dorée, tout éblouissante, sur son épiderme noir, et une écharpe verte en bandoulière : lui seul peut revêtir un baudrier de cette couleur. Il marche en s'appuyant sur son asségaie. Il s'arrête soudain : le flot humain qui le suit pousse un sourd mugissement. Le chef a lancé son asségaie qui traverse les airs en sifflant et va se fiché dans le sol à soixante mètres de distance. Une troupe de sauvages se précipite alors en avant : c'est à qui sera le plus agile à la course et le plus habile à la manœuvre. Bientôt un des guerriers, tout fier de son exploit et de sa victoire, rapporte la royale asségaie au grand prince, « au roi d'en dessous des monts. »

Cette cérémonie militaire est symbolique. Le roi en recevant l'asségaie prononce ces paroles : « Celui qui m'aime obéit en tout à ma volonté comme ce fidèle guerrier a suivi au loin et m'a rapporté mon asségaie. » Des cris assourdissants accueillent le vainqueur et applaudissent aux paroles du roi. Enfin la horde sauvage revient dans l'*Isibaïa zimbozi* et tout rentre bientôt dans le silence.

Le *troisième* jour a lieu l'immolation ou plutôt le massacre des victimes.

Debout, près du kraal des bœufs, sur le tertre dont j'ai parlé, Lo Bengula donne l'ordre qu'on amène les victimes destinées au sacrifice. Peu après on voit arriver au milieu de la plaine deux à trois cents bêtes à cornes. En avant marchent dix magnifiques bœufs noirs sans aucune tache. Le

prince jette un regard de satisfaction sur l'immense troupeau : puis il étend sa main droite vers les animaux rassemblés devant lui. Ce geste signifie que tout ce qui a vie lui appartient. Et le peuple de lui répondre par le cri patriotique : « Yébo, Yébo, Yébézu ! — Oui, oui, à toi qui es grand ! »

Alors se fait le triage des bêtes, et l'on indique dans quel ordre il faut les immoler. Les bœufs sont amenés au centre de l'hémicycle, où se tient l'induna, désigné pour l'office de sacrificateur. L'induna s'avance lentement vers la première victime, tenue par quatre forts jeunes gens : arrivé près du bœuf, il se glisse prestement au côté gauche ; puis, d'un mouvement rapide et vibrant, il lui plonge son asségaie dans le corps, entre les côtes et l'épaule, et l'enfonce jusqu'au poumon ; l'animal pousse un sourd mugissement, et tout est fini. Jetant le sang par les narines il s'en va tomber à deux pas de là. Cette opération s'accomplit avec une étonnante rapidité : l'espace d'une heure suffit pour immoler plus de cent bêtes. On traîne dans le kraal du roi les cadavres des bœufs noirs ou bœufs sacrés ; leur chair et leur sang doivent servir aux philtres, aux remèdes et fort probablement aussi aux festins des Docteurs ou Féticheurs, nommés Amazisis. Les autres animaux, équarris et dépecés sur place, sont distribués à tout le peuple, qui passe la nuit suivante à se gorger de viande et de *tyawala*. Cette scène du sacrifice présente, je vous l'avoue, bien peu d'attraits. On se croirait au milieu d'un charnier ou d'un immense abattoir. La vue, l'odorat, l'ouïe, tous les sens reçoivent une impression désagréable. En contemplant ce spectacle, on peut se faire une idée assez exacte des *poétiques* hécatombes de l'antiquité. Malgré toute ma bonne volonté, jamais je n'ai pu découvrir dans ces sacrifices la poésie que plusieurs croient y apercevoir, d'après les descriptions d'Homère et de Virgile.



Enfin, se lève radieuse l'aurore du *quatrième* jour de la fête des Matabélés. Ce jour, consacré à la cérémonie des « Prémices » ou des nouveaux fruits, nous offrira des spectacles plus poétiques sans doute que les massacres de la veille, mais très réalistes encore.

A l'heure où le soleil a dépassé nos montagnes de l'est, c'est-à-dire vers neuf heures du matin, Lo Bengula se rend au milieu de l'Isibaïa. Comme je vous le disais tantôt, vous voyez que l'Isibaïa est bien l'Agora des anciens.

Au milieu de la plaine s'élève un immense bûcher : ce bûcher renferme tous les ossements des bœufs et autres animaux tués, pour les besoins du roi et du peuple de Gubuluwayo, pendant l'année qui vient de finir. Devant le bûcher, on a placé le siège du roi, trône primitif, formé d'une simple chaise en bois rouge; le roi vient s'y asseoir, puis on allume le feu; de temps en temps, le roi se lève et attise lui-même le foyer avec son asségaie ou javelot de fer; les femmes esclaves sont continuellement occupées à entretenir et à raviver la flamme.

Pendant que d'épais nuages de fumée *sacrée* couvrent la plaine et inondent les poumons peu délicats des fils du tropique, les huit mille guerriers viennent se ranger autour du bûcher, tous accroupis et immobiles. Derrière eux se presse le reste du peuple, les femmes et les enfants. A l'intérieur de l'hémicycle, près du brasier, à cinq pas des premiers rangs des soldats, on voit les Docteurs-Féticheurs, les Amazisis, assis par terre à côté de jeunes esclaves qui épluchent les plantes nouvelles, séparent les gerbes de maïs, secouent les épis d'*amabélé* ou cafir-corn, etc. etc. Ces prémices sont offertes au roi qui fait sur elles une triple libation.

En même temps, les reines, parées, comme la veille, de leurs plus riches ornements, défilent en cortège devant le peuple

assemblé : elles font plusieurs fois le tour du bûcher, en chantant des hymnes aux esprits de Matchoban, le père de Mosilikatsi, de Mosilikatsi, le père de Lo Bengula, et de Lo Bengula « le prince de la paix, le prince de la guerre, le grand roi, le roi des rois, *enkos amakos* ».

Pendant ces longues cérémonies, les femmes matabélés apportent des viandes rôties, dont l'odeur embaume les airs et corrige un peu l'acreté de la fumée qui s'élève du bûcher.

Enfin, quand tous les rites sont accomplis, la fête se termine, comme finissent toutes les fêtes chez les peuples primitifs et bien d'autres encore, par d'immenses et fabuleux repas, qui laissent le peuple sous l'impression d'agréables souvenirs, et fortifient son respect et son dévouement pour le roi Lo Bengula.

Voilà une description très incomplète de la grande fête des Matabélés. Pour s'en faire une idée exacte, il faudrait l'avoir vue, comme nous, dans tous ses détails. Il y a là de l'étrange, de l'horrible, du beau, du solennel, du comique, du réjouissant, du naïf, du grandiose, etc., etc., comme dirait Madame de Sévigné.

Ce sont vraiment des hommes étonnants que ces enfants de la nature qui n'ont pas encore été en contact avec les peuples civilisés. On découvre en eux un singulier mélange de bonté et de cruauté, de rectitude et de corruption, de grandeur et de petitesse.

Ah ! si les dix mille guerriers matabélés que nous avons vus défiler devant nous, leur prince en tête, étaient chrétiens ! Si la grâce les avait touchés, si, devenus dociles aux enseignements du Christ, l'Évangile eût purifié leurs cœurs, leurs mœurs et leurs usages, oh ! quelle belle conquête pour



l'Église et pour la civilisation ! — Mais combien tardera peut-être ce beau jour ! L'heure de la conversion ne semble pas encore avoir sonné pour ce malheureux peuple, assis à l'ombre de la mort ! — Nous sommes loin cependant, grâce à Dieu, de nous laisser décourager. Nous poserons les premiers jalons ; nous ferons les premières démarches, nous déblaierons le terrain, nous abattons les premières barrières ; nous prierons, nous lutterons, nous mourrons.

D'autres, plus heureux, viendront après nous, qui planteront la croix victorieuse dans le cœur des Matabélés et sur le sommet de leurs montagnes. Nous aurons été les ouvriers obscurs de la première heure ! Mais cette gloire nous suffit : pourvu que le nom de Dieu, et celui de son Fils unique, le Sauveur Jésus, soient reconnus un jour et glorifiés par les pauvres sauvages de l'Afrique australe ! *Sit nomen Domini benedictum ! Amen !*



## XI.

### RÉSIDENTE DU SACRÉ-CŒUR A GUBULUWAYO.

FÉVRIER — AVRIL 1880.

#### LETTRES DU P. CROONENBERGHS.

##### 1<sup>o</sup> Relations des Missionnaires avec les Blancs.

Gubuluwayo, 28 février 1880.

Je vous disais précédemment que la fièvre avait visité les Pères demeurés à Tati (1). Le R. P. Depelchin vous a donné les détails de la maladie du P. Fuchs, mort pieusement le 28 janvier dans cette station (2). Au moment où ce regretté Père succombait, le F. Paravicini recevait lui-même les derniers sacrements. Mais Dieu nous a épargné un nouveau deuil. Le P. Law et le F. De Sadeleer sont allés au secours de nos chers confrères, et dès que le F. Paravicini a pu supporter le voyage, le R. P. Depelchin l'a fait conduire à Gubuluwayo, pour hâter sa convalescence dans le séjour plus salubre de nos montagnes.

Je ne puis trop vous le redire, le climat des hautes Alpes des Matabélés, *Amadobo* ou *Matoppo Mountains*, est un des plus sains de l'Afrique et peut-être du monde entier (3).

(1) Voir plus haut, p. 260. — N. E.

(2) Afin de ne pas interrompre le récit de l'installation des missionnaires à Gubuluwayo, nous avons renvoyé cette lettre au chapitre suivant : *Épreuves et développements de la mission*. — N. E.

(3) Cf. Thomas, *Eleven years etc.*, ch. v, p. 73, ss. — N. E.



Quoique nous habitons en pleine zone torride, nous jouissons d'une température semblable à celle de Naples et de la Sicile au printemps. Ici, mieux que dans l'île de Calypso, règne un printemps éternel. Les chaleurs ne sont jamais très intenses. Pendant notre été, octobre à mars, la moyenne du thermomètre est de 77° Fahrenheit (25° centigrades) et de 68° (20° cent.) dans notre hiver, avril à septembre. Durant la période d'hiver, jamais de pluie : pas une goutte d'eau ne vient rafraîchir la terre. Par contre, de novembre à mars inclusivement, nous avons des pluies diluviennes. On ne s'imagine pas en Europe ces ondées tropicales, orages terribles mais courts, qui se succèdent presque sans interruption. A certains jours, nous en comptons jusqu'à sept : chaque fois, ce sont de noirs nuages qui arrivent de tous les points de l'horizon, traversent les airs avec furie, s'entrechoquent, se livrent bataille, jettent de tous côtés d'énormes et fantastiques éclairs, avec accompagnement d'épouvantables coups de tonnerre. Enfin, l'eau tombe par torrents ; les ravins en un instant se transforment en fleuves impétueux ; mais, à cause des pentes rapides, les eaux s'écoulent très vite, et permettent à d'autres orages de déverser leurs ondes sans trop d'inconvénient (1).

Vous comprendrez que, pendant ces rafales, il est fort dangereux sinon impossible de voyager : de là, très souvent, les retards de la « poste africaine » pendant cette saison. Pour la même cause, nous devons remettre à l'hiver prochain, avril-septembre, les explorations apostoliques chez les peuples qui avoisinent, au nord et à l'est, le territoire des Matabélés.

(1) Dans une autre lettre, le Père consigne le 21 février les observations suivantes : Barom. 677 ; therm. c. 3°35 ; pluie depuis le 1<sup>er</sup> janvier 5 décim. 608 ; lever du soleil, 5 h. 58'. — N. E.

A propos de poste, — vous autres, qui jouissez en Belgique de six et même de sept distributions par jour, vous ne pouvez croire quel intérêt nous prenons, à deux mille lieues de la patrie, à l'arrivée du courrier noir qui nous apporte les nouvelles d'Europe assez régulièrement tous les quinze jours. Quand la fin de la quinzaine approche, la poste fait le sujet ordinaire de nos conversations. Au moindre retard : — Eh bien ! quand donc arrivera-t-elle ?... Est-ce que le Koumalo a débordé ?... Les deux porteurs noirs — ordinairement montés sur des chevaux ou sur des bœufs — ont-ils eu quelque accident ?... Et l'on fait des conjectures.... Les facteurs de Shoshong seront-ils arrivés à Tati, avant que les porteurs de Tati aient quitté cette ville ?... D'ailleurs les fonctionnaires cafres ne sont pas de la dernière ponctualité... Et puis le lion peut-être aura surpris les courriers, il leur aura sans doute joué quelque mauvais tour... Il a fait beau sur les Matoppo-Mountains... le Koumalo doit être assez bas. — Oh oui !... la poste arrivera à temps. — Chaque blanc que vous rencontrez vous entretient du même sujet... On semble ne pas songer à autre chose...

Et voilà que, de loin, on aperçoit tout à coup, au milieu des broussailles qui couvrent la colline du nord, les blancs chaperons des cavaliers noirs. Puis on reconnaît M. Helms, le post-master de Gubuluwayo, qui est allé à la rencontre des porteurs... Oui... C'est lui !... On court, on arrive à notre résidence, où M. Helms met pied à terre. — On fait la distribution. — Quelles nouvelles d'Europe, d'Angleterre, de Belgique, du Transvaal... du Cap ? — Mais personne n'écoute... Les heureux qui ont reçu des lettres, s'en vont dans un coin : on n'a pas assez d'yeux pour dévorer ces chères missives des parents, des amis, des confrères. — Au premier moment tout le monde se tait.



Après quelques instants, le silence est rompu. — Eh bien ? qu'y a-t-il ? — Grâce à Dieu, tout est pour le mieux. — On est content : l'on se hâte de communiquer aux autres son bonheur. — Puis on aborde la lecture des journaux et l'on s'empresse de parcourir les rubriques les plus importantes ; on se réserve de lire plus tard *in extenso* tous ces *newspapers* aux heures de loisir.

Les jours suivants, on se raconte les uns aux autres les nouvelles des différents pays de l'Europe : nouvelles politiques, lesquelles nous intéressent assez peu, mais qui excitent au plus haut point la curiosité des autres blancs ; nouvelles religieuses, qui nous préoccupent avant tout et laissent assez indifférents nos européens de Gubuluwayo. Somme toute, cependant, protestants et catholiques, jésuites et laïcs, nous nous entendons aussi bien que possible, grâce à la politesse jointe aux égards mutuels, et sans rien sacrifier de nos convictions et de nos devoirs.

Comme aux premiers jours de notre arrivée dans cette capitale, et mieux encore, nos résidents anglais, MM. Fairbairn, Martin, Grant, Greite, Tainton, nous sont tout dévoués et nous donnent mille marques d'amitié. De notre côté, nous tâchons de ne pas demeurer en reste à leur égard et de leur témoigner aussi efficacement que possible toute notre reconnaissance. Ainsi le F. Hedley remonte en ce moment le wagon du plus influent d'entre eux, M. James Fairbairn. Il n'est pas jusqu'aux ministres protestants avec lesquels nous n'entretentions aujourd'hui, malgré nos dissentiments religieux, les meilleures relations sociales et civiles. En nous voyant de près, bien des préjugés sont tombés, bien des malentendus se sont dissipés. Nous avons eu récemment la chance de recevoir dans notre résidence — l'ancienne maison

Greite, dont je vous ai déjà parlé — tous les missionnaires protestants, au nombre de cinq, établis sur le territoire des Matabélés. Voici à quelle occasion.

Ces jours derniers, du 19 au 26 février, M. Greite a fait, dans la propriété qu'il nous cède et dont nous occupons déjà une partie, la vente à l'encan de tous les objets et marchandises qu'ils n'emporte pas avec lui au Transvaal. Tous les blancs du canton, y compris les ministres protestants, sont arrivés à notre résidence, pour assister à cette vente, profiter de la liquidation, et faire leurs adieux à la famille Greite.

Ces messieurs ont donc passé une semaine entière à Gubuluwayo : nous trouvant continuellement en rapport avec eux, nous avons fait la connaissance de tous les ministres qui habitent la contrée. M. Thomas, le plus célèbre, installé autrefois par MM. Moffat et Mackenzie (1), réside ici depuis vingt ans. Comme ces deux ministres, qui ont raconté leurs excursions parmi les indigènes, M. Thomas de même a écrit sur les Matabélés un ouvrage rempli de détails intéressants (2). M. Thomas, ayant fait un long séjour dans la contrée, jouit d'une influence très grande auprès de Lo Bengula. — Or, il vient de demander au roi la permission de m'emmener avec lui à sa résidence de Shilo, à trois lieues de Gubuluwayo. Ses trois fils étant morts en Afrique, j'irai sculpter leurs noms et des inscriptions commémoratives, sur

(1) Cf. Mackenzie : *Ten years etc.*, pp. 310 et suiv. Voir aussi plus haut, p. 249 — N. E.

(2) Nous avons renvoyé souvent à l'ouvrage dont parle ici le P. Croonenberghs. Il a pour titre : *Eleven years in central South Africa*. London, Snow, 1873. — Nous avons cité de même le livre de M. Mackenzie, *Ten years etc.* — Quant aux récits de M. Moffat, ils sont intitulés : *Missionary Labors and Scenes, in Southern Africa* ; et *A life's labour in South Africa*, London, 1860. — N. E.



le beau monument en pierre que leur père a élevé au lieu de la sépulture. M. Thomas nous a de plus témoigné sa bienveillance en nous cédant une provision de froment.

MM. Sykes et Elliott forment la mission d'Inyati. M. Sykes réside aussi depuis fort longtemps chez les Matabélés : il nous était d'abord peu favorable, comme vous l'avez pu voir lors de notre rencontre chez Khama, roi de Shoshong. M. Elliott que je connaissais, et avec lequel j'avais fait plusieurs observations scientifiques, m'a mis en relation avec M. Sykes, et j'espère que ces bons rapports continueront. — M. Helms est établi à Hope-Fountain, à une petite lieue de Gubuluwayo; il vient fréquemment nous visiter : il nous a rendu service bien des fois, et nous lui avons de grandes obligations. Il habitait Hope-Fountain avec un autre missionnaire, M. Cockin, dont nous venons d'apprendre la mort. M. Cockin, avait quitté Gubuluwayo depuis un mois, pour se rendre au synode protestant de Clarksdorp dans le Transvaal; il a succombé soudainement à Shoshong des suites d'une attaque de dyssenterie et de fièvre. Lui aussi, dans le principe, nous fit une certaine opposition : mais il s'était déjà un peu rapproché, nous connaissant mieux. Je lui avais donné deux aquarelles, représentant sa résidence de Hope-Fountain, cadeau destiné à sa famille en Angleterre. Que le bon Dieu aie pitié de son âme !

Grâce à la présence de tous ces messieurs, des autres blancs, de nous tous et de quelques indunas, la vente à l'encan de M. Greite a très bien marché. Lo Bengula lui-même s'est rendu acquéreur d'un vieux cheval qu'il a payé deux cents livres sterling ou cinq mille francs, en dents d'éléphant... Un assez beau prix ! Tout le reste à l'avenant. Nous avons acheté quelques objets qui nous étaient nécessaires : entre autres le comptoir et les étagères ou rayons de bois,

placés le long du mur, le tout quatre livres ; ces meubles nous serviront de bibliothèque et pour nos collections scientifiques, etc.

A propos de science, nous avons eu tant à faire depuis notre arrivée dans la capitale, étude de la langue, visites au roi, aux chefs, aux blancs, restauration des chariots de Lo Bengula, soins donnés aux malades, déménagement de nos wagons dans la maison de M. Greite, etc., etc., qu'il nous a été impossible de nous occuper, comme nous l'eussions souhaité, de travaux scientifiques. A l'avenir, nous espérons faire davantage sous ce rapport. Nous aurons plus de loisir et de facilité, quand nous serons définitivement installés dans la maison que M. Greite va nous abandonner aujourd'hui même.

Car c'est aujourd'hui qu'il nous quitte : il emmène avec lui plusieurs wagons de marchandises qui, réalisées dans la Colonie, lui vaudront une fortune. Vous en jugerez par quelques détails. Il a chargé sur ses chariots dix mille livres d'ivoire, riches dépouilles de nombreux éléphants sauvages, tués à la chasse : le poids des dents varie, d'après l'âge des sujets, de soixante à quatre-vingts et même cent livres. M. Greite emporte aussi quatre cents livres de plumes d'autruche, brillante parure de centaines de ces oiseaux (1).

Voilà trois mois, un autre chargement de six mille livres d'ivoire est parti de Gubuluwayo ; sur notre route, du Trans-

(1) Sur la chasse en Afrique, voir : Chapman, *Travels in the interior of South Africa, comprising 15 years hunting and trading*, 2 v. London, 1868. — Baldwin, *African Hunting from Natal to Zambesi, Lake Ngami, Kalahari, from 1862*. London, 1863. (Traduction française à Paris, 1868). — Baines, *Explorations in South West Africa*, London, 1864. — Mohr, *Nach den Victoria-Fällen des Zambesi*, Leipsig, 1875, 2 vol. (Traduction française abrégée, Ernouf, *Du Weser au Zambèze*, Paris, 1879). etc., etc.



vaal à Shoshong, nous avons rencontré plusieurs wagons qui portaient ensemble jusqu'à vingt mille livres de dents d'éléphant. Vous le voyez, si l'on continue de la sorte, il ne restera bientôt plus un seul éléphant dans ces parages. Il faudra alors pénétrer plus avant, au delà du Zambèse et au cœur de l'Afrique.

Nous devons nous en réjouir : car ce sont les chasseurs d'éléphants, Anglais et Boers, à la recherche de l'ivoire, qui ont ouvert tous les chemins de l'Afrique australe ; ils sont devenus ainsi les premiers pionniers de la civilisation, dans les colonies du Natal, de l'Orange, du Transvaal, du Damara, etc., etc. Chose étrange ! les anciens sentiers, tracés dans les forêts par les sauvages pachydermes, deviennent peu à peu la route des chasseurs d'abord, des wagons ensuite, puis des diligences, et enfin des chemins de fer.

Par les détails que je viens de vous donner, vous avez pu voir comment la toute paternelle Providence de Dieu s'est servie des blancs, des missionnaires de l'*Independent Church*, des marchands anglais, qui presque tous appartiennent à l'Église anglicane, de leur influence, de leur séjour, et même de leur départ, pour nous introduire, nous faire accueillir par les Matabélés, nous installer et nous faciliter les préliminaires indispensables de notre ministère apostolique.

Il faut que je vous parle maintenant de la maison que, dès demain, nous allons convertir en Mission catholique et en résidence de la Compagnie. Nous lui avons donné le nom de Résidence du *Sacré-Cœur de Jésus*. C'est bien, en effet, le sacré Cœur de Jésus qui nous a conduits, protégés, installés dans cette barbare contrée ; c'est le Cœur de Jésus qui doit continuer à nous bénir et à maintenir notre œuvre, cette œuvre qui est la sienne à lui et à lui tout seul.

Dès que nous le pourrons, nous consacrerons à ce divin Cœur une petite église, qui sera comme le foyer et le pALLADIUM de notre Mission. Pour le moment, l'ancien magasin construit en fer par M. Greite nous servira de chapelle ; il occupe une position assez bonne à l'entrée de l'enclos.

Notre propriété de Gubuluwayo, contenant un hectare environ, est admirablement située ; elle comprend avant-cour, préau gazonné, jardin potager, poulailler, bergerie, écurie, kraal des bœufs, hutte des domestiques, cuisine, maison et le magasin que nous allons convertir en chapelle.

Dans l'enclos, nous avons déjà 38 moutons et 12 chèvres ; nous voyons gambader dans le kraal deux jeunes veaux autour de deux belles vaches laitières et de nos bœufs. Aujourd'hui même, nous venons d'acheter une paire de bouvillons, chacun au prix de 4 couvertures de coton, payées 16 francs en Belgique ; une trentaine de poules complètent la basse-cour. Les poulets se vendent les six une aune de grossière cotonnade, soit dix centimes pièce : une légère différence, vous le voyez, entre ce prix et celui des poulets de Bruxelles. Les brebis également ne coûtent pas cher : un mouton, qui vaudrait 50 francs à Hasselt, se vend une couverture, soit quatre francs. Nos moutons atteignent une taille beaucoup plus grande qu'en Belgique : poil presque ras comme nos chèvres, guère de toison, mais une queue magnifique : telle de ces queues pèse jusqu'à vingt livres, et les Boers du Transvaal sont quelquefois obligés de construire un petit chariot pour préserver et soutenir le merveilleux appendice que le mouton traîne ainsi derrière lui dans une espèce de brouette. La queue fait le morceau le plus succulent de la bête, et l'on en tire une graisse du plus grand usage, laquelle remplace, à volonté, l'huile, le beurre et le saindoux. Jugez, d'après ces chiffres et ces détails,



si le Matabéléland n'est pas un pays de Cocagne. — Le maïs également s'obtient à bon compte, mais le froment s'élève à des prix excessifs : une petite provision de 139 livres nous a coûté 60 francs !

Nous avons maintenant pour nourriture ordinaire du maïs frais. Voici comment on le prépare. Ou bien on fait bouillir les épis tout entiers dans l'eau pendant cinq à six heures : ce mets simple remplace avec avantage le meilleur plat de pommes de terre. Ou bien on jette les grains épars dans du beurre ou de la graisse fondue ; les grains s'enflent et se fendent ; on les retire après dix minutes, on les saupoudre légèrement de sucre, et voilà sans frais un délicieux dessert. — Comme boisson nous avons du café, de l'eau et du lait de la veille : dans ce dernier légèrement aigri, ajoutez un morceau de sucre, et vous obtenez le liquide le plus rafraîchissant durant les grandes chaleurs. Tous les matins, les femmes cafres arrivent à la ville portant sur leur tête des épis de maïs fraîchement cueillis, et rangés avec art sur les tiges de la canne à sucre ; de petits négrillons les suivent, qui tiennent pareillement sur la tête des courges excellentes et des *makomanas* lactés ou melons d'eau. On leur donne en échange quelques bandes de cotonnade.

Tout cela, vous le voyez, est éminemment pastoral : et n'étaient le climat du pays, la couleur et les vêtements des gens, on croirait vivre au milieu des landes de notre Campine limbourgeoise.

Si je suis entré dans ces menus détails de ménage, c'est pour que vous soyez sans inquiétude sur notre régime et sur nos santés. Rien ne nous manque : nous sommes nourris chaque jour par la main du Bon Dieu : et nous répétons avec le Joas de Racine :

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,  
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Nous sommes vraiment ici, dans ces profondeurs de la sauvagerie cafre, comme de pauvres petits oiseaux, qui, penchés sur une branche, ou reposant dans leur nid, ne doivent la vie qu'à la bonté divine. Nous faisons un exercice perpétuel de confiance et d'abandon entre les bras de Dieu ; et nous pouvons dire, en toute vérité, que nous nous laissons bercer aujourd'hui, vieux missionnaires, sur les genoux de la Providence, comme autrefois enfants, nous dormions avec amour dans le giron béni de nos mères.

Je viens de vous parler de notre installation et de nos relations avec les blancs : je vous donnerai prochainement quelques détails sur nos rapports avec les pauvres noirs.

### 2<sup>o</sup> Relations avec les Indigènes.

Gubuluwayo, 14 mars 1880.

Barom. 677; therm. cent. 19° à 30°; pluie 3 cent. 05. — Pluie 7 décim. 421 depuis le 1<sup>er</sup> janvier, seconde moitié de la saison pluvieuse.

Dans ma dernière lettre, je ne vous ai guère entretenu de nos chers Matabélés... Et cependant, c'est à eux que nous songeons sans cesse, et le jour et la nuit ; c'est pour eux que nous avons fait deux mille lieues, que nous avons traversé les mers et les déserts.

Nos relations avec les noirs continuent à être bonnes ; le roi et le peuple semblent toujours très bien disposés à notre égard. Mais aussi longtemps que nous ne posséderons pas tout à fait l'*isindébélé*, langue des Matabélés, notre action sur eux sera nécessairement restreinte et entravée de toute manière. Aussi nous appliquons-nous avec ardeur à nous familiariser avec le difficile idiome des Cafres, si différent de nos langues indo-européennes.



Pour vous faire mieux connaître ce singulier peuple, sa religion, son gouvernement, ses mœurs, ses qualités, ses défauts, ses usages, sa vie de tous les jours, au lieu de procéder par chapitres et catégories, je vous raconterai tout simplement certains faits arrivés sous nos yeux, et auxquels nous avons été plus ou moins mêlés. Je parlerai donc en parfaite connaissance de cause, et mon récit, je l'espère, n'en aura que plus d'intérêt.

Voici d'abord un incident qui remonte aux fêtes de la « Grande Danse » que je vous ai décrite dans ma lettre du 12 février. Lors de la présence de tous les guerriers matabélés à Gubuluwayo, nombre de malades sont venus réclamer les secours de mon art ou plutôt de ma charité. Parmi eux, se présenta un noble vieillard d'une haute stature : il s'appelait Mafoua et souffrait cruellement d'une ophtalmie invétérée. Je lui donnai un collyre, à savoir une eau antiphlogistique, en usage depuis longtemps dans ma famille. Peu d'heures après, l'inflammation était enlevée : d'abondantes larmes avaient entièrement soulagé le vieillard.

Mafoua est l'induna ou le chef d'un village situé à trois journées de marche de la capitale. Pour prix de mes services, le brave homme m'offrit une magnifique plume d'autruche. Je la refusai, en lui disant que nous n'attendions aucune rémunération des hommes, et que le « Roi d'en haut, l'Enkosi pesoul, » saurait bien nous récompenser du petit verre d'eau que nous donnons au moindre de nos frères pour l'amour de Lui. A ces mots, le bon vieillard parut tout ému, et me dit : « Maître, venez chez mon peuple ! vous serez bien accueilli. J'ai du riz, j'ai du maïs, et tous les fruits qui rendent l'homme heureux ; nous vous donnerons des boucs aux cornes élevées et des moutons à la queue pesante. Venez : vous nous ferez grand plaisir. » Je le remerciai poli-

ment de cette gracieuse invitation ; j'ajoutai que plus tard peut-être j'irais le trouver chez lui, mais que pour le moment c'était impossible, et je congédiai Mafoua encouragé par quelques bonnes paroles.

Deux jours après, pendant la Grande Danse, tandis que je parcourais les rangs de l'armée, je remarquai Mafoua, le vieux lion, qui me suivait partout des yeux : chaque fois que j'apercevais sa blanche crinière, dépassant le noir kolback des autres guerriers, il me saluait de la tête et de la main, par-dessus les épaules des soldats matabélés.

Vers le soir, après la revue, il vient de nouveau me trouver ; il avait un air affectueux et suppliant ; cette fois il m'amenait sa fille. En me la présentant, il me dit : « Maître, voici ma fille unique ; elle se nomme Bigiwé ; elle est malade depuis deux ans. Guérissez-là, comme vous m'avez guéri ; guérissez-la pour l'amour de l'*Enkosi pesoul*, du Roi d'en haut. »

Je lui répondis que si cela dépendait de moi je guérirais bien volontiers sa fille pour l'amour de l'*Enkosi pesoul* ; mais, ajoutai-je, « il faut se soumettre à la volonté de Dieu : lui seul donne l'efficacité aux remèdes des hommes blancs. » Depuis lors, le vieux capitaine est venu me voir chaque jour avec sa fille. De retour dans son village, Mafoua m'a renvoyé plusieurs fois Bigiwé, sous la garde du second induna, par lequel il me fait témoigner la plus vive gratitude.

Les inflammations des yeux sont très fréquentes parmi les indigènes, et trouvent sans doute leur cause principale dans l'épaisse fumée des bûches qui alimentent les foyers à l'intérieur des cabanes. Les huttes cafres, de vrais fours, n'ont d'autre ouverture d'aération que leur porte basse ; aussi la fumée ne peut-elle en sortir qu'après avoir envahi tout l'intérieur de l'habitation.



Si les noirs montrent parfois quelques bonnes qualités, la reconnaissance, l'amour paternel, la sincérité, la décence et le respect extérieur — dans toutes leurs danses que j'ai vues, pas un geste, une pose, un mouvement qui ne fussent honnêtes et sévères — ils ont aussi leurs défauts et leurs vices : et, sous ce rapport, ils ne le cèdent pas hélas ! aux peuples civilisés. Vous avez déjà vu, par mes lettres précédentes, que les Cafres sont très enclins au vol. Voici quelques faits à l'appui de cette appréciation.

Vous connaissez M. Martin, cet excellent anglais, natif de Jersey, qui lors de notre arrivée, m'a si bien accueilli dans sa maison, et m'a prodigué les meilleurs soins. Voilà quinze jours, ce bon monsieur m'invite à faire une partie de pêche. Je ne pus lui refuser ce plaisir : nous prenons nos lignes et notre bêche à déterrer les vers, nous enfourchons de fringants poneys au pied sûr et au sabot retentissant, et nous voilà lancés à fond de train à travers les montagnes et les ravins, les marais et les bois. Aucun paysage dans notre pays ne peut vous donner une idée des environs de Gubulwayo. L'Épire et la Thessalie auraient peut-être quelque ressemblance avec ces masses de rochers superposés les uns sur les autres d'une manière bizarre : on dirait l'œuvre des Titans.

Ter sunt conati imponere Pelio Ossam

Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum (1).

Après deux heures d'une véritable course au clocher, *Steeple chase*, nous débouchons, au sommet d'une colline, sur la vallée de l'Umzingwané, et nous commençons une descente assez périlleuse. Cependant nos montures s'acquit-

(1) Trois fois leur audace s'efforça de mettre l'Ossa sur le Pélion et de rouler l'Olympe avec ses forêts sur l'Ossa. *Géorgiques*, l. I, v. 281.

tent parfaitement de leur tâche, et nous arrivons sains et saufs dans la plaine au bord d'une jolie rivière, large comme la Lesse à Dinant et profonde comme l'Escaut à Anvers. — Nous jetons nos lignes : tout d'abord à mon grand étonnement, je retire... un crabe monstrueux ! Mais voyez !... un serpent rampe droit vers nous sur les ondes du fleuve. Comme le dragon d'Hippolyte : « Sa croupe... etc. » Rassurez-vous : je lui présente le bout de ma ligne ; il s'y accroche ; je l'attire, et un coup de cravache de M. Martin l'étend raide mort sur la berge. Plus tard, apparaît une anguille tigrée : sa vue effraie et met en fuite les noirs du voisinage, descendus des montagnes pour contempler notre pêche : ils la prennent pour une vipère, *inioka*. Peu après, les indigènes se rapprochent de l'endroit où se trouvent nos poneys, nos instruments, nos paletots et nos chapeaux. M. Martin entend le hennissement de ses bêtes, il arrive à temps pour sauver nos montures et nos effets. Un noir alors se met à me parler d'un air insinuant. M. Martin s'en défie et me dit : « Gare à votre chapeau ! » Après deux heures de pêche, nous plions bagages : je saisis la crinière de mon cheval pour monter en selle et je perds un instant de vue le Cafre insidieux. Dans ce court moment, mon couvre-chef m'est enlevé de la tête, et je le vois voler à quelque distance au milieu des joncs qui bordent la rivière. Je pousse un cri. M. Martin saute à cheval et poursuit le voleur. Je veux faire de même : mon poney, entraîné par la course de l'autre, ne se laisse pas monter. Cinq minutes après, du sommet d'un rocher, M. Martin me crie : « Arrivez... c'est trop tard ! » — Mon feutre était perdu. Mais ce qui nous vexait le plus, c'était l'indignation simulée des autres noirs, qui, tout en lançant des imprécations contre le voleur, nous auraient sans doute dépouillés de tout ce que nous avons, si nos terribles



cravaches de cuir de rhinocéros et les sabots de nos bêtes ne les eussent tenus en respect. Voilà donc ce que m'a coûté une pêche dans l'Afrique australe : un chapeau !

Mais j'arrive à une aventure plus sérieuse et dont les conséquences furent plus graves.

Il y a dix jours, un de nos domestiques zoulous, sur le point de finir son temps de service, vient me trouver et me dit :

« Maître, c'est le 10<sup>e</sup> jour de la seconde lune : je me suis engagé chez vous le 10<sup>e</sup> jour de la 12<sup>e</sup> lune. Donnez-moi la couverture que vous m'avez promise, et je partirai content. »

« October, lui répondis-je, — October, c'est son nom, — vous êtes venu chez nous quand la lune était à son 17<sup>e</sup> soir : je l'ai écrit dans mon grand livre. Cependant vous pouvez partir dès le 13<sup>e</sup> jour. »

October se présente le 13<sup>e</sup> jour et me dit : « Maître, les bœufs sont au kraal ; j'ai coupé le bois pour faire le feu, et j'ai puisé de l'eau à la fontaine. Maintenant, donnez-moi les deux couvertures que l'autre *baas* m'a promises. » — Il prétendait que le P. Law lui avait promis une couverture par mois. Je m'aperçus qu'il voulait nous quitter en mauvais termes, et je soupçonnai qu'il avait l'intention de nous voler. Il refusa de prendre sa couverture et s'en alla tout en colère.

Vers le soir, nous étions à causer tranquillement sous le hangar, le R. P. Depelchin et moi, et nous cherchions à découvrir dans le ciel la comète qui avait dû faire son apparition le 6 février. — Sur ces entrefaites, un de nos bouviers accourt vers nous : il a l'air assez gêné. Nous l'interrogeons. — « October est parti, nous dit-il, emmenant avec lui la vache noire et son veau brun. Il est parti à l'heure où le soleil

était sur le Mont des Serpents, Entab Enioka, et il a chassé les bêtes vers le sud, où est sa ville. »

Nous en savions assez. Nous courons à nos wagons : un habit du P. Depelchin avait disparu, ainsi qu'un waterproof, des couvertures, etc. Mais les choses ne pouvaient en rester là : si ce crime domestique demeurerait impuni, nous étions, nous autres blancs, à la merci des noirs.

Le lendemain, au point du jour, nous montons en selle, le bon M. Martin et moi, et nous partons pour Amatsche Amhlope « Les Rochers Blancs », où se trouvait alors Lo Bengula.

Après une heure et demie de galop, par monts et par vaux, à travers les rochers, les marais et les rivières, nous arrivons aux « Rochers Blancs » et nous attachons nos montures aux barrières du rustique palais du « roi des rois ». Nous passons à côté des Cafres accroupis en groupes autour de la hutte royale, sans saluer personne : c'est l'étiquette de ces montagnes. Puis nous plaçant à deux genoux à l'orifice de la hutte nous appelons le roi : « *Koumalo ! Koumalo ! Seigneur ! Seigneur !..* » Et le roi de répondre « *Sakou bona ! Je vous revois, c'est-à-dire, Bonjour !... Entrez !* » Sur ce, nous entrons en rampant dans la hutte, obscure comme un four éteint, et nous nous asseyons par terre sans plus de façons.

A cause du passage subit de la lumière à l'obscurité, pendant cinq minutes nos yeux n'y voient goutte. Peu à peu nous distinguons les objets qui nous entourent.

Lo Bengula était nonchalamment étendu par terre, du côté droit de l'orifice, sur un *plaid* anglais : le coude gauche appuyé sur un traversin, il tenait dans la main droite un morceau énorme de rôti qu'il dévorait avec un visible appétit. Au côté gauche de l'entrée, j'aperçus la reine Kwalila ;



son royal époux lui avait donné une tranche de bœuf qu'elle était occupée à manger.

Nous prenons place au centre de la hutte, près du mât qui la soutient. J'étais assis devant la reine, et M. Martin devant le roi. Lo Bengula fit signe à une esclave, appelée *Diamond*, qui se tenait à distance. La servante sortit, puis revint bientôt nous apportant un plat de bienvenue. C'était une assiette européenne, chargée de grillades saupoudrées de sel et accompagnées d'un couteau. — Nous nous empressons de remercier le prince en proférant le mot d'étiquette : Koumalo !... Le roi nous répond par un simple signe de tête, *annuit*, et nous attaquons le plat. Je fis d'abord un grand signe de croix : le roi me regarda très étonné. Je lui dis que c'était un usage religieux, analogue à leurs cérémonies purificatoires. Il parut satisfait de cette réponse.

Nous trouvâmes la cuisine royale fort bonne : les Cafres ont un art tout particulier de préparer les viandes. Dans un grand pot de terre, ils entassent de grosses pièces de bœuf et de mouton. Sur le couvercle de la marmite, ils entretiennent un grand feu de braises : la viande cuite ainsi dans son jus, donne un rôti savoureux, capable de flatter le palais blasé de nos gourmets de Belgique. Il n'est besoin alors d'aucun assaisonnement.

Après le repas, le roi nous avança son paquet de tabac du Transvaal et sa boîte d'allumettes suédoises. Quand le parfum de la pipe eut succédé au fumet du rôti de bœuf, M. Martin prend la parole et expose au roi, en langue betchouana, l'objet de notre visite.

Lo Bengula écoute attentivement notre plainte : il interrompait de temps en temps le récit de M. Martin d'un « éhéhé, éhéhé ! » Il se montra très irrité du vol dont nous étions victimes ; il nous promit par trois fois de prendre en main

notre défense, et de poursuivre un si énorme attentat, commis contre les *abafundisi* étrangers.

Je demandai alors à Sa Majesté si elle était satisfaite des trois wagons que nous avions réparés. Le roi sourit gracieusement et nous assura que nous avions fait *trois merveilles*.

Je l'invitai ensuite à venir dîner chez nous dès que nous aurions arrangé notre maison de Gubuluwayo. — « C'est très bien, dit-il, j'accepte. Mais, aurai-je du champagne? » — Je lui dis que nous n'en avons pas, mais que le P. Terörde, revenant de Kimberley au mois de mai, en apporterait pour le grand prince. — « Ah ! c'est très bien, fit le roi, je viendrai le déguster. »

La conversation roula ensuite sur la politique. On parla des difficultés qui existent entre les *Inglis* et les *Rossis*. — Nous expliquons au roi comme quoi les Anglais et les Russes habitent des pays où le soleil n'est jamais directement sur la tête des hommes. Nous lui disons aussi que les *Inglis* avaient une armée de 9.000 hommes dans le Transvaal pour maintenir l'ordre parmi les Boers et les indigènes.

— « Ah ! ces Boers !... dit-il, ces Boers sont des hommes qui mentent. — Un tel m'a demandé un *span* (attelage de bœufs) pour descendre dans la colonie, en me promettant de le renvoyer, et il a gardé mes dix-huit bullocks. — Un tel aussi m'a promis cent bouteilles de champagne en échange de dix dents d'éléphant, et il a gardé mon ivoire sans que depuis j'aie entendu parler de lui. — Tel autre m'a emprunté un beau cheval pour chasser mes éléphants et il est allé le vendre à Zeerust. — Hier, un Boer m'a dit que tous les blancs mentent, aussi bien que les noirs. — Alors, jetant sur moi un regard interrogateur, il ajouta en souriant malicieusement : — Et les nouveaux *abafundisi* (missionnaires), savent-ils aussi mentir?... »



— « Sire, lui répondis-je, nous ne sommes pas venus de si loin pour vous conter des mensonges, mais pour vous enseigner des vérités !... Nous sommes venus uniquement pour vous faire du bien à vous et à votre peuple, pour guérir les malades et pour apprendre à tous le véritable chemin de la vie. »

Le roi approuva mes paroles, en faisant un signe de tête ; puis il me dit : « Oui, je vous crois, les Abafundisi ne sont pas comme les Boers.

Nous remercions ensuite Sa Majesté de l'intérêt qu'elle portait aux blancs, ainsi que de sa gracieuse réception et de la délicieuse viande qu'elle nous avait donnée pour apaiser notre faim. Le roi alors nous serre la main et nous salue amicalement.

Après notre sortie, Lo Bengula permit d'entrer aux deux féticheurs William et Africa : il les avait fait attendre, agenouillés devant la porte de sa hutte, dans une attitude des plus pénibles, pendant les deux heures qu'avait duré notre entrevue, et cela malgré leurs instances réitérées et leurs cris de Koumalo, d'Amadoda, d'Engulabe, d'Enkos Amakos, etc., etc. Ces hommes, qui font l'office d'exécuteurs des hautes œuvres, sont aussi les médecins en chef du roi. L'un d'eux, William, est mon patient ou client, comme on voudra. Il vient apparemment me demander des médecines, sous prétexte de maladie, afin de pouvoir à son tour, les distribuer à ses malades cafres. Mais souvent, je lui fais avaler mes médicaments sur place. Tant pis pour lui s'il ment et simule de fausses indispositions.

Nous sommes rentrés le même jour à Gubuluwayo, et nous ne savons trop si justice nous sera rendue : car dans cet étrange pays, justice et police ont une singulière organisation. Le gouvernement anglais va, dit-on, envoyer un com-

missaire spécial pour faire une enquête sur la mort de MM. Paterson et Thomas fils, arrivée sur les confins du royaume, depuis environ deux ans, accident dont les causes ne sont pas encore éclaircies.

Gubuluwayo, 28 mars 1880.

Je vous ai déjà dit que la sorcellerie joue un grand rôle dans l'administration de la justice : voici quelques données sur ce sujet.

Je me promenais un dimanche en récitant mon bréviaire sur les collines non loin de Gubuluwayo : mon chien me suivait. Tout à coup, il s'arrête et se met à flairer. Je lève la tête et je vois de nombreux vautours qui planaient au-dessus d'un arbre voisin. J'approche, en m'ouvrant un chemin à travers les broussailles, et bientôt un affreux spectacle se présente à mes yeux. Un cadavre était suspendu aux premières branches de l'arbre : dévoré à moitié par les oiseaux, il exhalait une odeur insupportable.

C'était probablement le cadavre de la femme d'un des huit chefs de file condamnés, il y a quinze jours, et mis à mort pour le crime d'avoir ensorcelé les porcs du roi. Maris, femmes et enfants furent massacrés pour semblable grief. C'est la loi de la nation !

En Afrique, aujourd'hui, comme en Europe autrefois, la sorcellerie est un délit qu'on peut facilement imputer au premier venu dont on désire la mort. Le crime de sortilège affirmé, il est bientôt censé prouvé, et l'on exécute impitoyablement le coupable avec sa femme et ses enfants. Mais le sang appelle le sang. Les victimes seront vengées par leurs parents, par des fils ou des frères qui échappent au meurtre.

Un autre cas de ce genre vient d'arriver, lequel nous



touche d'assez près. Vous connaissez déjà la princesse Njina, que nous avons rencontrée à notre arrivée dans cette ville. Elle était l'amie des blancs et leur protectrice. Eh bien ! elle a dû quitter Gubuluwayo et se retirer dans les montagnes. Njina, longtemps toute-puissante auprès du roi, régnait avec son frère. Mais depuis six mois, depuis le mariage de Lo Bengula avec Kwalila, fille d'Umzila, — devenue reine en titre, et dont l'enfant doit être l'héritier présomptif, — la princesse Njina vit son crédit baisser rapidement : elle semble être de trop à la cour. Elle est accusée en ce moment d'avoir tenté, de concert avec quelques féticheurs *amazisis*, de jeter un sortilège sur la maison du roi, pour empêcher la naissance d'héritiers mâles. Cependant tous les frères de Lo Bengula sont appelés aux « Rochers Blancs » où le roi réside ordinairement. Le conseil de famille est saisi de ce cas de haute trahison. Njina nie le fait et elle offre d'aller se présenter au jugement de l'oracle du dieu de la Caverne, du dieu Makalaka, dont je parlerai tout à l'heure. Quelle sera la réponse du dieu ? On ne sait. En tout cas, Makalaka se trouvera dans une situation difficile. Déclarer Njina coupable, c'est perdre la malheureuse et irriter un parti puissant : la reconnaître innocente, c'est mécontenter un autre parti qui semble aujourd'hui le plus fort. Il faudra au dieu Makalaka tout l'art de l'antique Pythie de Delphes pour se tirer de ce mauvais pas.

Que pouvons-nous faire, pauvres missionnaires, au milieu de telles abominations de la sauvagerie, pour ouvrir les yeux de ces malheureux peuples, leur apprendre à dompter les brutales passions qui les enchaînent et leur persuader que Jésus-Christ seul peut les rendre heureux dans le temps et dans l'éternité ?

Oh ! que l'on comprend bien ici la vérité de cette parole : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice,

et tout le reste vous sera donné par surcroît ! » Comme on saisit parfaitement le commentaire que faisait de cette parole un philosophe célèbre du siècle dernier, quand l'évidence le forçait à cet aveu : « Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci (1) ! »

Oui, c'est ici qu'il faut venir, chez des populations restées complètement en dehors de l'Évangile, pour constater l'abîme qui sépare les sociétés chrétiennes de celles qui ne le sont pas. Au contraire du noble axiome :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud !

ici le crime n'est rien, la peine est tout. La conscience humaine paraît étouffée : les lois les plus sacrées de la nature sont outragées, presque sans qu'on paraisse en douter. La piété filiale n'existe guère ; la fidélité conjugale n'est inspirée que par la force et la terreur ; l'esclavage étend son joug de fer sur des infortunés presque sans nombre ; la guerre en permanence est la grande pourvoyeuse de l'esclavage. La condition des femmes est des plus misérables : elles ne sont que des esclaves, « des choses ». Condamnées aux plus rudes travaux, elles ne jouissent absolument d'aucune considération, d'aucun respect. Les femmes du chef travaillent aux champs, emmagasinent les récoltes, fabriquent la bière, etc., etc. Lorsque le roi voyage, elles suivent, pêle-mêle avec les esclaves et le bétail, le char du maître, et portent sur la tête lesalebasses de bière qui étancheront, à chaque halte, la soif « du roi des rois. » La loi punit de mort toute tentative de fuite, la moindre velléité de résistance. Oui, le Christianisme seul a pu relever le niveau moral et social de l'épouse et de la mère (2).

(1) Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. XXIV, ch. III.

(2) Cf. Thomas, *Eleven years etc. : Woman a property*, pp. 246, s. ; et *Woman's social position*, pp. 259, ss. — N. E.



Et puis, quelles absurdes superstitions ! quelles grossières supercheres !... dont vivent malheureusement les féticheurs, jongleurs ou docteurs — comme vous voudrez les appeler, — auxquels on donne le nom d'Amazizis.

Tous les indigènes semblent croire aux puissances occultes de certains êtres mystérieux, très peu définis, au pouvoir des sorciers appelés *Abatagati* (sg. *Umtagati*) et des faiseurs de pluie, *Tchabatchaba*, aux devins qui doivent sentir ceux qui ont jeté un sort, aux enchantements, aux herbes magiques, aux philtres, etc., etc. L'humanité se montre partout la même, et en dehors du christianisme, les mêmes aberrations apparaissent sur tous les points du globe. Ce serait une curieuse étude à faire que de rechercher les analogies qui existent entre les pratiques superstitieuses de nos Matabélés et celles des anciens peuples païens de l'Italie, de la Grèce, de la Syrie et de l'Égypte.

Cependant, au milieu de tant d'erreurs, nos Cafres semblent avoir une vague idée d'un Dieu supérieur, d'un Être suprême qu'ils appellent dans leur langage « le Roi d'en haut, *l'Enkosi pesoul* ». Mais cette idée flotte incertaine et vacillante dans leurs esprits ; ils prêtent à ce Roi toute espèce d'attributs et de qualités incompatibles avec la notion de la divinité. Ils ne lui adressent aucune prière et ne lui rendent aucun hommage. Il est pour eux comme une espèce d'idole, semblable à celles que d'autres peuples africains décorent du nom de Morimo, Molemo, Méjino, etc., etc. Tout leur culte extérieur se borne à quelques rites accomplis une fois l'an, ainsi que je l'ai dit en décrivant la « Grande Danse » et la fête des « Nouveaux fruits. »

Comme dans les paganismes antiques, les oracles jouent aussi un grand rôle dans la religion et dans la vie des Matabélés. J'ai appris dernièrement qu'il existe, à onze milles de

Gubuluwayo, un oracle fort célèbre, celui du dieu Makalaka. Ce dieu réside au fond d'un souterrain, au milieu d'un labyrinthe situé dans une grotte semblable à nos grottes de Remouchamps et de Han-sur-Lesse.

Personne jamais n'a vu ce dieu : mais il a des fils et des filles, qui sont ses prêtres et ses prêtresses, et qui demeurent dans le voisinage de la grotte. Détail curieux : tout récemment, trois fils de ce dieu furent mis à mort comme de simples mortels pour avoir volé du blé au roi. Lo Bengula se sera dit probablement que les fils du dieu devaient pratiquer la justice mieux encore que les autres hommes, et que s'ils prévariquaient, ils étaient plus criminels et plus coupables : *corruptio optimi pessima*. Et c'est pourquoi il a jugé bon de faire un exemple.

Au milieu de cette caverne, il y a, dit-on, un puits très profond et très noir : le puits de l'abîme. De ce gouffre sortent de temps en temps des bruits sourds, semblables au roulement du tonnerre. Les fidèles vont déposer en tremblant sur le bord du précipice des viandes et du blé, des volailles, des gâteaux et d'autres présents, qui doivent apaiser la faim du terrible dieu et le rendre favorable. Après cette offrande, les pauvres suppliants exposent à haute voix l'objet de leurs vœux et le but de leur démarche. Ils demandent à connaître les choses cachées, les futurs contingents; les noms de ceux qui leur ont jeté un sort, l'issue de telle ou telle entreprise. Après quelques moments d'un profond silence, on entend, au milieu du fracas souterrain, des sons inarticulés, des paroles bizarres et entrecoupées, dont on a peine à démêler le sens, et que les Amazisis, compères des faiseurs de tonnerre, expliquent aux crédules dévots.

Les réponses bien souvent sont fatales... et les explications coûtent d'ordinaire la vie à plusieurs malheureux. Tel



est l'oracle des Matabélés, moins bénin que celui de l'ancre de Trophonius, oracle que la princesse Njina veut aller consulter (1)... Pauvre Njina !...

Et voilà le bonheur des sauvages tant prôné par certains hommes ! Voilà cette félicité des enfants de la nature tant exaltée par un rêveur philosophe ! Voilà le peuple dont nous devons changer de fond en comble les croyances, les idées, les traditions, les habitudes, les mœurs ! Oh ! quelle œuvre difficile, ingrate, impossible aux forces humaines, mais possible à Dieu ! Évidemment, il naîtra une terrible opposition, un soulèvement universel des passions conjurées, et attisées par l'Esprit du mal, quand il s'agira pour nous de mettre la main à l'œuvre.

Nous sentons intimement, au plus profond de l'âme, que, pour assurer le succès, nous devrions être des saints, des Xavier, des Britto, des instruments parfaits dans la main du céleste Ouvrier ! Nous ne pouvons rien. Daigne le Christ Sauveur et sa grâce toute-puissante nous faire triompher de l'erreur, de la corruption, de l'indolence, du sommeil de mort de ces pauvres âmes abandonnées, dévoyées, soumises au joug de Satan !

A la vue des misères morales de l'Afrique, nous comprenons que la seule prédication ne suffit pas, qu'il faut les grands remèdes, préparés par le divin Sauveur lui-même, qui vont au fond de l'âme, la relèvent, la guérissent, la transforment et lui donnent une vie nouvelle : la Pénitence, l'Eucharistie, les Sacrements ! Voilà l'unique moyen de régénération pour les individus et les nations ! Pour moi, je bénis

(1) Cf. Thomas, *Eleven years etc.*, ch. XVII et XVIII, *Native superstitions*, Rain-making; etc., Cave God and Wise Man, etc. pp. 274 à 306. — Trollope, *South Africa*, t. 2, pp. 271 à 280. — Mgr Ricards, *l'Église catholique et la Cafreterie*, pp. 19 à 40. — N. E.

Dieu, de tout mon cœur, de m'avoir appelé au saint ministère des autels, aux fonctions de dispensateur des divins Mystères, aux heureuses fatigues de l'Apostolat africain. Nous ne connaissons point les secrets de la Providence : notre travail restera peut-être longtemps stérile ; peut-être succomberons-nous, victimes du climat ou du glaive de la persécution ! Il n'importe ! Nous serons comme des moëllons enfouis dans les fondations de l'Église des Noirs. A ceux qui viendront après nous de bâtir, d'élever l'édifice ; à d'autres, après eux, d'y mettre le faite. Priez donc pour nous et pour nos chers noirs ! Priez Dieu qu'il daigne toucher à la fois et notre cœur et celui des Matabélés ! Priez-le qu'il nous donne tous les dons du Saint-Esprit et premièrement le don des langues. Cela d'abord.

En attendant que nous puissions ouvrir des écoles et enseigner la religion aux sauvages, nous tâchons de leur rendre les multiples services qui sont en notre pouvoir. Quant à moi, comme je vous l'ai déjà dit, je suis tout occupé du soin des malades. C'est là maintenant, avec l'étude du zoulou, ma grande besogne. A côté des misères morales des Matabélés, il y a leurs maux physiques, leurs infirmités, leurs plaies, leurs fièvres, leurs épidémies, — suites inévitables de la pauvreté et de l'ignorance, des privations et des désordres, de la faim et de la soif, de la malpropreté, du mauvais air de leurs huttes immondes. — Imaginez-vous que ces malheureux ne connaissent d'autres médecines que des philtres absurdes, d'autre onguent pour leurs plaies que de... la bouse de vache !... Et ce ne sont pas seulement les petits et les grands que je suis appelé à traiter dans leurs maladies, le roi Lo Bengula lui-même a voulu recourir à mes petites connaissances médicales.

Le 21 mars, dimanche des Rameaux, Sa Majesté m'a fait



mânder à sa résidence des « Rochers Blancs, *Amatsche Amhlope* » qui est comme son Laeken ou son Potsdam, à 12 milles anglais de Gubuluwayo. Lundi dernier, j'enfourchai ma haridelle, surnommée *Lightning* ou « l'Éclair, » et en moins de deux heures je me trouvai rendu au kraal du roi.

Je trouvai Sa Majesté, couchée sur une couverture de laine, en proie à de vives douleurs de rhumatisme. Il me reçut comme son meilleur ami. Je l'encourageai, je prescrivis des frictions et moi-même j'aidai à l'opération du massage. C'était grand' pitié de voir le « roi des rois », le grand chef, le terrible sanglier, non des Ardennes, mais des Matoppo Mountains, souffrant cruellement et se laissant traiter par l'Umfundisi européen. Vous voyez par là que nous possédons la confiance du roi, qui nous appelle pour les moindres choses : nous espérons bien que cette confiance sera justifiée, et que nous pourrons lui rendre tout le bien qu'il nous a fait depuis que nous sommes dans ses États.

Pendant que je soignais « l'auguste malade », une voix timide se fit entendre au dehors. Le roi répondit : « Attendez, je suis occupé : l'Umfundisi est ici. » Une demi-heure après, la même voix se fit entendre de nouveau à l'ouverture de la hutte royale. Je levai les yeux et, à ma grande surprise, j'aperçus le chef des Amazisis. Il devait sans doute être assez morfondu de ce que le roi, son maître, ne s'inquiétait plus guère de ses drogues et de ses enchantements, depuis qu'il avait les secours de l'art des Abafundisi européens. J'aime à croire que Sa Majesté sera rétablie dans peu de jours.

A l'exemple du « roi des rois », de l'Enkos Amakos, les Amakosigazi ou reines, les indunas ou chefs, les *Amatjahas* ou soldats du roi, les autres guerriers, les femmes et les enfants, accourent en foule pour se faire soigner par nous. Des centaines de patients nous viennent demander un soula-

gement efficace à leurs maux. Les marchands européens eux-mêmes ont recours à nos conseils. Ah! si nous avions de plus complètes connaissances dans l'art de guérir, comme nous pourrions rendre service à un grand nombre de malheureux! Ce que nous en savons est déjà beaucoup ici: la médecine fournira l'occasion de jeter peu à peu dans les âmes la semence de la divine parole, et la guérison des corps amènera, il faut l'espérer, la conversion des âmes.

N'est-ce pas ainsi qu'on apportait de tous côtés au divin Sauveur les infirmes, les paralytiques, les personnes possédées des esprits impurs? Qui pourrait compter le nombre des malheureux secourus par le bon Maître sur tous les chemins de la Judée? *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes.* N'est-ce pas là une grande partie de l'Évangile? Et puis, quelles tendres paraboles! quelle effective compassion! *Misereor super turbam!* La haine de ses ennemis ne peut arrêter le cours de ses bienfaits: « Race infidèle et maudite... Amenez ici votre fils (1). » Et s'il a donné des larmes et des secours aux maux du corps, il a versé, pour guérir les maladies des âmes, jusqu'à la dernière goutte de son sang. C'est par sa charité et sa mort qu'il a vaincu le monde païen d'autrefois; c'est encore par la charité et le dévouement qu'il domptera les cœurs des noirs, rebelles à sa voix. Oui, c'est aux œuvres de la charité, plus qu'à toutes les paroles, que nos pauvres noirs devront de croire un jour à l'amour infini de Dieu pour les hommes. *Et nos credidimus caritati quam Deus habet in nobis.*

Puissions-nous avoir bientôt les moyens d'ériger un hôpital desservi par les bonnes Sœurs de la Charité qui, plus que les missionnaires, opèrent partout, ches les peuples païens,

(1) Évangile de S. Matthieu, ch. xvii, 16.



des miracles de conversion et de salut ! Ici, comme partout, la charité vaincrait l'erreur et le vice.

Mais impossible à présent de réaliser ces beaux projets. D'abord, les ressources nous font défaut. Ensuite, dans l'éloignement et l'insécurité des longs déserts à traverser, au milieu des incertitudes de l'heure présente, dans les dangers de toute nature qui menacent les premières expéditions apostoliques, le moment ne semble pas encore venu pour amener ici les saintes et dévouées Filles de Saint Vincent de Paul. Priez pour que ce jour ne tarde pas trop à venir.

### 3<sup>o</sup> Nouveaux détails sur les Matabélés.

Gubuluwayo, 14 avril 1880.

Dans ma dernière lettre, en date du 28 mars, je vous faisais prévoir le triste sort qui attendait la princesse Njina, sœur du roi Lo Bengula, accusée des crimes de sorcellerie et de conspiration contre l'État. Mes pressentiments ne se sont, hélas ! que trop tôt réalisés. Depuis quelques jours, la grande nouvelle, la nouvelle qui remue actuellement tout le pays, c'est la condamnation et la mort de la princesse Njina.

Il est difficile de connaître, même à Gubuluwayo, les vraies causes de ce tragique et mystérieux événement. Voici ce que l'on raconte : je me borne au rôle de simple rapporteur des différentes versions qui circulent dans la ville.

Njina était une femme puissante, à la tête d'un nombreux parti : elle exerçait, paraît-il, une influence considérable sur le gouvernement. Après le mariage de Lo Bengula avec la fille du roi Umzila, Njina s'aperçut bientôt que toute autorité et tout crédit allaient lui échapper. — Elle voulait,

dit-on, régner et gouverner à tout prix. Pour préparer l'exécution de ses desseins ambitieux, elle poussait Lo Bengula au massacre de tous ses frères, qui sont nombreux, et cela sous le vain prétexte que ceux-ci désiraient la mort du chef redouté. Par cette habile manœuvre, les frères du roi une fois écartés, l'intrigante Njina serait facilement venue à bout de se défaire du roi lui-même et de ses enfants en bas âge, pour monter sur le trône de son père Mosilikatsi.

On ajoute que le roi Lo Bengula suivait de près la trame qui s'ourdissait contre lui. Quelques chefs accusèrent Njina de sorcelleries diverses et de maléfices, dont le but était d'empêcher Lo Bengula d'avoir des héritiers. Pareille inculpation entraînait évidemment une condamnation à mort. La princesse pourtant voulut se justifier. Comme je vous l'ai déjà dit, elle résolut d'en appeler à la décision du dieu Makalaka qui habite une grotte souterraine, située dans les Monts Matoppo. Njina partit donc dans le wagon d'un Cafre pour aller consulter l'oracle. Mais en route elle rencontra tant d'obstacles, peut-être suscités à dessein, qu'elle dut rebrousser chemin et rentrer dans le village qui lui appartient en propre. Quelques jours après, par ordre du roi, la fille de Mosilikatsi était pendue à un arbre de la forêt. Ses malheureux restes furent dévorés par les chacals et les oiseaux de proie.

C'est le 2 avril que l'infortunée Njina fut livrée au dernier supplice, et depuis lors ont eu lieu de nombreuses exécutions. La situation politique intérieure du royaume des Matabélés, laquelle n'a jamais été brillante depuis la mort de Mosilikatsi, à cause des difficultés qui marquèrent l'avènement de Lo Bengula au trône, ne semble pas devoir s'améliorer de sitôt (1). Après la fin tragique de la princesse

(1) Voir plus haut, p. 219. — N. E.



Njina, une des dernières femmes de Mosilikatsi et bon nombre de chefs ont subi la mort. Lo Bengula continue à faire disparaître, l'un après l'autre, les indunas créés par son père, et il met en leur place des jeunes gens, qui lui devront tout et qui seront ses créatures dévouées. L'absolutisme du pouvoir tient lieu de tous les autres rouages ou moyens de gouvernement. Chez ce peuple, ni juges, ni gendarmes, ni agents de police, ni gardes champêtres, ni commissaires, ni receveurs, ni employés d'aucune espèce. Tout part du roi, tout aboutit au roi et tourne autour du roi. Le roi est le propriétaire de tout le bétail, de tous les chevaux, de toutes les chasses, de toutes les terres. Le roi est tout, et la nation entière se fait l'exécutrice de ses hautes œuvres.

Du reste, ce n'est pas la seule opposition au gouvernement qui est sévèrement châtiée, et les attentats politiques ne sont pas seuls punis de la mort : les délits et les crimes contre les mœurs, aussitôt découverts, deviennent également l'objet d'une répression éclatante, surtout quand les femmes sont les coupables. Toute jeune fille, aperçue rodant hors des palissades du village après le coucher du soleil, est sur l'heure condamnée au supplice de la flagellation et cruellement battue de verges. Il y a quelques jours, deux criminels surpris en flagrant délit, furent impitoyablement liés avec des branches de jonc, précipités et noyés ensemble dans la rivière de Gubuluwayo, à peu de distance de notre maison. Ces exemples terribles de la justice du roi font grande impression sur l'esprit du peuple, et contribuent à maintenir jusqu'à un certain point le niveau de la moralité publique, lequel, à vrai dire, n'est pas très élevé. Les punitions expéditives éliminent les délits moindres, et font que tout tremble sous la main terrible du roi des rois, *enkos amakos*.

Gubuluwayo 29 avril 1880.

Grâce à Dieu, le roi Lo Bengula nous continue toujours ses bonnes grâces. Nous ne pouvons pas toutefois nous dissimuler que les ministres protestants, établis dans le pays depuis vingt-cinq ans, jouissent d'un crédit plus grand et d'une situation plus solide que nous.

Cependant depuis notre installation dans la capitale, Sir Bartle Frere nous a écrit plusieurs lettres que nous avons dû interpréter au roi. Dans ces lettres, le Haut-Commissaire ne cache nullement l'intérêt tout particulier qu'il porte à notre œuvre, et déclare que nous sommes sous la protection spéciale de la Couronne, ajoutant que nous avons à en référer au Gouverneur-Général de toute difficulté qui pourrait surgir. Ce puissant patronage, joint aux mille services que nous rendons au roi et à son peuple, font que Lo Bengula nous témoigne de la faveur. A la plus grande gloire de Dieu, et puisse la bienveillance royale nous aider à promouvoir l'évangélisation des Matabélés!

Il nous restait des doutes sur quelques points de détail qui n'avaient pas été suffisamment éclaircis dans nos précédents entretiens avec Lo Bengula. Nous voulûmes, le P. Law et moi, en avoir le cœur net : il fut décidé entre nous que je me rendrais à Urganin, le nouveau kraal du roi. Celui-ci ne se plaisait plus aux « Rochers Blancs, Amatsche Amhlope », ce kraal, situé à deux lieues d'ici, où nous l'avions rencontré tout d'abord à notre arrivée, et où nous l'avions visité plusieurs fois ; peut-être aussi les pâturages n'y suffisaient-ils plus à ses nombreux troupeaux ; enfin, chose probable, des raisons politiques ne seraient pas étrangères à ce déplacement. D'ailleurs, c'est la coutume des rois Matabélés de changer souvent



de résidence, et rien ne leur est plus facile. Quelques heures suffisent à élever des huttes de branchages, couvertes de chaume, pour le roi, les reines, les chefs, les esclaves et les troupeaux.

Umganin se trouve situé à vingt-quatre milles anglais de Gubuluwayo, une petite course de huit lieues à cheval. L'aller et le retour, tout d'une traite, en un seul jour, à travers les bois, les montagnes et les rivières, n'est pas chose aussi aisée qu'on le pourrait supposer. Il faut être cavalier passable pour fournir une pareille carrière sans trop de fatigue. Je dois bien de la reconnaissance à mes chers parents de m'avoir fait apprendre autrefois l'équitation. Croyez-moi, savoir monter à cheval, nager, faire le coup de fusil, manier les armes et le bâton, jouir d'une santé robuste, ne pas ignorer la botanique, la minéralogie, la médecine, voire aussi la cuisine et quelques autres métiers indispensables à la vie, toutes ces sciences-là, éminemment positives, toutes ces conditions pratiques sont plus nécessaires, au fond des déserts de l'Afrique australe, que le latin et le grec; la littérature et la philosophie. Ajoutez à cela des vertus solides, héroïques, l'esprit de prière, d'humilité, d'abnégation, de mortification, et vous aurez un missionnaire accompli. Mettez-vous bien dans l'esprit que nous sommes aux prises non pas avec des idéologues ou des savants en *us* et en *um*, mais avec les bêtes féroces, avec le désert, avec des tribus africaines plus sauvages encore que le sol qui les voit naître. Mais fermons la parenthèse.

Donc, il y a dix jours, le 19 avril, je prends mon parti en brave, et me décide à chevaucher vers Umganin, en compagnie de M. Martin, que vous connaissez, et de M. Van Roye, un Boer venu ici pour ses affaires.

Le matin, de bonne heure, à travers un brouillard épais

et froid, car la saison d'hiver approche, nous voilà tous trois sur le chemin de Hopé-Fountain, où nous devons faire halte et rencontrer M. Helms qui se rend avec nous à Urganin. Nous sommes parfaitement accueillis à Hope-Fountain; la maîtresse du logis nous offre la tasse de thé et le *breakfast*. A 10 heures, nous reprenons au grand galop de nos chevaux la route d'Urganin. Les sommets et les pics rocheux des Monts Matoppo disparaissent rapidement derrière nous et vont se perdre bientôt dans l'azur du ciel. Nous allons ainsi bride abattue pendant deux grandes heures, et vers midi nous arrivons à Urganin.

En nous dirigeant vers la hutte royale, nous apercevons le prince à l'entrée du kraal des brebis. Un esclave rasait Sa Majesté. Lo Bengula continue cette occupation importante, nous salue amicalement de la main et nous invite à l'attendre. Nous allons faire antichambre auprès de l'écurie. Bientôt le chef s'avance vers nous, suivi de ses gens qui le saluent des titres les plus pompeux. Lo Bengula s'approche de la tente royale, nous serre la main à tous les quatre, et nous convie à le suivre dans son rustique palais. Mais nous causâmes encore quelque temps avec lui avant d'entrer dans la hutte. Tout d'abord le roi ayant remarqué la sacoche que je portais en bandoulière, me demande, en la montrant du doigt, ce qu'il peut y avoir là-dedans.

« Sire, lui répondis-je, de la viande et du pain. — Mais, reprit Lo Bengula, dans ma résidence royale, n'y a-t-il donc pas de viande? — Et de plus, sire, ajoutai-je, une petite bouteille de médecine que l'on mêle avec de l'eau. — Ah! ah! fit-il en souriant, montrez-moi ces bribes-là, ces *Um-niti*. » — Je lui passai alors la fiole de cognac à moitié vidée pendant la route par les cavaliers blancs. — « Oh! oh! s'écria-t-il en riant aux éclats, oh! oh! qu'est-ce que je vois?



du *Blandy* ! du *Blandy* !... » Les Cafres ne savent pas prononcer l'*r*. Il porte aussitôt le flacon à la bouche, et après avoir goûté le *brandy* : — « Umnandi, umnandi, c'est délicieux, » dit-il, et il nous invite à déguster avec lui le royal nectar. Puis il donne l'ordre à une de ses esclaves, appelée Vélagoubi, de porter la bouteille dans sa tente. On badine ensuite et l'on plaisante un peu M. Martin, pour qui surtout la petite fiole en question avait été apportée. Je profitai de ce moment de belle humeur de tous les assistants pour m'entretenir avec le prince du motif de ma visite et lui faire connaître l'objet de nos sollicitations.

La cession que M. Greite nous avait faite de sa maison de Gubuluwayo n'avait jamais été bien clairement expliquée au roi, et nos amis nous avaient dûment avertis qu'il serait bon d'avoir une ratification en règle de cette vente par le chef des Matabélés. — J'expose donc à Lo Bengula le mieux que je puis toute l'affaire : je réussis à le persuader et j'obtiens tout ce que je désirais. Le roi m'accorde la faculté de rester définitivement dans notre résidence de Gubuluwayo, afin d'y traiter les malades de la cour, de la ville et du pays. Il m'autorise de plus à occuper indéfiniment la propriété à nous cédée par M. Greite et à bâtir quelques logements dans cet enclos. Il renouvelle aussi la permission qu'il avait donnée aux Pères de traverser ses États pour se rendre les uns au Zambèse, chez les Marotsés-Mambundas, les autres à l'est, chez les Abagasas d'Umzila.

Je n'osai hasarder après cela une autre demande, celle de pouvoir bâtir la chapelle, et je réservai ce point pour une occasion postérieure.

Les autres messieurs, prenant ensuite la parole, présentèrent chacun en particulier leurs propres requêtes. Puis nous allâmes tous ensemble, en rampant à la suite du roi,

prendre place dans la tente de Sa Majesté. Nous étions assis en rond autour de la hutte circulaire ; le roi occupait l'endroit le plus rapproché de la porte d'entrée, à gauche, puis les reines par ordre de dignité, ensuite moi et les autres messieurs jusqu'à la droite de l'orifice. Il nous fallut faire passer de main en main et vider par trois fois la grandealebasse ou cruche de bière du pays, dont le roi nous gratifiait... Boire à ce vase est un honneur qu'on ne peut impunément décliner, quoi qu'il en coûte à l'estomac rebelle. — Dans la troisième cruche, le roi versa lui-même lentement et avec cérémonie le reste du flacon de *blandy* que je lui avais présenté auparavant. Après cela, j'eus la maladresse de renverser la coupe d'honneur. Jugez de mon trouble et de la stupéfaction de tous. Mais le roi eut grand plaisir à voir mon embarras et me plaisanta gaiement de n'être pas encore très fort sur l'étiquette de la cour des Matabélés. — La séance fut levée ensuite, et nous primes congé de Lo Bengula qui nous salua le plus cordialement du monde.

Il se faisait tard. Nous avons hâte de regagner Gubuluwayo. Nous montons aussitôt en selle, et peu d'instants après Umganin était déjà loin derrière nous.

Sur notre route, nous traversons le kraal des docteurs ou des Amazisis. Ce village renferme une petite population d'aventuriers hottentots, qui sont venus de la Colonie et se disent docteurs-médecins. Ces fameux docteurs m'envoient tous les malades de leurs propres familles et se contentent d'opérer sur les autres noirs.

M. Helms et moi nous entrons dans la hutte d'un des principaux habitants de la bourgade, un certain Umluka, originaire du Cap. Umluka semble connaître quelque chose du christianisme, et il aurait même été baptisé autrefois dans la Colonie par un ministre protestant. Il vient souvent me



voir et j'en profite pour apprendre de lui le matabélé. Quand il me traduit le Nouveau Testament dans cette langue, il m'assure que bientôt lui et toute sa famille seront catholiques. Dieu le veuille !... Je n'y compte pas trop, car je commence à connaître combien vaut la parole et les promesses des gens de ce pays.

Umluka était sorti en ce moment pour aller acheter du maïs ; sa femme nous entretint courtoisement : elle parlait le matabélé et non le hottentot, car elle est native de Gubuluwayo. Peu après, survient une de ses voisines, également originaire de cette capitale ; celle-ci reconnaît aussitôt M. Helms et le salue avec respect : « *Sakou bona umfundisi !* Bonjour, maître ! » Puis elle me regarde et dit à M. Helms : « Mais qui donc est celui-ci ? — Un *umfundisi* aussi, l'*umfundisi* de Gubuluwayo, répondit M. Helms. » — « Où donc est votre femme, me demanda la curieuse fille d'Ève, où sont vos enfants ? — Je n'ai point de femme, ni d'enfants, fut ma réponse. — Vous les avez sans doute laissés au pays lointain ! — Non, je n'en ai jamais eus, je n'en aurai jamais.... J'ai tout sacrifié pour venir ici vous apprendre le chemin du ciel et pour vous soigner dans vos maladies et vos infortunes. — Oh ! oh ! dit-elle, cela est assez singulier, et je ne comprends pas très bien cette situation. » — Alors la femme d'Umluka se mit à lui expliquer avec beaucoup d'animation, s'inspirant sans doute des conversations qu'elle a eues avec son mari à notre sujet, comment, par amour pour le Roi d'en haut et par dévouement pour les enfants de Dieu, les *abafundisi* de Gubuluwayo avaient renoncé aux joies de la famille ; que la religion du ciel leur imposait ce sacrifice, afin qu'ils pussent se donner, se dévouer plus entièrement aux pauvres malades de la ville et des environs. La voisine d'Umluka me regarde alors d'un air d'étonnement et

d'admiration qui me surprend, et le bon M. Helms, qui est un excellent père de famille, ne sachant trop quelle contenance prendre, s'enveloppe d'un épais nuage de fumée, en tirant sa pipe avec plus de vigueur qu'auparavant.

Quelques minutes après, nous étions sur la route de Gubulwayo, courant de toute la vitesse de nos chevaux : car nous craignons l'orage qui menaçait depuis le matin. Au détour du mont *Induna* l'orage éclate : en quelques instants nous voilà percés d'outre en outre et mouillés jusqu'aux os. Je descends de ma rossinante, qui ne voulait plus suivre les autres, j'enfourche le cheval de M. Martin et me mets en croupe derrière lui. Nous lançons nos chevaux, tête baissée en avant, et nous franchissons en vingt minutes les six kilomètres qui nous séparent encore de la demeure de M. Martin. Nous entrons chez lui, séchons un peu nos habits et dégustons l'excellente tasse de thé bien chaud que Madame Martin, dans son aimable et prévoyante attention, tenait prête pour l'arrivée de son mari et de ses amis.

Un quart d'heure après, je quittai ces charitables hôtes et me dirigeai vers notre résidence, située de l'autre côté de la montagne. Le P. Law et moi, nous étions heureux du résultat de ma course à Umganin. — Ce fut une bonne journée, bénie par la divine Providence. Je remerciai Dieu de tout cœur, et j'allai prendre un repos que, ce jour-là, je n'avais pas trop mal mérité.





## XII.

### ÉPREUVES ET DÉVELOPPEMENTS

DE LA MISSION.

NOVEMBRE 1879 — MAI 1880.

LETTRES DU P. DEPELCHIN.

1<sup>o</sup> Mort du P. Fuchs à Tati.

Gubuluwayo, 25 février 1880.

Je dois aujourd'hui vous raconter brièvement les travaux, les souffrances et les malheurs qu'ont eu à supporter nos Pères et Frères de Tati, durant la saison humide, après notre départ de cette résidence, le 28 octobre 1879, pour la capitale des Matabélés (1).

Les PP. Blanca et Fuchs, les FF. Paravicini et De Sadeleer occupaient donc la nouvelle maison que nous avons acquise; ils devaient achever l'instruction des quelques blancs restés à Tati et se préparer aux travaux de l'apostolat, jusqu'au retour du P. Terörde, ramenant de Kimberley les nouveaux missionnaires dont le départ de l'Europe nous était annoncé pour la fin de janvier 1880. Les protestants de Tati venaient assister le dimanche à la messe, écoutaient avec attention le sermon hollandais du P. Blanca. Le jour de l'an, les deux Pères eurent enfin la joie de recevoir solennellement dans le sein de l'Église catholique, un jeune Boer, non marié, âgé de

(1) Voir plus haut, p. 239. — N. E.

25 ans, *Jan Engelbert*, né à Port-Elisabeth, émigré au Transvaal et récemment installé à Tati.

Cependant on était dans la saison des pluies. Depuis la dernière huitaine de novembre, jusqu'à la mi-décembre, des ondes très fortes survenaient régulièrement. Après trois semaines de relâche et de beau temps, commencèrent des orages formidables et persistants. Malabrités sous un toit peu solide, exposés aux injures des ouragans chassant l'averse à travers des fenêtres sans vitres, les missionnaires devaient bientôt voir la maladie envahir leur demeure.

Le secours d'un Frère, outre les FF. Hedley et Nigg, nous étant indispensable dans la capitale, le F. De Sadeleer quitta la station de Tati, le 4 janvier 1880, en compagnie du nouveau converti, et vint nous rejoindre à Gubuluwayo. Engelbert ne tarda pas à retourner aux Champs d'or. Cependant vers le milieu du même mois, le F. Paravicini éprouve les effets de la *malaria*, et le 21 il se voit réduit à garder le lit. Deux jours après, le 23 janvier, le P. Fuchs attaqué lui aussi par un violent accès de fièvre, doit s'aliter également. Ce courageux Père avait eu beaucoup à souffrir de la traversée maritime d'abord, ensuite de notre long et pénible voyage en wagon de Grahamstown à Kimberley, Shoshong et Tati. Entre ces deux dernières étapes, vers le commencement d'août, déjà les premières douleurs l'avaient saisi; en septembre et octobre le mal persista, mais sans aucune aggravation; en décembre nouveaux symptômes. Néanmoins le zélé missionnaire travaillait avec ardeur et constance autant que ses forces affaiblies le lui permettaient. Avec le P. Blanca, il étudiait les langues cafres et traduisait dans ces idiomes un exposé complet de la doctrine chrétienne. C'est alors que Dieu vint l'appeler pour couronner son sacrifice et lui donner la récompense de sa bonne volonté.



Sur ces entrefaites, les deux blancs restés à Tati, Engelbert et un protestant, se décident le 26 janvier à partir pour la chasse. L'état de nos malades ne présageait nullement une issue fatale; d'ailleurs les Boers annonçaient une courte absence et priaient les missionnaires de les avertir si leur assistance devenait nécessaire. Voilà donc le P. Blanca chargé seul des deux infirmes. En peu d'heures, la fièvre progresse avec rapidité. Dans la soirée du même jour, le P. Fuchs est pris d'une syncope; le lendemain matin 27, il reçoit le saint viatique; peu avant la nuit voulant quitter sa couche, il tombe en défaillance dans les bras du P. Blanca. Le F. Paravicini fait un effort, essaie de venir à leur secours, et n'arrive dans la chambre que pour s'affaïsser lui-même auprès du moribond.

Le P. Fuchs replacé dans son lit, le P. Blanca lui confère aussitôt l'extrême-onction. Le cher malade fit à Dieu de grand cœur le sacrifice de sa vie, pour le succès de la Mission du Zambèse et le salut des malheureux noirs. La nuit avançait, et l'agonie ne tarda pas à commencer. Enfin le 28 janvier, vers une heure du matin, calme, résigné, souriant, le missionnaire expira doucement, peu d'instant après la récitation des prières de l'Église, prières auxquelles il avait encore lui-même répondu avec dévotion. En ce moment-là même, le F. Paravicini, couché dans la chambrette voisine, se trouvait en proie aux douleurs d'une crise très grave.

D'une piété sincère, modèle d'obéissance et de pauvreté religieuse, observateur exact de la règle, même dans les circonstances bien difficiles d'un long voyage sur mer et sur terre, le P. Fuchs nous donna constamment à tous l'exemple des plus héroïques vertus.

Au point du jour, on envoie deux Cafres porter la triste nouvelle aux chasseurs. Ceux-ci arrivent en toute hâte l'après-

midi. Les planches d'une caisse déclouée servirent à confectionner le cercueil du défunt. Le jeudi 29 janvier, à onze heures, le corps, placé sur le chariot le *Loyola* traîné par quatre bœufs, fut conduit à l'endroit où sont enterrés les blancs décédés à Tati, depuis l'établissement de cette station. Le P. Blanca suivait, accompagné de Jean Engelbert et de trois protestants. Sur la tombe creusée au pied d'un tertre, près du Tati river, à 700 pas de la maison des missionnaires, une croix de bois fut plantée, en attendant qu'on pût ériger un monument plus durable.

Deux courriers noirs avaient pris le chemin de Gubuluwayo, pour nous annoncer le malheur qui venait de frapper la Mission. L'état du F. Paravicini s'aggravait; le 1<sup>er</sup> février il reçut l'extrême-onction, et le lendemain matin le saint viatique; mais enfin, le 5 février, les symptômes fâcheux commencèrent à se dissiper. Dans le même temps, la famille du chasseur protestant, le père, la mère et les deux enfants tombèrent malades: il ne restait donc à Tati que deux hommes valides, le P. Blanca et le boer converti, encore ce dernier payait-il un peu plus tard son tribut à la saison des fièvres.

Aussitôt que j'eus appris la déplorable situation de nos confrères de Tati, j'envoyai à leur secours le P. Law et le F. De Sadeleer, qui arrivèrent auprès d'eux le 15 février, et trouvèrent le F. Paravicini en pleine convalescence. Bientôt même ce dernier fut en état d'entreprendre avec le P. Law le trajet de Gubuluwayo.

Le voyage s'est effectué heureusement pour le Frère, bien que durant une nuit entière, le wagon soit resté embourbé au passage du Mangwé, au nord de Lee's Castle.

J'espère que le F. Paravicini ne tardera pas à se rétablir complètement dans l'air salubre des Monts Matoppo. Le F. De Sadeleer demeuré à Tati avec le P. Blanca, dressera sur



la tombe du regretté P. Fuchs, un modeste monument en pierre avec une inscription commémorative (1).

Voilà les rudes épreuves de notre Mission naissante. Mais la croix fut toujours le gage du triomphe. La mort du missionnaire sur la terre lointaine, comme le sang des martyrs, enfantera, nous en gardons le ferme espoir, des élus à Dieu parmi ces malheureuses nations pour le salut desquelles nous sommes tous prêts à donner jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

(1) Nous ajoutons une courte notice aux détails contenus dans cette lettre. — Le P. Charles Fuchs était né à Kenten, près de Cologne, le 13 mai 1839; il appartenait à une respectable et chrétienne famille de ces pays rhénans restés si fidèles à l'Église. Son père était conseiller de chancellerie (Kanzleirath) et son frère député au *Landtag* prussien. Après avoir étudié les humanités à Cologne, la philosophie et la théologie à Münster, Inspruck et Bonn, en vue du ministère des autels, le jeune Fuchs entra au grand séminaire de Cologne. Ordonné prêtre le 29 août 1864, il fut admis au noviciat de la Compagnie de Jésus à Gorheim, près de Sigmaringen, le 30 septembre 1865. Après sa probation, appliqué tour à tour aux études et aux travaux du saint ministère, il se trouvait à Essen pendant la funeste guerre franco-allemande, et se dévoua généreusement avec plusieurs de ses confrères au service des troupes et des ambulances. Contraint de s'expatrier en décembre 1872, il habita le sol hospitalier de l'Angleterre jusqu'à la fin de 1875. Ses supérieurs l'envoyèrent ensuite au midi de la France : du collège de Mongré (Rhône), où il résida deux ans, il vint l'année suivante, 1878, à Aix en Provence. A la première annonce de la nouvelle mission du Zambèse, il demanda très instamment et obtint la permission de se consacrer au salut des pauvres Cafres de l'Afrique australe. Dans cette carrière, il montra un courage à toute épreuve. Il écrivit à ses parents plusieurs lettres qui furent insérées dans le journal rhénan, le *Kölnische Volks-Zeitung*. — La famille du P. Fuchs fit célébrer à Cologne de touchantes funérailles pour le repos de son âme et aussi pour honorer la mémoire du généreux confesseur de la foi. On y vit une foule immense et recueillie, honorer le souvenir du zélé missionnaire mort au champ d'honneur, et rendre un dernier hommage à ce noble enfant de la catholique Allemagne et de la Compagnie de Jésus. — N. E.

2<sup>o</sup> Arrivée de nouveaux missionnaires.

Tati, 14 avril 1880.

J'ai quitté Gubuluwayo et le roi Lo Bengula le 7 avril, et je suis arrivé, hier 13, à Tati, où j'attends les missionnaires qui doivent bientôt nous arriver de Kimberley : ils viennent bien à point renforcer le petit bataillon de l'an dernier et nous permettront de réaliser en partie nos plans.

Une fois établis au centre de l'Afrique australe, nous étions décidés à nous porter, par groupes de quatre ou cinq, chez les différentes peuplades qui habitent, au nord, le versant septentrional du Zambèse, à l'est, les rivages de l'Océan Indien et la région connue sous le nom de pays de Sofala. Mais, pour cela, il nous fallait des recrues : aussitôt arrivé chez les Matabélés, j'en avais demandé à nos confrères d'Europe.

Mes prières furent favorablement accueillies et l'on m'annonça le départ prochain de quatre Pères et de quatre Frères ; ils iraient rejoindre, à Kimberley, le P. Terörde envoyé dans cette ville avec un wagon pour en ramener ce qui nous restait de colis et de provisions (1).

Le P. Terörde avec le F. De Vylder avaient quitté Tati le 26 octobre, sur un chariot traîné par 16 bœufs ; six noirs, Zoulous et Betchouanas, les accompagnaient ; quatre d'entre eux, sans être au service des missionnaires, profitaient de cette occasion pour retourner dans leur pays. Le 30 octobre, le Père atteignit Shoshong où se trouvait alors un seul blanc. Dans son entrevue avec le roi Khama, il fut très bien accueilli par le chef des Bamangwatos, et il obtint de lui sans peine la permission pour nos confrères de suivre plus tard à travers ses États, si cela leur convenait, la route qui conduit direc-

(1) Voir plus haut, p. 206. — N. E.



tement de Shoshong au Zambèse, sans être obligés de remonter jusqu'à Tati, d'où part un autre sentier vers les *Chutes Victoria*.

Dans le pays de Khama, le P. Terörde a rencontré un grand nombre de Makalakas exilés qui ont fui le joug des Matabélés. Les tribus des Makalakas — établies entre les Monts Matoppo, au nord, et le Limpopo au sud, entre les Bamangwatos à l'ouest et le pays d'Umzila à l'est, — paraissent les plus industrieuses et les plus aptes à la civilisation de toutes les peuplades de l'Afrique australe. Dans les environs de Shoshong, ces réfugiés cultivent des champs magnifiques de maïs et de millet. M. Taylor, un des plus anciens résidents européens, assurait au P. Terörde que, s'il était possible d'affranchir et de rassembler les tribus éparses des Makalakas, on pourrait fonder parmi ces indigènes une mission qui ne tarderait pas à prospérer. Grâce à leur concours le royaume de Khama devient de jour en jour plus fertile et plus florissant.

Prenant congé de Khama, le P. Terörde rappelle au roi ses connaissances de Kimberley, et en particulier M. Barber, son ancien ami d'enfance. « Ah ! s'écrie le prince, mon ami Barber ! il faut que je lui envoie un beau présent : j'espère que vous voudrez bien le lui remettre. » — Et il donna aussitôt au P. Terörde, pour M. Barber, une magnifique peau de léopard. Notre missionnaire fut enchanté des bons procédés de Khama : il n'osa cependant lui parler d'une station catholique à Shoshong, se souvenant que tous, les blancs comme les noirs, affirment la ténacité du chef : « Ce que Khama, disent-ils, a une fois résolu, est résolu pour toujours. » Espérons pourtant que des circonstances favorables nous ouvriront un jour les États du *Gentleman* de l'Afrique australe : nous songeons souvent

avec émotion à nos premières entrevues avec ce chef indigène.

Le samedi, 1<sup>er</sup> novembre, arrivant au Limpopo, ils aperçurent de loin le drapeau anglais hissé au sommet d'un grand arbre. Là, sous le puissant étendard britannique, campaient quelques blancs; ces marchands firent le meilleur accueil à nos voyageurs, qui durent stationner au même endroit jusqu'au mardi suivant. Le 5 ils repassaient à Aarde-Kool-Boom, puis à Maricodrift et à Tseni-Tseni. Ils eurent beaucoup à souffrir de la soif; un petit chef indigène, loin de leur permettre d'abreuver les bœufs, refusa même de laisser puiser une seule cruche d'eau. Ils regagnent Brackfontein, et le 19 novembre ils font halte à Sevenfontein, où ils ont la joie de trouver une famille catholique. Poursuivant par Zeerust et le Molapo, ils passent le Hart river le 23, et sont le 24 à Mamusa, bourgade bâtie sur une montagne. Mamusa, qui renferme deux maisons d'Européens, est la résidence de Daffa Mushu, petit chef indépendant, qui gouverne une tribu de Griquas, indigènes à demi civilisés, parmi lesquels réside un ministre wesleyen, Cafre converti. Parvenus le 27 novembre à Christiana, ils entraient à Kimberley le 1<sup>er</sup> décembre, ayant parcouru en 41 jours un trajet qui nous avait demandé deux mois entiers. Partout sur leur chemin, ils furent parfaitement accueillis par les Boers du Transvaal et par les tribus de Betchouanas qui habitent la frontière de cette colonie.

Le père Terörde, après avoir pourvu aux intérêts de la Mission, devait ne pas tarder à reprendre le chemin de Shoshong; mais il fut bientôt averti d'attendre le renfort annoncé du Cap et de l'Europe.

Cependant les PP. Oblats de Kimberley, heureux de revoir le missionnaire, le prièrent de les aider dans les fonc-



tions du saint ministère pendant les fêtes de Noël. Le 24 décembre, il entendit les confessions dans la chapelle de Dutoitspan, succursale de l'église paroissiale de Kimberley. A onze heures et demie, catholiques et protestants sonnent les cloches pour annoncer les grandes solennités. A minuit, messe pour les blancs dans l'église en fer; cette messe terminée, le P. Terörde célébra l'office à une heure et demie, pour les *Coolies* indiens, émigrés à Kimberley, et qui sont en grande partie catholiques. Le séjour du P. Terörde semblait d'autant plus opportun que le P. Lenoir, curé de la ville, se trouvait retenu au lit, à la suite d'une blessure grave qu'il s'était faite à la jambe (1).

Pendant les mois de janvier et de février, le P. Terörde se mit en devoir de tout préparer pour la seconde expédition apostolique vers le pays des Matabélés. Les missionnaires attendus d'Europe devaient le rejoindre dans la capitale du Griqualand West.

C'est le jour même de Noël, 25 décembre 1879, que le P. De Wit reçut à Graaf-Reinet (district oriental du Cap), où il résidait depuis trois ans, la lettre du T. R. Père Beckx, Général de la Compagnie qui lui donnait l'ordre de se diriger le plus tôt possible vers Kimberley. Le P. Terörde et le F. De Vylder devaient l'y attendre pour le conduire à Tati. De plus, il était chargé d'envoyer de Grahamstown à Kimberley un wagon rempli de vivres et de provisions de toute sorte. Comme le chariot traîné par seize bœufs, devait mettre au moins trois ou quatre semaines à faire le trajet, ainsi qu'il arriva lors de notre première expédition, le P. De Wit résolut de profiter de l'intervalle pour se rendre dans la ville du Cap, où

(1) Voir pour plus de détails *Die Katholische Missionen*, année 1880, p. 104. — N. E.

il avait promis de donner les exercices de la Retraite, d'abord aux pères Maristes, qui dirigent un florissant collège de 400 élèves, ensuite aux prêtres du district occidental du Cap, dont Mgr Léonard est le vicaire apostolique.

Le zélé missionnaire quitta donc ses ouailles de Graaf-Reinet qui lui remirent une belle aumône pour le voyage. Il leur annonça l'arrivée de son successeur, le P. Charles Gordon, et se mit en route, dès le 27 décembre, vers Murraysburg par la malle-poste; il visita les catholiques de cette petite localité, et reprit la diligence de Beaufort West, ville de 1.200 habitants, dont la petite communauté catholique est dirigée par deux pères des Missions Africaines de Lyon. De là, poursuivant en chemin de fer, il arrive le 1<sup>er</sup> janvier à Cape Town, où le digne Mgr Léonard l'attendait avec impatience pour lui offrir la plus cordiale hospitalité.

Le 6 janvier, débarquèrent dans la ville du Cap, le P. Gordon et le F. A. Vervenne, qui avaient quitté Southampton le 11 décembre 1879. Deux jours après, le P. Gordon reprit le steamer pour gagner Port Élisabeth et de là se diriger vers Graaf-Reinet; le Fr. Vervenne attendit le départ du P. De Wit vers Kimberley. Celui-ci donna d'abord les saints exercices aux pères Maristes, parmi lesquels il trouva deux Brugesois, les FF. Eugène Wybo et Amand de Moortel. Il réunit ensuite les prêtres du vicariat, qui se livrèrent avec ferveur, à l'exemple de leur pieux évêque, aux prières et aux méditations qui raniment le zèle sacerdotal.

Le 23 janvier, le P. De Wit et le F. Vervenne prenaient le train de Beaufort West, d'où la diligence devait les conduire à Kimberley; au bout de six jours, ils étaient rendus dans la capitale des Champs de Diamants, heureux d'y embrasser leurs confrères le P. Terörde et le F. De Vylder.

Sur ces entrefaites, un essaim de courageux missionnaires



avait quitté l'Europe : les PP. A. Wehl, F. Berghegge et J. Weisskopf avec les FF. F. Simonis et H. Proest, s'étaient embarqués à Dartmouth, le 6 février 1880, sur le *Warwich-Castle*. Arrivé le 11 à Madère, le vaisseau passa la ligne pendant la nuit du 18 au 19, toucha le 22 à Ste-Hélène, et enfin il aborda heureusement à Cape Town, le 29 du même mois.

Vous voyez que nous avons fait du chemin depuis un an ; la Providence nous a visiblement bénis. J'espère que ce renfort sera parvenu sain et sauf à Kimberley, où nos confrères se tenaient prêts à partir, et que dans peu de semaines tous ces nouveaux ouvriers nous rejoindront en parfaite santé sur les bords du Tati. Nous pourrons dès lors nous diviser en plusieurs groupes, à l'imitation des premiers apôtres de Jésus-Christ, pour aller annoncer la bonne Nouvelle de l'Évangile à des peuples qui ne l'ont jamais entendue.

Tati, 7 mai 1880.

Dieu soit loué !... Nos chers missionnaires sont arrivés plus tôt même que nous ne l'espérions.

C'est hier, 6 mai, fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, que les Pères ont fait dans l'après-midi leur entrée à Tati. Impossible de vous dire quelle fut notre joie et notre bonheur à tous de nous retrouver réunis, anciens compagnons d'armes et nouveaux conscrits, sur l'un de nos champs de bataille, où nous avons hélas ! laissé déjà un vaillant guerrier, le regretté P. Fuchs, dont les restes reposent à quelques pas de la résidence.

Le voyage a été spécialement heureux et rapide. Je vais résumer leur journal. Je vous ai dit comment le P. De Wit et le F. Vervenne étaient arrivés à Kimberley, à la fin de janvier, comment aussi, le 29 février, débarquaient à Cape Town les PP. Wehl, Berghegge et Weisskopf, avec les FF. Simonis

et Proest, amenés d'Europe, sur le *Warwich-Castle*. Mgr Léonard se trouvant en visite pastorale hors de sa résidence, le clergé séculier du Cap et un excellent catholique de la ville donnèrent aux voyageurs la plus généreuse hospitalité. Le 5 mars, ils montèrent dans le train d'une heure et demie pour Beaufort West, qu'ils atteignirent le 6 au soir. Le prêtre de la mission, le P. Bouvier, français, averti de leur arrivée par le P. De Wit, les attendait à la gare. Dès le lendemain 7, leurs places ayant été retenues d'avance, ils prirent la voiture de Kimberley, diligence peu confortable, où l'on entasse les voyageurs, et que traîne un attelage de dix mulets. Le 9 au matin, ils entraient à Victoria West; le maître d'hôtel, excellent catholique, prévenu par un télégramme du P. Bouvier, s'empressa de les héberger. Au delà de cette ville, un torrent débordé leur barra le passage pendant trois jours; le 14 ils firent halte à Hope Town, où ils passèrent l'Orange sur un pont; le 16 mars, ils traversèrent la Modder, à proximité de son confluent avec la Riet river, et le même jour ils gagnèrent Kimberley; leurs confrères, les pères De Wit et Terörde, ainsi que le R. P. Lenoir et les principaux catholiques de la ville, MM. Riez et Curran, les reçurent avec tous les témoignages de la plus touchante affection.

Tout était prêt pour le départ immédiat vers l'intérieur. Le wagon à bœufs envoyé de Grahamstown par le P. De Wit était arrivé en temps opportun; le char du P. Terörde attendait depuis plusieurs mois, et l'on avait acheté un troisième chariot avec les attelages nécessaires et deux tentes pour les campements. La seconde grande caravane du Zambèse put donc sans délai quitter les Champs de Diamants. Composée de dix-sept hommes, parmi lesquels neuf missionnaires, cinq Pères et quatre Frères, un conducteur, et sept bouviers, elle emmène trois wagons, quarante-deux bœufs et quatre chiens.



Le 19 mars, sous la protection de saint Joseph, elle prend le chemin du Transvaal. En tête marchait le principal chariot, le *Saint-Joseph* : attelé de dix-huit bœufs, il porte la majeure partie des bagages, et sert de refuge aux PP. Terörde et Weisskopf, ainsi que à M. Walsh, conducteur de la caravane, brave irlandais protestant, qui retourne au Zambèse, où déjà il a longtemps voyagé. Ensuite venait le *Canisius*, moins grand, traîné par 16 bœufs : à côté du reste des bagages, sont installés le P. Wehl avec les quatre frères De Vylder, Vervenne, Simonis et Proest. En dernier lieu suivait le plus petit wagon, le *Gonzalès Silveira*, avec un attelage de huit bœufs seulement. C'est la cuisine et la tente des PP. De Wit et Berghegge. Le 23, les voyageurs s'arrêtent près du Vaal, non loin de Christiana, passent la rivière le 24, sur un pont, à deux lieues de la ville ; quittant le 25 la campagne de Christiana, ils remontent la rive droite du fleuve, et arrivent le samedi saint, 27 mars, en face de Bloemhof. Ne pouvant y pénétrer à cause de l'épizootie, les wagons s'avancèrent au delà de la ville. Le P. De Wit descendit chez M. O'Quinn pour célébrer la solennité de Pâques avec la petite communauté catholique. M<sup>me</sup> O'Quinn et les résidents catholiques envoyèrent des provisions et des rafraîchissements à la caravane stationnée dans la campagne. Départ de Bloemhof le 29 mars ; passage du petit et du grand Hart river, le 2 et le 3 avril ; le 4, à Kalkfontein, où le lendemain matin on baptise la femme d'un Boer catholique et son jeune garçon de deux ans ; pendant la messe la nouvelle convertie reçoit la sainte communion. Traversant ensuite le petit et le grand Molapo, puis le Malmani river, ils sont le 8 à Jacobsdal, petite localité dont les quelques blancs possèdent une église protestante. Le même jour, entrée à Zeerust, où maintenant habite une femme catholique. Là, nos missionnaires font la connais-

sance de M. Selous, chasseur anglais, qui se rend par Tati à Gubuluwayo et dans le pays des Mashonas, pour y faire cette année une partie de chasse. Le 13 avril, arrivée à Brackfontein, au pied du Dwaarsberg ; on franchit le passage pendant la nuit, et le 13 on fait halte à Tseni-Tseni ; le 17 près du grand Marico, rencontre de M. Greite, qui nous a vendu sa maison de Gubuluwayo, et qui s'en retourne au Transvaal(1). Le 18 avril, étape sur le Limpopo ; le 21, passage de la Notuani, et station le 22 à Francisfarm (Pellacamp), où l'an dernier nous avons envoyé de Shoshong dix-sept de nos bœufs épuisés par le voyage ; le 26, arrêt de quelques heures à Shoshong. Tandis que les chariots poursuivent leur marche, les PP. De Wit et Terörde vont rendre visite au roi Khama.

Cependant le courrier du Transvaal à Gubuluwayo m'avait apporté à Tati l'annonce que les missionnaires arrivaient sur les bords du Limpopo et dans le territoire de Khama. Aussitôt je partis en compagnie du F. Nigg, et je m'avançai à leur rencontre. Le samedi 24 avril, je m'arrêtai sur la rive du Mahalapsi, à 10 lieues environ de Shoshong ; c'est là que le mardi suivant, 27, nos chers missionnaires, si longtemps attendus, vinrent nous surprendre vers l'heure de midi. Quelle joie de les embrasser, de les trouver tous heureux, en bonne santé, prêts à marcher au sacrifice pour la gloire de Dieu et le salut des pauvres africains. De Kimberley à Shoshong ils avaient parcouru en 37 jours un trajet qui nous en avait demandé 69 l'année précédente.

Tous ensemble nous avançons vers Tati, où nous arrivons le 6 mai. Ainsi le voyage qui nous avait tenu en route près de trois mois, du 20 mai au 17 août 1879, la seconde caravane a pu l'accomplir en huit semaines, du 19 mars au 6 mai.

(1) Voir plus haut, p. 287. — N. E.



Nous faisons actuellement tous les préparatifs nécessaires pour nos prochaines expéditions, et nous réglons les derniers arrangements.

A Tati resteront le P. Blanca, le P. Berghegge et le F. De Vylder. On croit que bientôt l'exploitation des mines d'or va reprendre. Alors afflueront de nombreux étrangers : par suite, la besogne ne manquera pas aux Pères. D'ailleurs il est d'une extrême importance de posséder à Tati une station intermédiaire entre Shoshong d'une part, le Zambèse et la côte de Sofala. Dans quelques semaines le P. Law quittera Gubuluwayo avec le P. Wehl, le F. De Sadeleer et le F. Hedley pour se rendre dans le pays d'Umzila, beau-père de Lo Bengula.

Dans huit jours, le P. De Wit partira de Tati avec le P. Wehl et les FF. De Sadeleer et Proest vers Gubuluwayo, où il séjournera en compagnie du P. Ch. Croonenberghs et des FF. Proest et Paravicini.

Moi-même, enfin, suivi des PP. Terörde et Weisskopf, des FF. Nigg, Simonis et Vervenne, sous la direction de M. Walsh, nous comptons prendre, vers le 15, le chemin du Zambèse.

Nous aurons donc dans quelques mois, si Dieu bénit nos entreprises, quatre stations principales :

1° Station de Tati, occupée par le P. Blanca, le P. Berghegge et le F. De Vylder.

2° Station de Gubuluwayo, où résideront les PP. Dewit et Croonenberghs, les FF. Paravicini et Proest.

3° Station du Pays d'Umzila, qu'établiront les PP. Law et Wehl, les FF. De Sadeleer et Hedley.

4° Station des Batongas desservie par le P. Terörde et moi, les FF. Nigg, Simonis et Vervenne.

Nous aurons, je le prévois, d'immenses difficultés à vaincre, de nombreux périls à courir. Je pars à la tête d'une petite

troupe d'intrépides pour franchir le grand fleuve et pour explorer les tribus au delà du Zambèse. C'est peut-être le dernier sacrifice que j'aurai à offrir au Cœur de Jésus. Priez pour nous afin que nous puissions accomplir toujours la très sainte volonté du bon Maître. — C'est au milieu des souffrances et des tribulations que notre chère Mission du Zambèse doit prendre racine, croître et se développer. « Il a fallu que le Christ souffrit. *Oportuit pati Christum.* » Cet oracle des Écritures se vérifie toujours dans les œuvres qui ont pour origine et pour soutien le Cœur du Divin Maître. Nous tâcherons donc de nous réjouir au milieu de nos épreuves, et nous baisérons avec amour la main qui peut-être va nous frapper pour notre salut et notre bonheur éternel!...

Tati, 16 mai 1880.

C'est décidément demain que nous allons quitter Tati et nous mettre en route vers le Zambèse.

Maintenant les grands obstacles vont se dresser devant nous. Jusqu'à présent nous avons pour ainsi dire voyagé en pays civilisé, dans des régions la plupart salubres, fréquentées par les européens, et nous étions suivis de nos chariots. Mais dorénavant voici venir les plus mauvais côtés des missions africaines.

Et d'abord, difficultés du voyage... A dix journées d'ici, nous devons abandonner les chariots, à cause de la mouche tsétsé qui tuerait infailliblement les bœufs. Il faudra cheminer à pied et se confier à des guides et à des porteurs noirs. Or, vous savez ce que les explorateurs et les missionnaires de l'Afrique centrale ont eu à pâtir des exigences, des caprices et du mauvais vouloir de ces portefaix africains.

Ensuite, difficultés de la part d'un climat meurtrier... A mesure que nous descendrons les montagnes des Matabélés



pour suivre les affluents du Zambèse et nous approcher du grand fleuve, nous aurons à traverser des plaines marécageuses, des forêts impénétrables, où la fièvre paludéenne règne en souveraine. Tous les voyageurs ont cruellement souffert de la malaria; et, ce qui augmente les chances de maladie, c'est l'impossibilité dans ces terres inhospitalières d'échapper à des privations de tout genre : jeûnes prolongés, marches forcées, nourriture grossière; point d'abri, point de secours. Mais peu importe! Dieu sera pour nous et avec nous; s'il nous faut mourir sur le champ de bataille, nous donnerons généreusement notre vie pour la cause de Jésus-Christ!

Enfin, grandes difficultés aussi de la part des nations sauvages, riveraines du Zambèse... Quoique moins guerrières que les Zoulous, les tribus des Marotsés-Mambundas, qui ont subjugué les faibles villages des Makololos, nous offriront, au point de vue de la conversion, les mêmes obstacles que les autres peuples de race africaine.

Les voyageurs que nous avons rencontrés sur notre route et qui revenaient du Zambèse, nous ont tous fait de bien tristes descriptions des mœurs et des usages en vigueur parmi les tribus zambésiennes. Un médecin autrichien, le docteur Holub, qui les visita dernièrement, a présenté à la Société géographique de Vienne un Rapport, qu'ont publié l'an dernier les Bulletins de cette Société (1). D'après ce voyageur, il existerait de nombreux points de contact, une foule de ressemblances entre ce que nous avons vu nous-mêmes des

(1) *Ein Culturskizze des Marutse-Mambunda Reiches* herausgegeben von der K. K. Geographischen Gesellschaft. Wien, 1879. — On peut consulter aussi l'ouvrage en deux volumes publié par le même voyageur : *Sieben Jahre in Sud-Afrika. Erlebnisse, Forschungen und Jagden* (1872-79), Wien, Alf. Hölder, 1880. — N. E.

mœurs et des institutions des Matabélés, et ce qu'il a observé dans la religion et les usages des Marotsés-Mambundas.

Vous le voyez, nous serons là, mieux encore que chez les Matabélés, en pleine sauvagerie noire; et nous aurons à lutter, de plus, contre les intempéries du climat et les horreurs des routes africaines.

Aussi, toute notre confiance est dans le seul secours de Dieu, dans les prières et les bonnes œuvres de nos frères et de nos amis de Belgique et d'Europe. Nous nous recommandons, plus spécialement encore que par le passé, à leur généreuse charité, qui nous a déjà permis, avec l'aide de Dieu, de mener à bonne fin les préliminaires et les premiers commencements de notre difficile entreprise. Ils voudront bien, nous l'espérons, nous continuer leurs fraternelles aumônes, dont nous les remercions de tout cœur, et dont nous prions Dieu de leur tenir compte au grand jour du Christ, *in die Christi*.

J'ai la satisfaction d'annoncer à nos bienfaiteurs que l'avenir de notre mission est, pour ainsi dire, assuré. Des jeunes gens, en grand nombre, se sont présentés, désireux de partager nos travaux et nos fatigues; ils se préparent à ce dur apostolat dans les noviciats de la Compagnie de Jésus. Nous en avons plusieurs, en ce moment, à Tronchiennes et à Arlon. Ce sont nos enfants chéris et l'espoir de nos missions. Que Dieu les soutienne et les fortifie dans leurs saintes résolutions! Qu'il leur donne ce feu sacré du zèle des âmes qui doit dévorer le cœur de l'apôtre! Qu'il les affermisser dans l'esprit d'humilité et de prière, de patience et de mortification, d'obéissance et d'abnégation, dans toutes les vertus caractéristi-



ques de la divine milice de Jésus-Christ ! C'est sur eux que nous comptons, sur eux qui devront poursuivre et achever un jour l'œuvre que nous entreprenons aujourd'hui avec la bénédiction de Dieu et l'approbation du Saint-Siège. Ils seront nos successeurs, et nous pouvons mourir en paix, à la pensée que d'autres viendront après nous continuer la mission qui nous a été confiée. — C'est dans cette pensée consolante que je vous dis un dernier adieu avant de quitter Tati, et que je clos ma lettre en me recommandant moi et les miens à vos charitables prières.



### XIII.

## DEUX ANS DE SÉJOUR A GUBULUWAYO.

MAI 1880 — AVRIL 1882.

LETTRES DU P. CROONENBERGHS.

#### 1<sup>o</sup> Occupations des Missionnaires.

Gubuluwayo, 19 mai 1880.

Hier mardi, 18 mai, tandis que le P. Law et moi nous échangeons, après notre déjeuner, nos réflexions et nos inquiétudes sur le retard des missionnaires qui devaient nous arriver de Tati, d'où ils avaient dû partir le 12 mai, voilà que tout à coup un courrier noir vient frapper à notre porte.

C'est Umluka, le docteur des Amazizis, dont j'avais visité quelques jours auparavant la hutte et la famille. « Maitres, nous dit-il, les missionnaires approchent ; ils campent actuellement sur les monts Amazizis, non loin de nos demeures. » — Sans attendre une minute, nous sellons nos chevaux, et vite en route pour les Amazizis. Nous passons la rivière à gué : la cabane du lépreux et l'Entab Enioka ou Mont du serpent furent derrière les cavaliers ; nous gravissons le versant nord des Amazizis, et de loin nous apercevons, dans un champ de maïs déjà récolté, nos missionnaires debout près de leur wagon, au milieu de leurs bœufs dételés. Nous piquons des deux, et bientôt nous sommes dans les bras de nos chers confrères. Avec quelle affection et quel empressement l'on se donne l'accolade fra-



ternelle !... Les derniers bœufs envoyés au pâturage, l'excellent F. De Sadeleer accourt vers nous, sautant de joie et rayonnant de bonheur. Le P. De Wit nous présente le P. Wehl et le F. Proest que nous accueillons comme si nous les avions connus depuis longtemps. Après les premières effusions, nous leur posons mille questions sur nos Pères de Tati et du Zambèse, sur les Colonies, sur nos chers amis et anciens confrères de Belgique, de Hollande et d'Angleterre. Tout en conversant, on s'achemine à pied vers la résidence du Sacré-Cœur de Gubuluwayo. Là, le F. Hedley avait tout préparé pour recevoir de son mieux les nouveaux hôtes.

Avant de profiter des effets de sa charité, nous allons tous ensemble à la chapelle provisoire de l'*Iron Store*, ou ancien magasin en fer de M. Greite. Agenouillés devant le T. S. Sacrement, nous remercions Dieu de tout cœur d'avoir protégé si visiblement l'heureux voyage de ces chers confrères qui ont formé la seconde caravane du Zambèse. Puis nous offrons aux nouveaux venus quelques rafraîchissements primitifs, une excellente eau, des melons succulents et un bien modeste dîner.

Le R. P. Antoine De Wit, qui sera pendant quelque temps notre supérieur durant le voyage du R. P. Depelchin au Zambèse, est un digne religieux, approchant de la soixantaine. Né dans le Brabant septentrional, il entra dans la Compagnie de Jésus en Belgique, et fit à Tronchiennes son noviciat de 1842 à 1844. Ordonné prêtre, il devint bientôt curé du Zayer à Amsterdam et occupa longtemps ce poste. Dévoré du zèle des âmes, il demanda les missions d'Afrique et fut envoyé comme stationnaire dans la ville de Graaf Reinet, au diocèse de Grahamstown. Il a montré une sollicitude toute paternelle pour notre Mission du Zambèse : dans son efficace et tendre charité, il nous amène de la Colonie toutes

sortes de provisions, grâce à quoi nous serons complètement ravitaillés. Il a même poussé ses délicates attentions jusqu'à nous fournir le luxe de la faïence afin de remplacer nos plats et nos coupes de fer blanc.

Il nous a, de plus et surtout, apporté des paroles de consolation et d'encouragement de la part de nos supérieurs et de nos amis d'Europe. Enfin l'exemple de ce courageux vieillard qui, à l'âge de 60 ans, n'hésite pas à tout sacrifier pour voler à notre secours, partager nos travaux et supporter nos fatigues, cet exemple, à lui seul, n'est-il pas la plus douce et la plus puissante des exhortations? Notre joie, déjà grande auparavant, au milieu même de nos inquiétudes, sera doublée, maintenant que tout s'annonce si bien pour l'avenir de notre chère mission du Zambèse. Hélas! dans peu de nouvelles séparations, ajoutées à celles de ces dernières semaines, vont encore une fois nous déchirer le cœur! A la fin du mois de mai, le P. Law nous quittera pour se rendre au kraal d'Umzila, chef des Abagasas ou Gasas, avec le P. Wehl et les frères Hedley et de Sadeleer : ces derniers étaient avec nous depuis notre départ d'Europe, dix-huit mois passés. Nous ne resterons plus que quatre à Gubuluwayo : le P. De Wit et moi, le F. Proest et le F. Paravicini. Ce dernier ne peut se remettre complètement de la violente attaque de fièvre qui l'avait conduit à deux doigts de la mort.

Nous sommes occupés à tout préparer pour l'expédition du P. Law. La saison est très favorable. Après les récoltes d'été, les fruits de la terre sont ici très bon marché : c'est le moment de faire les provisions d'hiver. Nous ne courons nul danger de mourir d'inanition. Vous aurez une idée du prix des subsistances par les détails suivants. Nous avons acheté du riz de première qualité : 2 shellings les 60 livres anglaises ; nous en avons fait provision pour sept mois. On



vend le maïs de 3 à 4 shellings les 200 livres ; le millet ou cafir-corn est un peu plus cher. Les bœufs valent actuellement sur pied de 10 à 12 shellings pièce ; le mouton de 3 à 4 ; les boucs, aussi bons que les chevreuils, de 2 à 3 sh. Le quarteron de 24 œufs, — imaginez !... deux boutons de cuivre. Les Boers du Transvaal viennent de découvrir une espèce de fève dont la culture sera très utile dans ce pays. Torréfiée, puis moulue, elle donne l'équivalent d'un excellent café moka, plein d'arome et d'autres qualités.

Je suis chargé de l'approvisionnement de nos différentes stations. J'envoie au P. Blanca, à Tati, 500 livres de maïs, 100 livres de riz, 50 de cafir-corn, 20 courges énormes, 10 moutons et 2 bœufs, le tout pour une valeur de cent francs. J'ai fourni également du riz et du maïs en abondance aux deux chariots du P. Depelchin et au wagon du P. Law. Pour notre maison centrale de Gubuluwayo, j'ai déjà emmagasiné 400 livres de riz, 400 de maïs, 200 de cafir-corn, 50 courges ; des œufs par centaines, que je tâcherai de conserver pendant l'hiver par nos procédés d'Europe ; notre étable renferme deux vaches, trois bœufs de boucherie, une vingtaine de moutons, et des poules. J'ai calculé que, sauf événement imprévu, la vie matérielle nous coûtera, jusqu'à la prochaine récolte, la somme de 1.500 francs, y compris quatre missionnaires, deux domestiques, la poste, etc. Cette dépense pourra même encore se réduire quand notre jardin et notre troupeau produiront davantage. Vous le voyez, nous tâchons d'économiser les ressources que le zèle et la charité de nos amis de Belgique veulent bien mettre à notre disposition.

Mais ce qui nous coûte ici les yeux de la tête, ce sont les objets et les provisions qui doivent nous venir de la Colonie et de l'Europe. On le comprend, car il faut tout amener sur des

wagons attelés de 16 bœufs, guidés par quatre ou cinq hommes, à la distance de cinq à six cents lieues. Or, vous savez combien les frais de transport et la difficulté des communications viennent augmenter le prix des marchandises. Ce qui grève aussi notre budget, c'est l'organisation de nos expéditions par chariots ou par porteurs, ce sont les cadeaux à faire aux principaux chefs, ce sont les voyages de nos missionnaires d'Europe au Cap, etc., etc. S'il ne nous fallait que vivre, comme nous le faisons, à la manière des sauvages, nous serions dans un vrai pays de Cocagne ; la vie matérielle ne coûte rien ; les subsistances, je l'ai dit, sont ici d'un bon marché, d'un vil prix à faire pleurer d'envie tous les pauvres de notre chère Belgique. Dans un pays tropical très fertile, et qui ne demande qu'à être cultivé pour produire les plus riches moissons, dans une contrée aussi étendue que l'Europe, on compte à peine 50.000 habitants, dont la consommation est relativement minime et dont les besoins sont très limités.

Après avoir songé aux approvisionnements, pour ne pas mourir de faim comme la cigale pendant l'hiver, nous travaillons activement à nos constructions. Il s'agit d'ajouter une petite aile à notre demeure et de bâtir une étroite chapelle ; nous avons obtenu à cet effet toutes les autorisations nécessaires du roi Lo Bengula. Mais la difficulté est de mettre la main à l'œuvre. Nous autres missionnaires, nous devons être, tout à la fois, architectes, maçons, charpentiers, couvreurs, vitriers, plafonneurs, etc., etc. Les noirs ne peuvent et ne savent nous aider en rien. Que de temps il faudra pour leur apprendre quelque chose ! Et puis leur bonne volonté laisse beaucoup à désirer. Ils sont trop habitués à ne rien faire et à manger sans travailler. Cependant nous les employons comme nous pouvons, à charrier ou à porter quel



ques matériaux ; mais souvent nous devons entreprendre nous-mêmes l'office de manœuvres. Notre église de Gubulwayo, matière et main-d'œuvre, coûtera environ un millier de francs. Pour cette minime somme de mille francs, nous aurons élevé au Sacré-Cœur de Jésus, non pas, certes, un temple magnifique, mais une chapelle vraiment monumentale eu égard aux constructions de ce pays, dont je vous ai, souvent déjà, donné la description. Oh ! combien je suis heureux de penser que dans un mois, six semaines, nous pourrons consacrer un temple au vrai Dieu au milieu de l'empire du démon, arborer une grande croix au sommet de l'édifice, y célébrer le saint sacrifice des chrétiens, y recevoir les pauvres noirs de ce pays. Gloire à Dieu *in excelsis*, et paix aux Matabélés de bonne volonté ! Là aussi, nous prierons pour nos parents et nos amis ; là, je l'espère, nous ferons bientôt prier les Matabélés pour tous nos bienfaiteurs, pour tous les associés de l'OEuvre de la Propagation de la Foi, qui est venue si généreusement à notre secours.

Enfin, après les soins matériels à donner à nos missionnaires et à leur demeure, tout notre temps est pris par les malades et les infirmes, qui sont, hélas ! en très grand nombre dans les peuplades sauvages des tropiques. Quel pénible contraste entre ce climat vraiment paradisiaque, et les affreuses maladies qui accablent ces misérables populations ! Quand pourrons-nous les voir aussi heureuses que leur pays est splendide ?... Sous l'azur brillant d'un ciel toujours serein, dans le plus beau site de la terre, à 5.000 pieds au-dessus de la mer, au milieu des riches campagnes de Gubulwayo et des fertiles vallons de cet Éden Africain, à la vue de ces milliers de chèvres et de jeunes bouvillons qui bondissent et grimpent sur les rochers d'Entab Enioka, le cœur

se serre, des larmes viennent mouiller nos paupières, à la pensée que ces populations grouillantes et misérables, rachetées par le sang de Jésus-Christ, sont courbées sous un joug de fer, qu'elles vivent accablées d'infinies misères physiques et morales, et qu'il n'est personne capable de les soulager efficacement, pour le temps et pour l'éternité. *Misereor super turbam !* Ces sombres idées viennent chaque jour m'attrister quand je me vois assiégé par des troupes de malheureux qui semblent me demander, des larmes dans la voix, le double aliment de la vie de l'âme et de celle du corps. Tous les matins et tous les soirs, quand je monte à la ville noire, on m'amène des malades en foule : de jeunes femmes m'apportent leurs enfants étiolés ou couverts d'ulcères ; de vieilles mégères ratatinées me présentent leurs pauvres maris ou leurs enfants adultes. Les petits garçons et les petites filles accourent de tous côtés, en criant à m'abasourdir : « Baba, Umfundisi Pesoul!... Père, maître très élevé, Bon Père, aidez-nous !. » Les moutards me tirent les pans de ma soutane ; les hommes se pressent à mes côtés. Ils semblent très honorés, très fiers, d'un regard, d'un sourire, d'une parole de l'Umfundisi. Tous ces pauvres enfants de la nature m'entourent d'une espèce de vénération, qui n'est pas précisément désintéressée, mais qui ne laisse pas de me toucher. C'est vraiment dommage que je ne sois pas le Bon Dieu!... On voudrait pouvoir faire des miracles pour ce malheureux peuple : peut-être alors ouvrirait-il les yeux. Mais nous ne sommes ni saint Pierre ni saint Jean, et nous devons, comme le publicain, frapper notre poitrine et demander à Dieu d'avoir pitié de nous et de nous pardonner nos péchés qui mettent obstacle à l'effusion de ses grâces.

Cependant, je fais ce que je puis et ce que je dois. Ces pauvres gens ont recours à moi pour toutes les maladies imagi-



nables ; ils m'apporteraient des bosses à guérir, s'il y en avait dans ce pays. Mais ici les bossus meurent jeunes, à ce qu'il paraît. — J'essaie tous les médicaments indiqués selon les cas ; mais souvent, quand je me vois à bout de mon latin, je recommande mes pauvres malades à l'infinie bonté de Dieu et à nos saints intercesseurs auprès de lui. Je prie la très sainte Vierge, saint Ignace, saint Antoine de Padoue, et je dois le dire à l'honneur de ces saints Patrons, c'est alors d'ordinaire que je réussis le mieux et que les remèdes ont le plus d'efficacité.

Quant à la conversion de ces pauvres peuples, hélas ! hélas ! ils semblent avoir des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne pas entendre : *Induratum est cor eorum!* Dieu seul pourra faire de ces pierres de Gubuluwayo des enfants d'Abraham.

Jusqu'ici aucun Matabélé n'a encore embrassé la religion des blancs. Les grands rencontrent mille obstacles dans la dépravation des mœurs et les institutions politiques ; les pauvres tremblent sous la tyrannie des grands ; la nation entière, soumise à un régime de terreur qui ôte toute liberté à l'esprit et au cœur, n'a et ne peut avoir d'autre volonté que celle du roi. Et Dieu touchera-t-il le cœur du roi ? Priez pour que sa très sainte volonté soit faite en toute chose ? Priez pour nos Cafres, priez pour nous afin qu'après avoir prêché la vérité aux autres, nous n'allions pas nous perdre nous-mêmes dans les vices dont nous sommes tous les jours les spectateurs désolés.

Je n'ai d'autre espoir prochain que pour la conquête d'une seule âme : celle du pauvre Hottentot que j'ai logé d'abord près de la maison de M. Martin, et que, depuis, avec la permission du roi, j'ai installé non loin de notre résidence. Je

l'instruis de mon mieux ; il semble se rendre à la voix intérieure de la grâce. Que Dieu veuille me le donner ! Priez pour lui et pour moi !

Gubuluwayo, 29 mai 1880.

Je commence par vous rassurer. Il nous revient qu'on nous croit en Belgique prisonniers des Zoulous, menacés dans nos personnes et nos biens, tout au moins exilés et chassés du pays. Grâce à Dieu, il n'en est rien et nous ne savons vraiment ce qui a pu donner occasion à de pareilles rumeurs. Nous vivons toujours dans les meilleurs termes avec Sa Majesté. Le chef des Matabélés, loin de se mettre en peine de nous faire un mauvais parti, nous témoigne la plus grande confiance, et au lieu de nous trancher la tête, il préfère couper le cou aux bouteilles de champagne que nos wagons lui ont apportées de Kimberley. Nous sommes avec le roi sur le pied d'une grande familiarité. Vous avez pu le conclure par tout ce que nous avons déjà raconté. Quand je vais le voir, il m'admet dans son palais de chaume, il me fait asseoir à sa table, c'est-à-dire sur le sol nu, il me présente le plat du jour.... le creux de sa main, soutenant une belle tranche de bœuf bien saignante. Il me fait boire dans sa coupe royale, une calebasse de paille, bien cirée avec de la bouse de vache; il met à ma disposition son boer-tabac du Transvaal; il cause et rit avec moi, comme si j'avais fréquenté sa cour depuis vingt ans. Vous le voyez donc, nous ne sommes pas encore si près du martyre, à moins de penser qu'il ne faut pas trop se fier aux caresses du lion.

D'ailleurs, tout récemment encore, le gouverneur général des Colonies Britanniques-Sud-Africaines, sir Bartle Frere, nous a particulièrement recommandés au prince. Ajoutez à cela que Lo Bengula paraît convaincu de l'immense supériorité



rité des blancs, incontestable surtout depuis la défaite des Zoulous et la capture de Cétéwayo.

Il y a quelque temps, chevauchant dans les environs de Gubuluwayo avec nos amis les Anglais, nous rencontrâmes un grand nombre de guerriers matabélés (imbisos), appelés sous les armes pour aller fonder un nouveau village sur les frontières de l'est. Presque tous nous demandaient où devait se trouver en ce moment le fameux Cétéwayo.

Ils ne peuvent se persuader que le grand chef zoulou ait pu succomber sous la force de nos armes. Telles sont les idées qu'on entretient parmi les masses populaires. Mais le roi Lo Bengula et les principaux indunas savent parfaitement à quoi s'en tenir à ce sujet ; ils sont complètement édifiés sur la puissance des blancs. — Ils semblent ne pas trop regretter la défaite du chef indigène : car ils se croient maintenant la première et la plus puissante de toutes les peuplades des Cafres-Zoulous. Puisse cette bonne idée qu'ils ont d'eux-mêmes ne pas les aveugler !

Mais, puisque je vous parle politique, je vais ajouter quelques détails, non point sur les rapports du roi avec les blancs, qui sont excellents, mais sur la manière dont il gouverne ses propres sujets matabélés. Vous verrez qu'ici le roi est bien vraiment le roi, dans toute la force du terme, et dans son acception la plus primitive, *rex a regere*. Il règne, il gouverne, il conduit toutes les affaires, tous les départements, la guerre, les finances, l'intérieur, l'extérieur, etc., etc. Il peut dire, mieux que Louis XIV : « l'État, c'est moi. »

Il personnifie la justice ; il est à lui seul la loi et le droit. Ici, pas de chambres, pas de tribunaux, pas de ministres, nul contrôle, point de presse, ni d'opinion publique. De sa grande chaise de bois rouge, sur laquelle il siège du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, Lo Bengula dirige seul tous les détails du gou-

vernement. Il sait tout, il entend tout, il voit tout, il préside à tout, il fait tout exécuter, dans l'ombre et le silence, à peu près comme le Conseil des Dix à Venise. Actuellement, le vent est aux exécutions pour délits politiques et autres. Plusieurs hommes très influents ont déjà disparu depuis la fête de la Grande Danse (31 janvier).

Voici quelques traits qui vous donneront une idée de la manière de procéder.

La semaine dernière, le roi fit annoncer à ses sujets que les rivières tout autour d'Umganin étaient infectées et qu'il existait des indices que les eaux avaient été empoisonnées. Peu après, il convoque les hommes des bourgades voisines, comme pour une expédition de maraude à la frontière. On se hâte d'arriver à Umganin. Quand tous les guerriers sont réunis devant lui, le roi fait un signe au chef des magiciens-féticheurs. Celui-ci passe et repasse devant les rangs : il semble flairer et chercher les coupables qui ont empoisonné les eaux d'Umganin. Puis il s'arrête tout à coup et désigne six hommes. On les fait sortir des rangs, et les six pauvres diables sont assommés sur place.

Dernièrement, notre ami Umluka arrive ici des Amazisis à bride abattue; avec lui chevauchait un magicien qui venait nous demander des médecines. Ce dernier s'avisa de faire la cour à une jeune fille d'une bourgade voisine. Or, cette fille se trouvait être une des femmes du roi Lo Bengula. Elle porta plainte à son royal époux. Celui-ci, pour mieux dissimuler, envoie peu après en cadeau une couple de bœufs au village de l'audacieux Amazizi.

Le surlendemain, le chef du village est averti de se rendre avec tous ses hommes à Umganin pour remercier le roi du



beau présent qu'il leur avait octroyé. Lo Bengula semble agréer les remerciements. Mais il a bientôt aperçu le malheureux magicien, qui, après le don royal fait à son village, ne se doutait de rien, et ne songeait plus du tout à la justice et à la vengeance du prince.

Lo Bengula l'interpelle brusquement et lui reproche sa conduite. L'accusé nie bravement. Mais à la troisième question qu'on lui pose, il comprend que tous les détails sont connus... Il baisse la tête et avoue sa faute.

Alors, William, beau-frère de l'inculpé et chef des Amazizis, voyant qu'on allait le châtier sur l'heure, essaie de temporiser.

« Sire, dit-il au roi Lo Bengula, d'après nos coutumes, vous ne pouvez pas faire d'exécution en ce lieu.

« — Qu'on le conduise à la porte de l'isibaïa des bœufs ! » fut la réponse.... Lo Bengula se rend aussitôt à l'isibaïa et ordonne d'aiguiser un grand couteau pour mutiler le coupable.

L'un des frères du roi intervient et dit : « Sire, votre père, le grand Mosilikatsi, n'a jamais ordonné pareil châtiement... » D'autres demandent qu'on l'immole plutôt sur-le-champ.

« — Non, dit le roi, ce que j'ai commandé sera exécuté. »

L'esclave qui avait apporté le couteau hésite un instant.

Alors le roi désigne l'un des assistants et lui donne l'ordre formel de s'emparer du coupable. Il n'y avait pas à reculer : il fallait obéir ou mourir.

C'est ainsi qu'on procède ici. Pas de peines légères. Les plus affreux supplices et la mort.

S'il faut juger des autres nations de l'Afrique par ce que nous voyons ici, on ne s'étonnera point du peu d'accroisse-

ment de la population, disons plutôt de la diminution constante et de l'anéantissement complet de tribus entières.

Depuis un an, près de cinq cents hommes ont péri chez les Matabélés de mort violente; la guerre ou la maladie en ont emporté à peu près autant, sans compter les décès des femmes et des enfants : voilà plus de mille morts d'adultes à enregistrer sur une évaluation totale d'environ 40.000 âmes. Les naissances ne sont pas nombreuses; la maraude ne peut à chaque saison fournir de nouveaux contingents. Si ce régime doit continuer pendant quelques années, la nation des Matabélés se verra condamnée à périr infailliblement, comme tant de peuplades africaines ont péri et disparu pour toujours.

Ici également de même que chez tous les peuples mahométans, la polygamie des chefs est une cause toujours active de ruine et de dépopulation.

Mais jetons un voile sur ces mœurs barbares, et ne livrons pas nos âmes à de tristes pressentiments. Espérons contre l'espérance : le bras de Dieu n'est pas raccourci.

Gubuluwayo, mercredi 30 juin 1880.

Le 3 de ce mois, le P. Aug. Law s'est mis en route pour le pays d'Umzila et la côte de Sofala, en compagnie du P. Wehl et des FF. Hedley et De Sadeleer. Le R. P. Depelchin, parti de Tati vers le 15 mai, avec cinq compagnons, deux Pères et deux Frères, a pris le chemin du Zambèse. Que Dieu veille sur les courageux missionnaires pendant leur pénible voyage ! Le P. De Wit et moi, les FF. Proest et Paravicini, nous restons seuls à Gubuluwayo. Depuis le départ de nos confrères, les uns vers le nord et les autres du côté de l'est, aucun événement important n'est venu faire diversion à la monotonie de nos journées qui se suivent et se ressemblent toutes plus ou moins.



Lundi, 21 juin, nous avons célébré la première fois dans la résidence de Gubuluwayo la fête de saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse. Oh ! que notre jeunesse africaine aurait besoin des exemples et de la protection de ce grand saint ! Tout est à faire ici pour l'éducation de l'enfance et de l'adolescence. Il faut résider au milieu des indigènes pour comprendre l'abîme qui sépare les générations élevées dans la foi et l'amour de Jésus-Christ de celles qui vivent livrées à d'abominables superstitions et à des mœurs plus abominables encore.

Le même jour aussi, nous entrions dans le solstice d'hiver, tandis que vous touchiez au solstice d'été. Malgré la zone tropicale où nous habitons, par 20° de latitude sud, les froids de nos montagnes, à 4.672 mètres au-dessus du niveau de la mer, sont tels en ce moment qu'ils arrêtent la construction de notre chapelle du Sacré-Cœur. Aujourd'hui, à midi, mon thermomètre marque 4 degrés seulement au-dessus de zéro ; nos pauvres noirs, transis de froid, grelottent à faire pitié ; ils n'ont guère de foyers ni de vêtements pour se réchauffer ; et si le pigment adipeux, qui rend leur peau si noire, les protège admirablement contre les ardeurs du soleil, il ne semble guère les défendre contre les frimas de leur rapide hiver.

Malgré la gelée, j'ai pu achever, ces derniers jours, la cabane de notre lépreux catéchumène, dont je vous ai parlé précédemment. Dans le coin le plus reculé de notre kraal des bœufs, nous lui avons construit, avec des pierres et du mortier, un abri solide contre les pluies de l'été et les froids de l'hiver. Chaque jour, matin et soir, il vient, en se traînant, déposer sa petite écuelle de bois devant notre porte, et le frère Proest la remplit d'un gros morceau de pain de maïs et d'excellents restes de viande. Le malheureux s'en retourne

content : il peut ainsi prolonger quelque temps encore sa misérable vie. Je tâche de lui faire comprendre tant bien que mal les vérités essentielles de notre religion, la seule véritable consolatrice des affligés. Réduit à une solitude affreuse, il est si heureux quand je vais lui parler et lui tenir un peu compagnie ! Que Dieu daigne toucher son cœur ! Qu'il veuille me donner ce pauvre lépreux ! Ce seront les prémices de mon apostolat parmi les Cafres.

Nous avons eu, il y a trois jours, une petite aventure qui aurait pu tourner au tragique. Il faut que je vous la conte.

Le P. De Wit désirait visiter la ville indigène et le palais de Lo Bengula, que je vous ai fait connaître en décrivant les fêtes de la Petite et de la Grande Danse. Nous étant donc hasardés aux abords de la demeure royale, nous poussâmes un peu trop loin dans le kraal des bœufs. Or, il faut savoir que ce kraal est une sorte de lieu sacré : nul profane ne peut le fouler ni le souiller impunément de sa présence. Quelques noirs nous aperçoivent : à l'instant grande rumeur parmi eux et bientôt tumulte indescriptible. — Nous sommes arrêtés par un des chefs et peu s'en faut que nous ne devenions martyrs de notre curiosité.

L'induna de Gubuluwayo, avec qui nous tâchons de nous expliquer, semble ne rien comprendre à nos excuses, et le voilà sur le point de nous faire un mauvais parti. Dans ce danger pressant, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de recourir à nos amis les Anglais, et nous obtenons d'être conduits chez un marchand établi depuis dix ans à Gubuluwayo. Le bon M. Tainton nous a rendu vraiment un grand service. Il expliqua de son mieux notre cas à l'induna et l'affaire put s'arranger à l'amiable. L'induna voulut bien convenir que les soins donnés par nous aux malades de la tribu,



méritaient la reconnaissance de tous les habitants de Gubuluwayo ; pour cette raison décisive, il se contenta de nous infliger une amende : nous paierons trois couvertures de coton, plus une livre de poudre. L'induna est venu depuis lors prendre le café avec nous, et nous sommes aujourd'hui les meilleurs amis du monde.

Gubuluwayo, 12 août 1880.

Je viens d'achever notre petite chapelle, qui nous servira provisoirement jusqu'à l'érection d'une église ; plusieurs motifs nous engageaient à être modestes et prudents : aussi ne lui avons-nous pas donné un aspect monumental. On dirait à l'extérieur une maison ordinaire : 20 pieds de long, 10 en hauteur, trois petites fenêtres et un toit de chaume. A l'intérieur nous l'avons ornée le mieux possible, avec les dons que la charitable piété de nos amis de Belgique avait bien voulu nous faire à notre départ.

Un charpentier blanc, M. John Heliat, de passage ici m'a beaucoup aidé dans la construction de notre sanctuaire. Avec lui je suis allé le mois dernier au « Mont des Serpents, EntabEnioka », distant de trois lieues, couper le bois qui nous était nécessaire et que nous étions autorisés à y prendre. Il a fallu transporter ou traîner à bras d'hommes, à travers les torrents et les broussailles, les quelques poutres dont nous avons besoin. Ce n'était pas, je vous l'assure, une petite affaire ; mais enfin l'on put s'en tirer, et nous voilà récompensés de nos peines.

En parcourant les forêts du mont Enioka, j'ai pu apprécier les beautés de ce pays : torrents, cascades, points de vue pittoresques, végétation luxuriante. Des oiseaux de tout plumage et de tout ramage faisaient retentir les bois de leurs chants ou plutôt de leurs gazouillements variés. Un oiseau surtout m'a vivement intéressé : c'est le corbeau sonnante. On

donne ce nom à un gros bipède assez semblable à nos corneilles. Il fait entendre à intervalles réguliers un cri très perçant ; de loin, on dirait le tintement argentin de la clochette d'un ermitage. Comme tout cela est poétique, n'est-ce pas ? Eh bien ! il n'y a personne ici pour admirer ces merveilles, ces beautés infiniment variées de la nature africaine. Les pauvres noirs passent dans leurs splendides forêts comme des troupeaux errants, les regards uniquement fixés sur la terre et ne songeant qu'à leur grossière nourriture de chaque jour. Ils vivent et ils meurent, comme des animaux, sans jamais penser à l'auteur de leur être, au Créateur de toutes choses : *Curvæ in terras animæ et cœlestium inanes*. Jésus-Christ seul pourra les tirer de leur bestial aveuglement ; nous sèmerons, nous planterons, nous arroserons : tout cela n'est rien, si la grâce de Dieu ne donne l'accroissement.

Mais que de difficultés nous rencontrerons avant d'habituer ces peuples aux idées et aux mœurs de l'Évangile. Dernièrement, je causais avec un marchand anglais établi à Gubulwayo depuis une dizaine d'années. Comme M. Sykes, il m'a répété qu'humainement parlant les missionnaires n'ont rien à espérer, absolument rien. « Le premier Matabélé, disait-il, qui se convertira par conviction et voudra vivre en chrétien périra le lendemain assommé. » Oui, les mœurs et les institutions de ce peuple sont diamétralement opposées à la Foi chrétienne. Exiger chaque jour la pratique de la loi morale tout entière, la restitution en cas de vol, la renonciation aux vieilles haines de famille, l'inviolabilité et la dignité du mariage, la chasteté, la charité,... oh ! combien tout cela paraît impossible aux seules forces de la nature déchue ! oh ! comme nous touchons ici du doigt, à chaque instant, la nécessité de la grâce du divin Libérateur ! La seule pensée



qui nous empêche de désespérer; c'est que l'histoire de l'Église nous montre plus d'une nation aussi barbare que les Cafres de l'Afrique, se soumettant au joug aimable du Sauveur.

A côté de cette formidable opposition des passions révoltées, je reconnais parfois dans le cœur de ces pauvres sauvages ce que Tertullien appelle « le témoignage de l'âme naturellement chrétienne, *testimonium animæ naturaliter christianæ*. Tout enfants terribles qu'ils sont, voleurs éhontés, brigands déterminés, fainéants, sensuels,... il reste encore du bon en eux. N'était la domination des sorciers, dont l'influence tyrannise le gouvernement et la vie domestique, on découvrirait peut-être dès maintenant quelques chances de conversion.

Nous commençons à nous exprimer passablement en langue matabélé et nous profitons de toutes les occasions pour faire connaître aux indigènes qui nous fréquentent, les vérités fondamentales du christianisme. Les noirs nous écoutent : mais, chez eux, les notions spirituelles paraissent tellement restreintes, ils possèdent si peu de concepts en dehors de la sphère purement matérielle, qu'ils saisissent à grand'peine ce que nous tâchons de leur inculquer de toute manière. Ils ont une idée vague d'un Être suprême ; mais ils ne rendent aucun culte à ce Dieu, ils ne lui adressent point de prière ; les Esprits, très grossièrement entendus, jouent un certain rôle dans leur système religieux. Les deux fêtes en l'honneur des Esprits de Lo Bengula, de Mosilikatsi, son père, et de Matchoban, son aïeul, quelques cérémonies superstitieuses, avec énormément de sorcelleries et jongleries : voilà, je crois, toute la religion de ces malheureux sauvages.

Ajoutez à cela le manque absolu de culture intellectuelle, un esprit assez obtus, aucune connaissance de la division régulière du temps, nulle idée du calcul, point d'industrie,

sauf les arts les plus indispensables à la vie. Étrangers à tout système de semaines et d'années, ils suivent machinalement les lunes, et les deux saisons, celle des pluies, et celle des froids ; aussi d'ordinaire leurs souvenirs précis ne remontent guère au delà de l'avant-dernière Grande Danse.

De nombreux visiteurs viennent tous les jours nous trouver, soit pour mendier, soit pour vendre quelque chose, soit pour être guéris de leurs infirmités, soit pour tuer le temps. Car, lorsqu'ils ne sont pas en guerre, tuer le temps, voilà la grande occupation des Matabélés. Comme ce peuple est essentiellement matérialiste et ne vit, pour ainsi dire, que par les sens et pour les sens, il nous faut matérialiser et rendre sensibles toutes les leçons morales et religieuses que nous essayons de lui donner.

Les images de Jésus-Christ et de sa sainte Mère semblent faire quelque impression sur eux ; la représentation des principaux mystères, les stations du Chemin de la Croix ne les laissent pas tout à fait insensibles et piquent du moins leur curiosité. En voici quelques preuves.

Les Amazisis, je vous l'ai déjà dit (1), sont une petite colonie de Hottentots émigrée du sud avec Mosilikatsi ; ils habitent à une lieue de la capitale. Quelques femmes de cette tribu sont venues, il y a trois semaines, assister aux saints offices dans notre *Ikerke*, comme elles disent en leur jargon du Cap. Elles désiraient voir nos tableaux de la Passion du Sauveur dont elles avaient entendu parler : je répondis que ces images n'étaient pas encore déroulés, mais que plus tard je les leur expliquerais. Nous savons ces dames aussi curieuses qu'intéressées : pour une tasse de café, elles professeraient successivement toutes les religions du monde. Aussi nous

(1) V. plus haut, p. 317. — N. E.



tenons-nous sur nos gardes vis-à-vis d'elles. Cependant deux familles d'Amazisis nous donnent certain espoir : mais il faudra procéder lentement, prudemment, les éprouver solidement et les instruire à fond. — Autre fait.

Peu de jours après, tandis que nous prenions tranquillement le repas de midi, tout à coup grand émoi dans notre enclos.... Les Cafres, les chiens, les bœufs, les poules, tous crient au plus fort. On court voir ce qui se passe... A notre extrême étonnement, nous apercevons au milieu de la pelouse deux femmes vêtues d'un immense pagne rouge écarlate. C'étaient deux épouses de Lo Bengula, deux reines : s'avançant vers la porte de la maison, elles s'accroupissent à terre selon l'étiquette du pays, sans plus de façon, et nous adressent un profond salut en nous disant, l'une : « *Lambilé*, j'ai faim, — l'autre : *Agoempi zinkwa*, donnez-moi du pain. » Nous leur offrons une tasse de café, dans laquelle Leurs Altesses mettent beaucoup de sucre et point de lait, car le lait est réservé aux enfants ; puis, nous servons une tranche de pain, qui semble pour elles un gâteau très délicat. Ce gâteau, disons-nous, contient seulement de la farine de maïs, de riz et de blé, mêlée ensemble, et pétrie avec leur bière *Outchwala* (*Utywala*). Elles savourent lentement, avec délices, le morceau de pain et lancent de temps en temps ces mots significatifs : *Amakiwa!*... *Amakiwa!*... Ces hommes blancs ! Ces hommes blancs !... » Apprenant ensuite que ce café qu'elles aiment tant, c'est leur fève *Intslouwie* torréfiée, moulue, et infusée dans l'eau bouillante, elles n'y tiennent plus : elles se pâment d'admiration et poussent des exclamations réitérées.

Avant de congédier les royales visiteuses, nous leur montrons nos oléographies représentant des scènes du Nouveau Testament. Je leur explique le plus simplement possible que

Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est descendu autrefois sur la terre pour nous faire du bien; mais que des hommes méchants, au lieu de l'aimer et de le remercier de ses bienfaits, l'ont fait mourir sur une croix; que ce Fils de Dieu est ressuscité et qu'il a établi les prêtres, les abafundisi, pour faire également du bien à tous les peuples, et en particulier aux Matabélés, comme Jésus Christ l'eût fait lui-même, s'il avait vécu dans leur pays.

Ces pauvres créatures écoutaient mes explications avec un naïf attendrissement: elles s'inclinèrent profondément devant les tableaux qui représentaient la Passion du Sauveur.

Mais, nécessairement, tout en restera là. Les reines sont les esclaves du roi et ne peuvent penser autrement que leur auguste époux. Enfin, avant de nous quitter, — car c'est toujours le mot de la fin, — elles nous demandent un cadeau : « Tousa, Tousa ! » Nous leur donnons à chacune deux boutons de cuivre, et ces beaux *bijoux* mettent au comble de la joie les nobles épouses du puissant monarque de l'Afrique australe... N'est-ce pas topique ?

Autre trait de mœurs.

Vers le même temps, un beau matin, une troupe de reines avait pénétré à notre insu jusque dans notre chapelle. Nous accourons. Elles admirent les nappes d'autel, les ornements sacerdotaux, les aubes, les chasubles, etc.; tout cela excitait leur convoitise, tout cela devait leur servir de « Limbo » ou morceaux d'étoffe. La croix, les chandeliers de cuivre, les burettes, etc., auraient dû également être convertis pour elles en bracelets... rien que cela!... elles paraissaient insatiables. Il fallut résister de notre mieux et faire une surveillance très active : car, un beau coup fait, les escamoteurs adroits rient de bon cœur, et les choses en restent là. Les annexions se pratiquent parmi eux sur une très grande



échelle. Quel étrange peuple ! et comment parviendrons-nous à lui faire pratiquer la morale chrétienne?... C'est l'affaire et le secret de Dieu... En attendant, prions et travaillons...  
*Oremus et laboremus.*

Gubuluwayo, samedi 16 octobre 1880.

Depuis bientôt deux mois je me suis trouvé seul au milieu des Matabélés avec le F. Proest ! Le R. P. Depelchin est parti de Gubuluwayo le 7 avril ; puis le P. Law et ses compagnons, le 3 juin ; enfin le P. Ant. De Wit, après avoir passé trois mois dans la capitale des Matabélés, a pris congé de nous vers la fin d'août, et nous sommes restés seuls le F. Proest et moi, en attendant que le père Berghegge arrivât de Tati à notre secours.

C'est le 22 août que le P. De Wit s'est mis en route vers les Champs d'or de Tati avec le F. Paravicini dont la santé demeure toujours très précaire, et qui se voit obligé de retourner dans la Colonie.

A son départ de Gubuluwayo, j'ai fourni à notre cher confrère sept cents livres de provisions diverses pour le voyage du malade à Kimberley et pour la station de Tati. Il emmène aussi quinze moutons qui viendront bien à point dans cette résidence. Deux jours après, le P. De Wit m'informe qu'il vient d'essayer une fâcheuse mésaventure. La veille au soir les bœufs s'étaient égarés : il fallut courir à leur recherche et l'on finit par les retrouver. Le Père en fut quitte pour deux jours de retard et ne put arriver à Tati que le 1<sup>er</sup> septembre.

Enfin, le P. Berghegge, attendu avec impatience depuis un mois, est arrivé hier, vendredi, vers le soir. Son voyage de Tati à Gubuluwayo n'a pas manqué d'incidents : c'est toute une odyssée.

Le Père avait quitté Tati le 28 septembre. D'abord tout alla bien ; mais au passage du Kwézi river son lourd wagon

a versé deux fois au milieu du lit desséché, puis il s'est brisé au moment où les conducteurs voulaient lui faire franchir la rive, pour sortir du torrent. On était là au milieu d'un désert. Que faire dans cette situation critique? Le Père, ne pouvant quitter les bagages et les provisions qu'il nous amenait, a dû rester seul pendant deux jours et deux nuits près des bords du Kwézi, pleurant sur les ruines de son véhicule et attendant qu'on vint à son secours. Il avait envoyé ses guides noirs à la plus proche habitation des blancs, à Lee's Castle, situé sur le Mangwé, à vingt lieues du Kwézi. Les Cafres ont exposé la détresse du missionnaire à M. Lee, qui leur a prêté aussitôt un de ses wagons parfaitement attelé. Retournés auprès du père Berghegge, ils ont chargé les bagages et les vivres sur le chariot d'emprunt qui s'est dirigé vers l'habitation du châtelain du Mangwé river.

M. Lee est un des premiers Boers arrivés dans ce pays voilà quarante ans à la suite de Mosilikatsi. Le roi voulant récompenser M. Lee des importants services qu'il en avait reçus, lui donna l'immense terrain que ce colon possède aujourd'hui sur les bords du Mangwé. C'est une magnifique propriété, au milieu d'un paysage vraiment enchanteur, encadrée dans un horizon de collines, de rochers, de forêts et de vallons qui m'ont rappelé nos plus beaux sites de la Meuse, Poilvache, Montaigne, etc., etc.

Le P. Berghegge a dû passer près de quinze jours chez M. Lee, en attendant que je pusse envoyer un wagon pour le prendre, lui et ses bagages. La nouvelle de sa mésaventure m'est parvenue le 6 octobre vers midi; nous étions à table, quand les noirs, qui avaient accompagné le père De Wit à Tati et qui devaient nous en ramener le père Berghegge, frappèrent inopinément à notre porte. Ils nous



racontent le fâcheux événement et la triste position du Père. Aussitôt me voilà en campagne pour tirer mon confrère d'embarras. M. Helms, notre post-master, a bien voulu me prêter son wagon, et j'ai formé un attelage de douze bœufs, dont sept épuisés et cinq n'ayant jamais porté le joug. En deux jours tout fut prêt, et le samedi matin, 9 octobre, les serviteurs sont repartis pour le Mangwé. Grâce à Dieu, leur voyage d'aller et de retour s'est passé sans encombre, et le vendredi suivant, 15 octobre, le P. Berghegge, arrêté en vue de Gubuluwayo, m'envoyait un exprès. Je saute à cheval et vais le rejoindre à la nuit tombante dans un endroit nommé Umfula, distant de trois milles. On se donne un cordial *shake-hands*, et l'on se console facilement de toutes les tribulations et mésaventures de la route.

Nous avançons ensemble vers notre Résidence du Sacré-Cœur et nous allons tout d'abord adorer le T. S. Sacrement. Le F. Proest, néerlandais comme le P. Berghegge, était au comble de la joie de revoir son compatriote et son ami, avec lequel il avait fait route depuis Londres jusqu'à Tati. Le bon Frère, déployant son art, avait préparé un excellent repas, bien propre à remettre le voyageur de ses fatigues et de ses émotions. Omelette aux œufs d'autruche, gigot de mouton, pintade farcie, café noir, entretiens fraternels prolongés bien avant dans la nuit, tout cela vint le dédommager un peu des privations et des ennuis de son dernier voyage.

La présence du P. Berghegge m'était vraiment nécessaire. Bientôt va s'ouvrir la période des fêtes de la Grande et de la Petite Danse. Il m'eût été difficile, sinon impossible, de recevoir tout seul les milliers de visiteurs qui affluent alors à Gubuluwayo, et qui n'ont rien de plus empressé que de venir nous présenter leurs malades. Il faut satisfaire tout le

monde, dire une bonne parole à l'un, prescrire un remède à l'autre, se montrer serviable envers tous.

Le P. Berghegge a été très bien reçu par le roi ; cependant nous comprenons parfaitement que Lo Bengula ne tienne pas du tout à nous voir installer plusieurs missionnaires dans sa capitale. Un Père ou deux avec un Frère, c'est tout ce que nous pouvons espérer pour le moment : il serait imprudent d'introduire plus de monde.

Le roi, tout bien disposé qu'il paraît à notre égard, ne veut pas que le nombre des Européens augmente dans ses États ; d'ailleurs, il n'éprouve aucun besoin de nouveaux instituteurs, *teachers* ; il n'entend rien à nos divisions entre catholiques et protestants. Or, depuis plusieurs années cinq familles de ministres protestants résident sur son territoire. C'est beaucoup d'avoir bien voulu nous admettre au même titre que les premiers *abafundisi*.

Du reste je n'ai constaté aucune mauvaise disposition dans le peuple à notre égard, ni à l'endroit de la religion que nous prêchons. Nous avons plutôt à déplorer l'absence de toute disposition religieuse. Par-ci, par-là, une heureuse exception. *Sed quid hic inter tantos?*

Il y a quelque temps, je causais avec un bon vieux *Koumalo*, ou chef, de ma connaissance : il me fit l'effet d'un homme sincère et je l'invitai à venir voir notre chapelle ; il accepta. En l'introduisant, je lui dis que nous franchissions le seuil de la *Maison de Dieu* dans laquelle les *abafundisi* offrent leurs prières au Seigneur. Il sembla comprendre cette parole et me parut pénétré d'une crainte respectueuse.

Je lui fis admirer les grandes et belles Stations du Chemin de la Croix qui décorent les murs du sanctuaire. Le vieux Koumalo était tout ému. La cruelle et perfide conduite des Juifs le révoltait, et il ne s'en cachait pas. Mais quand il



eut considéré Jésus-Christ, le Fils de Dieu, succombant sous le fardeau de la croix et rendant le dernier soupir sur ce gibet infâme, un sourire d'incrédulité vint effleurer ses lèvres. Il me dit : « Cela n'est pas possible : non, Jésus-Christ ne peut pas être le Fils de Dieu. » Tant il est vrai que la Croix de Jésus-Christ sera toujours un scandale et une folie aux yeux de la sagesse humaine ! Tant il est vrai que sans une grâce spéciale les hommes charnels ne peuvent comprendre la tendresse infinie du Créateur, qui n'a pas hésité à leur envoyer son Fils bien-aimé, comme rançon de tous les crimes et comme exemple de toutes les vertus. *Sic Deus dilexit mundum!*

Cependant notre Koumalo m'a promis de revenir me voir et de visiter quelquefois la petite chapelle. Dieu veuille toucher son cœur et faire sonner enfin pour lui et pour les siens l'heure de la grâce et de la bienheureuse rédemption ! Mais je tremble et je crains !...

Dernièrement, un homme de couleur nous avait manifesté l'intention de devenir catholique, lui et sa famille. Le bruit s'en répandit bientôt au dehors. Eh bien ! je ne sais comment ni pourquoi, mais nous avons appris qu'il a été partout calomnié, noirci aux yeux des siens de la façon la plus impitoyable. Aura-t-il le courage de braver la malveillance et l'injure ? Et puis, quelles seront les conséquences ? Il est maintenant à la chasse : sous peu il reviendra, et trouvant tout le monde prévenu contre lui, osera-t-il prendre le parti de la vérité reconnue ?

Nous aussi nous comptons quelques ennemis qui travaillent à nous enlever la bienveillance du roi et à nous perdre dans son estime. Nous n'avons, je crois, rien à craindre pour nos personnes : mais il ne serait pas impossible qu'un jour ou l'autre on ne nous forçât de quitter le pays.

Cependant, nous sommes toujours en bons termes avec Lo Bengula.

Vers la mi-septembre, le roi me fit mander aux « Rochers Blancs, *Amatsche Amhlope* » (1). Son cheval favori venait de recevoir un coup d'asségaie qui lui avait ouvert l'épaule; il fallait recoudre cette large blessure; l'umfundisi devait traiter ce cas. Il envoie son véhicule attelé de deux bons chevaux appartenant à M. Greite, revenu tout récemment à Gubuluwayo. En deux heures nous parcourons les douze milles anglais qui nous séparent du kraal royal. Lo Bengula me reçut avec beaucoup d'amitié; mais surtout il exprima sa grande bienveillance, quand j'eus terminé heureusement l'opération chirurgicale... Je n'aurais jamais pensé que je dusse un jour exercer le métier de vétérinaire... Vétérinaire d'un monarque africain!...

Il y a deux mois, des rumeurs alarmantes ont circulé au sujet des chasseurs anglais qui auraient été grièvement blessés. On parlait de M. Martin, notre ami et bienfaiteur, parti pour la chasse les premiers jours de juillet. Heureusement, nous avons appris que ce gentleman est en parfaite santé. — Voici le fait qui avait donné lieu à ces bruits inquiétants. Un certain Charley, domestique ou groom de MM. Jemmisson et C<sup>e</sup>, a péri dans une attaque des lions. Un beau soir, le roi des déserts était venu réclamer les entrailles d'un bœuf, tribut ordinaire prélevé sur les voyageurs qui traversent son antique domaine. La caravane campait dans les « Monts de fer, *Entab Insimbi* », au nord-est de Gubuluwayo, dans le pays des Mashonas.

Réveillés soudain par les aboiements des chiens et les

(1) On trouve différentes orthographes de ce nom : *Amantshoni Slope*, *Amatshi Amslope*, *Amatje Amhlopi*, *Amanti Anthlope*, *Amatye Amhlope*, *Amatschomslopee*. — N. E.



mugissements des bœufs, les chasseurs saisissent la carabine qu'ils tiennent toujours chargée à leur chevet : à la lueur du brasier, ils aperçoivent les fauves et un feu général reçoit les redoutables assaillants. Bientôt un râle terrible annonce qu'un lion agonise. Mais en même temps l'un des blancs pousse des cris de détresse. Le fidèle Charley tombait frappé par la balle qui avait ricoché sur la tête d'un fauve. Le pauvre garçon mourut quelques instants après ; le lendemain les chasseurs ont célébré ses funérailles et l'ont enterré sur le champ de bataille.

Gubuluwayo, 1<sup>er</sup> novembre 1880.

Enfin, aujourd'hui, fête de Tous les Saints, Dieu m'a donné une bien grande consolation ! Le pauvre lépreux, dont je vous ai conté les infortunes, vient d'être régénéré dans les eaux du saint baptême. Il y a tout juste un an que je l'avais découvert, abandonné de tous et réduit à la plus extrême misère (1).

Après l'avoir soigné d'abord à côté de la demeure du bon M. Martin, je l'ai rapproché de notre résidence ; plus tard, je lui ai bâti un petit pavillon à l'extrémité de notre enclos, et aujourd'hui j'ai eu le bonheur de le recevoir au nombre des enfants de l'Église : son âme est aussi précieuse devant Dieu que celle du plus grand monarque de la terre. Il me semble parfaitement disposé ; il est bien instruit de tous les mystères de la religion ; nous avons mis une année entière à lui enseigner les éléments du catéchisme.

Ce matin, il ne se possédait pas de joie, quand il est arrivé à notre chapelle, revêtu de beaux habits de calicot blanc tout neufs : voulant lui ménager une surprise, nous les avons déposés la veille dans sa cabane.

(1) Voir plus haut, p. 246. — N. E.

Aussitôt après son entrée dans l'église, j'ai procédé à l'administration du sacrement et j'ai donné à ce pauvre Jan Schepers les noms de Jean-François-Louis. Pendant toute la cérémonie, Jan semblait profondément recueilli : il remerciait Dieu de la grâce insigne qu'il recevait dans son malheur. Puis nous célébrâmes la sainte messe avec les riches ornements que la charité des dames de Belgique nous avait donnés avant notre départ de Bruxelles. Jan Schepers a communiqué avec une piété très vive et beaucoup d'édification. Vraiment ce jour comptera parmi les plus beaux de ma vie !

Cette conversion, je n'en doute pas, nous portera bonheur et touchera le cœur des quelques noirs que Dieu doit s'être choisis au milieu de cette nation infidèle.

Après la cérémonie, comme je disais à Jan Schepers : « Eh bien ! Jan, quand les hommes viendront se moquer de vous et vous diront que vous êtes un fou, qu'allez-vous donc leur répondre ? » Il me regarde en souriant, puis prenant un air de défi, il ajoute avec force dans son néerlandais africanisé : « Monsieur, quand ils se moqueront de moi, je leur dirai que cela ne les regarde pas... Je sais ce qui me convient... Je n'ai plus rien à attendre en ce monde... Il me faut penser à mon âme qui doit vivre éternellement.... Allez donc, leur dirai-je, et songez, vous aussi, à votre âme immortelle (1). »

Et déjà le lépreux a commencé son apostolat ; depuis quelque temps, il prêche à ses anciens amis, quand ceux-ci

(1) Voici les propres paroles de Jan Schepers que j'orthographe d'après sa prononciation : elles donneront une idée de l'idiome néerlandais des Hottentots : « Als elle my plaag, menheer, zal ik elle zegge : daar heb gelle niet met te maaken... 'K weet immers wat my maaken... 'K heb met die wereld niet meer te maak... 'K denk op my ziel, en die leef daarnaa .. Nu ga, gelle, en zorg, gelle, voor zen ziel. »



viennent par hasard le visiter et lui parler de loin par-dessus les murs de notre enclos. Il évangélise aussi les Boschimans, les Hottentots, les Griquas et autres indigènes qui résident à proximité ou qui passent quelquefois par la capitale des Matabélés. C'est ainsi qu'il me sert dès maintenant de catéchiste et d'intermédiaire auprès des noirs. Son bonheur et sa parole feront peut-être plus d'impression que tous nos discours sur les esprits de ses compatriotes. Pour moi, n'eussé-je gagné que cette seule âme à Jésus-Christ, je me croirais largement récompensé de toutes mes peines. Pendant que je le préparais au baptême, j'ai pu m'assurer que ce pauvre diable de lépreux hottentot avait une bien belle âme, admirablement disposée pour les vérités chrétiennes : et quand le malheureux m'ouvrait son cœur, plus d'une fois je me suis écrié, en répétant les paroles du Sauveur : « En vérité, je n'ai point rencontré tant de foi, tant de pureté, tant de vertu dans Israël (1) ! » Oui, Dieu se réserve partout ses élus : il sait les conduire au divin bercail par des voies aussi douces que merveilleuses.

Voici un trait qui fait honneur à un pauvre Matabélé : vous verrez par là qu'il reste encore parfois de généreux sentiments dans ces Cafres, et vous y reconnaîtrez, de plus, cette sagacité et cette finesse des sens, qui caractérise les sauvages, et que Fénimore Cooper a si bien exprimées dans ses romans américains.

Il y a quinze jours j'achète deux boucs, un grand et un petit. Trois jours après, notre jeune père les égare. Le père du jeune homme, appelé Enioka ou « Le Serpent », berger du roi, vint chez nous demander à son fils les indices qui pourraient le guider dans la recherche de nos boucs dispa-

(1) « Amen dico vobis non inveni tantam fidem in Israël. » Math. 8, 10.

rus. « Ils sont bruns, lui dit l'enfant ; ils ont une raie noire sur le dos ; ils ont coûté ceci et cela ; je les ai menés paître sur tel rocher ; je les ai perdus à tel moment. » Or, il faut savoir que dans les environs de Gubuluwayo paissent au moins dix mille chèvres et boucs, parmi lesquels des centaines et des centaines ressemblent à nos deux bêtes.

Le lendemain, de bon matin, le vieux Enioka part de Gubuluwayo : il avait l'air d'un homme qui tient à l'honneur de son rang et de son titre de « berger du roi ». Il se dirige vers la montagne indiquée. Pendant deux jours il est absent. Ses fils commencent à s'inquiéter ; enfin, vers le soir du troisième jour, Enioka vient frapper à notre porte et me dit :

« Maître, j'ai vu vos deux boucs à Enthlébéné : j'ai suivi leur piste et je les ai trouvés au poste des bœufs de Makwékwé, l'induna de Gubuluwayo. C'est Mafiga, l'esclave de l'induna, qui les avait vendus : il ne veut pas me les rendre ; il dit que l'Umfundisi doit venir les chercher lui-même. »

Or, Enthlébéné est à seize milles d'ici dans les montagnes, du côté des Mashonas. Je n'avais nulle envie de chevaucher un jour entier pour retrouver mes pauvres bêtes.

Enioka, décidé qu'il est à me ramener les boucs ou à me restituer tout au moins leur valeur, s'en retourne le lendemain à Enthlébéné. Deux jours se passent. Le troisième jour Enioka revient et me dit :

« Maître, Mafiga veut bien rendre un bouc, le plus grand ; mais le petit, il veut le garder, et vous rendre le prix qu'il coûte, une chemise de coton. »

Je renvoie Enioka à Enthlébéné. Après cinq jours, le berger tout fier et triomphant, me reconduisait mon grand bouc. Et que pensez-vous qu'il ait demandé pour prix de ses fatigues et de ses services ? — Absolument rien. — Je lui donnai la chemise de coton qu'il me rapportait : il s'en retourna



chez lui, heureux de ma générosité, content d'avoir fait son devoir et rendu service à l'Umfundisi.

Quelques mois auparavant, le même Enioka nous avait déjà ramené une de nos génisses égarées : de vagues indications avaient suffi pour la découvrir.

C'est vraiment merveilleux comme ces sauvages sont habiles à reconnaître leurs bêtes parmi les milliers d'animaux qui paissent de tous côtés dans les campagnes ; il est consolant aussi de voir, parmi ces pauvres noirs, de braves gens qui font vraiment plus que leur devoir, et se montrent honnêtes et dévoués.

Les rivalités de village à village ou de quartier à quartier existent parmi les Matabélés comme dans notre bonne Belgique. Parfois les jeunes pâtres d'un côté de la ville de Gubuluwayo se prennent de querelle avec ceux de l'autre côté. Armés de leurs petits boucliers de cuir, ils se livrent des combats près des palissades de la capitale, et ils organisent des joutes dignes des héros d'Homère. Les hommes et les femmes contemplent la lutte du haut des remparts, lancent des imprécations, poussent des cris de dépit quand l'un des leurs est vaincu, et font entendre des exclamations de triomphe quand leurs petits voisins remportent la victoire. Le soir et le lendemain, j'ai à panser les têtes, les bras et les jambes des jeunes guerriers meurtris et blessés.

Gubuluwayo, 24 novembre 1880.

Je commence par vous raconter une visite assez récente au roi Lo Bengula. Le 2 novembre, commémoration des morts, malgré la solennité du jour, et le souvenir de nos chers défunts, je dus me rendre avec un de nos amis chez le roi aux « Rochers Blancs, Amatsche Amhlope ».

Nous serpentons d'abord parmi des amas bizarres de

rochers éboulés, granits, porphyres et autres roches éruptives, restes évidents de soulèvements volcaniques : çà et là quelques blocs gisent à l'écart entraînés par les torrents de l'été, fendus par le soleil et enlacés dans les racines des Mopanis et des figuiers sauvages. Arrivés près du kraal vers 9 heures du matin, déjà, malgré l'heure matinale, nous étions tout en nage sous un soleil qui tombait presque d'aplomb sur nos têtes, et nulle brise ne nous rafraîchissait.

Aux environs de la résidence royale, nous remarquons des reines qui se livrent à toutes les occupations du grand ménage de Lo Bengula.

Outre la garde nombreuse attachée à la cour, nous voyons une foule de Cafres, qui sont venus saluer le prince. On rencontre de tous côtés des guerriers accroupis à la mode du pays : les soldats et les visiteurs sont là, attendant les ordres du maître et les abondants reliefs de sa table. Les bœufs, les boucs, les moutons, amenés en bandes serrées, fournissent aux festins pantagruéliques du roi des rois, *enkos amakos*.

Nous voici près de l'immense kraal des bœufs : cent Cafres y siègent sur leurs talons durcis, surveillant les bêtes et devisant entre eux. Nous passons tête haute sans saluer personne... c'est l'étiquette. Parvenus au parc des moutons, nous attachons nos montures essoufflées à l'ombre d'un grand mimosa, planté entre la porte du bercaïl et le palais en chaume de Lo Bengula. Au-dessus de nos têtes, de longs et gros serpents s'enroulent et se balancent aux branches touffues de l'arbre royal. N'ayez point peur de ces reptiles *sacrés* : ils ne vous mordront pas, si vous ne les agacez point. Ce sont les « Esprits des ancêtres » (1).

(1) Les Matabélés croient à la migration des Esprits, *Amahlosi*, dans le corps des éléphants, des lions, des crocodiles, etc., et surtout des serpents. Cf. Thomas, *Eleven years etc.* pp. 279-281. — N. E.



A l'intérieur du « kraal des brebis », et par l'ouverture de la porte, nous apercevons un grand feu de bûches, et sur le brasier une immense marmite, pleine d'eau bouillante, qui lance vers le ciel azuré des tourbillons de vapeur blanche. Le roi se tient devant la chaudière : de la pointe de son asségaie, il achève la décoction enchantée, — vrai levain d'enfer, comme disent les Boers, *Helle brood*, — dans laquelle Lo Bengula vient de jeter pêle-mêle avec des plantes magiques, connues de lui seul et de ses devins, le cœur d'une hyène et le foie d'un boa constrictor.

Je demande à l'un de mes voisins quelle est cette cérémonie superstitieuse, quels sont ces enchantements étranges. Le roi, me dit-on, est occupé en ce moment à conjurer les nuages et à *faire de la pluie*. Il a grand peine, paraît-il, à réussir en cette opération : il se retourne à chaque instant, il se démène et semble en proie à une vive agitation. Par intervalles il interroge la voûte céleste, puis il recommence les enchantements ; il essuie de temps en temps la sueur qui découle de son front royal. Les sorciers l'entourent ; quelques fidèles le contemplent de loin, dans une attente anxieuse, muets et immobiles. La pluie tombera-t-elle ou ne tombera-t-elle pas ? *To be or not to be, that is the question*, disait Hamlet, dans une circonstance plus grave encore.

Nous attendons à la porte du kraal, à quelque distance du mimosa, n'ayant, hélas ! pour toute protection de nos figures hâlées que l'ombre verticale de notre couvre-chef. Mais le roi nous a bientôt aperçus : il semble un peu gêné de se voir surpris de la sorte par des blancs en pleine œuvre de sorcellerie. A l'instant, laissant là le chaudron magique, il vient droit à nous. Nous l'accueillons avec un profond salut accompagné d'un léger sourire... Nous avons le privilège de lui donner, à l'anglaise, une bonne poignée de main. Puis,

pour le mettre parfaitement à l'aise, et détourner son attention, je m'avise de lui dire en l'abordant :

« Seigneur, il me semble que votre ceinturon est quelque peu vieilli et détérioré : pour un si grand prince, cela ne me paraît pas convenable. »

« — Avez-vous mieux, Umfundisi ? » répliqua le roi.

Je mets la main dans la poche de mon habit. Lo Bengula regarde en souriant le petit rouleau, enveloppé de papier, que j'en retire. Mais bientôt les yeux de Sa Majesté s'ouvrent tout grands, lorsque ce petit rouleau devient sous mes doigts une large bande de soie très fine, et surtout quand il me voit déplier lentement l'étoffe et l'étendre en un foulard ou châle magnifique, long de plus de deux mètres. Sur-le-champ, le roi fait un demi-tour, et je jette sur ses larges épaules, en guise de manteau royal, le brillant tissu, riche produit des Indes anglaises. Une esclave court chercher un miroir, et Lo Bengula se mire dans la glace avec une certaine coquetterie : il semble heureux et fier de la toge improvisée que je viens de lui offrir.

Nos affaires étant réglées, nous prenons congé du prince, et nous voilà de nouveau chevauchant sur la route de Gubulwayo.

Hier au soir Lo Bengula est arrivé des Rochers Blancs. Il apporte avec lui la pluie à son peuple. Car, selon les idées des Matabélés, c'est le roi qui doit « faire la pluie et le beau temps » dans toutes les acceptions du mot (1). Or, le monarque avait parfaitement choisi son jour et son heure : c'est au milieu d'un orage formidable que le roi des Matabélés a fait

(1) Cf. Thomas, *Eleven years etc. The King a Rain Maker*, le roi Faiseur de pluie, p. 274-277 ; Trollope, *South Africa*, II, 277 ; Mackenzie, *Ten years etc.* p. 383, ss. — N. E.



son entrée solennelle dans sa capitale, assis majestueusement sur un étalon blanc. On eût dit Napoléon à Wagram. Tout Gubuluwayo était sur pied. Malgré les ondées persistantes et les averses multipliées, les danses populaires ont commencé le soir même. Le chant national *Nantzi indaba*, Voici la nouvelle!... a été entonné par tous les guerriers présents et accompagné de la cadence bruyante de l'asségaie de fer retentissant sur le bouclier de bois et de mille pieds sauvages frappant la terre et pétrissant la boue.

Il faut savoir que l'arrivée du roi et de la pluie donne lieu tous les ans à une petite fête. Car la pluie est ici le grand bienfait du roi, le gage des futures moissons et de l'abondance après huit mois d'une désolante sécheresse.

Aujourd'hui matin, lorsque je me suis rendu au palais de chaume, voulant présenter mes hommages à Sa Majesté, j'ai rencontré le roi près du parc des bœufs, dans l'*isibaïa*, qui rappelle le « *templum* » des latins. Douze bœufs noirs, six brebis et six boucs étaient rangés devant lui. Lo Bengula tenait d'une main son asségaie et de l'autre le jonc magique. Il faisait aux Esprits sa prière annuelle.

Je ne pus saisir complètement tous les termes de cette invocation solennelle, bien que le roi l'adressât successivement aux quatre coins du ciel. Ce que j'en ai compris ne portait pas trop l'empreinte de l'humilité chrétienne et ressemblait assez bien à la prière du pharisien de l'Évangile comme aux demandes des Juifs tout matériels.

Voici à peu près le sens de la formule :

« O Grands Esprits (de mon père et de mon aïeul), je vous rends grâce de ce que l'an dernier vous avez accordé à mon peuple plus de blé (*amabélé* ou *cafir-corn*) qu'aux Mashonas mes ennemis. Cette année aussi, en reconnaissance des

douze bœufs noirs que je vous consacre, veillez à ce que nous soyons les mieux nourris et les plus forts de tous les peuples du monde !... Je vous remercie de n'être pas comme Khama, le roi des Bamangwatos, qui est un homme lâche et faible. Faites en sorte que je reste toujours le plus brave et le plus puissant des rois ! Grâce vous soient rendues de m'avoir assuré le succès et la victoire dans la dernière guerre ! Recevez mes remerciements pour les mille têtes de gros bétail et les deux cents femmes et enfants, dépouilles glorieuses que vous nous avez données ! Rendez-moi plus puissant encore à l'avenir, et que cette année je ramène chez les Matabélés vainqueurs, un plus riche butin, que toutes les années écoulées depuis mon avènement au trône. »

Ainsi parlait Lo Bengula, et sa voix éclatante retentissait au loin par-dessus le rempart du kraal.

Le roi et les magiciens accomplirent ensuite une cérémonie qui ressemble à une bénédiction du gros bétail et des menus troupeaux. Puis les douze bœufs sont immolés l'un après l'autre. On dépèce les chairs, on enlève les entrailles des bêtes qui restent déposées sur les douze peaux dans le kraal pendant l'espace d'un jour et d'une nuit. Les Esprits des ancêtres doivent choisir les premiers ce qui leur convient de ces généreuses oblations. Le lendemain seulement, le peuple participera aux chairs des victimes offertes, et il sera très heureux de l'abstinence des Esprits, lesquels n'auront pas touché du tout aux offrandes.

Cette pratique est-elle une fête religieuse ? Ou bien n'est-ce qu'une simple Joyeuse Entrée du roi, qui apporte la pluie et convie tout son peuple à se réjouir de cet heureux événement ? Je n'oserais décider. Les Matabélés sont très mystérieux et très circonspects. Ils ne parlent guère de leurs coutumes aux étrangers ; souvent, quand vous les interrogez à



ce sujet, ils prennent la peine de vous dérouter, en se contredisant eux-mêmes. Des Européens, après dix et vingt ans, avouent n'avoir pu se rendre parfaitement compte de la religion et des usages des Matabélés. Je ne perdrai aucune occasion de m'en informer avec soin, et j'espère plus tard vous intéresser en racontant ce que j'aurai appris à ce sujet.

Les grandes averses ont commencé à tomber depuis quelques jours; elles sont généralement précédées de plusieurs orages passagers. Au mois d'août, de toutes les collines qui entourent Gubuluwayo, des flammes s'élevaient dans les airs et offraient un spectacle grandiose. On avait mis le feu aux prairies. Chaque année on débarrasse ainsi le sol des vieilles et hautes herbes que les bestiaux n'ont pu ni manger ni fouler. L'herbe des prairies s'élève d'ordinaire à deux mètres et demi de hauteur. Les chaumes qui recouvrent notre chapelle mesurent huit pieds de long; sur le toit de M. Helms, on en voit de douze pieds; chez M. Elliott, ils atteignent quatorze pieds. Quand on aperçoit de loin les prairies que recouvrent ces graminées gigantesques, on se reporte involontairement aux premiers âges du monde et l'on croit vivre au milieu de la flore des terrains tertiaires.

Avec les premières pluies, tout change de face dans les champs désolés par la sécheresse et les ardeurs du soleil.

Gubuluwayo est maintenant un vrai pays de Cocagne. Quel dommage que les noirs ne sachent ni l'exploiter ni en apprécier les splendides richesses! Avant-hier je plante mes solanées tuberculeuses, autrement dites pommes de terre: dès aujourd'hui les feuilles apparaissent; demain il faudra exhausser la terre autour des tiges; bientôt je devrai les élaguer; dans peu de semaines, je ferai la récolte. Souvent ici on détache les fanes de la solanée, on les

repique, et de nouveaux tubercules se développent. J'ai placé, ces derniers jours, une dizaine d'assez gros arbres dans notre enclos : le procédé est plus simple qu'en Belgique, On scie le tronc à la racine, on l'enfonce en terre, et voilà un bel arbre qui ne laisse pas même pendre ses feuilles et qui portera des fruits l'an prochain. Les noirs m'ont apporté quatre aloës arborescents, bien fleuris : l'un s'élève à douze pieds, les autres à six pieds seulement. Non loin de notre résidence, nous admirons des euphorbes qui mesurent dix mètres de haut ; leurs amples couronnes ressemblent à celles de nos plus beaux chênes de Belgique.

Les chasseurs qui viennent de rentrer à Gubuluwayo, pour y passer la saison des pluies, n'ont pas fait cette année trop mauvaise chasse. On comptait dix-huit chasseurs blancs dans le pays : à eux tous, ces disciples de Nemrod ont abattu une centaine d'éléphants, environ deux cents autruches, une vingtaine de rhinocéros et d'hippopotames. Le menu gibier, girafes, antilopes, renards, etc., ne compte point. Ils ont tué jusqu'à sept lions en un jour ; les chasseurs nous disent que ces fauvs semblaient appartenir à des races diverses : les uns avaient la crinière épaisse et noire ; chez les autres elle manquait.

Peu de temps avant la saison humide, l'*impi* ou armée de Gubuluwayo est allée de nouveau ravager le pays des Mashonas. On avait dit au roi qu'une tribu de Mashonas avait essayé de franchir le Zambèse. Aussitôt les soldats matabélés sont appelés sous les armes : cinq jours après, ils tombent sur les ennemis dont ils font un affreux carnage. Ils ont enlevé plus de mille têtes de bétail, et réduit en esclavage une centaine de femmes et d'enfants qu'ils amenèrent à la capitale. Nous les avons vus rentrer dans la ville triomphants et char-



gés de butin : ils chantaient leur grand hymne national : *Nantzi indaba ! Indaba iemkonto !* Voici la nouvelle ! La nouvelle de l'asségaie !

## 2° Aventures de chasse dans le pays des Mashonas.

Gubuluwayo, 25 novembre 1880.

Presque tous les chasseurs sont rentrés ici avec les premières pluies : plusieurs d'entre eux s'apprêtent à retourner dans les colonies anglaises du Sud. Ils m'ont raconté quelques épisodes de chasse qui vous donneront une idée de l'*hunting-sport* africain.

M. Jemmisson, intrépide veneur, est un riche gentleman anglais. Il a fait, cette année, son expédition dans toutes les règles. Vous en jugerez. A Zeerust dans le Transvaal, il avait acheté, au mois de février dernier, *dix-sept* chevaux ; un de ces chevaux lui a coûté jusqu'à *cent-dix* livres sterling, près de trois mille francs. Il était *non salé*, c'est-à-dire qu'il n'avait pas eu la terrible maladie qui ravage les chevaux de ce pays et constitue l'une des plaies de l'Afrique australe (1).

De ces dix-sept chevaux, quatre seulement sont arrivés sains et saufs à Gubuluwayo. Un détail curieux : les chevaux qui ont surmonté la maladie au Cap, n'en sont pas exempts pour cela au Free State ; ceux qui l'ont vaincue au Free State, y succomberont peut-être au Marico-Transvaal. Ceux qui ont échappé dans le Transvaal sont généralement à l'abri dans le pays des Bamangwatos et des Matabélés. Cependant il reste toujours à craindre.

(1) Sur les chevaux *salés* et *non salés*, voir Anthony Trollope, *South-Africa* t. II ; — Mohr, *Du Wezer au Zambèse*, p. 60 ; — Mackenzie, *Ten years etc*, pp. 260-262. — N. E.

Tout était prêt, à la fin de mai, pour le départ de la grande chasse de cinq mois. Wagons, attelages, armes, nourriture, serviteurs, tout se présente à souhait ; même un médecin, M. Crooks, doit veiller à l'hygiène de la compagnie. Les cavaliers blancs s'attardent encore deux jours à Gubuluwayo. Chaque soir c'est grande fête pour les résidents européens : il faut se réjouir d'avance, car les résultats sont assez problématiques. Enfin, le 1<sup>er</sup> juin, quelques heures après le départ des wagons, les chasseurs montent à cheval ; on boit le coup de l'étrier ; on fait les derniers adieux aux amis ; c'est à n'en pas finir : d'une part souhaits chaleureux de bonne chance, d'autre part promesses de gibier et de *Belting*, c'est-à-dire de viande séchée au soleil.

Le gros gibier, qui fuit les parages habités, se tient d'ordinaire à six ou sept journées de nos montagnes. Quand les chasseurs arrivent au centre de la population fauve, ils parquent les chars, dressent les tentes, construisent autour du camp une haie solide, formée de branches de mimosas à longues épines. C'est comme une fortification naturelle. Quelques hommes restent toujours à la garde des bagages. Les chasseurs à cheval s'en vont alors battre tous les environs du kraal. Ils s'absentent quelquefois de leurs wagons pendant trois, six et même huit jours. Ils emmènent avec eux quelques noirs, pauvres diables qui les suivent à pied, observent les pistes des fauves et les traquent au besoin, portent sur leurs épaules les haches, les pots, les sacs de sel, pour les salaisons à faire immédiatement dans cet ardent climat. Les noirs ont l'instinct très sûr. A la seule vue des traces du lion, ils peuvent juger de la date de son passage, et parfois ils suivent ces pistes à la distance de 12 ou 15 milles anglais.

Enfin, on arrive à découvrir le terrible animal : on l'aper-



çoit de loin, couché d'ordinaire dans un lieu très ouvert, et se chauffant en plein soleil. Le cavalier conduit sa monture à cent pas de la bête; il descend de cheval, et tenant la bride attachée à sa ceinture, il approche le plus qu'il peut du fauve. Dès qu'il a trouvé un bon point de mire, il fait feu, blesse le lion, saute prestement en selle et s'enfuit de toute la célérité de son coursier. Quand le lion n'est pas très grièvement blessé, il poursuit le chasseur : celui-ci pique des deux et gagne de vitesse jusqu'à devancer l'animal d'environ trois cents mètres; bientôt il s'aperçoit que le carnassier renonce à la poursuite; il tourne bride et revient donner au roi du désert le plomb qui doit l'achever.

D'autres fois, selon les circonstances, le cavalier met pied à terre à une très grande distance. Un seul homme le suit de près et se tient à son côté, afin de lui passer rapidement un fusil de rechange dès qu'il a tiré ses deux coups. On arrive sans faire aucun bruit et contre le vent à 15 ou 20 pas du lion. Il va sans dire que ceux qui osent ainsi affronter en face le terrible animal, doivent être de très habiles tireurs, tout à fait sûrs d'eux-mêmes, de leur arme et de leur présence d'esprit.

Un de nos chasseurs, M. Selous, vient d'abattre sept lions de cette manière, sans avoir eu la moindre égratignure. Un grand lion, qui mesurait 8 pieds 6 pouces; de la gueule à la queue, fut tué raide d'une seule balle au front; les six autres n'ont coûté à M. Selous que huit balles en tout.

Voilà certes des prodiges d'habileté et de bonheur. Mais tous les veneurs n'en sont pas là. L'an dernier, je rencontrai à Tati, le vieux Boer Piet Jacobs, qui a mené cette vie de Nemrod pendant plus de quarante ans. Il m'a assuré qu'un jour, après avoir tué six lions, il en abattit un septième à bout portant; mais ce terrible septième eut encore la force, dans

son agonie, de se jeter sur le chasseur et de lui démettre la hanche d'un cou de griffe. Depuis lors le pauvre Piet Jacobs est demeuré boiteux pour le reste de sa vie. Le neveu de Piet Jacobs, Cornelis Engelbert, a eu le même sort ; je vous ai raconté son malheur dans mes lettres l'an passé (1).

Je n'en finirais pas si je voulais vous rapporter tous les émouvants épisodes que nous avons entendus ces jours derniers. Les chasseurs, vous le savez, sont grands conteurs, et peut-être ne doit-on pas toujours avoir une foi bien absolue dans leurs récits.

Voici néanmoins quelques détails sur la chasse à l'éléphant.

Mieux que le lion, l'éléphant est vraiment le roi des forêts de l'Afrique australe. Un bel éléphant mâle adulte atteint de 10 à 14 pieds de hauteur ; son poids varie de 4 à 7 ou 8,000 livres, au dire des hommes les plus consciencieux. C'est une approximation sans doute, car je crois que les chasseurs n'ont guère pesé leurs éléphants : on ne connaît pas les ponts-bascules dans les déserts de l'Afrique. D'ailleurs il importe fort peu : les noirs mangent les chairs de l'éléphant, et le reste devient la proie des vautours et des chacals.

Les éléphants se tiennent, pendant tout le temps de chasse de notre hiver africain, dans les vastes plaines marécageuses du pays des Mashonas, à l'ouest des Monts *Insimbi*, et sur les rives du Sabi. Ils traversent, dit-on, les prairies avec une telle légèreté et une telle célérité que les pieds énormes de ces pachydermes (il en est qui mesurent un mètre et demi de tour), laissent à peine sur l'herbe quelques traces ; le bruit de leurs pas devient imperceptible à vingt mètres de distance. Dès qu'ils rencontrent un fourré, ils s'y cachent et se déro-

(1) Voir plus haut, pp. 195 et 200. — N. E.



bent à la vue de leurs agresseurs avec une adresse et une rapidité qui étonnent.

Quand le cavalier en découvre un de loin, il se précipite vers lui, puis s'arrêtant tout court, il descend de sa monture dès qu'il peut supposer avoir été remarqué par l'éléphant. Celui-ci, ayant la vue courte, prend d'abord le chasseur pour un animal et continue à manger l'herbe ou à se ventiler de ses deux énormes oreilles, qui peuvent atteindre jusqu'à un mètre et plus de large. Le chasseur s'approche peu à peu avec prudence : parvenu à 10 mètres, il essaie de le prendre en flanc et tâche de lui envoyer une balle juste derrière l'épaule de manière à l'atteindre au cœur. Cela fait, il saute à cheval. L'éléphant blessé part d'abord comme une flèche, puis ralentit le pas. Le cavalier le poursuit alors et lui tire de nouveaux coups jusqu'à ce que le pauvre animal succombe.

Dernièrement M. Jemmisson, après avoir logé deux balles dans l'épaule d'un énorme éléphant mâle, s'avisa de trotter sur ses talons afin de l'achever. Mais l'éléphant qui fuyait au galop s'arrête tout à coup, bondit, tourne sur le pied de derrière comme une toupie, et charge l'imprudent adversaire qui eut à peine le temps de faire dévier sa monture.

Le cheval fut renversé du coup et son maître avec lui ; le chasseur s'échappa comme il put dans les broussailles ; l'éléphant poursuivit le cheval qui, s'étant relevé, avait pris la fuite. M. Jemmisson, un peu plus loin, put rejoindre son coursier, mais il ne retrouva plus son éléphant qui s'était dérobé dans quelque fourré. M. Jemmisson a tué un autre éléphant dont les dents pesaient chacune 52 livres. J'ai vu la tête de ce monstre : elle est comparable à celle du grand mammoth de Bruxelles. Le poids des défenses peut monter à plus de 100 livres.

L'éléphant a la vie dure... On croit généralement qu'une

balle au cœur suffit pour le tuer raide : cependant un des éléphants tirés par M. Selous avait, disait-il, le cœur percé de cinq balles, et ce n'est qu'après une sixième dans le cerveau qu'il est tombé. — Encore un trait.

M. Selous est un jeune anglais, de 28 ans, de médiocre stature, mais tout muscles. Monté sur un petit cheval, il galopait à la poursuite d'un grand pachyderme. En pleine course, l'éléphant se retourne soudain, plonge sa défense dans le flanc du cheval, et lance monture et cavalier dans l'espace à cinq mètres de là. Tandis que M. Selous essaie de se relever, le monstre furieux fond sur lui, se précipite à genoux pour l'écraser sous son poitrail et le piétiner ensuite. Heureusement, le hardi chasseur était trop mince de corps : pris entre les genoux et la tête de l'éléphant, il fut tout couvert du sang de l'animal ; et lorsque celui-ci se releva pour achever sa vengeance, M. Selous put enfin se dérober et se réfugier dans son camp. Le lendemain, il retrouva le cheval sain et sauf, debout près du cadavre de l'éléphant.

Non loin des sources de l'Umfula, dans les Monts Insimbi, M. Selous avait brûlé sa dernière cartouche contre un hippopotame ; oubliant le danger, il se mit à lancer des pierres sur l'animal pour le retenir au large et l'empêcher de se diriger vers lui, jusqu'à ce que son compagnon, arrivant à son secours, pût envoyer au monstre la balle qui devait l'achever (1).

Voilà quelques-unes des prouesses de nos chasseurs d'Afrique. Avis aux amateurs d'Europe. Le voyage est assez long sans doute, mais il offre d'amples compensations.

(1) Sur les voyages de M. Selous, le même dont il est parlé plus haut (p. 333), voir la Revue de Londres, *Proce dings of the Royal Geographical Society*, mars et juin 1881, pp. 169 et 352. — M. Selous a publié le récit de ses expéditions de chasse, sous ce titre : *Selous, Frederick Courteney. A Hunter's Wanderings in Africa...* (Londres, Richard Bentley and Son, 1881, 8°.) — N. E.



3<sup>o</sup> Visite du roi Lo Bengula à la Résidence du Sacré-Cœur.

Gubuluwayo, 27 novembre 1880.

Therm. 15° à 38°. Pluie depuis le 1<sup>er</sup> janv. : 1 mèt., 0 déc., 235.

C'a été aujourd'hui une bien grande joie dans la résidence du Sacré-Cœur de Gubuluwayo.

Le roi Lo Bengula nous a fait l'honneur insigne et rare de venir nous rendre une visite officielle avec toute sa cour. Encore sous l'impression de ce grand événement, je ne veux pas aller prendre mon sommeil sans mettre par écrit l'histoire de cette fameuse journée. Je vais vous raconter la royale visite dans tous ses détails.

J'étais donc allé ce matin chez le roi pour lui porter le collier en cuivre du noble Prins, le beau chien que le P. Law a donné en présent au chef des Matabélés.

Je trouvai Sa Majesté au milieu de la place publique : elle se plaisait à contempler les danses des enfants. Le roi m'appela dès qu'il me vit, et, me montrant ces jeunes enfants qui sautaient avec entrain, il me dit : « Voilà l'espoir de notre nation. »

— « Sire, lui répondis-je, j'aurais bien des choses à vous dire à ce sujet. Beaucoup de ces pauvres petits meurent en bas âge parce que vous n'avez pas ici, ce que nous, blancs catholiques, avons partout en Europe, de grandes maisons où des *misses* instruites et vertueuses prennent soin des vieillards, des malades, et surtout des enfants. » Les Cafres appellent *misses*, d'après l'anglais, toutes les dames européennes.

— « Vous croyez ? » repartit le roi en me frappant sur l'épaule. Il continua, sans rien dire, à regarder les jeux des enfants. Nous causâmes ensuite des chevaux, du bétail, de la pluie, de la *pluie* surtout, la grande affaire en ce moment,

pour un peuple paresseux qui ne connaît pas cette maxime de la morale chrétienne : « Aide-toi, le Ciel t'aidera. »

« — Voyez-vous, me dit le roi, voyez-vous là-bas ces chevaux qui paissent dans la prairie? Comme ils sont magnifiques, n'est-ce pas? Ce grand cheval noir vaut 400 livres d'ivoire. — Où est votre cheval? continua-t-il; ah, le voilà qui broute paisiblement l'herbe près de ce mimosa! Franchement, vous avez là une bien chétive monture... voulez-vous mon cheval noir? »

Je ne crus pas devoir accepter le royal cadeau. — J'avais tout autre chose en vue.

« — Sire, repris-je quelques instants après, quand donc viendrez-vous nous rendre la visite que vous avez daigné nous promettre l'hiver dernier? »

« — *Si ghamba, ghamba sambi.* — A l'instant même, dit le roi; allons,... conduisez-moi, » poursuivit-il, en me donnant une poignée de main.

Grande fut la stupéfaction des indunas qui se tenaient à distance, quand ils virent Lo Bengula leur faire signe de se diriger avec lui vers notre demeure. Tous ensemble, ils poussent les cris répétés de : « *Hé! hé! Bilété, Koumalo, Matchoban.* — Voyez! voyez! il s'avance le prince, le grand roi, le fils de Matchoban!... » C'est l'usage du pays : dès que le monarque paraît en public ou se met en marche, ses sujets l'accompagnent toujours de ces marques de respect et d'honneur. Ils nous firent escorte jusqu'à notre résidence.

Quand nous débouchâmes derrière le rocher, qui est tout près de l'entrée de la palissade, je dis au roi, en lui montrant l'habitation :

« Sire, voilà la maison de M. Greite! »

« — Pas du tout, c'est la vôtre, repartit Lo Bengula, en souriant avec bienveillance. »



« — Il est vrai, sire, que nous l'avons achetée de M. Greite avec votre permission. Mais nous savons que cette propriété, avec tous les bâtiments que vous nous avez permis d'élever, comme toutes les terres des Matabélés, nous savons que tout cela est au roi : c'est à lui d'en disposer comme il lui plaît. »

« — C'est très bien, fit le roi, c'est très bien, Umfundisi, restez-y à votre aise : *occupez votre maison en paix.* » Ces derniers mots constituent chez les Matabélés la donation en fief la plus explicite que les rois puissent octroyer. Nous entrâmes alors dans la propriété.

Averti par nos domestiques noirs de l'arrivée du roi, le F. Proest, qui depuis longtemps désirait voir Lo Bengula et lui faire tous les honneurs possibles, avait déjà préparé le café et le biscuit que nous tenions en réserve pour cette occasion solennelle.

Le bon Frère, un peu troublé, adressa au roi ces paroles : « *Hamba goeslé* », c'est-à-dire « allez-vous en ! » au lieu de : « *Sala goestlé*, soyez le bienvenu ! » Mais le roi comprit de suite le *quiproquo* ; il sourit et s'assit ensuite gravement au milieu de la place ; les indunas se rangèrent tout autour, le long des murs de la chambre.

J'allai chercher moi-même une bouteille de vieux *blandy*, et un flacon de vin du Cap, précieusement mis de côté pour la visite royale.

Je présentai au prince le vin d'honneur et des gâteaux aux œufs. — Lo Bengula n'y toucha pas. Je lui offris ensuite un verre de *blandy*. Il l'effleura à peine des lèvres et le passa aux indunas.

Je compris qu'il tenait à ne rien prendre devant le peuple, et je remis les flacons en place.

Je proposai alors au roi de faire l'inspection des nouvelles bâtisses et de la chapelle, et de prendre seulement après

cette visite le café et le pain. « *Yebo!* C'est très bien ! » me dit-il. Il se lève, et les *Hé! Hé! Koumalo*, etc., recommencent de plus belle.

Nous entrons d'abord à l'atelier de photographie que j'ai installé depuis quelques jours. J'avais préparé ce qu'on nomme en physique une *chambre obscure*. Je plaçai le roi dans la position convenable.

« *Kiuni? kiuni?* Qu'est-ce ceci?... » fit le prince.

« — Sire, lui répondis-je, vous allez voir que je sais faire la nuit et le jour à volonté. » Puis, pressant un bouton, je lui fis contempler, sur une grande feuille de papier blanc, tout le panorama des environs de Gubuluwayo.

« — *Umtagati*, dit Lo Bengula, sorcier que vous êtes!... » Et le roi sortit de la chambre, tout émerveillé de la science des blancs.

Nous passâmes ensuite dans l'appartement du R. P. Berghegge, à qui Lo Bengula témoigna beaucoup d'amitié. Le roi jeta un regard d'admiration sur une paire de grandes bottes de chasse à l'écuyère, suspendues à la muraille. En galant homme, le P. Berghegge offrit aussitôt ses bottes à Sa Majesté qui n'en avait jamais eu de semblables en sa possession. Le roi parut extrêmement flatté de cette délicate attention.

« Ah! je serai très beau, dit-il, avec ces superbes *amaniantelo*. » C'est ainsi qu'on nomme les *chaussures* en matabélé.

En effet, il sera très beau, Lo Bengula, dans ces immenses bottes imperméables,... et point de pantalon !

Mais il était temps d'aller à la chapelle visiter Notre-Seigneur. J'avais quelque inquiétude sur le résultat de cette démarche: grâce à Dieu, tout se passa fort bien et au gré de nos désirs.

Nous entrâmes un à un dans le sanctuaire. C'est une mo-



deste chambre, aux murs plâtrés de terre brune, éclairée par trois fenêtres vitrées. Au centre est l'autel exhaussé d'une marche. Le long des murailles sont appendus les tableaux qui représentent les *Quatorze Stations du Chemin de la Croix*.

« Ho ! ho ! fit le roi, qu'est-ce cela?... » et il allait d'une station à l'autre, s'extasiant et nous interrogeant. Un mulâtre et moi, nous lui donnâmes l'explication de ces scènes émouvantes. J'ajoutai quelques simples réflexions, humbles semences, qui lèveront, je l'espère, en leur temps.

Lo Bengula s'arrêta longtemps devant la Croix ; il compta les clous, les épines, toucha la plaie du côté du divin Sauveur... Ah ! si Dieu touchait le cœur de ce pauvre prince !... Puis il se mit à protester contre l'infâme barbarie de ces hommes blancs qui avaient tourmenté si cruellement le Sauveur. — Je répondis que Dieu l'avait ainsi permis ; que son Fils Jésus-Christ avait voulu souffrir tout cela pour nous, pour lui, Lo Bengula, pour son peuple, afin d'expier nos péchés. — Le roi semblait profondément ému.

Après qu'il eut satisfait sa première curiosité, j'expliquai en détail chacune des Stations.

A la première, je lui dis : « Un *Enkos* (chef) méchant, excité par des hommes pervers, loin d'aimer le Fils de Dieu qui était venu sur la terre, n'a pas eu horreur de le condamner, de le livrer aux injures des bourreaux, de le couronner d'épines et de le faire mourir en le clouant à une croix. »

« — Et ce sont des hommes blancs qui ont fait pareille chose ? Certainement, mon peuple n'aurait pas fait cela ! »

Ensuite on parcourut les différentes Stations : les chutes du Christ sur la voie douloureuse ; — la charité de la Véronique et du Cyrénéen, qu'il approuva ; — le crucifiement !

« Comment, poursuivit le roi, comment les bons Juifs,

ont-ils permis cela?... Mauvais! Mauvais!... » reprit-il à plusieurs reprises. — Pendant qu'il contemplait le Christ en croix, je dus lui exposer l'histoire des deux larrons.

Enfin, à la dernière station, Jésus au Tombeau, je lui enseignai comment, le troisième jour, le Christ ressuscita par sa propre puissance, se montra aux hommes pendant quarante jours, envoya les apôtres ou abafundisi, prêcher par toute la terre la religion du Vrai Dieu vivant, et comme lui-même faire du bien à tous les hommes.

Le roi écouta toutes mes paroles avec une grande bienveillance. Nous étions restés près d'une heure dans la chapelle, et pendant tout ce temps Lo Bengula parut vivement impressionné.

« Et votre chambre maintenant? ajouta le roi: où est votre chambre? »

« — Sire, je n'ai pas de chambre à moi: je loge dans le magasin de fer, et là, je dors sur vos poudres. » Il sourit.

« — Voyons cela! » reprit-il. Nous entrâmes dans le magasin. Il fut étonné du grand nombre de petits flacons rangés dans notre pharmacie :

« Tout cela des drogues? *Imite Unke*? pour moi et pour mon peuple? »

« — Oui, dis-je, tout cela, c'est pour guérir les malades de votre peuple. »

« — C'est très bien, » répondit-il.

Je lui montrai la fameuse « bouteille magique », le flacon d'*ammoniaque* concentrée, que, peu de jours auparavant, des reines en visite avaient voulu sentir: elles étaient, pour ainsi dire, tombées à la renverse et avaient cru que le diable se trouvait au fond de la bouteille.

Le roi avait beaucoup ri de cette aventure: mais lui-même



ne voulut pas exposer la majesté de son nez royal aux effets de « l'esprit puant et piquant ». Il se contenta d'admirer la science des hommes blancs.

— Alors, il souleva la grande toile qui sépare ma chambre de la pharmacie et la laissa retomber sur nous. Ensuite il alla s'asseoir familièrement sur ma paillasse étendue au-dessus de quelques caisses ; mon lit faillit s'effondrer sous le poids de Sa Majesté.

Toute la suite de Lo Bengula était restée au dehors.

Le roi me dit : « Où est maintenant le café et le pain ? » — Le F. Proest apporta aussitôt le déjeuner et le vin : le roi fit honneur à notre table. Il se mit à manger et à boire avec un appétit de Cafre qui faisait plaisir à voir : il fallut apporter une seconde fois du pain, du sucre, du café. — Devant son peuple le roi ne veut pas condescendre à manger. Il tient à commander, à parler, à marcher sans prendre ni boisson, ni nourriture ; mais loin des regards il se dédommage. Les Cafres sont gloutons ou sobres d'après les circonstances : ils se piquent, selon l'occurrence, d'être l'un ou l'autre.

Tout en déjeunant, nous engageâmes une conversation qui fut de la plus haute importance pour l'avenir de la Mission.

Dans le cours de l'entretien, je ramenai la proposition que j'avais insinuée sur la place publique et je parlai du projet que le R. P. Depelchin avait conçu depuis longtemps, mais qui n'était pas encore suffisamment mûri. Je voulais de loin préparer les voies à l'exécuter : c'est la construction d'un hôpital et l'introduction des Sœurs de Charité chez nos pauvres sauvages.

« Seigneur, lui dis-je en le voyant si bien disposé, nous désirerions bâtir une très vaste maison, proche de notre rési-

dence et de votre palais, une maison comme on en voit dans le pays des blancs... »

« — *Yebo* ? fit-il. Eh bien?... » avec un point d'interrogation.

« — Et dans cette maison nous voudrions établir des *misses*, des dames religieuses, qui soigneraient pour rien les malades, les vieillards, les enfants... »

« — Ces *misses* sont-elles vos femmes ? » demanda le roi.

« — Non, sire. Ces *misses* n'ont ni maris ni enfants, comme nous-mêmes nous n'avons ni femmes ni enfants. Elles travailleront, comme nous, uniquement pour le bien de votre peuple et pour l'amour du Roi d'en haut. C'est pour cela que nous avons quitté notre pays, qui est très loin du côté d'où vient le froid, nos maisons, nos biens, nos parents, nos frères, nos sœurs, nos amis, pour venir chez vous, vivre et mourir avec votre peuple. »

« — Ah ! C'est beau cela ! reprit Lo Bengula. Et ces femmes que feront-elles ? »

« — Elles recevront les enfants malades, les femmes en péril, les vieillards, les blessés, tous ces malheureux qui périssent maintenant de misère dans leurs huttes malsaines, et ils seront guéris par ces femmes charitables !... Certes, je voudrais construire cette maison pour votre peuple !... Mais pas à présent... Car nous n'avons pas d'argent. Nous avons dû faire de grandes dépenses pour notre voyage et ensuite pour entreprendre les expéditions du Zambèse et du pays d'Umzila. Plus tard, quand nous aurons de l'argent, je vous demanderai la permission d'élever la maison. »

« — *Yebo* ! C'est très bien ! dit le roi, après avoir réfléchi un moment, nous verrons plus tard. »

Je ne voulais pas proposer en ce moment une demande définitive à ce sujet, d'abord parce que l'affaire doit être



mûrement examinée et délibérée; ensuite parce qu'il est contre l'étiquette du pays de présenter une supplique au roi quand celui-ci vous honore de sa visite. — J'ai seulement voulu lancer un ballon d'essai...

Quel bonheur, si nous pouvions établir un orphelinat, une école, un hôpital! Quelle prédication continuelle et persuasive que celle du dévouement et de la charité de nos bonnes Sœurs! Prions pour que Dieu hâte ce jour désiré!

En sortant du magasin, je conduisis le prince visiter notre jardin. Je lui montrai nos pommes de terre en fleur et nos échalottes déjà levées; nos fraisiers qui se développent et promettent des fruits pour la fin de l'été. — J'expliquai au roi que j'avais semé des radis, des fèves de marais, etc., que j'aurais bientôt des épinards sauvages, délicieux, — et que j'espérais obtenir, comme M. Helms, notre *post-master*, des pêches et des abricots, qui rivaliseront avec tout ce que nous avons de mieux dans ce genre en Europe.

Alors le roi se retire et se dirige vers le palais, accompagné comme à l'arrivée par tous les indunas qui recommencent à le saluer des acclamations d'usage. En nous faisant ses adieux, il nous exprima son extrême satisfaction pour les heures agréables qu'il avait passées chez nous.

Espérons que cette royale visite aura fait du bien à la Mission, et qu'elle aura hâté le moment où nous pourrons tout de bon nous mettre à l'œuvre si difficile de la conversion de ce pauvre peuple.

Avant de finir ma lettre, je dois vous dire combien je suis heureux d'apprendre vos généreux envois et la sympathique charité que nos amis de Belgique témoignent aux malheureux sauvages de l'Afrique australe. Nous sommes profondément touchés de reconnaissance envers vous et envers tous

nos bienfaiteurs. Que faire en retour, sinon de prier Dieu de vous rendre à tous dès maintenant le centuple de vos dons et la vie éternelle par surcroît? Veuillez être auprès de tous nos amis l'interprète de la gratitude des missionnaires et de la mienne en particulier.

#### 4° La fin de Gubuluwayo.

Gubuluwayo, 1<sup>er</sup> février 1881.

Voilà déjà plus de seize mois que nous sommes établis à Gubuluwayo, et depuis lors, bien que nous n'ayons guère fait de conversions parmi les Matabélés, nous n'avons perdu ni notre temps ni notre peine. Tous les commencements sont difficiles : et cela est surtout vrai de l'établissement du christianisme au milieu de tribus sauvages qui n'ont pas même la première teinture d'une civilisation quelconque. Ce n'est que par une patience inaltérable, et en nous disposant, par tous les moyens en notre pouvoir, à profiter de l'heure marquée par la Bonté divine, que nous espérons voir un jour la conversion de ce pauvre peuple, descendu presque au dernier point d'abrutissement et de dégradation.

Je vais ajouter certains détails complémentaires sur les grandes solennités annuelles des Matabélés. Je ferai quelques rectifications légères à mon récit de l'an dernier (1).

J'ai mieux compris cette année plusieurs particularités de la fête, et je commence à saisir le vrai sens des cérémonies et des superstitions en usage parmi les Cafres. Comme je vous en ai plus d'une fois averti, nous devons nous défier d'une première impression. Ces peuples sont si étranges,

(1) Voir plus haut, pp. 268 et ss. — N. E.



leurs mœurs, leurs usages, leurs idées, leurs idiomes si différents de nos idées, de nos coutumes européennes, qu'il faut un temps très long à ceux qui les visitent pour apprécier l'organisation sociale des naturels africains avec une entière exactitude.

Règle générale : « Prenez toujours sous bénéfice d'inventaire les récits des voyageurs européens qui ne font que passer au milieu des tribus sauvages. » Pour en parler avec connaissance de cause, il faut un séjour prolongé parmi elles, une étude complète de leurs langues, une attention soutenue, une observation patiente de tous les détails quotidiens de leur vie sociale et domestique.

Je ferai de mon mieux pour recueillir des renseignements aussi exacts que possible. J'aime à croire que ces informations vous intéresseront et vous engageront à prier beaucoup pour nos pauvres indigènes et à nous aider de tout votre pouvoir dans l'œuvre de civilisation que nous avons entreprise.

C'est toujours après la première lune d'hiver qu'ont lieu les Fêtes de la Grande et de la Petite Danse, aux jours déterminés par le roi et les docteurs. Plus j'étudie les mœurs et les coutumes des Matabélés, plus j'aperçois chez ce peuple des traces d'une religion primitive altérée par des superstitions sans nombre.

Le soir de la veille des Fêtes, à Ishoshani, les femmes vont déposer des vases remplis de lait devant la porte de l'isibaïa ou parc du roi. Un vieux féticheur introduit ces pots dans l'isibaïa, fait des aspersions et récite des formules magiques sur le lait qui sera vidé le lendemain par les petits enfants de Gubuluwayo.

Les femmes apportent une seconde fois des Calebasses de lait que le féticheur met en lieu sûr ; puis, quand le lait est caillé, toutes les femmes de la ville, revêtues de leurs

peaux de bœuf, se rendent ainsi drapées dans le kraal où le roi s'est retiré quelque temps auparavant. Arrivées près du roi, elles se livrent à des danses frénétiques, et lui demandent de bien vouloir retourner avec elles à l'isibaïa de Gubuluwayo ; le roi les fait attendre quelquefois deux ou trois jours.

On a célébré la fête de la Petite Danse les 29 et 30 décembre 1880. Pour mieux jouir du spectacle et l'étudier à mon aise, je m'étais établi sur un quartier de rocher près de la route que devait suivre le cortège royal. Je vis d'abord s'avancer un bataillon de Matabélés qui marchait en trois pelotons commandés par des officiers. Suivait le wagon du roi traîné par seize bœufs d'un brun clair. Le prince était nonchalamment couché dans son char sur une peau de lion ; il causait avec la reine favorite ou adressait quelques paroles à *Imniamante*, sa fille, âgée de treize ans, affublée de la défroque d'un blanc. Autour du chariot marchaient les reines, les officiers et employés de la cour, le cuisinier, le majordome *Maltan*, qui portait sur ses épaules une caisse en bois blanc, trône de Lo Bengula ; un esclave menait en laisse le chien *Prins*, donné jadis au roi par le P. Law. Prins me reconnut et vint me lécher la main.

En passant devant moi, le monarque me fait un gracieux salut ; le cortège continue sa route à travers la plaine et Lo Bengula va mettre pied à terre devant son kraal. Alors commencent les danses, les évolutions militaires, les combats singuliers, les tournois où les guerriers, déployant leur habileté, montrent aux applaudissements de l'assemblée toutes les ressources de l'asségaie.

La *Petite Danse* ne dure que deux jours ; immédiatement après commencent les vacances de la Cour. Toutes les affaires sont remises jusqu'à la pleine lune prochaine, et le roi se rend le troisième jour à son kraal des « Rochers Blancs ».



Il est de rigueur que les missionnaires et tous les résidents européens aillent alors lui faire visite. Pour me conformer à l'usage établi, je me suis rendu, le 6 janvier, aux « Rochers Blancs, Amatche Amhlope », avec un Boer du Transvaal, Salomon Vermaek. Le prince me reçut très bien et me promit sa protection en me disant qu'il me verrait bientôt à Gubuluwayo.

En effet, Lo Bengula revint quelques jours après dans sa capitale pour les cérémonies de la *Grande Danse* qui furent inaugurées le 12 janvier 1881. Je m'en réfère à ma description de l'an dernier et j'ajoute seulement quelques détails qui m'ont échappé alors sur la religion des Matabélés.

Le prince a fait les mêmes sacrifices et récité les mêmes prières aux *Esprits* de ses pères. Dans cette croyance aux « Esprits » j'ai cru remarquer une idée vague d'un Etre Suprême, « Umlimo Pesulo », le Roi d'en Haut. Dans certaines circonstances, les vieillards adressent aussi des prières aux bons et aux mauvais Esprits. Les enfants, les jeunes gens, les hommes faits ne connaissent ni ne récitent aucune prière, mais il existe parmi eux une sorte de crainte religieuse. Rien de plus difficile que de démêler la religion de ces peuples.

Je vais vous transcrire le fameux « Chant national » des Matabélés que j'ai entendu continuellement retentir pendant les fêtes : je mets la traduction française en regard du texte zoulou.

Nantzi indaba, dzi, dzi!  
Oho! oho! nantzi indaba,  
Dzi, dzi! nantzi indaba,  
Indaba iemkonto, dzi, dzi!

Uoze ubone kiti gwa Zoulou,  
Uoze ubone indaba izizou,  
Oho! kugnar imuntu, dzi, dzi!

Voici la nouvelle, dzi, dzi!  
Oho! oho! voici la nouvelle,  
Dzi, Dzi! voici la nouvelle,  
La nouvelle de l'asségaie, dzi, dzi!

Venez voir nous les Zoulous, [ples,]  
Venez voir la nouvelle d'autres peu-  
Oho! aucun autre peuple ne viendra,  
[dzi, dzi!]

*Refrain :*

Nantzi indaba, dzi, dzi!  
 Oho! oho! nantzi indaba,  
 Dzi, dzi! nantzi indaba,  
 Indaba iemkonto, dzi, dzi!

Indaba kwa Matchoban, dzi, dzi!  
 Uoze ubone, uoze ubone!  
 Nantzi indaba Matchoban!  
 Kugnar imuntu, dzi, dzi!

*Refrain :* Nantzi indaba, etc.

Inkosi Matchoban, silos imniama!  
 Silos imniama, sign Matchoban,  
 Dzi, dzi!  
 Silos imniama, sign Matchoban,  
 Inkosi Matchoban.

*Refrain :* Nantzi indaba, etc.

Ah! slanabantu, oho! oho! oho!  
 Ah! slanabantu, dzi, dzi!  
 Intonga iamokos, oho! oho! oho!  
 Oho! slanabantu yé, dzi, dzi!

*Refrain :* Nantzi indaba, etc.

*Refrain :*

Voici la nouvelle, dzi, dzi!  
 Oho! oho! voici la nouvelle,  
 Dzi, dzi! voici la nouvelle,  
 La nouvelle de l'asségaie, dzi, dzi!

La nouvelle du peuple de Matchoban  
 Venez voir, venez voir! [dzi, dzi,]  
 Voici la nouvelle de Matchoban!  
 Aucun autre peuple ne viendra,  
 [dzi, dzi!]

*Refrain :* Voici la nouvelle, etc.

Matchoban est le chef, le lion noir!  
 Le lion noir, c'est Matchoban,  
 Dzi, dzi!  
 Le lion noir, c'est Matchoban,  
 Le grand chef Matchoban.

*Refrain :* Voici la nouvelle, etc.

Ah! elle abat les hommes, oh! oh! oh!  
 Elle abat les hommes, dzi, dzi!  
 La lance du chef, oh! oh! oh!  
 Oui, elle abat les hommes, dzi, dzi!

*Refrain :* Voici la nouvelle, etc.

C'est là, il faut l'avouer, de la poésie primitive au possible : elle ne brille ni par l'abondance, ni par l'élévation des pensées et des sentiments! Mais elle produit un puissant effet sur les sauvages, qui sont de grands enfants, aimant à répéter sans cesse les mêmes paroles, comme dans le refrain *Nicolas! Nicolas!* que nous entendions sans cesse chanter, voilà trois ans, par les petits enfants dans les rues de Bruxelles.

L'hymne guerrier des Matabélés s'exécute par des milliers de voix ; il est assez monotone, n'ayant que trois notes différentes, entrecoupées de l'interjection oho! et du cri sifflant dzi, dzi! Il fait sur les Cafres une grande impression



et les emporte quelquefois jusqu'au paroxysme de l'enthousiasme guerrier.

Vers le milieu du mois de décembre dernier, Lo Bengula nous a donné un bon cheval pour notre usage. Quelques jours après, il me confia son neveu, un homme de 30 ans, blessé gravement au bras par une balle, dans la guerre contre les Mashonas. Voyant l'inutilité des remèdes appliqués par les docteurs indigènes, le roi lui-même a dit : « Menez-le chez l'Umfundisi, qu'il reste là et l'Umfundisi le traitera. »

Gubuluwayo, 1<sup>er</sup> mars 1881.

Par suite des événements du Transvaal, notre poste n'a plus qu'un départ chaque mois, au lieu de tous les 15 jours ; nous ne recevons plus de lettres d'Europe ni du Cap depuis quelques semaines. Il faut espérer que bientôt nos communications avec le monde civilisé seront rétablies.

En attendant, nous continuons notre œuvre lentement, bien lentement, il est vrai, mais nous nous consolons par la pensée que Rome n'a pas été bâtie en un jour, ou, pour parler plus chrétiennement, nous nous souvenons de la parole du Sauveur, nous disant que le Père seul connaît « les temps et les moments » destinés de toute éternité pour la conversion des peuples et pour l'effusion de ses grâces.

Je vous ai souvent déjà raconté nos visites au roi Lo Bengula et je crains de vous ennuyer en décrivant ces scènes étranges : mais elles sont caractéristiques, et feront comprendre dans quel milieu nous vivons.

Dernièrement donc, S. M. le roi des Matabélés donnait audience non point dans sa hutte, mais dans son palais, c'est-à-dire dans sa chaumière de Gubuluwayo.

Le P. Berghegge et moi, nous avons demandé à lui être présentés avec quelques autres Européens.

Figurez-vous une de nos modestes fermes flamandes en briques rouges, couverte d'un toit de chaume : elle n'a qu'un rez-de-chaussée, avec une véranda par-devant reposant sur quatre troncs d'arbres. On entre d'abord dans un vestibule, c'est-à-dire un couloir étroit et obscur qui donne accès de chaque côté à deux petites chambres, dont vous pouvez atteindre le plafond avec la main. La première salle à droite est une sorte de charnier, où sont entassés pêle-mêle des morceaux de chair crue, des têtes d'animaux, des restes de repas, etc. L'odeur qui s'exhale de là vous soulève l'estomac et empeste tout le palais. La seconde chambre à droite forme une espèce de garde-meuble ou plutôt une échoppe de fripier dans laquelle plusieurs, défroques de soldats de la Colonie, deviennent, faute de soins, la proie des fourmis et des rats. A gauche une porte s'ouvre dans la salle du trône ; gardez-vous bien en entrant dans la place de heurter du pied les courtisans accroupis ou les Calebasses de bière, ou les bottes et les pipes de S. M., ou les écuelles en bois et autres ustensiles de ménage, nécessaires aux réceptions.

Au milieu de la chambre on aperçoit une table solide qui a servi jadis de caisse de transport dans les lourds wagons de commerce. Derrière la table, dans un grand fauteuil en cuir, dont le dossier est surmonté d'une couronne, se prélassait le chef des Matabélés. Nous nous étions fait précéder de quelques bouteilles de vin du Cap, et grâce à cette attention, nous sommes parfaitement accueillis par le roi. Nous prenons place auprès de MM. Fairbairn et Martin, et nous attendons que S. M. daigne nous adresser la parole.

A notre arrivée au palais, le couloir était rempli de quémandeurs et de plaideurs qui venaient exposer diverses requêtes ou réclamer justice. Ils furent introduits successi-



vement dans la salle du trône : nous assistâmes à ce très curieux défilé de procès africains.

L'un des sollicitateurs expose au roi qu'il s'est trompé en se mariant : il croyait épouser une jeune fille et sa fiancée a plus que dépassé l'âge mûr. Il n'avait point encore payé la dot des deux bœufs qu'il devait aux parents de la *jeune* fille. Le roi lui accorda le divorce pour *cause d'erreur*, et l'heureux époux se retira en se frottant les mains et faisant force courbettes devant Sa Majesté. — Un autre avait reçu un coup de bâton ou de *kerrie*, la nuit précédente : la tête en capilotade, mais ne sachant à qui rendre la monnaie du coup de bâton, il s'adressait au roi dans son embarras, pour que Lo Bengula lui rendît justice. S. M. le renvoya tambour battant avec quelques fines railleries. — Un troisième possédait une vache qui venait d'avoir un veau ; celui-ci était noir, sauf une grande tache blanche autour de l'œil droit ; on le lui avait volé ; il priait le roi d'ordonner que le veau lui fût rendu. Lo Bengula répondit qu'il aurait soin de son cas... il avoua cependant ne pas connaître individuellement toutes les bêtes de tous ses sujets ; mais il promit de faire une enquête sur le vol en question. — Ainsi de suite, se réglèrent en quelques minutes une dizaine de causes.

Après avoir expédié toutes ces affaires, Lo Bengula se retournant nous dit avec un air de joviale bonhomie que nous étions « *Omile* » c'est-à-dire à *sec* ; en même temps il fit signe à la fille d'un induna, assise dans un coin de la chambre. Celle-ci alla aussitôt chercher et nous présenta un grand vase de bière qui pouvait contenir au moins dix litres. Nous nous exclamons en vantant la générosité du prince ! Le roi observe plaisamment qu'il sera de la partie et nous prêtera aide pour vider ce bol immense. « Apportez une écuelle à chacun de ces messieurs, » dit-il à la noble suivante,

et aussitôt il nous fit verser à boire. Après deux heures d'une conversation assez animée, comme nous étions toujours assis à terre, l'un de nous voulut prendre une position moins gênante, et par malheur en se déplaçant il renversa une des écuelles ; le roi se prit à rire de sa gaucherie et lui lança quelques plaisanteries. Pour un indigène, c'eût été un cas pendable ; quant à nous, Européens, la peine se borna aux lazzis de Sa Majesté. Mais quelle ne fut pas notre surprise quand nous vîmes la noble fille de l'induna se jeter à terre et lécher avidement le sol aux endroits où la bière s'était répandue. Vous le voyez, c'est bien une cour toute primitive que celle du roi des Matabélés, plus primitive encore que la cour du bon roi Dagobert.

Après cet intermède, Lo Bengula quitta l'appartement. Or l'étiquette exige que l'on reste jusqu'à son retour. Cependant M. Fairbairn s'éloigna un instant de la salle et revint aussitôt. Après lui, nous dûmes également sortir : mais une fois dehors, nous envoyons la fille aînée du roi dire à M. Fairbairn « qu'il convenait que quelqu'un gardât la place jusqu'à la rentrée du roi. » M. Fairbairn en fut quitte pour croquer le marmot pendant quatre longues heures. Il trouva la plaisanterie un peu forte, et « jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. »

Gubuluwayo, 7 avril 1881.

Parlons aujourd'hui de quelques incidents arrivés récemment dans notre résidence. Pendant la saison des pluies, les loups et les hyènes viennent chaque nuit rôder autour des habitations. Il y a quinze jours, ces carnassiers ayant pénétré dans une bergerie de la ville, y avaient exercé d'affreux ravages. Ils menaçaient également notre troupeau : je résolus de leur inspirer une terreur salutaire. On m'apporta un demi-porc, reste d'un festin récent des hyènes ; j'y mis une



bonne dose de strychnine et déposai la pièce ainsi préparée à la porte de notre enclos. Vers minuit, des hurlements annoncèrent l'approche de l'ennemi. Je fis tairé les chiens, et les hyènes alléchées par l'odeur du porc arrivèrent bientôt à l'endroit où leur dernier souper les attendait. Quelques instants après, des grognements sourds, mêlés de cris déchirants, nous prouvèrent que le poison faisait son œuvre. Le matin de bonne heure, nos domestiques noirs viennent frapper à ma porte, disant que la « grande sorcière » est morte, et m'invitent à venir avec eux constater notre facile victoire. Je les suivis : une femelle énorme gisait à cinquante pas de l'endroit où elle avait dévoré le porc strychniné ; elle mesurait cinq pieds trois pouces du nez à la queue. Je donnai l'ordre aux domestiques d'emporter la bête, et, au grand effroi des Matabélés persuadés que les âmes des morts entrent dans le corps des hyènes, je fis traîner le cadavre jusque dans la cour de notre résidence. Prenant mes pinceaux et mes couleurs, en moins d'une heure j'avais dessiné une aquarelle. L'hyène de l'Afrique australe diffère considérablement, pour la couleur du poil et la forme de la tête, de ses congénères d'Asie, que nous voyons dans nos ménageries et nos jardins zoologiques d'Europe. Vers midi, le soleil et les vautours aidant, il ne restait plus de l'animal que des os desséchés. J'eusse volontiers abattu quelques-uns de ces vautours : mais dans la saison pluvieuse il est défendu de tirer des coups de fusil. Cela pourrait « empêcher la pluie » selon les idées des Cafres (1). Par malheur, un des loups qui, la nuit précédente, avait dévoré le porc-amorce, crut devoir dégorger sur la route un morceau de cette chair empoi-

(1) Diverses causes qui peuvent « empêcher la pluie », cf. Thomas, *Eleven years etc*, pp. 275, s. — N. E.

sonnée ; le morceau fut ramassé et mangé quelque temps après par le magnifique chien de notre ami M. Tainton. Le beau *Toussa* ne tarda pas à succomber, lui aussi, à l'effet foudroyant de la strychnine, et mourut dans des spasmes affreux qui nous impressionnèrent péniblement.

Mais voici un événement bien autrement sérieux et qui vous donnera une triste idée de la vie sociale de nos malheureux noirs.

Il y a huit jours, au milieu de la nuit, nos chiens donnèrent l'alarme. Je me lève en sursaut, je saisis mon fusil et j'arrive à la cour. Les chiens me conduisent dans l'obscurité le long du mur d'enceinte, puis ils s'arrêtent tout à coup. Une voix plaintive se fait entendre... « — *Ubani na*, qui va là ? » m'écriai-je. — Bientôt après j'aperçois une femme blottie contre la palissade, et je reconnais la mère d'un Cafre malade qui demeure chez nous pour être guéri par la médecine des blancs. J'eus pitié de cette malheureuse, et je la conduisis dans la hutte de son fils, à l'extrémité de notre enclos. Une heure après, les chiens aboient de nouveau. J'allai dans la cour et je vis la pauvre mère qui voulait sortir de la propriété. « Pourquoi donc, lui dis-je, voulez-vous ainsi partir au milieu de la nuit ? — J'ai peur, répondit-elle, j'ai peur : s'ils me trouvent, ils me tueront bien certainement. » Je soupçonnai un mystère et je la fis se retirer dans une hutte isolée. Le matin, j'allai la voir avec son fils et la trouvai accroupie sous les nattes. J'ordonnai à son fils de lui porter de la nourriture... « *Esaba*, j'ai peur, » me dit-il. — Je m'indignai de son insensibilité et lui reprochai sa cruauté envers sa mère. J'interrogeai de nouveau la pauvre femme, et j'appris que son mari l'accusait d'avoir ensorcelé son kraal et la cherchait pour la mettre à mort.



En effet, dans la journée, on nous annonça qu'une bande armée avait suivi sa piste au delà de notre maison et se dirigeait vers l'*Entab Enioka*, le « Mont des serpents ». Dans une bourgade voisine, ces hommes mirent à la question, c'est-à-dire lièrent à des arbres plusieurs individus qu'ils soupçonnaient d'avoir donné l'hospitalité à la femme et de l'avoir cachée dans leur demeure. Nous convînmes, son fils et moi, que la pauvre mère s'éloignerait la nuit suivante. Avant son départ, je lui fais prendre un copieux repas. Puis elle me demande un grand couteau. Le fils m'ayant assuré qu'il n'y avait pas de suicide à craindre et que cet instrument lui était nécessaire pour se procurer de la nourriture, je lui donnai le couteau et une asségaie. A l'heure de minuit, quand tout reposait dans le silence, la malheureuse sortit de notre enclos et s'enfonça seule dans le bois voisin. — Au moment du départ, elle me dit : « *Esaba*, j'ai peur ; *Invanga gatchu nanga*, la lune n'est pas encore couchée. » Son fils l'encouragea par quelques paroles, et je lui dis de se mettre sous la protection du grand Dieu du ciel et de la terre. Elle pleura et partit. — Le fils et son esclave la suivirent jusqu'à une petite distance de la ville. Un quart d'heure après, les deux hommes étaient de retour. Depuis lors, le fils ne reçoit plus aucune nourriture de son père et se trouve entièrement à notre charge. Quand l'affaire s'ébruitera, je compte en parler au roi Lo Bengula ; mais nous devons être très prudents, et nous ne pouvons en aucune façon nous immiscer dans les affaires des indigènes.

Autre trait de mœurs. Les Amazisis, vous le savez, sont une petite peuplade de race Fingo, détachée de la grande tribu des Amazisis, et venue de la Colonie depuis longtemps (1).

(1) Sur la tribu des *Fingos*, cf. Trollope, *South Africa*, t. II. pp 264, ss. et 279 ; Mackenzie, *Ten years etc.*, p. 520. — N. E

Ils exercent la profession de médecins-docteurs. L'an dernier, ils ont perdu leur chef. Le fils aîné, devenu Grand-Docteur, a, selon la loi des Matabélés, hérité de tous les biens de son père, c'est-à-dire de toutes les richesses de la petite peuplade. Neuf hommes de cette tribu ont réclamé le partage égal, d'après la loi du Sud. De là, querelles et procès. Les Amazisis sont divisés en deux partis, et, des *neuf* opposants, plusieurs ont déjà disparu. L'un a péri d'une balle dans la tête; un autre frappé d'un coup de kerrie se meurt des suites de sa blessure; un troisième percé d'une asségaie se trouve en grand danger de mort. L'opposition finira par l'extermination des *neuf*.

En ce moment, toute la population a déserté Gubuluwayo: elle parcourt les champs voisins pour garder le maïs contre la rapacité des oiseaux du ciel. A cet effet, ils ont recours à des opérations magiques et profèrent des paroles mystérieuses. Le soir, ils allument de grands feux; la fumée est aussi un de leurs enchantements.

Le F. Nigg est revenu à Gubuluwayo le 26 janvier, avec le R. P. Depelchin; il se remet peu à peu des infirmités qu'il a contractées dans son expédition de l'an dernier au Zambèse. Le R. P. Supérieur nous ayant quitté à la fin de mars, le F. Nigg reste seul avec moi; il soigne notre métairie et surtout notre basse-cour: 5 vaches, 11 moutons, 4 veaux, 4 porcs, 10 boucs et chèvres, 50 poulets et pigeons, etc., etc. Le lait, le beurre, le fromage, les œufs, nous avons tout en abondance.

J'ai acheté deux bonnes vaches que le R. P. Depelchin doit emmener avec lui à Panda-Ma-Tenka. L'infatigable missionnaire, qui vient d'atteindre la soixantaine, compte repartir bientôt pour le pays des Marotsés. Quel indomptable courage! Quelle inébranlable confiance en Dieu!... Quant à



moi, je demeure à Gubuluwayo ; je veille aux intérêts matériels de mes confrères ; je tâche de conserver de bons rapports avec le roi Lo Bengula et avec nos messieurs les Européens ; je continue à soigner les malades qui accourent de toutes les parties du pays. Je me perfectionne dans la langue du peuple ; j'instruis notre pauvre malade et son domestique : mais tout cela n'est rien en comparaison des fatigues et des souffrances qu'ont à endurer nos missionnaires sur les rives du Zambèse et dans le pays d'Umzila (1).

Gubuluwayo, 5 mai 1881.

Depuis cinq mois aucune lettre de Belgique n'a pu nous parvenir : les Boers ont occupé Zeerust et intercepté les communications. Nous recevrons probablement bientôt et à la fois les correspondances arrêtées. La dernière poste nous apprend que le service est rétabli, à travers le Transvaal, entre Kimberley et Shoshong.

Avant-hier, 3 mai, je suis allé, en compagnie de M. Tainton, faire au roi ma visite accoutumée de tous les quinze jours. S. M. est actuellement à la résidence des Rochers Blancs. A notre arrivée, le roi siégeait sur un wagon, au milieu du kraal ; là il savourait avec délices les morceaux délicats de viande que ses femmes lui servaient. Lo Bengula du haut de son char nous tendit affectueusement une main toute ruisselante de graisse, car S. M. ne connaît d'autre fourchette que les cinq doigts. Nous nous asseyons sans façon, M. Tainton et moi, à l'ombre du char, et bientôt l'esclave *Diamant* nous présente un plat tout fraîchement sorti des cuisines royales.... Quelques petits vers blancs circu-

(1) Un volume qui paraîtra prochainement renfermera le récit de l'expédition au pays d'Umzila et les deux explorations des rives du Zambèse.

laient au-dessus des viandes, mais nous faisons bonne contenance. Il faut savoir que les Matabélés sont très friands des viandes faisandées, passées et trépassées. Ce que dans ce genre nous avons hâte de jeter au fumier, les cafres l'estiment un ragoût délicieux. Refuser ce beau plat eût été faire injure au prince. « Comment cela passe-t-il ? » disais-je à M. Tainton. « — Comme sur des roulettes, répond celui-ci : les vers entraînent le morceau. » Heureusement qu'un second et un troisième service nous récompensèrent de notre courage.

Après le dîner, les sorciers suivis du fils du dieu *Mashoena*, nommé *Tschioukwa*, vinrent nous donner une représentation. Ils étaient une douzaine qui battaient des mains et chantaient à tue-tête avec accompagnement d'une sorte de tambour appelé *ingoumm*. Au milieu d'eux, le dieu dansait, sautait, hurlait, se démenait comme un démon ; la scène dura près de trois heures. Lo Bengula, M. Tainton et moi, assis devant la tente royale, nous regardions cet étrange spectacle, tout en devisant et en fumant notre pipe. Vers la fin du concert, le roi me dit : « Umfundisi, c'est une pratique religieuse : faites la même chose en votre qualité de ministre de la religion. — Sire, lui répondis-je, nous, prêtres catholiques, nous ne voulons point tromper le peuple par de fausses et absurdes superstitions ; et quand il s'agit seulement de l'amuser, nous avons des musiques plus agréables à lui faire entendre. » Le roi sourit et ne parla plus de son dieu *Mashoena*. — Après avoir causé quelque temps encore de chose et d'autre nous prenons congé du prince.

Depuis la conversion de notre cher lépreux, dont je vous ai souvent entretenu et qui persévère admirablement dans ses bons sentiments, malgré tous nos efforts, nous n'avons pu



faire aucun autre prosélyte parmi les indigènes. Cependant nous ne sommes pas sans espoir. Je suis en train pour le moment d'instruire un Cafre et ses enfants. Ce sont mes trois néophytes. L'aîné des fils a huit ans et l'autre sept. Leur père me les a confiés cette semaine, et je suis occupé à bâtir pour eux une petite maison dans notre enclos. Le père est un Cafre du sud, sa femme est une Matabélé, et les deux enfants nous sont donnés jusqu'à leur majorité, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 15 à 16 ans. Le père me semble intelligent et bien disposé : il aime et saisit les vérités de notre sainte religion. Mais je crois prudent de l'éprouver encore et ne compte le baptiser qu'après la saison des chasses, vers la fin de cette année. Tous les jours j'instruis les enfants, et j'espère avec l'aide de Dieu en faire nos catéchistes futurs. Je profite aussi de leur présence et de leurs entretiens journaliers pour apprendre à fond la langue cafre. Il faut, croyez-moi, bien du temps et de la peine si l'on veut s'initier complètement à ces idiomes qui n'ont ni grammaire, ni dictionnaire, ni livres d'aucune sorte. On devrait, s'il était possible, se faire matabélé, vivre continuellement avec les noirs, pénétrer dans leurs usages, leurs coutumes, toute leur vie sociale, pour les comprendre parfaitement et se faire comprendre d'eux. Or, ce n'est point là l'œuvre d'un jour ni d'une année. *Non est opus unius diei.*

Voilà bientôt deux ans que je suis dans ce pays, et, franchement, si je devais vous renseigner complètement sur les lois, les mœurs, les habitudes de nos Matabélés, je vous avoue que je serais assez embarrassé. Ce peuple est très discret, mystérieux même; il ne communique pas facilement avec les étrangers. Aussi défiez-vous des renseignements, des descriptions et des narrations de ces voyageurs qui ne font, pour ainsi dire, que traverser la contrée. Il faut, comme M. Thomas

ou Livingstone, comme M. Moffat ou M. Mackenzie, avoir séjourné des vingt et trente ans au milieu des tribus africaines, pour se rendre exactement compte de leur manière de vivre et de penser.

Avec les premiers jours de mai commence notre hiver, ou notre saison sèche. C'est le temps des grandes chasses, comme vous l'avez pu voir dans mes lettres précédentes. Nos chasseurs anglais et boers se disposent, moyennant tribut payé au roi, à battre les campagnes jusqu'à l'extrémité du territoire des Matabélés. Quant à moi, pour le moment, je dois me contenter de chasser dans notre enclos, et je ne suis pas toujours heureux, témoin le fait suivant. L'autre jour, vers le soir, entre chien et loup, je crois apercevoir un lynx debout sur notre poulailler. Vite, je saisis mon fusil, je vise et tire : l'animal tombe foudroyé; je m'approche. Hélas ! lynx... c'était notre gros matou. Et notez qu'il n'y a pas de chats dans ce pays : notre Raminagrobis, le seul de son espèce dans toute la contrée, faisait l'admiration des blancs et des indigènes. De plus, toujours au guet et vigilant, il croquait force rats et souris. J'aurais donné un bœuf d'attelage pour conserver notre pauvre chat, l'un de nos plus fidèles compagnons : il nous avait suivis depuis Grahamstown jusqu'à Gubuluwayo.

Pendant la saison des pluies ou l'été, nous avons fait ici de grandes provisions pour nos confrères de Tati, de Panda-Ma-Tenka et pour le P. Depelchin, parti depuis dix jours vers le Haut Zambèse. A Gubuluwayo, comme je vous l'ai dit, nous avons tout en abondance : millet, maïs, lait, beurre, fromage, œufs, poulets, canards, gibier, moutons, etc., etc. Il n'en est pas de même dans les autres stations. Là, les missionnaires ont à lutter avec toutes les difficultés et toutes les privations de la vie sauvage africaine.



Notre été touche à sa fin. Déjà les hirondelles nous ont quittés. Peut-être l'une ou l'autre de celles qui ont niché sur les murs de la résidence de Gubuluwayo ira chercher un gîte dans notre chère Belgique, gazouiller, crier et voltiger près de vos toits hospitaliers. Si vous pouviez les reconnaître, elles vous parleraient de nous, et vous rappelleraient tout au moins le souvenir des pauvres missionnaires du Zambèse, qui n'émigrent pas chaque automne comme elles, et que la bonne Providence nourrit cependant au fond des déserts et des marécages de l'Afrique australe.

Gubuluwayo, 10 juin 1881.

Nous avons reçu dernièrement et à la fois les *seize* courriers qui nous ont fait défaut par suite de la guerre du Transvaal. Quelle joie, quel bonheur d'avoir enfin, après des mois d'attente, des nouvelles détaillées de nos parents, de nos amis, de notre pays, de Rome et de l'Église ! Il faut avoir été, comme nous, séparé du monde pendant six mois entiers, pour se faire une idée du plaisir que nous prenons à parcourir nos lettres et nos journaux.

Pour le moment, la question à l'ordre du jour à Gubuluwayo, c'est la peste bovine, ou plutôt la préservation de la pleuropneumonie exsudative. Cette maladie commence à sévir dans nos étables et parmi nos troupeaux. A Shilo, chez M. Thomas, quatorze bœufs sur vingt-quatre ont péri. Un autre ministre protestant vient d'en perdre six. A Tati plusieurs bœufs ont également succombé.

Les Boers de l'Afrique australe et la plupart des Cafres pratiquent l'inoculation un peu au hasard. Je tâche de faire comprendre aux intéressés que le meilleur des procédés à suivre est celui que nous avons adopté en Belgique, à Hasselt surtout, d'après le système préconisé par le Dr Willems.

Du reste la maladie ne semble pas avoir ici absolument les mêmes symptômes et les mêmes caractères que dans notre pays : par conséquent il faudra user de prudence dans les applications. Qui pouvait croire que les progrès réalisés en Belgique auraient sitôt pénétré jusque dans les montagnes des Matabélés et sur les hauts plateaux de l'Afrique australe, et qu'un pauvre missionnaire pourrait rendre, sous ce rapport, quelques services aux possesseurs de troupeaux de Gubuluwayo et des environs ? Mais un missionnaire doit s'intéresser à tout ce qui touche au bien-être des populations parmi lesquelles il est appelé à vivre. Pour devenir le médecin des âmes, il doit être souvent médecin des corps et même quelquefois vétérinaire et agronome. Comme le disait saint Ignace dans ses avis aux missionnaires, il faut d'abord parler aux gens leur propre langage afin de les disposer peu à peu à écouter nos enseignements ; il faut entrer par leur porte et les faire sortir par la nôtre.

Mais cet avis n'est pas d'une pratique facile à l'égard des Cafres matabélés. Ces malheureux sont tellement éloignés des idées chrétiennes, ils vivent tellement plongés dans la matière, livrés aux plus grossières superstitions et aux plus abominables désordres, qu'il nous faudra bien des années avant de pouvoir combler l'abîme qui les sépare du christianisme. On croirait leur conscience complètement oblitérée. Ils n'ont presque aucune idée de la justice, de la culpabilité, de la faute morale. Etre pris et être puni, voilà pour eux *le mal*. Parlez à ces noirs de la sainteté, de l'unité et de l'indissolubilité du mariage : ils vous toisent stupidement et se mettent à vous rire au nez d'un air goguenard, à peu près comme les pires libertins de nos grandes villes. La pure doctrine de Jésus-Christ est vraiment pour eux une énigme, un



scandale et une folie! Pauvres gens! un voile épais leur couvre les yeux : *velamen ante oculos eorum*. Priez Dieu qu'il daigne enlever ce bandeau ténébreux et révéler sa douce et bienfaisante lumière aux nations africaines!

Nous sommes, certes, encore loin de réaliser les merveilles des Réductions du Paraguay : *Il cristianesimo felice*, comme disait Muratori. Mais nul motif en cela de perdre courage; car ces admirables chrétientés n'ont pas surgi en un jour. Quand on lit avec attention leur histoire, on voit dans ces missions les premières années pleines de tâtonnements et de déceptions; à la longue seulement, après des expériences réitérées, des travaux sans nombre et des sacrifices de tout genre, nos pères sont parvenus enfin à obtenir les résultats désirés. Les beaux succès de la fin ont trop fait oublier les dures et pénibles souffrances de la première heure. Et encore les missionnaires du Paraguay étaient-ils soutenus par toute la faveur et la puissance du roi d'Espagne!... Sur les rives désolées du Zambèse, comme sur les bords du Parana, il nous faudra commencer par les enfants, par la jeunesse, par des âmes encore pures, élevées dans un autre milieu que celui de la corruption sauvage et de *l'état de nature*.

Voilà ce que nous tâchons de faire, mais là même nous rencontrons d'immenses difficultés. Les parents ne veulent pas que leurs enfants vaillent mieux qu'eux, et l'impitoyable niveau de la sauvagerie cafre est imposé à tous comme une règle de fer et une institution d'État. Ça et là on trouve une exception : je vous ai déjà parlé de deux enfants qui nous sont confiés. Depuis trois jours, un petit esclave mashona, âgé de dix ans, nous a été concédé pour six mois. C'est peu de chose, mais, à l'expiration de ce terme, j'espère obtenir un nouveau délai, et peut-être en ferai-je aussi un catéchiste,

un compagnon des deux fils du Cafre de la Colonie. En tout cas, ils sont trois, pour le moment, qui suivent mes leçons et qui, à leur tour, me procurent les moyens d'apprendre en perfection leur langue. *Tres faciunt collegium*. C'est donc un commencement d'école, très précaire, il est vrai, mais enfin, c'est un commencement.

Gubuluwayo, 28 juillet 1881.

Les offrandes généreuses de nos amis de Belgique sont arrivées à bon port dans le pays des Matabélés ; veuillez être notre interprète auprès de tous nos bienfaiteurs.

Deux wagons envoyés aux Champs de Diamants ont amené à Tati depuis quelques jours ces nombreux cadeaux. Les sept grands colis se trouvaient en parfait état. Comme nos Pères du Zambèse étaient dans le plus grand besoin, on leur a expédié les choses absolument nécessaires. Ce n'est que justice : ici nous ne manquons de rien ; à Panda-Ma-Tenka les missionnaires ne possédaient qu'une seule *chapelle*. Or, dans notre vie errante et isolée, chaque Père doit porter avec soi sa *chapelle* complète, sous peine de se voir privé, et souvent pour longtemps, du bonheur de célébrer le saint sacrifice.

Je n'ai pu assister au déballage ; mais, d'après le récit du P. De Wit, c'était magnifique, trop beau même pour nos misérables populations cafres. Les mouchoirs, les cotonnettes, les couvertures sont à la mode de Belgique. Or, nos Matabélés ne veulent et n'estiment qu'une certaine sorte de calicot grossier, bleu ou blanc ; et nous pouvons acheter ici cette marchandise par pièces entières au prix de 70 à 80 centimes l'aune. Les noirs ne donnent pas plus pour un beau mouchoir à dessins variés, que pour un lambeau de calicot de vingt centimes. Que voulez-vous ?... c'est leur goût, ... *de gustibus non est disputandum*.

De plus les objets venant d'Europe occasionnent des frais



d'expédition très élevés. Par suite d'une expérience de deux années, je crois qu'il vaut mieux nous envoyer seulement de Belgique les ornements d'église qu'il est impossible de nous procurer dans la Colonie. Le transport des sept grandes caisses de Cape Town à Kimberley a coûté trois cents francs, et de Kimberley ici; la dépense d'un wagon revient environ à deux mille francs. Aussi oserais-je prier nos bienfaiteurs de nous faire désormais leurs dons plutôt en espèces qu'en nature. Vous le comprendrez sans peine : ainsi par exemple, 400 francs, c'est le prix de seize bœufs, c'est-à-dire d'un attelage complet; avec la même somme, j'aurai un troupeau de chèvres et de moutons d'une centaine de têtes; pour une livre, 25 francs, je puis acheter soit un bœuf, parfois même deux, soit 5 ou 6 moutons. Quand les communications seront parfaitement rétablies, après la paix conclue entre le Transvaal et l'Angleterre, nous pourrons très aisément nous fournir en Afrique même et à bon compte de tous les objets dont nous avons le plus ordinairement besoin.

Gubuluwayo, 28 août 1881.

Grande nouvelle! et qui sans doute vous étonnera beaucoup en Belgique. Gubuluwayo, la cité de Lo Bengula, fondée par lui en 1870, Gubuluwayo, la capitale de l'Empire des Matabélés et la reine des Monts Matoppo, Gubuluwayo n'existe plus! Voilà trois semaines, par un acte de son bon plaisir, le roi fit signifier à ses sujets que désormais la capitale était transférée à une lieue au delà de sa résidence des « Rochers Blancs, Amatsche Amhlope », dans une localité appelée Umhlabatine. Gubuluwayo ne comptait que deux cents huttes et un petit millier d'habitants. Mais aux fêtes annuelles de la Grande et de la Petite Danse et dans les circonstances solennelles, la population montait quelquefois à

plus de douze mille âmes. Lo Bengula m'a confié la garde de son arsenal et de ses biens.

Le transfert de la capitale s'effectuera sans grandes difficultés. Ne vous imaginez rien de semblable au déplacement d'une capitale européenne. Ici tout est simple et primitif. Déjà la plupart des familles sont allées construire leurs huttes de bambous sur le nouvel emplacement. Bientôt les autres suivront, et Gubuluwayo deviendra un désert tout comme Ninive et Babylone. Seulement elle ne laissera guère de ruines après elle ni de traces de son existence éphémère.

Ces changements de capitale sont fréquents dans les royaumes nègres; en voici la raison.

Au bout de quelques années, les kraals cafres peuvent difficilement subsister par suite du manque des choses nécessaires à la vie, et les habitants doivent émigrer à peu près comme les nomades. Après dix ou douze ans, tous les bois à proximité de la bourgade sont dérodés; les arbres et les broussailles ont servi à faire du feu, et il faut aller trop loin pour se procurer journallement le combustible nécessaire à la cuisine. La Cour en fait une grande consommation, et le stock s'épuise surtout pendant les fêtes qui durent des huit et quinze jours. De plus, comme les Cafres ne fument jamais leurs terres, les champs voisins s'épuisent et ne produisent plus la maigre récolte de millet suffisante pour la subsistance des habitants. Il faut alors songer à planter sa tente ailleurs. Lo Bengula prenant la grande décision, a désigné une localité assez voisine de l'une de ses résidences les plus habituelles. Umhlabatine est située à une forte lieue environ des « Rochers Blancs » et à six lieues de notre maison de Gubuluwayo.

Nous ne savons pas encore ce que nous ferons, et si nous suivrons le roi dans sa nouvelle capitale. Les autres blancs sont de même dans l'indécision à ce sujet. Pour eux, comme



pour nous, le déplacement n'est point chose facile et nécessite de grands frais.

Gubuluwayo, 20 septembre 1881.

Je viens d'assister à un émouvant spectacle ! Il y a cinq jours, le jeudi 15 septembre, Gubuluwayo a été détruit officiellement. Le septième jour après la pleine lune, Makwékwé, le ci-devant induna ou gouverneur de la capitale, reçut du roi l'ordre de se rendre dans l'ancienne ville et de livrer au feu toutes les habitations des indigènes. Makwékwé se mit donc en devoir de brûler le palais du roi, les châlets des reines, tous les édifices du kraal royal, hangars, remises, étables, et jusqu'au char du vieux roi Mosilikatsi. J'accompagnai d'abord Makwékwé dans son œuvre de destruction, puis j'allai me poster sur une éminence pour mieux jouir du spectacle. Quand sa tâche fut accomplie, Makwékwé vint me trouver, il me serra la main et me dit : « *Lambile* » c'est-à-dire, j'ai faim. Il n'avait pas songé à se procurer à dîner, et je dus lui offrir le vivre et le couvert dans notre Résidence du Sacré-Cœur.

Je crains bien que dans quelques semaines les habitants des kraals voisins n'imitent l'exemple des citoyens de Gubuluwayo et n'aillent s'établir dans le voisinage de la nouvelle capitale. Nous resterons très isolés et nous pourrions difficilement nous trouver en rapport avec toute la nation des Matabélés, avec leurs chefs et leur roi. Le temps nous apprendra ce que nous aurons à faire.

Maintenant nous sommes en pleine saison froide dans les Alpes africaines; nous grelottons et nous faisons du feu dans nos chambres sans cheminée : la fumée nous étouffe comme dans les huttes cafres. Mais à la guerre comme à la guerre. Pour vous donner une idée de la rigueur du froid cette année, voici un fait qui vous étonnera. Un indigène matabélé

conduisait dernièrement à Gubuluwayo son bœuf chargé de *cafir-corn*; l'animal trop lesté n'avancait que bien lentement et le Matabélé ne put atteindre la ville avant le soir; obligé de s'arrêter en chemin, il dormit à la belle étoile; le lendemain on le trouva mort sur la route, engourdi par le froid intense de la nuit. Ce fait arrivé le 28 août nous a d'autant plus surpris qu'ordinairement après le mois de juillet les vents de bise cessant, la température s'adoucit. Cette année, par suite de leur continuité, nous avons un hiver exceptionnellement rigoureux.

Heureusement que toutes nos provisions étaient faites à la fin de l'été ou de la saison des pluies. Chaque semaine nous tuons un mouton et chaque mois un gros bouvillon : c'est là notre viande de boucherie. Quand nous sacrifions le bœuf gras, les blancs de Gubuluwayo reçoivent leur part. Quatre ménages d'Européens habitent actuellement dans nos environs. A chacun nous envoyons un quartier de l'animal, qu'on nous paye cinq ou six francs. Lorsqu'un des blancs tue à son tour un bœuf, il partage de même avec les autres maisons de résidents.

Vous voyez que, pour le régime alimentaire, nous ne vivons pas trop mal à Gubuluwayo. Reste à voir, si cela pourra durer. Quant à la vie morale et spirituelle, c'est une autre question sur laquelle je ne m'étendrai pas aujourd'hui. D'ailleurs nous allons être bientôt plongés, par suite du transfert de la capitale, dans une profonde solitude. Plusieurs des Anglais installés ici devront probablement suivre le roi dans sa nouvelle capitale, et alors le bon Dieu sait ce que nous deviendrons. C'est le cas de répéter avec confiance les paroles du roi David : « *Dominus regit me, nihil mihi deerit.* Le Seigneur nous gouverne, rien jamais ne nous manquera. »



Gubuluwayo, 21 octobre 1881.

Gubuluwayo n'existe plus : nous sommes maintenant dans un vrai désert. Depuis la destruction de la ville, les Européens sont souvent auprès du roi ; les naturels ne se montrent presque plus dans nos environs ; aussi des semaines se passent-elles sans que nous apercevions âme qui vive. Depuis trois jours, le P. De Wit a emmené avec lui le F. De Sadeleer à Tati : j'aime à croire que la santé de ce bon et courageux Frère se maintiendra dans cette station moins salubre que le séjour de nos montagnes. Avec nous reste le F. Hedley ; nous tâcherons, le F. Nigg et moi, de le mettre tout à fait sur pied, et de lui faire promptement oublier les terribles souffrances qu'il a eu à endurer au pays d'Umzila.

Aucun incident ne vient plus interrompre la monotonie de notre séjour. Les indigènes quittent peu à peu le voisinage de Gubuluwayo, que la petite colonie de blancs occupe encore, et se rapprochent de la nouvelle capitale.

Nous constatons chaque jour davantage que la distance qui sépare la race blanche de la race noire est un abîme que Jésus-Christ seul peut combler. Cette espèce de répulsion entre les deux races frappe l'Européen dès son arrivée sur la terre d'Afrique, et nous en avons été particulièrement témoins durant nos longues pérégrinations à travers les peuplades indigènes. Les blancs éprouvent comme une sympathie naturelle pour les autres blancs ; dans notre isolement, cette sympathie engendre bientôt de l'amitié. En Afrique, au milieu de la sauvagerie cafre, tout blanc que vous rencontrez, s'il a quelque vernis de société, devient aussitôt un compagnon et souvent un ami. Au contraire, jamais je n'ai éprouvé le moindre attrait naturel pour un homme de couleur, et tous les blancs me disent que leurs impressions ne diffèrent point sous ce rapport. Les sentiments

d'affection à l'égard des noirs ne peuvent être fondés que sur un motif surnaturel. J'aime les pauvres africains, et je voudrais verser mon sang pour leur salut ; mais je ne puis, franchement, les aimer qu'en Jésus-Christ, pour son amour, et pour obéir à sa voix. J'ai remarqué de la part des noirs, qu'il existe aussi un grand éloignement, une antipathie naturelle vis à vis des blancs. Le seul intérêt, notez-le bien, un pur égoïsme les rapproche de nous. Parmi tous les Cafres pris à notre service depuis trois ans, nous en avons trouvé seulement deux ou trois reconnaissants et honnêtes ; es autres ont toujours fini par nous voler en gros ou en détail.

Puisque nous en sommes à parler des indigènes, voici quelques observations que j'ai faites ; je vous les donne évidemment, comme tout le reste, sous bénéfice d'inventaire. Les *Hottentots*, que nous considérons en Europe comme placés au dernier degré de l'échelle sociale, me semblent beaucoup plus intelligents et surtout beaucoup plus fidèles que les autres natifs : industriels, laborieux, ils arrivent assez souvent à une certaine aisance dans les colonies sud-africaines. Ils sont robustes, leurs traits sont moins disgracieux et d'un teint plus clair. Plus petits que les *Hottentots*, les *Bushmen* ont aussi les traits moins fins ; ils se distinguent par l'agilité et l'habileté à la chasse. Ces deux races ne brillent guère par leurs instincts guerriers : de là vient qu'elles sont facilement soumises par les *Cafres* et surtout par les *Cafres-Zoulous*, auxquels appartiennent les *Matabélés*. On connaît assez le caractère des *Zoulous* : bravoure, intrépidité, mais corruption profonde ; adonnés à la paresse, ils négligent l'agriculture, l'industrie, le commerce. Ne vivant que de pillages et de guerres, ils semblent refuser absolument d'ac-



cepter un progrès quelconque, et sont, sous ce rapport, les plus arriérés et les plus barbares de tous les naturels de l'Afrique australe (1).

Voici certains échantillons du savoir-faire des Matabélés en matière de police.

Il y a quelques semaines arrivait à Tati un *Coulie* indien, qui venait des Champs de Diamants et de la colonie de Natal, où de nombreux Coulies du sud de l'Inde sont employés dans les plantations de sucre. Je ne sais pourquoi ce pauvre Indien s'était aventuré dans le pays des Matabélés. D'après l'usage invariable, le magistrat de Tati avait envoyé deux hommes au roi pour annoncer la présence de l'étranger. Aussitôt ordre est donné par les indunas d'expulser le malheureux, injonction notifiée par cette simple parole : « Que rien de favorable ne l'attendait dans ce pays-ci. » En bon matabélé, cela signifie tout uniment, qu'un coup de massue lui était réservé à la première occasion.

Lors du dernier voyage du P. De Wit, de Tati à Gubulwayo, un pauvre diable d'indigène s'approcha de notre wagon au moment où le P. De Wit allait dire la sainte messe. On était en rase campagne. Le Père ne fit pas attention à ce nouvel hôte : mais pendant la messe, les Matabélés qui accompagnaient le chariot assommèrent bel et bien le malheureux inconnu ; et quand le Père leur en parla, ils lui répondirent que cet homme n'avait pas de laisser-passer du roi et qu'en sa qualité de vagabond, tout Matabélé pouvait lui courir sus. L'affaire leur avait paru des plus simples, et les meurtriers exécutaient à la lettre la loi de

(1) Sur ces races de l'Afrique australe, Cf. Mackenzie, *Ten years, etc.*, appendice, pp. 483-523; Trollope, *South-Africa*, les 2 vol. : la table analytiques ajoutée au 2<sup>e</sup> vol., indiquera les passages à consulter. — N. E.

la nation. Les nihilistes et autres gens de l'espèce n'auraient, je vous l'assure, pas beau jeu dans ce pays. Lo Bengula n'a point besoin d'exiger des passe-ports en règle, et la police, vous le voyez, s'exerce fort bien sans cela.

Gubuluwayo, 18 novembre 1881.

Le 31 octobre dernier, j'ai reçu à la fois les lettres de Belgique en date des 25 mai, 27 juillet et 31 août précédents. Celles du 31 août n'avaient mis que deux mois juste pour nous arriver. Ainsi donc, nous l'espérons, dorénavant la poste du Zambèse marchera plus régulièrement que par le passé. J'aime à croire que mes lettres de tous les mois vous sont parvenues, malgré quelques retards inévitables.

Rien de neuf ici : les jours se suivent et se ressemblent. Les chasseurs blancs reviennent l'un après l'autre dans nos montagnes pour y passer l'été ou se rendre avec leur butin dans la Colonie. Cette campagne est bonne, disent-ils. Plusieurs ont abattu de vingt à trente autruches, dont les plumes donneront un joli denier. Par contre, ils ont tué peu d'éléphants : ceux-ci deviennent malins et se réfugient dans la région infestée par la mouche tsétsé. Ils semblent se douter que les chasseurs ne les y poursuivront pas, car généralement, comme je vous l'ai dit, la chasse à l'éléphant se fait à cheval, et les chevaux ne peuvent impunément s'aventurer dans les parages occupés par le redoutable insecte. Le menu gibier n'a point manqué : antilopes de toutes espèces, girafes, zèbres, etc., etc., sont tombés par centaines sous les coups des Nemrods africains.

Heureux à la poursuite des fauves, les chasseurs ont eu quelques mécomptes à essayer dans leurs rapports avec les « noirs habitants des déserts ».



Dernièrement, l'un d'eux tua par accident un domestique de couleur. On poursuivait une antilope à travers les hautes herbes. A une petite distance de la bête, le chasseur fait feu. L'animal tombe mortellement blessé, et, à cinquante pas au delà, un *boy* noir est atteint par la balle qui avait traversé de part en part le cou de l'animal. Le jeune Cafre est tué raide. Heureusement qu'il se trouvait de nombreux témoins. Au retour le cas fut porté devant le tribunal de Lo Bengula. Celui-ci rendait la justice aux « Rochers Blancs » sous un magnifique mimosa, comme saint Louis siégeait autrefois sous le chêne de Vincennes. Après avoir appris des témoins tous les détails et procédé à l'interrogatoire du chasseur, Lo Bengula s'adresse avec bonté à l'Anglais et lui dit : « Mon cher monsieur, vous n'avez pas eu cette année très bonne chance dans vos opérations cynégétiques. Vous n'avez tué qu'un éléphant, une autruche, un bouc sauvage... et... un nègre... quatre en tout!.. Vraiment, il n'y a pas lieu pour vous d'être bien fier. Allez et soyez plus heureux une autre fois! » — Le chef sourit, et tous les assistants d'applaudir à cette royale boutade. Le bon mot de Lo Bengula eut grand succès.

Un des blancs fut ces jours derniers attaqué par son domestique. Dans le cas de légitime défense, l'Anglais prend son revolver et tue raide l'adversaire. Cependant les indigènes trouvèrent moyen de persuader au roi que l'Anglais avait provoqué le Cafre. Le jugement n'a pas encore été prononcé : mais comme le *Wehrgeld*, ou composition germanique, est ici en pleine vigueur, le chasseur devra probablement payer une centaine de livres sterling à la famille de l'offensé.

Voici un cas différent, mais déplorable. Les mœurs des blancs ne sont pas toujours édifiantes. L'un d'eux avait contracté une union irrégulière avec une jeune fille du pays. Le frère de la jeune personne porta plainte au roi, et par

décision de Lo Bengula l'Européen fut condamné à payer tout d'abord dix vaches à la famille lésée ; il devra sans doute solder encore quelques bœufs et l'amende pourra bien monter à un millier de francs.

Ces quelques faits suffisent à montrer que les blancs ne peuvent pas impunément se livrer à leurs passions au détriment des pauvres noirs. Ah ! si les Européens ne donnaient jamais que de bons exemples aux indigènes, la prédication de l'Évangile en serait sans doute singulièrement favorisée et les conversions facilitées. L'exemple est plus puissant et plus éloquent que toutes les paroles.

Nous attendons tous les jours des nouvelles du Haut Zambèse. Je vous ai dit un mot de cette seconde expédition du R. P. Depelchin sur les rives du grand fleuve, dans l'empire des Marotsés (1). Espérons que la bonne Providence veuille toujours sur lui et ses compagnons ; et que leurs bons anges les ramèneront sains et saufs au milieu de nous. Ils auront bien besoin de se refaire de leurs courses et de leurs fatigues de tout genre. Aussi nous leur préparons dès maintenant le plus fraternel et le plus confortable accueil.

Quand le R. P. Depelchin sera de retour, il faudra sans doute songer à fonder une autre résidence dans le pays des Matabélés. Le séjour de Gubuluwayo devient impossible : à trois lieues à la ronde, il n'y a plus âme qui vive, plus de kraal, plus de chaumière. Le désert se fait autour de nous, et nous ne sommes pas venus ici pour nous confiner dans une chartreuse.

Bientôt, vous recevrez de nos nouvelles et de bonnes nouvelles, j'espère.... A la garde de Dieu !...

(1) Voir plus haut, p. 409. — N. E.



Gubuluwayo, 16 décembre 1881.

Tous les chasseurs sont rentrés. Cent-dix girafes, dix lions, huit hippopotamés, cinq rhinocéros, cent-vingt autruches, huit éléphants et des centaines d'antilopes, de zèbres, de quaggas, de sangliers : voilà le trophée de chasse des blancs au seul *Matabélé Land*.

Le bon Dieu m'a ménagé tout récemment une grande consolation. La semaine dernière s'arrêtait ici avec son chariot un *Afrikaander* : c'est le nom qu'on donne quelquefois aux Boers ou colons néerlandais. Le *driver*, conducteur du wagon, est un Hottentot déjà âgé que j'avais entrevu en novembre 1879 en passant à Lee's Castle. Ce brave Hottentot, nommé Willem, est connu dans toute la contrée pour son honnêteté et sa fidélité. A peine arrivé, il vint me visiter ; je lui dis quelques bonnes paroles. Le soir, Willem se trouva mal et me fit appeler. « Monsieur, me dit-il, c'est fini !... oui, monsieur, c'en est fait de Willem. » Après l'avoir un peu rassuré, je lui parlai du ciel, de la vie future et de la mort, la porte de l'éternité. Je conçus dès lors l'espoir fondé d'en faire un néophyte et je visitai fréquemment Willem pour le préparer à la conversion. Toutefois je croyais avoir plus de temps devant moi, et comme le malade se trouvait dans un lieu peu favorable, je me bornai aux points les plus essentiels. Le samedi, 10 décembre, ses maîtres devant partir le firent transporter dans une cabane près de notre maison. Je m'en réjouis, sûr désormais de compter bientôt un catholique de plus dans ce pays. Le dimanche matin, son maître et moi nous tâchions de donner quelque soulagement au malade ; je le quitte un instant ; Willem s'affaisse tout à coup. Le Boër, informé que je voulais baptiser son serviteur, me crie : « De l'eau, de l'eau !... » J'aperçois une écuelle rempli<sup>e</sup>

d'eau, j'accours et je baptise le mourant sous condition. Le pauvre Hottentot eut encore un éclair de lucidité vers midi ; je lui parlai de Jésus-Christ, du repentir, de l'espérance.... il parut souriant ; je lui donnai la dernière absolution. Le soir il expira.

Les Boers dès avant la mort avaient transformé une caisse en cercueil ; le lundi matin, nous procédâmes au premier enterrement d'un indigène catholique dans le Matabélé Land. Jan Schepers, notre lépreux, jubilait et me disait : « Il est heureux, il est auprès de Dieu notre père, dans le ciel ! » Je bénis la fosse. Schepers déposa la pierre sur le cercueil dans la tombe. On recouvrit le corps d'une couche de terre, sur laquelle fut placé un amas de cailloux, puis encore de la terre et du gravier ; par-dessus tout, un monceau de pierres et des ronces. Les colons du Transvaal doivent prendre ces précautions pour empêcher l'hyène, le chacal et le porc-épic de venir dévorer les cadavres.

Après l'enterrement je fis une courte instruction sur le bord de la tombe. Les *Slambiez* (Cafres et Hottentots de la Colonie) qui avaient accompagné leur ami à sa dernière demeure, écoutèrent tête découverte et avec respect ; mais aussitôt après ils s'en allèrent à la rivière accomplir des ablutions superstitieuses et se purifier de la souillure contractée par l'attouchement d'un mort ; ensuite ils se mirent à prendre le régal, à boire la bière *Outchwala* (1) et à se divertir.

J'ai reçu les deux brochures de M. le D<sup>r</sup> Willems sur le mode à suivre pour garantir les bestiaux de la pleuropneumonie. Je lui enverrai un rapport sur l'inoculation et la

(1) L'orthographe de ce nom varie dans les correspondances. On trouve aussi : *Tyawala*, *Utywala*, *Outchywala*.



maladie en Afrique et dans la Colonie. Trois cents bêtes du roi furent soumises le mois dernier au traitement : trois sont mortes des suites de l'opération. Toutes avaient été inoculées à l'aiguille et au fil de coton vers la deuxième vertèbre de la queue.

Vous le voyez, les missionnaires de l'Afrique doivent se faire tout à tous. Par les services temporels qu'ils rendent à l'occasion, ils gagnent la confiance, et se ménagent les moyens d'attirer les âmes à Dieu et de les mettre sur le chemin du ciel.

Gubuluwayo, 7 avril 1882.

Une troupe de Hottentots et de Griquas est venue récemment s'établir près de nous ; la plupart ont habité la Colonie et possèdent déjà quelque idée de la religion. Hommes, femmes et enfants, tous fréquentent les instructions chez nous. Pendant le mois passé, notre chapelle fut remplie chaque dimanche. Avec eux arrivent également un ou deux Betchouanas et trois Matabélés.

Depuis plusieurs mois, je m'occupe aussi de catéchiser une famille noire, le père, la mère et les cinq enfants. Instruits suffisamment, ils paraissent bien disposés. De graves motifs m'ont empêché longtemps de les baptiser ; en ce moment, rien ne me presse encore de hâter leur réception dans le sein de l'Église. Priez pour eux, priez pour tous les autres indigènes qui nous approchent et auxquels nous sommes venus communiquer la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Au mois de mai 1880, une double expédition apostolique s'est dirigée vers le *Zambèse* à l'ouest et le pays des *Abagasas* à l'est. La carte insérée dans le présent volume indique leurs itinéraires. Nous donnons ici un court aperçu de ces voyages, réservant les lettres des missionnaires pour une prochaine publication.

Le 28 mai, les PP. Law et Wehl, les FF. Hedley et De Sadeleer avec un wagon-tente quittèrent *Gubuluwayo* et s'avancèrent dans la direction nord-est, vers les sources du *Sabi*, en côtoyant le versant septentrional des montagnes. Le 25 juillet, ils franchissent le *Sabi* et arrivent au milieu de populations hostiles. Peu de jours après, le P. Wehl s'étant égaré, ses trois compagnons abandonnent leur chariot, et se dirigent à pied vers le kraal d'Umzila qu'ils atteignent le 30 août. Le F. De Sadeleer s'en retourne vers le wagon et retrouve le P. Wehl. Les deux missionnaires demeurés au kraal royal tombent malades, et le P. Law succombe le 25 novembre 1880; le F. Hedley resté seul, obtient de se faire transporter auprès de ses confrères campés à *Ungan*. Le 19 avril 1881, le P. Wehl et le F. De Sadeleer se rendent à pied d'Ungan à *Sofala*, colonie portugaise, où le P. Wehl meurt de la fièvre le 12 mai. De retour à *Ungan*, le F. De Sadeleer abandonne cette station le 28 juillet, avec le F. Hedley, et tous deux, reprenant le chemin de *Gubuluwayo*, rentrent dans la capitale des Matabélés le 1<sup>er</sup> octobre 1881.

Du côté de l'ouest, le R. P. Depelchin, accompagné des PP. Teroerde et Weisskopf, des FF. Nigg, Simonis et Vervenne, part de Tati le 17 mai 1880, prend au nord-ouest la route du *Zambèse*, et gagne *Panda-Ma-Tenka* le 25 juin. Après une excursion à la cataracte *Victoria*, tandis que le P. Weisskopf, les FF. Simonis et Nigg s'installent à *Panda-Ma-Tenka*, le P. Depelchin avec le P. Teroerde et le F. Vervenne s'avancent vers le kraal de *Wankie*, à l'est des *Victoria Falls* sur le *Zambèse*, descendent la rive droite du fleuve, le traversent et sont accueillis le 19 août par le roi *Moëmba*. Le P. Teroerde et le F. Vervenne restent chez *Moëmba* pour fonder la résidence de *Sainte-Croix des Batongas*. Pendant son retour vers *Panda-Ma-Tenka*, le P. Depelchin est attaqué de la fièvre et reçoit les plus fâcheuses nouvelles du P. Teroerde. Il poursuit péniblement sa retraite et dirige vers *Moëmba* le F. Nigg accouru à son secours. Le F. Nigg parvenu à la résidence de *Sainte-Croix* le 20 septembre, apprend la mort du P. Teroerde



survenue dans la nuit du 16 au 17 ; il trouve le F. Vervenne en proie au délire, et la cabane des missionnaires pillée par les indigènes. Il fait transporter le malade et reprend avec lui le chemin de Panda-Ma-Tenka ; enfin le 23 octobre ils rejoignent tous deux leurs confrères de *Panda-Ma-Tenka*.

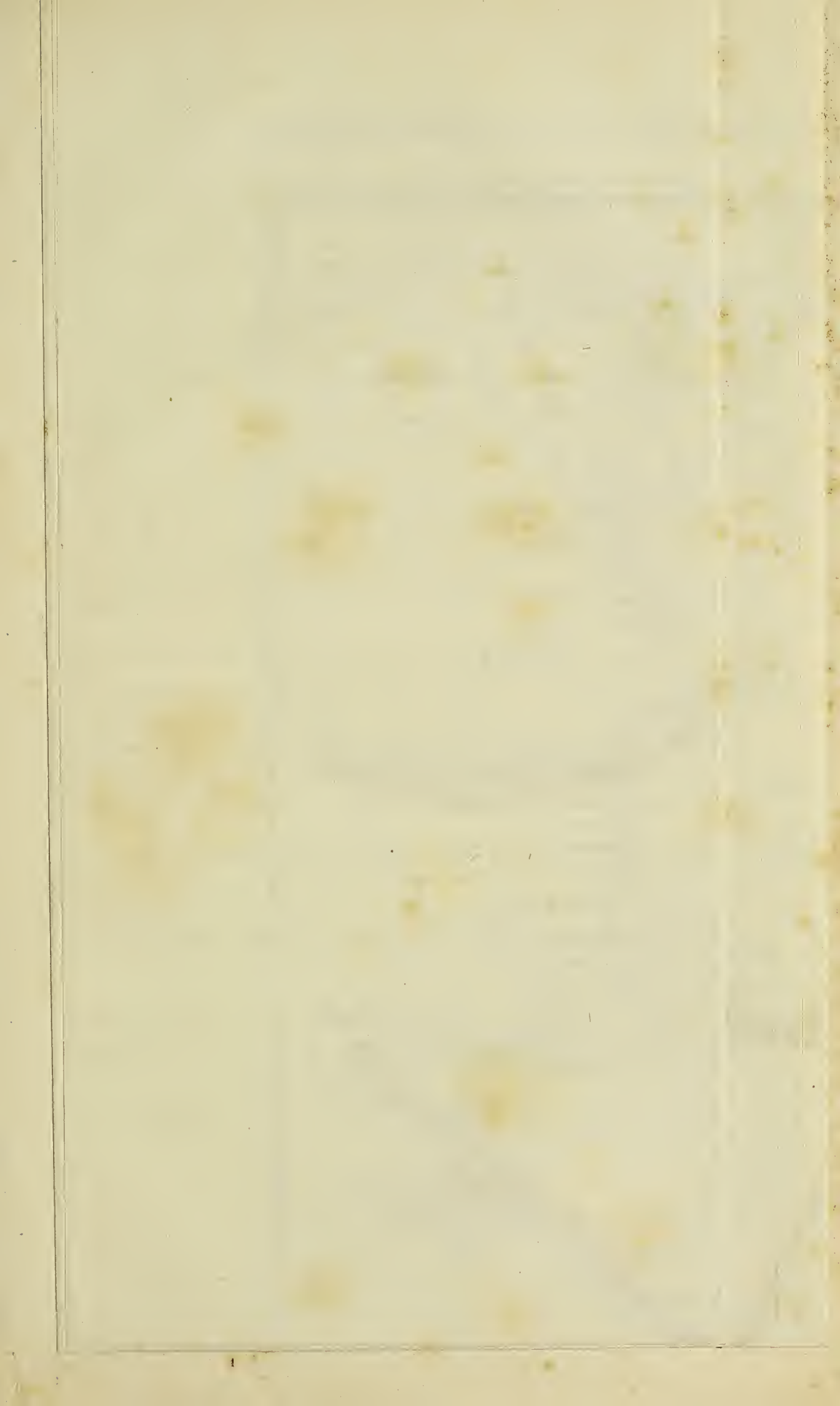
Cependant le R. P. Depelchin, rétabli de sa fièvre, se rend le 5 novembre à *Impalera*, petite île du Zambèse, afin de préparer l'expédition qu'il projetait de conduire l'année suivante au nord-ouest des cataractes.

Revenu bientôt à *Panda-Ma-Tenka*, il y laisse le P. Weisskopf, les FF. Simonis et Vervenne et s'en retourne avec le F. Nigg à *Tati*, où il arrive le 19 décembre. Après un séjour de deux mois à *Gubuluwayo*, le P. Depelchin en compagnie du P. Berghegge et du F. De Vylder repart de *Tati*, le 26 avril 1881, parvient à *Panda-Ma-Tenka* le 22 mai, et continue peu après sa route vers *Impalera*, d'où, remontant le fleuve sur des canots, il doit gagner *Katonga*, capitale de *Lébushi* (Lébotché), roi des *Marotsés* ou *Barotsés*.

Retenus environ deux mois à *Shéshéké*, les trois missionnaires quittent enfin ce kraal, et conduits sur des barques ils atteignent le 7 septembre *Nariele* (Naroro), où la sœur aînée du roi *Lébushi*, la puissante princesse *Matowka* les accueille favorablement. Le 10 septembre les missionnaires se rendent à *Katonga*, résidence de *Lébushi*, qui les reçoit très bien, et les engage à s'établir auprès de sa capitale.

A peine de retour à *Panda-Ma-Tenka* dans les premiers jours d'octobre, le P. Depelchin se remet en route vers *Moëmba*, et va réclamer les objets dont le roi s'était emparé à la mort du P. Terörde. Il revint ensuite à *Panda-Ma-Tenka*, puis à *Tati*, d'où il nous annonçait en décembre 1881 le résultat de son voyage chez les *Marotsés*.

Enfin le 21 décembre il partait de *Tati* pour *Kimberley* et *Grahams-town*. Au commencement de mars 1882, il quittait cette dernière ville avec six autres missionnaires, en route vers *Tati* et le *Zambèse*.

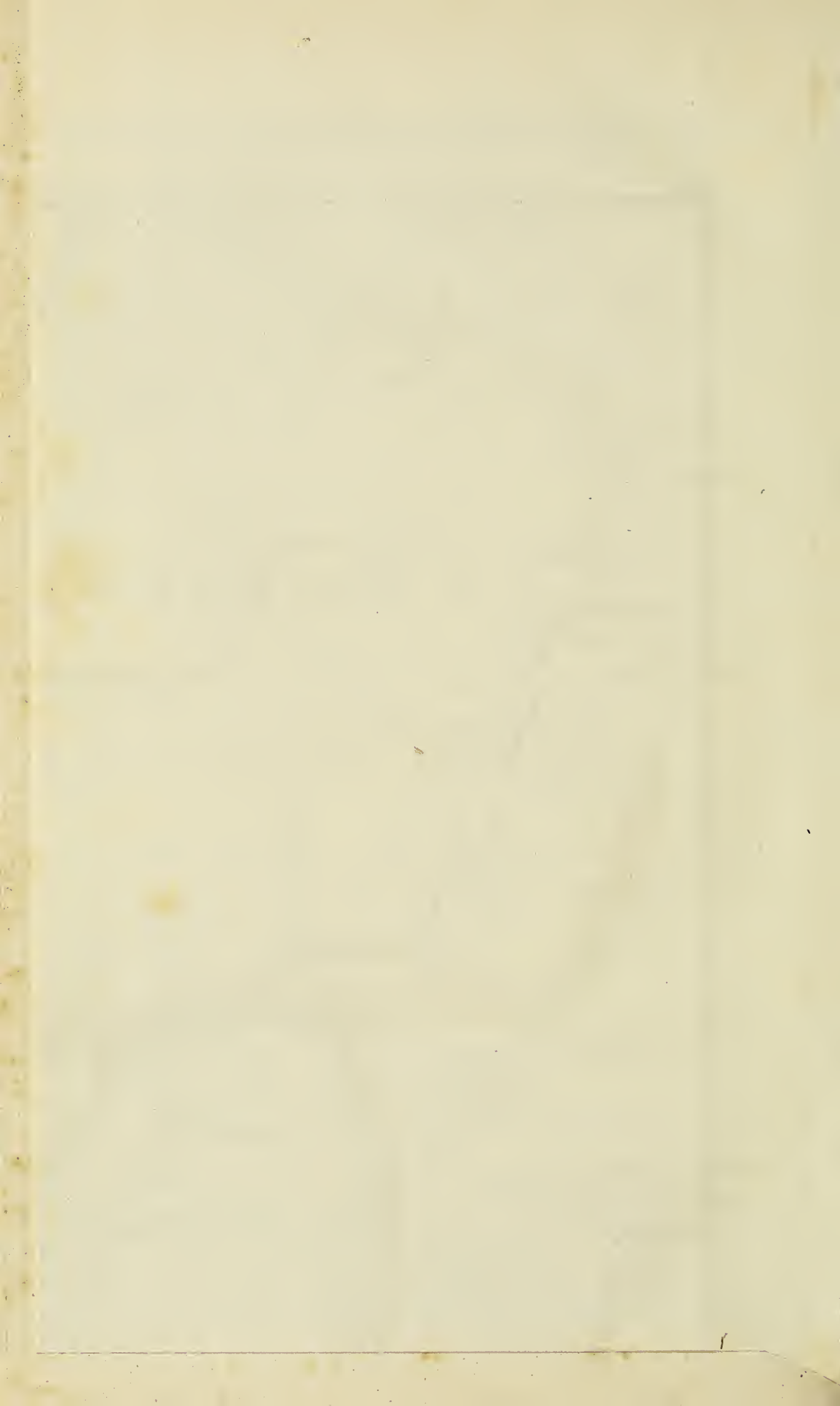




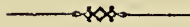








# T A B L E.



	PAGES
INTRODUCTION . . . . .	VII

## I. DE BRUXELLES A GRAHAMSTOWN.

Lettre du P. Depelchin . . . . .	1
Lettre du P. Croonenberghs . . . . .	4
Lettre du P. Depelchin . . . . .	8

## II. SÉJOUR A GRAHAMSTOWN.

Lettres du P. Croonenberghs. . . . .	16
Lettre du P. Depelchin . . . . .	21
Lettre du P. Terörde. . . . .	27
Lettre du P. Depelchin . . . . .	30

## III. DE GRAHAMSTOWN A KIMBERLEY.

Lettre du P. Depelchin. . . . .	37
Lettre du P. Croonenberghs . . . . .	49

## IV. SÉJOUR A KIMBERLEY.

Lettre du P. Depelchin . . . . .	63
Lettre du P. Croonenberghs . . . . .	69
Lettre du P. Depelchin . . . . .	74



## V. DE KIMBERLEY A SHOSHONG.

1<sup>o</sup> De Kimberley à Bloemhof.

Journal de voyage du P. Depelchin. . . . .	79
--	----

2<sup>o</sup> De Bloemhof à Zeerust.

Journal de voyage du P. Depelchin. . . . .	89
Lettre du P. Croonenberghs. . . . .	107

3<sup>o</sup> De Zeerust à Shoshong.

Journal de voyage du P. Depelchin. . . . .	112
Lettre du P. Croonenberghs. . . . .	144

## VI. ÉTAPE A SHOSHONG.

Lettres du P. Croonenberghs. . . . .	148
Journal de voyage du P. Depelchin. . . . .	158

## VII. DE SHOSHONG A GUBULUWAYO.

1<sup>o</sup> De Shoshong à Tati.

Journal de voyage du P. Depelchin. . . . .	166
--	-----

2<sup>o</sup> De Tati à Gubuluwayo.

Journal de voyage du P. Depelchin. . . . .	179
--	-----

3<sup>o</sup> Station de Tati.

Lettres du P. Croonenberghs. . . . .	188
--------------------------------------	-----

## VIII. NOTICE SUR LES MATABÉLÉS.

Lettre du P. Depelchin. . . . .	209
---------------------------------	-----

## IX. RÉCEPTION CHEZ LES MATABÉLÉS.

Lettres du P. Depelchin . . . . .	222
Lettres du P. Croonenberghs . . . . .	239
Lettre du P. Depelchin . . . . .	254
Lettre du P. Croonenberghs. . . . .	260

## X. FÊTES ANNUELLES DES MATABÉLÉS.

1<sup>o</sup> La Petite Danse.

Lettre du P. Croonenberghs. . . . .	268
-------------------------------------	-----

2<sup>o</sup> La Grande Danse.

Lettre du P. Croonenberghs. . . . .	272
-------------------------------------	-----

## XI. RÉSIDENCE DU SACRÉ-CŒUR A GUBULUWAYO.

1<sup>o</sup> Relations des Missionnaires avec les Blancs.

Lettre du P. Croonenberghs. . . . .	281
-------------------------------------	-----

2<sup>o</sup> Relations des Missionnaires avec les Indigènes.

Lettres du P. Croonenberghs. . . . .	291
--------------------------------------	-----

3<sup>o</sup> Nouveaux détails sur les Matabélés.

Lettres du P. Croonenberghs . . . . .	310
---------------------------------------	-----



## XII. ÉPREUVES ET DÉVELOPPEMENTS DE LA MISSION.

### 1<sup>o</sup> Mort du P. Fuchs à Tati.

Lettre du P. Depelchin. . . . .	320
---------------------------------	-----

### 2<sup>o</sup> Arrivée de nouveaux missionnaires.

Lettres du P. Depelchin. . . . .	325
----------------------------------	-----

## XIII. DEUX ANS DE SÉJOUR A GUBULUWAYO.

### 1<sup>o</sup> Occupations des Missionnaires.

Lettres du P. Croonenberghs. . . . .	339
--------------------------------------	-----

### 2<sup>o</sup> Aventures de chasse dans le pays des Mashonas.

Lettre du P. Croonenberghs. . . . .	378
-------------------------------------	-----

### 3<sup>o</sup> Visite du roi Lo Bengula à la Résidence du Sacré-Cœur.

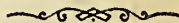
Lettre du P. Croonenberghs. . . . .	384
-------------------------------------	-----

### 4<sup>o</sup> La fin de Gubuluwayo.

Lettres du P. Croonenberghs. . . . .	393
--------------------------------------	-----

PORTRAIT DU R. P. DEPELCHIN.

CARTE DE LA MISSION DU ZAMBÈSE.

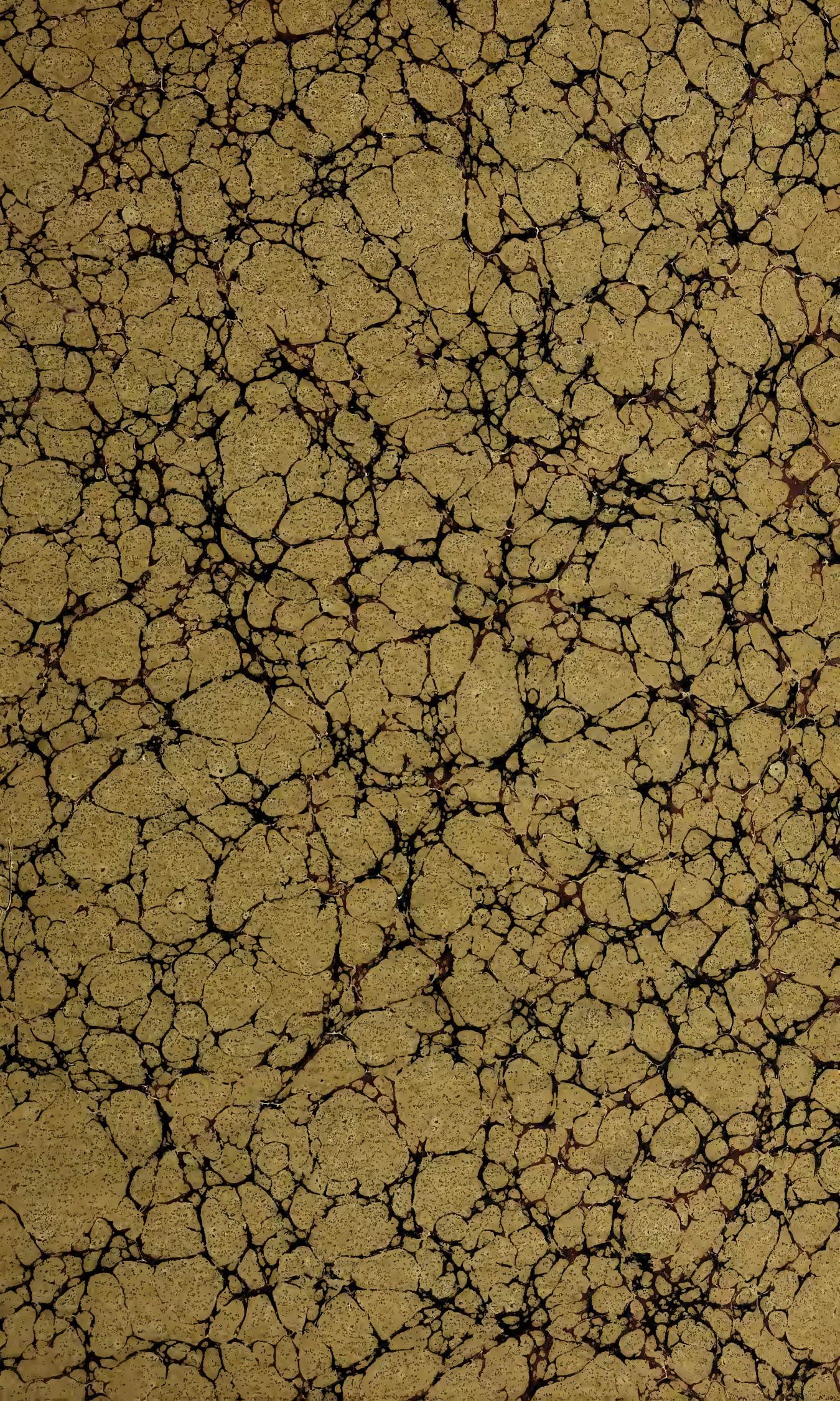














SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES



3 9088 00596 9266